



HAL
open science

SMALL TOWN BOYS : homosexualité et ruralité

Virginie Le Corre

► **To cite this version:**

Virginie Le Corre. SMALL TOWN BOYS : homosexualité et ruralité. Sociologie. Université de Strasbourg, 2019. Français. NNT : 2019STRAG036 . tel-02938112

HAL Id: tel-02938112

<https://theses.hal.science/tel-02938112v1>

Submitted on 14 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DOCTORALE ED 519

DynamE UMR 7367

THÈSE présentée par :
Virginie LE CORRE

soutenue le : **23 septembre 2019**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : Sciences Sociales / Sociologie

SMALL TOWN BOYS : HOMOSEXUALITÉ ET RURALITÉ

THÈSE dirigée par :

M. LE BRETON David PR, Université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

M. HEAS Stéphane MCF - HDR, Université Rennes 2

M. CORNET Philippe PUPH, Université de Paris - Sorbonne

AUTRES MEMBRES DU JURY :

M. LIOTARD Philippe MCF - HDR, Université Lyon 1

Mother will never understand
Why you had to leave
But the answers you seek
Will never be found at home
The love that you need
Will never be found at home
(Chorus) :
Run away, turn away, run away, turn away, run away.
Pushed around and kicked around
Always a lonely boy
You were the one
That they'd talk about around town
As they put you down¹
(Small Town Boy - Bronsky Beat 1984)

SMALL TOWN BOYS : HOMOSEXUALITÉ ET RURALITÉ

Virginie Le Corre

Doctorat en Sociologie de l'Université de Strasbourg
Sous la direction de David Le Breton

¹*Traduction* : Ta mère ne comprendra jamais, Pourquoi tu as dû partir, Mais les réponses que tu cherches, Ne seront jamais trouvées à la maison, L'amour dont tu as besoin, Ne sera jamais trouvé à la maison (refrain : Sauve-toi, détourne-toi, sauve-toi, détourne-toi, sauve-toi.) Malmené et maltraité, Toujours un garçon seul, Tu étais celui Dont ils parlaient dans toute la ville, Celui qu'ils humiliaient.

Je remercie chaleureusement toutes les personnes qui m'ont aidé pendant l'élaboration de ma thèse et notamment mon directeur, M. le professeur David Le Breton, pour son intérêt pour mes recherches, son soutien et ce depuis mes études de master. Je remercie le jury de thèse, pour leur appréciation de mon travail ainsi que le temps qu'ils lui ont consacré, en particulier M. Philippe Cornet pour sa bienveillance, ses conseils et sa relecture.

Ce travail n'aurait pas pu voir le jour ni être mené à bien sans l'aide des personnes qui y ont participé mais aussi inspiré le sujet, les interrogés de cette thèse, et en particulier Kathy, qui en plus d'être un ami, est une source inépuisable de réflexion et d'inspiration.

Je tiens également à remercier le groupe de doctorantes que nous étions au laboratoire, et sans lequel je n'aurais sans doute pas trouvé ma place : Valentine, Eliane, Eva et Rachel, mais aussi et surtout Katmi, pour sa relecture précieuse, ses réflexions toujours pertinentes et sa présence bienveillante. Enfin, mes amis les plus proches comme les plus éloignés, pour tous les encouragements que j'ai pu recevoir de toute part, et également ma thérapeute, qui a un été un soutien privilégié lors de ce cheminement.

Table des matières

1 AVANT-PROPOS MÉTHODOLOGIQUE.....	7
1.1 Homosexualité et milieu rural : quel état des lieux ?.....	7
1.2 Pré-enquête.....	12
1.2.1 Première approche du terrain et du public :.....	16
1.3 Bilan thématique de cette recherche :.....	24
1.3.1 Culture rurale.....	25
1.3.2 Homosexualité.....	27
1.3.3 Homosexualité rurale.....	30
1.3.4 Discours.....	34
1.3.4.1 La parole créée.....	39
1.3.4.2 Les mots/maux de l'homosexualité.....	40
1.3.4.3 Identification par le discours.....	44
2 ANALYSE DE RÉCITS DE VIE.....	48
2.1 Kerem.....	50
2.1.1 Communauté dans la communauté.....	50
2.1.2 Identité virile.....	56
2.1.3 Se construire contre.....	60
2.1.4 Rééducation pour soi.....	70
2.1.5 Etre soi/entre soi.....	73
2.2 Bastien.....	77
2.2.1 Le geste sans la parole.....	79
2.2.2 Le pouvoir de l'indicible.....	84
2.2.3 Existence verbale, et physique.....	86
2.2.4 « Double vie ».....	89
2.2.5 Je(ux) d'identité(s) : échapper à la réduction identitaire.....	94
2.3 Fred.....	100
2.3.1 Rencontre avec la « norme ».....	101
2.3.2 « Faire corps ».....	105
2.3.3 (Se) découvrir.....	109
2.3.4 S'affirmer par « corps ».....	119
2.4 Marc.....	124
2.4.1 Le poids des valeurs.....	125
2.4.2 Incarner l'idéal.....	129
2.4.3 Etre sans avoir.....	134
2.4.4 Métropole(s) et mentalité(s).....	139
2.5 Pierre.....	149
2.5.1 Homo-filiation.....	150
2.5.2 De découvertes de soi aux découvertes par soi.....	156
2.5.3 Coaching identitaire.....	161
2.5.4 La vie en « rose » ?.....	168
2.5.5 Un homme à la mère.....	175
2.6 Mathieu.....	179
2.6.1 Verdict familial.....	180
2.6.2 Le jeu du genre et ses conséquences.....	188
2.6.3 Envers et contre tout(s).....	193
2.6.4 Rejouer le rejet.....	200

3 HOMOSEXUALITÉ ET RURALITÉ : ESSAI DE BILAN.....	210
3.1 Identification et contre-identification :.....	212
3.2 Retour sur nos six interrogés.....	219
BIBLIOGRAPHIE.....	224

Cette thèse propose d'analyser la question de la construction de l'identité homosexuelle masculine, et ce dans le contexte de la vie en ruralité - entendue dans une acception communautaire au sens large. L'identité homosexuelle a été maintes fois étudiée, analysée sous divers angles, en tant que problématique sociale, représentant fût un temps une pathologie, ou enfin une « tare de caractère ». Celle-ci constituait une stigmatisation immédiate pour celui ou celle que l'on « voyait » comme telle. Dans les débats, biologique et psychologique se sont fait la part belle de ce qui constituait ou non une voie « naturelle » de l'homosexualité en ceux qui la ressentait. Les études progressant dans le même mouvement que l'acceptation de la société, il a été peu à peu démontré que l'homosexualité se construit au fil des interactions avec la société et l'image qu'elle renvoie de cette dernière. La société Française a d'ailleurs pendant longtemps eu une position relativement ambiguë à propos de l'homosexualité. En effet, la France est souvent vue à l'étranger dans ses clichés comme le pays de l'homosexualité par excellence (en particulier aux États-Unis) à la fois par sa culture, sa littérature, mais surtout par l'approche de la mode vestimentaire et du milieu du spectacle. L'autre versant est pourtant qu'elle s'est interdite pendant longtemps de statuer sur l'homosexualité, même si sa reconnaissance (1981) est antérieure d'une dizaine d'années à celle de l'O.M.S (1991).

A la suite de cette reconnaissance sociale et sociétale, de nouveaux textes de lois en vigueur sur l'ouverture de droits pour les personnes homosexuelles apparaissent de manière progressive, offrant un tournant spécifique dans ce mouvement de reconnaissance. Parmi eux ont été particulièrement significatifs l'autorisation au mariage civil par exemple, mais aussi l'adoption possible pour des couples du même sexe (loi du 17 mai 2013). Malgré ces avancées, en réaction à ces propositions de loi, de nombreux mouvements sociaux réactionnaires, souvent issus de communautés religieuses radicales, sont ressortis de l'oubli pour manifester leur mécontentement envers une autre communauté considérée pour certains comme « déviante » depuis des siècles. Ainsi se pose la question de comprendre comment l'individu homosexuel se socialise et construit son identification sexuelle en France par ces modèles à la fois variés et opposés qui se sont constitués depuis la fin des années quatre-vingt dix pour la reconnaissance des droits homosexuels et LGBTI au sens large, et qui tendent à être discrédités à nouveau depuis peu, en particulier avec une montée en parallèle des extrémismes politiques et religieux (Front National, DAESH, « Un papa Une maman », etc.).

Cette recherche se présente en trois temps : un avant-propos méthodologique, une partie consacrée à des récits de vie, puis un dernier chapitre analytique et conclusif.

La première partie présente le raisonnement qui m'a fait aboutir aux positionnements respectifs de cette recherche. Ainsi, nous y verrons le champ théorique abordé, ainsi que tout ce qui a pu éclairer mon analyse et ma réflexion quant aux différentes thématiques premières de cette thèse, à savoir : ruralité, homosexualité et discours. En effet, le discours - voire les discours - revêtent une importance particulière dans ce qui constitue l'identité de chacun. Nous l'avons vu plus haut et nous le verrons ensuite, la reconnaissance de telle ou telle catégorie sociale implique un discours positif sur celle-ci. Les études existant déjà sur les questions de ruralité et d'homosexualité peuvent d'ailleurs se retrouver dans le point d'ancrage que leur discrédit est lié principalement à un discours négatif provenant de catégories dominantes (citadin VS rural/hétérosexuel VS homosexuel). Comment interpréter alors les évolutions théoriques qui tendent à ne plus placer ces questions dans une binarité constitutive mais une potentielle complémentarité ? L'approche socio-anthropologique - et de fait compréhensive - dans laquelle j'ai été formée, permet de dépasser ce questionnement et de poser ces catégories comme concomitantes à celles pré-existantes, et ce dans une analyse qui tient plus d'un affinement de la question plutôt que d'une affirmation. Ma problématique tient donc dans cette question du discours. Je présente dans cette première partie comment je l'ai expérimentée dans le cadre d'une pré-enquête auprès de plusieurs homosexuel-les avant d'amorcer la constitution de récits de vie dans le cadre d'une analyse plus approfondie.

Les chapitres de récit de vie font donc suite à cette première pré-recherche, où les questions de genre, de ruralité et d'identité se mêlent. La recherche débute alors dans l'analyse de récits de vie d'hommes homosexuels d'origine rurale. A partir de six récits recueillis auprès d'hommes dont les âges varient de vingt à presque cinquante ans - tous sont nés et ont grandi dans le Grand Est - je propose une lecture anthropologique des parcours et cheminements à l'oeuvre dans la constitution individuelle d'identités de prime abord stigmatisées.

A la suite de cette lecture, le dernier chapitre analyse ces récits de manière plus linéaire et propose des schémas d'identifications et des biais d'agentivité qui pourront alors se retrouver dans d'autres récits, absents de cette recherche, mais bien présents dans la réalité de l'expérience de l'homosexualité dans certains villages de France.

1 AVANT-PROPOS MÉTHODOLOGIQUE

Cette première partie explicite le cheminement théorique et réflexif qui a mené le début de cette recherche. Je présente donc ici les recherches préliminaires réalisées en tentant de les amener vers une dimension problématique afin d'orienter le noyau de ma recherche sur celle-ci. Ce chapitre tient compte d'une amorce de recherche bibliographique puis d'une réflexion pré-analytique croisée de premiers entretiens réalisés entre 2012 et 2013 auprès de quatre homosexuel-les (deux hommes âgés de 25 et 23 ans : David et Jordan et deux femmes âgées de 27 et 25 ans : Caroline et Camille). A ce stade de la recherche j'entendais interroger la dimension rurale de l'expérience homosexuelle « tout genre confondu », mais l'aboutissement d'une première enquête m'a fait comprendre qu'analyser conjointement les deux genres pour une seule et même recherche pouvait être réducteur. J'ai ensuite axé la recherche et les chapitres qui suivent autour de récits de vie de six hommes. Il n'en demeure pas moins que ces quatre entretiens semi-directifs, m'ont permis d'orienter mes questionnements quant à ce sujet, comprendre les différentes dimensions à l'oeuvre dans un processus identitaire et ce dans une communauté spécifique, celle du village.

1.1 Homosexualité et milieu rural : quel état des lieux ?

Avant tout approfondissement autour des questions d'homosexualité - masculine comme féminine - il convient d'explicitier le cadre géographique de cette recherche. Lorsque je parle de milieu rural, j'entends tout d'abord communes de type villages, dont les régions françaises regorgent en périphérie des grandes villes. Ici, la recherche se circonscrit à la zone du Grand Est, avec une forte représentation de l'Alsace (Haut-Rhin comme Bas-Rhin), due à une facilité première évidente de rencontre d'interlocuteurs, mais également par sa spécificité du langage alsacien, nous le verrons, qui constitue en soi une particularité régionale à interroger dans le contexte de cette thèse.

L'intérêt premier qui réside dans l'élaboration d'une recherche en milieu rural se situe dans le fait qu'une majorité d'études à propos de l'homosexualité se sont constituées dans un territoire urbain. Lieu d'émancipation par excellence, la ville a été maintes fois étudiée pour les mouvements de revendication mais également comme pur lieu de fuite pour les homosexuel-l-es souvent contraints au silence jusqu'alors (Eribon : 2012; Louis : 2014; Chauvin Lerch : 2013 ; Giraud 2014). Le terrain

urbain offre une possibilité d'être soi dans un individualisme parfois anémique, tantôt libérateur. L'investissement de certains quartiers de grandes villes par cette communauté possède d'ailleurs un attribut, celui de « gaytrification² ». Giraud, qui réalise d'ailleurs une étude à grande échelle sur ce phénomène, fournit peu de temps après une enquête intéressante sur le sujet de l'homosexualité en milieu rural, se déroulant dans la Drôme. A travers cette étude, il nous montre que l'homosexualité - masculine - semble ne pas se vivre de manière aussi délicate qu'il aurait pu être imaginé, voire lu (Vogel: 2011 ; Louis : 2014 ; Eribon : 2014). L'auteur nuance néanmoins ses propos quant à ce constat, dans le sens où il émet l'idée qu'une enquête approfondie avec des récits de vie pourrait avoir une pertinence pour affiner ses résultats. De plus, il convient de préciser que son enquête relève d'une identification homosexuelle adulte et de ce fait relativement « assumée ». Les personnes présentes dans sa recherche sont adultes et sont venues s'installer à la campagne pour la plupart après un temps en ville. Les tourments d'une stigmatisation possible ne sont évidemment pas les mêmes que pour ceux qui y grandissent, à des périodes de fortes interrogations comme l'adolescence par exemple. Ce genre d'expérience négative de la stigmatisation tout au long de son avancée en âge a justement été décrite dans les ouvrages de Louis et d'Eribon principalement.

Ces deux auteurs présentent en effet un tableau assez tranché de leur expérience en village, Eribon ayant grandi à Reims, Louis en pays picard, à des âges différents. Leur expérience se ressent globalement assez similaire dans plusieurs particularités qui les rejoignent et ne se limite pas à l'homosexualité. En effet, les deux hommes présentent également des postures dites de *transfuges de classe*, qui, nous le verrons, ne s'adaptent pas à une majorité des interrogés tout d'abord, mais constitue en soi toute une spécificité culturelle d'entre-deux. Celle-ci se vit alors déjà souvent difficilement, quand bien même n'y est pas « ajoutée » les difficultés du désir homosexuel, encore souvent considéré comme déviant pour certaines communautés (dont villageoises).

Ernaux est une de ces auteures qui a dépeint cette situation de transfuge de manière très fine, dans *Une Femme*, ou encore *La Place*, un entre-deux culturel où se mêle désir d'ascension et d'affiliation. La *névrose de classe* apparaît comme ce tiraillement entre la culture d'appartenance et celle vers laquelle on désire appartenir. Les clichés ont la vie dure et il persiste dans les villages de France des aspects populaires de conscience de classe où la quête du savoir peut être vue comme une trahison familiale. Dans ce contexte apparaissent souvent des propos de mise à distance de la part des auteurs, et la culture populaire a longtemps souffert d'une vision péjorative incorporée de ces valeurs. Hoggart se distingue de ces ouvrages, offrant un sens aux valeurs populaires, sans les opposer de fait à celles des classes dites bourgeoises. Il nous permet de nuancer par exemple les

2 Giraud C., *Quartiers gays*, PUF, Le lien social, 2014

propos de Bourdieu tenus dans *La Distinction*, dont s'inspirent sans conteste Louis et Erigon - les deux auteurs ayant d'ailleurs réalisé un ouvrage sur Bourdieu - NDA.

Les écrits sur le milieu rural sont donc partagés entre une vision péjorative, d'un milieu « beauf » souvent dépeint comme reculé, tant au niveau de la mentalité de ses habitants que de ses infrastructures ou valeurs communes. Ces clichés ont la vie dure, dans le sens où ils sont bien souvent repris justement dans certains propos relatant de la vie en campagne française. Ainsi, il s'agit de se détacher de certains présupposés en prenant en premier lieu exemple avec la recherche d'Hoggart, qui nous précise bien que « vivre au sein d'un milieu populaire c'est, aujourd'hui encore, appartenir à une culture diffuse qui n'est pas moins contraignante et élaborée que celle qui caractérise les classes supérieures³ ». Son ouvrage principal nous expose en effet tout un système de valeurs propres, se distinguant non de la classe « bourgeoise » par opposition ontologique, mais bien par déplacement de la symbolique de certaines valeurs, contrairement à ce que Bourdieu a eu tendance à dépeindre tout du long de *La Distinction* :

« Le goût de la nécessité ne peut engendrer qu'un style de vie en soi, qui n'est défini comme tel que négativement, par défaut, par la relation de privation qu'il entretient avec les autres styles de vie. (...) L'art de boire et de manger reste sans doute un des seuls terrains sur lesquels les classes populaires s'opposent explicitement à l'art de vivre légitime. À la nouvelle éthique de la sobriété pour la minceur, qui est d'autant plus reconnue qu'on se situe haut dans la hiérarchie sociale, les paysans et surtout les ouvriers opposent une morale de la bonne vie. Le bon vivant n'est pas seulement celui qui aime à bien manger et bien boire. Il est celui qui sait entrer dans la relation généreuse et familière, c'est-à-dire à la fois simple et libre que le boire et le manger en commun favorisent et symbolisent, et où s'anéantissent les retenues, les réticences, les réserves qui manifestent la distance par le refus de se mêler et de se laisser aller.⁴ »

Dans cet extrait, Bourdieu exprime clairement ce qui semble pour lui relever de la culture « légitime » et donc exprimée en termes d'« éthique » tandis que l'autre versant culturel exposé serait de l'ordre de la morale (et donc de la « croyance », opposée au « savoir »). Ici, il s'agit de considération autour de manger et boire selon sa classe d'origine, mais ces oppositions sont érigées par l'auteur comme constitutives de leur fondement, comme si ces deux cultures s'étaient construites volontairement et ostentatoirement l'une contre l'autre. Ces propos peuvent suggérer qu'en ressortent alors des compétences voire des incompétences « faites nature » : « À la parole autorisée de la compétence statutaire, parole puissante, qui contribue à faire ce qu'elle dit, répond le

3 Hoggart R., *La culture du pauvre*, Paris, Édition Minuit, 1970, p. 63

4 Bourdieu P., *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions Minuit, 1979, p. 200

silence de l'incompétence non moins statutaire qui, vécue comme incapacité technique, condamne à la délégation, cette dépossession méconnue et reconnue des moins compétents en faveur des plus compétents, des femmes en faveur des hommes, des moins instruits en faveur des plus instruits, de ceux "qui ne savent pas parler" en faveur de ceux "qui parlent bien".⁵ »

L'auteur divise la société en catégories binaires, et de fait opposées, une possédant le savoir, donc le pouvoir, et l'autre ayant besoin des premiers pour vivre (voire « bon-vivre »). L'analogie avec un aspect tutélaire des relations sociales est de mise, comme si les classes « qui savent » se devaient de prendre en charge « ceux qui ne savent pas », et qu'à l'intérieur même de ces classes interviennent des subdivisions encore moins visibles, celle du sexe, de l'âge, qui accentuent la prétendue compétence ou non. La classification qu'il établit lui sert de repère pour observer comment les catégories stigmatisées sont d'emblée mises de côté du « savoir » et du « pouvoir », qu'il soit d'agir sur soi ou sur les autres : « (...) Cela se voit bien dans toutes les classifications bâties autour d'un trait stigmatisé qui, comme l'opposition ordinaire entre les homosexuels et les hétérosexuels, isole ce qui est intéressant de tout le reste (c'est-à-dire toutes les autres formes de sexualité), ainsi renvoyé à la grisaille de l'indifférent et de l'indifférencié. Cela se voit mieux encore dans tous les jugements d'attribution qui sont en fait des actes d'accusation, des catégories au sens originel, et qui, comme l'injure, ne veulent connaître qu'une seule ("tu n'es qu'un...") des propriétés constitutives de l'identité sociale d'un individu ou d'un groupe, voyant par exemple dans l'homosexuel marié ou le juif converti un juif ou un homosexuel caché ou honteux, c'est-à-dire en quelque sorte doublement juif ou homosexuel.⁶ »

Il est primordial de garder cette considération des classifications dans le cadre de cette recherche, en effet, il s'agit également d'incarner doublement la honte ou encore se cacher dans le fait de grandir en tant qu'homosexuel dans un espace rural ou communautaire. C'est-à-dire que si l'on s'accorde sur l'opposition entre les classes bourgeoises et rurales, il y a pour celui qui est issu de la campagne, une conscience de classe qui l'amène à avoir une vision dépréciée de sa condition, étant donné que pendant longtemps celle-ci ne permettait d'avoir accès qu'à un avenir « restreint » (à savoir celui de ses parents). Une fois la démocratisation de l'enseignement supérieur réalisée (donc depuis la loi JOSPIN, dite des « 80 % d'une génération au baccalauréat »), ces jeunes issus des classes populaires peuvent s'essayer aux bancs de l'université et du savoir « légitime », étant pour

5 Bourdieu P., *Ibid.*, p. 484

6 *Ibid.*, p. 554

certains également homosexuels, ceux-ci s'efforcent de dépasser une identification doublement stigmatisée, très clairement exprimée par Eribon :

« (...) à savoir le malaise produit par l'appartenance à deux mondes différents, séparés l'un de l'autre par tant de distance qu'ils paraissent inconciliables, mais qui coexistent néanmoins dans tout ce que l'on est ; une mélancolie liée à l'"habitus clivé", pour reprendre ce beau et puissant concept de Bourdieu.⁷ »

« Ce qui ne signifie pas que les stratégies de prétention soient perdues d'avance. Le signe le plus sûr de la légitimité étant l'assurance avec laquelle elle s'affirme et qui, comme on dit "en impose", le bluff, s'il réussit, et d'abord auprès du bluffeur lui-même, est une des seules manières d'échapper aux limites de la condition en jouant de l'autonomie relative du symbolique (c'est-à-dire de la capacité de donner des représentations et de percevoir les représentations) pour imposer une représentation de soi normalement associée à une condition supérieure et lui assurer l'adhésion et la reconnaissance qui en font une représentation légitime, objective.⁸ »

Lorsque l'on compare les écrits de ces deux auteurs, de prime abord nous pouvons constater que le déterminisme de l'un encourage l'enfermement statutaire de l'autre, à savoir qu'Eribon va user du terme *habitus* pour le caractériser en fonction de ce qu'il a vécu : « habitus clivé », « capital négatif ». Comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre, Eribon puise dans l'analyse Bourdieusienne de la structure sociale existante, une manière de légitimer le fait qu'il n'arrive pas à « parvenir » en raison de sa double exclusion sociale constitutive (en tant qu'homosexuel issu de la classe populaire). Il est d'ailleurs intéressant de constater un parallèle d'emblée annoncé entre l'homosexualité et le statut de transfuge de classe. L'auteur qui incarne à la perfection ce statut de *transfuge de classe* est sans conteste Louis. Après avoir écrit un premier roman où il expose sa jeunesse en tant qu'homosexuel en Picardie, il n'aura de cesse de publier différents ouvrages suivant cette veine. Il oppose ainsi systématiquement ses origines culturelles à celles qu'il cherche à atteindre par le biais des études (*En finir avec Eddy Bellegueule*), mais également son statut d'homosexuel avec celui de l'hétérosexualité « triomphante » (*Histoire de la violence*). Il publie enfin un dernier ouvrage dans lequel il semble se réconcilier avec sa culture d'origine mais aussi son père en évoquant avec empathie sa vie de labeur dans un milieu ouvrier (*Qui a tué mon père*). Pour l'avoir rencontré personnellement dans le cadre de cette recherche, le jeune homme mène indubitablement un combat de reconnaissance à la fois pour lui-même et pour ceux des catégories d'oppression qu'il ressent et auxquelles il s'apparente (milieu populaire et milieu homosexuel). Ses ouvrages restent à mon sens les plus pertinents pour approcher les questions de ruralité et d'homosexualité, tant il y expose une intimité réaliste, mêlant à la fois un contexte culturel et

7 Eribon D., *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, 2010, p. 14

8 Bourdieu P., *Op. Cit.*, 1979, p. 282

familial, le tout dans une réflexion également sur ce que ces milieux peuvent produire en terme de corps masculin voire de masculinité.

Nous verrons néanmoins au cours de cette recherche que ce statut de *transfuge de classe* n'est d'ailleurs que peu représentatif des parcours identitaires présents ici, celui quasiment d'un « transfuge sexuel » surplombant toute leur expérience, les questions de virilité, en tant que performance de soi, remplacent bien celles de la réussite scolaire :

« Ainsi dans certains milieux populaires, l'efféminement des garçons ou des jeunes hommes pourra être tour à tour perçu par l'entourage comme une forme de "sensibilité particulière" prédestinant à certaines activités ou certains métiers, dénigré par les groupes de pairs comme une attitude "maniérée" et sanctionné comme une transgression, ou encore interprété comme le signe d'une identification aux classes supérieures.⁹ »

1.2 Pré-enquête

Mes premières suppositions quant au sujet principal de ma thèse sont en rapport à ce que j'appelle la « part résiduelle » de la culture sur soi, qu'elle se situe justement dans le discours et/ou sur le corps. La particularité de nos régions se situe par exemple dans leur patois, ou encore leur accent, ces derniers ont été évoqués comme « part de soi » à soustraire ou qui exclut, par Eribon et Édouard Louis dans leurs ouvrages respectifs évoqués plus haut :

« Réapprendre à parler fut tout autant nécessaire : oublier les prononciations et les tournures de phrases fautives, les idiomatiques régionaux (ne plus dire qu'une pomme est "fière", mais qu'elle est "acide") corriger l'accent du Nord-Est et l'accent populaire en même temps, acquérir un vocabulaire plus sophistiqué, construire des séquences grammaticales plus adéquates... bref, contrôler en permanence mon langage et on élocution.¹⁰ »

« Les devoirs m'ennuyaient de toute façon, je ne maîtrisais pas ce qu'on appelle les bases à cause de mes absences répétées, du langage de ma famille, et donc de mon langage, des fautes trop nombreuses, du picard que nous parlions mieux que le français officiel.¹¹ »

9 Chauvin S., Lerch A., *Sociologie de l'homosexualité*, La découverte, Repères, 2013, p. 105

10 Eribon D., *Op. Cit.*, 2010, p. 108

11 Louis E., *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014, p. 86

Les deux auteurs évoquent la difficulté à exclure la part du rural en eux, exprimée par l'accent, le patois incorporé, dont il faut tout « désapprendre » tant il exclue la possibilité de sortir de son ancrage communautaire, en particulier dans le cas de la poursuite d'études universitaires par exemple, le langage rural s'oppose à celui des « élites ». Une autre spécificité rurale confirmée par ces deux citations réside dans le fait que la culture paysanne accorde peu d'importance aux études, restant sur une tradition de transmission professionnelle (quand bien même celle-ci ne va plus de soi aujourd'hui).

« (...) parce que la sagesse paysanne considère la scolarité comme une obligation respectable, mais sans rapport direct avec les travaux qui font le sérieux de la vie, le fils d'exploitant agricole met en pratique dans son comportement d'écolier les vertus familiales de travail, sans toutefois se laisser aller à un zèle déplacé et suspect. »¹² Dans ce travail de recherche, je m'intéresse donc également à ces jeunes qui ont traversé cette culture scolaire, tout en n'ayant pas forcément eu accès aux classes supérieures. Comment cette trajectoire s'opère-t-elle ? Par quel biais ? L'école est-elle le moyen privilégié pour un(e) jeune homosexuel-le afin de se construire ?

La démocratisation de l'enseignement secondaire a permis à toujours plus de jeunes d'accéder aux hautes études, celles-ci se trouvant principalement dans de grandes villes, il s'agit alors là d'un lieu particulier pour l'expression d'un soi homosexuel. Comment les homosexuels d'origine rurale s'adaptent-ils à la vie citadine ? Y voient-ils le meilleur moyen de se construire ?

« Lorsque Erving Goffman étudie les “procédés stratégiques” utilisés par ceux qu'il appelle les “stigmatisés”, c'est la fuite vers la ville qu'il évoque à propos des homosexuels. Mais il souligne aussi qu'il ne s'agit pas seulement d'aller vivre “ailleurs”, à la recherche d'un certain anonymat. Il s'agit d'une véritable coupure dans la biographie des individus. Ce n'est pas seulement un parcours géographique, ou un moyen d'accéder à des partenaires potentiels. C'est aussi la possibilité de redéfinir sa propre subjectivité, de réinventer son identité personnelle.¹³ »

Dans l'imaginaire social, la vie rurale s'oppose à celle de la ville, et en particulier pour les homosexuels, qui, avec ladite « gaytrification » de certains quartiers, créent des lieux d'affirmation identitaire sans précédent par la présence de magasins, boîtes de nuit, bars, etc. axés exclusivement sur la culture LGBTQI (Lesbienne/Gay/Bi/Trans/Queer/Inter). L'étude de Giraud évoquée plus haut tend néanmoins à montrer que ceci reste de l'ordre de l'imaginaire :

12 Rehany N., *Les gars du coin*, La Découverte, Paris, 2012, p. 39

13 Eribon D., *Réflexions sur la question gay*, Flammarion, Paris, 2012, p. 39

« (...) comment la grande ville attire les gays et comment ils s'arrangent pour y créer et recréer sans cesse les conditions leur permettant de vivre leur sexualité, comment ils construisent des espaces de liberté, dessinant une ville gay dans la ville hétérosexuelle. Cela ne veut pas dire, bien sûr, qu'il n'y ait de vie gay que dans les grandes villes ! Les petites villes et les campagnes abritent elles aussi des lieux de rencontre, et donc des formes de sociabilité et de relationnalité qui, pour être moins nombreuses, moins concentrées et moins visibles, n'en sont pas moins réelles. Mais l'ampleur n'est pas la même.¹⁴ »

Dans les récits de vie que je constitue, je tenterai de relever la présence et l'importance de ces lieux, qu'ils soient en ville ou à la campagne, en ce qu'ils représentent des « centres » de réception de la culture homosexuelle, et comment les interrogés interprètent, et utilisent ces lieux. Ces lieux sont tout autant d'information sur leur construction identitaire, et révèlent la part qu'ils accordent à leur identité sexuelle. Comment ceux-ci « construisent »-ils l'individu ?

« Les lieux de rencontre comme celui-ci sont aussi des espaces de sociabilité et d'apprentissage d'une culture spécifique : chaque conversation, que ce soit avec des gens avec qui on va partir un peu plus tard (...) constitue, pour un jeune gay, le moyen d'une socialisation dans le monde gay, une manière de devenir gay, au sens d'une imprégnation culturelle informelle (...).¹⁵ »

L'autre hypothèse qui se dégage de l'action langagière sur la construction identitaire est que celle-ci, toujours pétrie d'intention genrée, en particulier dans le contexte rural, crée des repères différents d'interprétation identitaire selon qu'on est un homme ou une femme homosexuel-le (ou non d'ailleurs). L'histoire en témoigne, une certaine culture de la virilité a toujours trouvé sa place dans nos sociétés occidentales, peu importe son genre, et dont le milieu rural vit encore les persistances :

« Faire sa cour à coups de poings, n'est-ce pas une façon de mesurer les capacités physiques d'une future épouse, qualités qui sont primordiales dans la vie rurale traditionnelle ? (...) « Un peu rudes, nos briardes, les "patronnes" ! Mais presque toutes d'un "beau sang", bien en chair, joufflues et dodues, assez viriles sans doute et fortes en gueule.¹⁶ ». Symbole d'un patriarcat et des valeurs viriles en première place, le discours tenu sur les femmes - et que les femmes tiennent sur elles-mêmes - dans les villages en dit long sur leur volonté d'être respectées et que ce respect tient dans le « viril » : « Dans ce monde où les valeurs masculines étaient érigées comme les plus importantes, même ma mère disait d'elle J'ai des couilles moi, je me laisse pas faire.¹⁷ »

14 Eribon D., *Retour à Reims*, Champs essais, Flammarion, 2014, p. 216

15 *Ibid.*, p. 213

16 Segalen M., *Mari et femme dans la société paysanne*, Flammarion, Paris, 1980, pp. 22-23

17 Louis, *Op. Cit.*, 2014, p. 30

Dans ce contexte de virilité omniprésente, comment se construisent les jeunes homosexuel-les, à travers des représentations corporelles et langagières particulières, et dont la révélation peut présenter bien des dangers ?

Ce n'est qu'après les premiers entretiens, mais aussi des lectures qui ont suivies, que je me suis rendue compte que ce qui semble lier l'expérience de l'identité homosexuelle avec le milieu rural est sans conteste le *discours*. Élément incontournable de la vie en communauté, il revêt une force symbolique spécifique pour le cas de l'homosexualité à travers ses usages normatifs et/ou « subversifs » (pour reprendre le terme de Butler).

« Le langage, qui peut être défini ici comme un système de signes vocaux, constitue le plus important système de signes de la société humaine. (...) Les objectivations communes de la vie quotidienne sont, avant tout, une vie qui se perpétue grâce au langage que je partage avec mes semblables. Une compréhension exacte du langage est donc essentielle à toute compréhension de la réalité de la vie quotidienne.¹⁸ »

Dans le cadre d'une réflexion méthodologique compréhensive, je pose la problématique suivante : en quoi le langage et/ou discours agit-il sur la construction de l'identité pour un(e) homosexuel(le) d'origine rurale ?

Outil important de la compréhension des interactions, le discours est au cœur de la construction identitaire, cette question comprend également l'agir du langage sur la construction culturelle et corporelle, tout en tenant compte du pouvoir de celui-ci à la fois pour s'y conformer, mais aussi potentiellement le « subvertir ».

A la suite de ces différents états des lieux, mais aussi à l'angle d'approche du sujet défini par l'analyse discursive, j'é mets trois points de départ d'un questionnement de recherche qui me permettent de jalonner l'étude à proprement parler des tenants et aboutissants d'une identification rurale, homosexuelle, genrée :

1. En premier lieu, la part « résiduelle » du rural sur soi, comment se présente-t-elle ? Sous quelle forme ? Par quelle démarche d'acceptation ou de rejet ?
2. Ensuite, celui de la réception de la culture paysanne sur sa propre construction culturelle - si comme nous avons pu le voir plus haut, Erison considère que cette culture constitue un capital

18 Berger P., Luckmann T., *La construction sociale de la réalité*, Paris, Masson, 1996, p. 55

négatif - comment les jeunes homosexuels ruraux s'ajustent-ils à leur culture d'appartenance ?
Le rejet est-il obligatoire ?

3. Enfin, comment les valeurs genrées issues de cette culture forment-elles l'identité sexuelle ?
Avec quelle importance, quelle influence ?

Ces trois questionnements constituent des hypothèses de particularités identitaires ou d'identifications qui pourront être interrogées lors de la pré-enquête, puis confirmées ou infirmées à travers le travail d'analyse des récits de vie. Ils sont constitutifs du cheminement général qui aborde les procédés langagiers à l'œuvre dans les étapes de réception, d'assimilation et d'affirmation propres à toute compréhension discursive. Je choisis de croiser la dimension langagière en terme diachronique, le cheminement discursif, balisé par le rapport aux mots, à celle de la culture rurale, fondement du parcours identitaire. Ce qui tend cette recherche à poser de prime abord et en raison des expériences déjà observées, la dernière hypothèse suivante : Le discours tenu sur l'homosexualité dans la culture rurale contraint les jeunes homosexuels issus de villages français à se construire contre cette culture.

« Le pouvoir qu'a le langage de travailler sur les corps est à la fois la cause de l'oppression sexuelle et le chemin pour s'en sortir. (...) Il exerce et transforme sa puissance d'agir sur le réel à travers des actes de paroles, qui, à force d'être répétés, deviennent partie intégrante des pratiques, et pour finir des institutions.¹⁹ »

L'intérêt de cet angle d'approche de la problématique est de relever l'essentiel de l'expérience, à la fois langagière et culturelle, et ses effets en retour sur le corps et le langage, ce retour n'est-il possible qu'en annihilant une part de soi qui n'accepterait pas le tout ?

1.2.1 Première approche du terrain et du public :

Le terrain de ma recherche se circonscrit donc volontairement en premier lieu à l'Alsace, résidant à Strasbourg et ayant effectué toutes mes études au sein de son université, c'est également le lieu qui m'a permis de rencontrer les premiers homosexuels qui deviendront ensuite des amis. Il est à souligner que l'Alsace a une histoire particulière avec l'homosexualité, dans le sens où, lors de

19 Butler J., *Trouble dans le genre.*, Paris, La Découverte, 2005., p. 230

seconde guerre mondiale, elle a déporté bon nombre d'homosexuels. Une récente thèse d'histoire soutenue à Strasbourg par Stroh²⁰, a souligné la persistance d'homophobie avant et pendant la guerre, ce qui pourrait expliquer sa présence encore aujourd'hui. En effet, pour bonne partie des amis homosexuel-le-s que j'ai pu rencontrer pendant mes études, originaires de villages alsaciens, ils y avaient été plus ou moins persécutés selon leur génération, mais aussi leur « affirmation ».

C'est dans ce cadre que j'ai pu commencer à m'intéresser à la thématique homosexuelle, étant en cours avec un ami qui portait en lui beaucoup de revendications tant il avait été harcelé pendant sa jeunesse. Ma première réflexion théorique au sujet de l'homosexualité est donc apparue à son contact, lors d'un cours de licence de sociologie, autour de la question d'interactionnisme symbolique pour être plus précise. Pendant l'étude de l'approche de la déviance, il m'affirme alors sans détour : « *Moi, en tant qu'homosexuel, je suis de toute façon catégorisé déviant, donc autant être déviant à fond* ».

Cette affirmation lancée en réaction à ce cours qui nous apprenait à l'époque que la déviance n'est constituée qu'à partir de son étiquetage par ceux qui produisent la norme, m'a interpellée, il s'agissait là d'un appel à la subversion - et ce bien avant que je découvre celui de Butler.

Cet ami m'a appris beaucoup sur la culture homosexuelle, par son expérience passée au village de ses parents situé dans le Haut-Rhin. Il avait ainsi été traqué, stigmatisé par un de ses professeurs de lycée en particulier, mais également des camarades, pour enfin être dénoncé par ces derniers à ses parents. Il me livre à l'époque, un récit en proie à de nombreux questionnements identitaires : élevé dans une famille très croyante, il passe son enfance à prier pour ne pas être homosexuel. Une fois plus ou moins « assumé » au lycée, il se fait « outé²¹ » par un de ses enseignants. Sa famille le rejette, il est contraint de vivre chez sa grand-mère. À l'époque de nos premières années universitaires, grisé par la prétendue ouverture de la ville, mais également dans une quête identitaire de soi, il s'était livré à toutes sortes d'expériences dont il me relatait les faits à chaque fois que nous nous voyions. Il m'a par exemple, appris à l'époque ce qu'était le barebacking²², et dans quels endroits à Strasbourg il était pratiqué. Mais également toute la culture pornographique homosexuelle (Citébeur, Titanmen...), les chaînes spécialisées (PinkTV), ou encore les bars à backrooms - ou non (Le Golden...), etc. Il fut à l'époque et malgré lui, un informateur précieux pour cette recherche que j'effectue presque dix ans après notre rencontre en licence.

20 Stroh F., « *Justice et homosexualité sous le national-socialisme : étude comparée du pays de Bade et de l'Alsace* » thèse de doctorat en histoire, Université de Strasbourg, 2018

21 Outing : principe d'afficher l'identité sexuelle de quelqu'un sans son consentement

22 Barebacking : pratique volontaire de rapports sexuels à risque, non protégés

L'étude du milieu rural n'exclue pas que la ville renferme des lieux où les individus issus de villages - ou non - peuvent se retrouver de manière quasiment « officielle », tant ces lieux - souvent des parcs publics - sont connus pour être des lieux de rencontre homosexuelle (à Strasbourg il s'agit par exemple du Parc de la Citadelle). La plupart du temps, ils restent des lieux majoritairement masculins. Là aussi, il est à noter que j'ai obtenu beaucoup plus d'informations sur les lieux de rencontre, la culture, mais aussi les pratiques auprès d'homosexuels masculins que féminins, ce qui a sans doute également eu une incidence sur le choix de me restreindre aux hommes pour cette recherche.

Lors du dépouillement des premiers entretiens auprès des quatre personnes présentées plus tôt, je n'ai d'ailleurs pas retrouvé les caractéristiques particulières liées au corps ou au poids des structures (famille, école...) que j'avais pu attendre par rapport aux premières lectures et observations faites sur le sujet. Il m'a fallu revoir mon angle d'approche et le rapport au discours, entraînant un rapport à soi et aux autres particulier, s'est avéré le plus pertinent.

« (...) à la question de savoir quelle est la problématique la plus récurrente pour les personnes homosexuelles, la réponse la plus souvent mentionnée est l'acceptation de soi, immédiatement suivie par l'affirmation de soi, c'est-à-dire la faculté de vivre ouvertement au quotidien.²³ »

Dans le cas de l'expérience en ruralité, cette problématique se double d'un rejet, voire d'une absence de l'homosexualité dans le discours global. Les campagnes françaises ont relativement vu évoluer leurs mœurs, et l'expérience de Louis n'a pu que le confirmer. Quand bien même l'homophobie en soi n'est pas forcément une constante rurale, le déni pur de l'homosexualité en tant que champ des possibles dans son identité sexuelle limite aussi les possibilités d'expression de soi, et renvoie souvent sa découverte à une période plus avancée en âge que pour d'autres jeunes.

Le silence et sa thématique m'est donc rapidement apparue évidente et pertinente, tout d'abord parce qu'il persiste à la fois dans le tabou lié à la sexualité, mais également dans les habitudes rurales du « qu'en dira t'on ? » : Une question gouverne la plupart des actes : « qu'est ce que les voisins vont en penser ?²⁴ ». En ce qui concerne les quatre personnes interrogées, le fait d'ignorer à proprement parler l'homosexualité en tant que sexualité est revenu dans tous les témoignages :

Comment s'est passée la découverte de ton homosexualité ?

23 Dorais M., *Etre homosexuel aujourd'hui en France*, H&O Essai, 2012, p. 31

24 Hoggart R., *Op. Cit.*, p. 67

Jordan : Ouais enfin je savais pas en fait... C'est euh... Non au début je savais pas.

Camille : Mais moi je crois que je savais même pas ce que c'était l'homosexualité tu vois.

David : Ben tu sais pas trop ce qu'il en est enfin, ... tu sais t'es dans un village quoi, genre l'homosexualité t'en entends pas parler...

Caroline : Ouais jusque là j'avais pas conscience en fait (...) et que ça avait un nom...

La « prise de conscience » de l'homosexualité semble ne pas arriver tant que le mot, et donc l'acte qu'il représente, n'est pas dit. Il existe alors pour les jeunes homosexuels, un « no mans land sémantique », et de ce fait qui entraîne un « no mans land identitaire ». Ce silence se retrouve ensuite dans le fait de cacher son identité, une sorte de silence en retour du silence d'abord reçu.

« Si l'homosexualité produit la non-identité sexuelle, alors elle ne dépend plus d'identités semblables, en réalité il n'est plus possible de la décrire de cette façon. Mais si l'homosexualité est censée désigner la parce d'une hétérogénéité libidinale innommable, peut-être pouvons nous nous demander si l'on n'a pas plutôt affaire à un amour qui ne peut ni n'ose dire son nom.²⁵ »

Ce constat de l'impossibilité du dire s'est retrouvé dans les expériences respectives de Caroline et de Camille (mais peut être s'agit il ici de faire un lien entre genre et sexualité, étant donné que Butler affirme à ce propos : « Dans un langage éminemment masculiniste, un langage phallocentrique, les femmes constituent l'irreprésentable.²⁶ ») :

Caroline : C'était un truc dont j'avais pas conscience. Être comme ça, dire que t'étais lesbienne.

Camille : Pfff, c'est compliqué enfin (...). À ce jour je ne dirais pas que je suis homo, j'ai hyper du mal à le dire...

L'homosexualité se dit et s'expérimente par et dans le discours. Ce que j'ai pu retrouver dans la majorité des ouvrages traitant de celle-ci, est qu'elle y est posée « à priori »: en tant qu'on l'étudie elle existe. Or, dans l'expérience des quatre interrogés, l'homosexualité, même comme désir, en tant qu'elle n'a pas de nom, ne se manifeste pas, n'existe pas. Et en juste retour des choses, certains homosexuels posent le silence comme base de leur rapport à leur identité, ne s'exprimant pas à son propos, ils usent de cette stratégie d'évitement pour ne pas avoir à subir les conséquences, parfois désastreuses, de la phase d'expression que constitue le *coming-out* : « En tout état de cause, on peut

25 Butler J., *Op. cit.*, p. 209

26 *Ibid.*, p. 73

être très bien avec soi-même sans basculer dans l'expression - et ceci sans malaise ni dépression. Mais pour d'autres homosexuels, le silence est le symptôme douloureux du trop grand écart entre le dedans et le dehors, que métaphorise la notion de "placard".²⁷ » La question du silence peut donc se voir réappropriée par les principaux concernés afin de conserver un « anonymat sexuel » plus confortable qu'une revendication aux forts coûts d'accès à sa reconnaissance.

« L'interdit de certains mots, la décence des expressions, toutes les censures du vocabulaire pourraient bien n'être que des dispositifs seconds par rapport à ce grand assujettissement : des manières de le rendre moralement acceptable et techniquement utile.²⁸ ». Les familles transmettent des valeurs à leurs enfants par l'éducation, et celle des familles rurales passent essentiellement par la transmission orale. La culture paysanne semble axée sur le dire plutôt que sur le lire : « La richesse symbolique de leur discours nous en dit long sur une société dont la culture est caractérisée par la prééminence de l'oral sur l'écrit, du geste sur la parole, et par l'assimilation des êtres aux espaces dans lesquels ils évoluent.²⁹ »

Les valeurs rurales, souvent décrites comme binaires, patriarcales, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, par conséquent semblent de fait exclure par conséquent la « marge » que représente l'homosexualité. L'homosexualité dans le discours rural trouve souvent sa représentation dans l'insulte, en particulier pour le cas du dialecte alsacien qui ne connaît pas d'autres termes que de grossiers pour parler d'homosexualité, comme nous le verrons dans les récits de vie. L'insulte est, au côté du silence, une étape incontournable de l'expérience homosexuelle, tant pour désigner l'individu directement concerné, ou informer celui qui l'est, mais pas encore « découvert » du châtiment verbal qui l'attend et de ses conséquences sur son identification dans la communauté villageoise.

Camille : Non, alors bizarrement j'ai euh y avait un mec dans le collège qui était clairement enfin euh il était... il était très efféminé, tout le monde disait "ouah euh l'autre pédé, l'autre pédé", et moi je faisais partie de ces gens là tu vois, qui disaient "ah, mais lui il est homo il le sait pas, il fait semblant de s'intéresser aux filles" machin... Et euh, mais l'homosexualité féminine c'est ce que tu dis tu vois, euh tu vois une nana qui est un peu garçon manqué ben tu te dis elle est juste un peu garçon manqué tu vois. Mais tu te dis pas c'est une lesbos ou...

L'insulte met à part et incarne aussi simplement l'idée de rejet, ici le rejet de l'image de l'homosexuel représenté par son pendant masculin, l'homosexualité féminine semble souvent

27 Verdrager P., *L'homosexualité dans tous ses états*, Paris, Seuil, Les empêcheurs de tourner en rond, 2007., p. 74

28 Foucault M., *Histoire de la sexualité Vol. I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976., p. 30

29 Segalen M., *Ibid.*, p. 13

sujette au silence sur sa condition. Le rejet peut donc être celui de ce qui n'est pas connu, voire connu par ses clichés les plus négatifs :

David : Ben pas vraiment au début quoi parce qu'ils (les parents de David) avaient vraiment l'image gay/gay pride/sida, enfin les clichés quoi.

« La famille c'est le cristal dans le dispositif de sexualité : elle semble diffuser une sexualité qu'en fait elle réfléchit et diffracte. Par sa pénétrabilité et par ce jeu de renvois vers l'extérieur, elle est pour ce dispositif un des éléments tactiques les plus précieux.³⁰ ».

Les clichés associés à l'homosexualité vont de l'exhibition à la perversion ou encore la maladie. Comme nous pouvons l'observer à travers le témoignage de David quant à la réception de son homosexualité par ses parents, ils persistent encore dans notre société actuelle et entravent ainsi la possibilité pour le jeune homosexuel de s'assumer tel qu'il est, ce qui passe pourtant par sa reconnaissance en tant qu'être digne de son existence.

« L'estime de soi est une mesure du regard des autres. Pour investir son propre corps de valeur, il faut se sentir investi par les autres sinon règne le sentiment d'être sans intérêt, de ne pas valoir la peine, d'être nul.³¹ »

L'identification à l'homosexualité est caractérisée par le croisement de plusieurs « découvertes » à la fois culturelles et corporelles de soi et de la vision que les autres ont de soi. La « montée en identité » homosexuelle (Verdrager : 2007) relève d'un parcours souvent sinueux, voire risqué. Tout d'abord, il n'est plus à rappeler qu'un adolescent victime d'homophobie présente treize fois plus de risque qu'un autre adolescent en termes de tentative de suicide (Dorais : 2012). L'homosexualité reste encore un « problème » de société, dont la condamnation publique et sociale, qui passait par le fait de ne pas avoir autant de droits que les hétérosexuels en termes de reproduction et de filiation, vient à peine d'être abrogée. Une récente enquête de l'association *Le Refuge* - association d'hébergement et de soutien aux jeunes LGBTI exclus de leur famille - autour des questions de LGBTphobies en milieu rural³², montrent bien la persistance d'une telle problématique dans certaines régions parfois oubliées, et où la discrimination persiste. Il est à noter que l'enquête de Giraud a néanmoins nuancé les propos sur l'isolement et la stigmatisation en milieu rural qu'il estime exister mais ne pas être une norme. Cela a-t-il lien avec le fait que l'étude du Refuge se situe

30 Foucault M., *Op. Cit.*, 1976, p. 147

31 Le Breton D., *La peau et la trace*, Métailié, 2005, p. 58

32 <https://www.le-refuge.org/actu/stop-aux-lgbt-phobies-en-zone-rurale%E2%80%AF-le-refuge-recompense-le-travail-de-berry-lgbt.html>, consulté le 06/06/2019

dans le Berry, celle de Giraud dans la Drôme, peut on alors également relever des spécificités à l'Alsace ? Mais également dans le fait que ces différentes enquêtes ne prennent pas forcément le même « sujet » (Le Refuge s'intéresse à toutes les catégories LGBT, tandis que Giraud étudie des homosexuels masculins).

« (...) et ainsi l'«identité» n'est ni une réalité ni un programme, ni un passé ni un futur ni même un présent provisoire, mais un espace de contestations et de conflits politiques et culturels.³³ ». Là encore, le discours est au creux des condamnations, mais aussi de l'évolution des mœurs, celui-ci, producteur de pouvoir et de savoir, dicte et édicte ce qu'il normalise et/ou stigmatise. En tant qu'identification stigmatisée, et longtemps considérée comme déviante, le parcours d'un homosexuel, en particulier dans un milieu rural où les mœurs n'évoluent pas à la même vitesse, reste encore une carrière à définir, emplie de redéfinitions de soi, de sa « déviance », mais aussi de la déviance en général.

Dans le cas des entretiens que j'ai réalisés en premier lieu, il n'y a pas l'idée de redéfinir son identité désignée comme déviante, mais bien de savoir déjà comment s'identifier lorsqu'il n'existe aucun exemple concret de ce qu'on est, ou encore des exemples « clichés » dont on ne peut comprendre l'identification par défaut :

« C'est à ce moment, au moment où ils faisaient des commentaires sur l'homosexuel de la télévision, que je suis rentré au collège. Il s'appelait Steevy³⁴. Mon père s'est tourné vers moi, il m'a interpellé Alors Steevy, ça va, c'était bien l'école ? (...) L'impossibilité encore, de pleurer. J'ai souri et je me suis précipité dans ma chambre.³⁵ »

Les « représentants » de l'homosexualité - ici Steevy - constituent une vision médiatique et de ce fait populaire d'une identification parfois alors méconnue. Souvent montrés du doigt par les hétérosexuels dans le but de mettre à distance ce qu'ils ne reconnaissent pas - ni pour eux ni pour les autres -, rend la « scène » décrite plus haut, malheureusement relativement récurrente des récits qu'ont pu me faire mes connaissances homosexuelles. Ainsi, et malgré eux, ils se voient rattachés ensuite à ce qu'on va nommer une ou des culture(s) homosexuelle(s). Celles-ci peuvent alors être constitutives de l'identification en tant qu'homosexuel-le et demeure l'objet de nombreux débats au cœur même de sa communauté, avec en particulier le phénomène abordé plus haut de « gaytrification » de certains quartiers de grandes villes. On a vu apparaître de véritables communautés gays et lesbiennes s'installer et instaurer la possibilité de vivre pleinement leur

33 Eribon D., *Réflexions sur la question gay*, Champ, Essais, Flammarion, 2012 p. 119

34 Steevy Boulais de Loft Story, émission de télé-réalité diffusée sur M6 en 2001

35 Louis E., *Ibid.*, p. 116

identité sexuelle sans subir de stigmates. « Le quartier gay est présenté comme une nouvelle ressource, mobilisée à deux échelles. Du point de vue individuel, il permettrait l'épanouissement de modes de vie gays par des individus dont l'orientation sexuelle serait pas ailleurs stigmatisée, mais il deviendrait aussi progressivement l'assise spatiale d'une identité collective.³⁶ »

Dans le but d'une reconnaissance globale, il est clair que la fondation d'une identité collective permet de saisir un groupe reconnaissable de personnes ayant les mêmes problématiques, ici en termes d'identité sexuelle stigmatisée. La ville - dans l'imaginaire des jeunes homosexuel-le-s ruraux - offre un lieu privilégié pour ces actions de regroupement, tout d'abord par l'individualisme s'y présentant, opposé aux petits villages dont les ragots rythment le quotidien comme l'explique Jordan :

Jordan : C'est ça et les gens, comment dire, quand t'habites dans un village que... n'importe quelle personne que tu croises dans la rue elle... elle a ses préjugés sur toi parce qu'elle sait qui tu es, elle sait où tu habites, elle connaît tes parents, elle va se souvenir d'un vieux ragot sur ta famille d'il y a vingt ans, tu vois c'est ça, c'est que tu traînes avec toi une identité euh... et en ville tu portes rien tu vois, tu marches dans la rue, t'es personne... Et ça... ça donne une liberté, une légèreté en fait.

La ville offre la possibilité de ne pas être reconnu (en termes de filiation, d'identité communautaire), pour ensuite se faire reconnaître (en termes d'*identité narrative* (Ricoeur : 1990)), où les individus peuvent à la fois jouer sur la *face* et le *soi* par l'intermédiaire de leur lieu de travail, ou des lieux de rencontres et de sociabilité homosexuelles bien plus présents qu'en campagne. « Récemment, Jean le Bitoux notait d'une façon analogue : "Les homosexuels sont souvent des immigrés d'un nouveau genre. Le jeune homosexuel qui monte à Paris ou dans une grande ville renonce à ses racines, ses repères géographiques, s'éloigne de ses amis, de ses vieux copains de lycée, de tous les souvenirs d'enfance. Il est nu. Dans le meilleur des cas, c'est comme une deuxième naissance. Il peut se constituer un entourage choisi et non plus subi."³⁷ »

Malgré tout, il arrive que l'identification à la représentation de l'homosexualité, par sa culture ou encore les représentations médiatiques de celle-ci ne conviennent pas à ceux qui sont encore en quête de définition. La rencontre d'autres homosexuels peut aller jusqu'au rejet de leur communauté, où l'identité homosexuelle est un combat politique, tandis que pour certains il s'agit avant tout d'un combat personnel d'acceptation.

36 Giraud C., *Op. Cit.*, 2014, P. 58

37 Le Bitoux J. in Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 225

« Si pour les uns, la communauté permet à la fois de construire son identité en comprenant qu'on est pas seul au monde, d'être soi-même et de rencontrer des gens comme nulle part ailleurs, pour les autres, elle peut aller jusqu'à créer des problèmes identitaires, soit parce qu'on ne s'y reconnaît pas, soit parce qu'on n'y trouve pas sa place et qu'on s'y sent, par conséquent, déplacé ou, en tout cas, limité.³⁸ »

La rencontre est souvent bienheureuse pour ceux qui ont tout à gagner à reprendre une nouvelle sociabilité, j'ai pu remarquer que l'engagement dans des structures associatives ou politiques relevait souvent de son propre engagement dans sa lutte pour la reconnaissance. Ceux ayant déjà obtenu la reconnaissance, soit par l'évolution des mœurs, soit par la rencontre heureuse avec des autrui significatifs avant la venue en ville, ne s'engagent que très peu dans la vie communautaire homosexuelle, mais ces premières hypothèses seront à vérifier lors de la récolte de la totalité des entretiens.

1.3 Bilan thématique de cette recherche :

Ce sujet de thèse s'oriente autour de plusieurs thèmes se croisant tour à tour. En premier lieu, l'espace qui organise cette recherche est celui d'une enfance voire adolescence d'origine rurale, et généralement suivie d'une vie citadine à la majorité. L'espace rural renferme une culture propre et une sociabilité spécifique axée autour d'une binarité genrée où les hommes et les femmes occupent des places et des rôles bien précis. L'homosexualité qui est le fil rouge de la recherche traverse alors l'espace rural en sa représentation, négative ou positive, exprimée par la communauté à travers le discours. Le langage est constitutif de l'identité, omniprésent dans les espaces et le temps, son expression rurale et son acceptation individuelle se conjuguent ensuite avec l'espace où celui-ci est repris pour son expression individuelle.

Dans le cadre de la mise en place du corpus de cette thèse, j'ai donc eu à faire à de nombreux ouvrages variés, croisant tantôt la culture rurale à l'identité personnelle, homosexuelle ou non. Egalement des comparaisons entre la culture rurale et la culture citadine dans leur représentation de classes, et enfin évidemment le langage, dans ses analyses en tant que constructeur de réalité, mais aussi d'identité(s), ou encore en tant qu'outil d'expression, de rejet, de pouvoir et de subversion. Les pages qui vont suivre tiennent lieu de bilan analytique de ce qui a pu être constaté lors de la pré-enquête présentée ci-dessus. Les premières bases de recherche s'orientent donc autour des deux

38 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 251

modalités principales qui sont les approches de la culture rurale, et de l'identification homosexuelle, que je détaillerai ci-dessous :

1.3.1 Culture rurale

La vie des jeunes de villages français a été très finement décrite par Rehany dans *Les gars du coin*. Il y analyse le quotidien d'une bande de garçons en Lorraine dans leur village ouvrier. En proie à un ennui profond, ils sont les premiers témoins d'une crise de la filiation, en terme professionnel autant qu'identitaire. Son ouvrage explique avec justesse la réalité souvent méconnue d'une bonne partie des jeunes Français : « Dans le débat public, qui dit jeunesse en difficulté sous-entend “jeunes de banlieue”.³⁹ »

Oubliés des études et n'étant pourtant pas étrangers des conduites à risques, les jeunes de villages évoluent dans une culture dont les spécificités peuvent échapper à ceux n'y étant pas confrontés.

« Au sein du monde ouvrier, les cadres traditionnels de socialisation masculine (valeurs de virilité qui s'expriment au travail ou dans un loisir institué tel que le football, qui avaient comme socle et condition de réalisation une nette division des rôles sexués à la base de la famille ouvrière), toujours partiellement actifs, sont néanmoins profondément remis en cause.⁴⁰ »

Le modèle dit patriarcal apparaît ici encore comme élément constitutif de la culture rurale, quand bien même celui-ci commence à trouver son essoufflement, il persiste et continue à marquer de son sceau les manières de dire, de juger et d'éduquer les genres. En second lieu vient l'opposition évoquée précédemment avec la culture bourgeoise, celle dite de la « ville » : « Une “culture populaire” (au sens que lui donnait Richard Hoggart) émergeait de cette stabilité, dans la valorisation d'un “nous” familial opposé à un vaste “eux” (...).⁴¹ »

Comme je l'ai déjà évoqué en introduction de ce chapitre, Bourdieu s'est intéressé de très près à cette opposition rural/ville qu'il a décrite à travers une opposition de classes sociales entre classes populaires et bourgeoises. La binarité du monde semble se retrouver dans l'opposition de ces deux

39 Rehany N., *Op. Cit.*, 2012, p. 19

40 *Ibid.*, p. 25

41 *Ibid.*, p. 22

classes, incarnée par les techniques du corps et du langage, la politesse bourgeoise s'oppose à la rudesse paysanne : « L'art de boire et de manger reste sans doute un des seuls terrains sur lesquels les classes populaires s'opposent explicitement à l'art de vivre légitime. À la nouvelle éthique de la sobriété pour la minceur, qui est d'autant plus reconnue qu'on se situe plus haut dans l'échelle sociale, les paysans et surtout les ouvriers opposent une morale de la bonne vie. Le bon vivant n'est pas seulement celui qui aime bien manger et bien boire. Il est celui qui sait entrer dans la relation généreuse et familière, c'est-à-dire à la fois simple et libre que le boire et le manger en commun favorisent et symbolisent, et où s'anéantissent les retenues, les réticences, les réserves qui manifestent la distance par le refus de se mêler et de se laisser-aller.⁴² ». Ces affirmations sont néanmoins à nuancer, dans cette recherche l'opposition langagière tient plutôt lieu dans la constitution d'un dialecte répandu en campagne qu'en ville, dont la distinction entre les deux milieux s'illustre même par des termes spécifiques en alsacien dans l'opposition « bächser/paysan », « städtler/citadin » encore utilisée couramment aujourd'hui.

La culture paysanne présentée les différents ouvrages privilégie également la bonne chair en ce qu'elle représente la bonne santé. Il était en effet inconcevable pour un habitant de village d'être chétif, tant il fallait tenir la route aux champs, l'emploi du temps d'un agriculteur étant souvent très chargé et contraignant. Dans le choix de sa conjointe aussi, la tradition culturelle rurale encourageait à prendre une femme « costaud » comme nous avons pu le voir dans une partie précédente évoquant le fait de « faire la cour à coups de poings ». La tradition rurale semble préférer des physiques forts autant que de caractère, la vie villageoise s'est longtemps organisée autour de ce qui était traditionnellement appelé « charivari », à savoir les disputes de couple dont la communauté s'invitait à être témoin. En Alsace demeure la tradition des conscrits par exemple - fête célébrant la majorité d'une classe d'âge - où des générations entières se réunissent chaque année dans des festivités populaires et attendues par tout le village.

Une autre opposition culturelle souvent exposée est dans le rapport à l'éducation, décrite comme perçue inutilement, voire prétentieuse. Un rapport négatif à l'éducation qui revient en particulier dans le cas de Louis, dont la mère l'autorise à manquer des journées d'école pour l'aider à faire des tâches ménagères que cette caractéristique est la plus marquante. En retour, un véritable désarroi se retrouve chez les enseignants de ces villages qui se retrouvent en porte à faux par rapport à des attitudes d'élèves largement encouragées par leurs parents : « (...) les enseignants du collège,

42 Bourdieu P., *Op. Cit.*, 1979, p. 200

impuissants, abattus par la façon qu’avaient les parents du village d’élever leurs enfants, et qui en parlaient en salle des professeurs (...).⁴³ »

Une double condamnation de l’école attend ces jeunes, dont la famille n’encourage pas la fréquentation et en tenant un discours négatif sur celle-ci, démotive les jeunes de sa capacité à l’émancipation par l’acquisition de savoirs que la famille n’estime pas « pratiques » :

« (...) livrés à eux-mêmes pour organiser leur travail, après les contraintes du lycée, ils ne parvenaient pas à se donner des règles d’assiduité et, comme aucune pression du milieu familial ne les poussait à continuer, bien au contraire, la machine à éliminer se mettait très vite en marche, avec pour mécanisme principal la force centrifuge du désintérêt au renoncement.⁴⁴ »

L’éducation parentale exerce une certaine pression sur le rapport à l’éducation scolaire, et celle-ci répond là encore à l’opposition entre classes bourgeoises où l’éducation est une obligation nécessaire à l’élévation dans la société et sa reconnaissance, et les classes populaires, où celle-ci n’est pas perçue comme synonyme d’avenir professionnel reconnu pour ceux d’une génération exclue de la démocratisation scolaire. La transmission des valeurs accordant à l’école la possibilité d’accès à des statuts professionnels supérieurs fait défaut, Rehany en fait l’amer constat dans son groupe d’amis du village, avec lesquels il partage le lieu de vie, mais dont l’origine sociale lui permet d’observer cette culture rurale avec distance : « Sans l’héritage d’un capital social particulier et les vertus émancipatrices de l’école républicaine, j’aurais sans aucun doute pu moi aussi être un “gars du coin”.⁴⁵ »

L’influence de la culture d’appartenance est indéniable dans le cas du rapport au savoir et à l’éducation, la culture rurale semble ainsi s’enfermer elle-même dans une négation du savoir, et par la même une forme de négation du pouvoir, renforçant toujours plus le sentiment de domination de classes supérieures. Hoggart a néanmoins su y voir plus une promotion de « l’homme moyen⁴⁶ », plus qu’un anti-intellectualisme primaire. Il faut donc nuancer l’adhésion ou le rejet de la culture scolaire au profit d’un intérêt autour d’une culture rurale en soi.

1.3.2 Homosexualité

43 Louis E., *Op. Cit.*, 2014, p. 102

44 Eribon D, *Op. Cit.*, 2014, p. 188

45 Rehany N., *Op. Cit.*, p. 30

46 Hoggart R., *Op. Cit.*, p. 235

Les recherches sur l'homosexualité foisonnent depuis des années, il m'a donc fallu trancher afin de constituer une base bibliographique solide et de pouvoir être à même de dégager les principales problématiques liées à l'homosexualité.

Tout d'abord, il m'a paru évident de me plonger dans l'*Histoire de la sexualité* (I, II & III) de Foucault, ouvrages majeurs pour comprendre les enjeux de cette forme de sexualité, à la fois politiques et humains. A savoir, comment l'homosexualité a pris place dans notre société et comment les individus concernés par cette sexualité ont dû en retour (re) prendre leur place dans la société. L'analyse de Foucault fait d'ailleurs ressortir l'importance du langage et du discours dans le cas de la production de l'homosexualité et de sa diffusion :

« Cette forme de pouvoir demande pour s'exercer des présences constantes, attentives, curieuses aussi ; elle requiert un échange de discours à travers des questions qui extorquent des aveux et des confidences qui débordent les interrogations (...). De cela la médicalisation de l'insolite sexuel est à la fois l'effet et l'instrument (...). Le pouvoir qui, ainsi, prend en charge la sexualité se met en devoir de frôler les corps, il les caresse des yeux, il en intensifie les régions ; il électrise les surfaces ; il dramatise les moments troubles.⁴⁷ »

La compréhension de Foucault du pouvoir, de sa mise en place par le discours, et le savoir autour de celui-ci, sont une autre manière d'interpréter la déviance, du point de vue de ceux qui la créent. Dans le cas d'une approche par le discours, j'ai choisi de m'intéresser en particulier à la notion de l'aveu : « (...) les sociétés occidentales ont placé l'aveu parmi les rituels majeurs dont on attend la production de vérité.⁴⁸ »

A travers l'identité stigmatisée, l'aveu a toujours été une exigence, une forme de « repentance » directement issue de la tradition catholique, dont la *confession* est indubitablement et symboliquement, le pendant religieux du *coming-out* homosexuel. Malgré les évolutions concernant l'homosexualité, les homosexuel-le-s sont toujours contraints à l'aveu, à produire la « vérité » sur leur identité sexuelle. Cette vérité, pourtant édictée par le pouvoir, ne tient lieu d'être que dans le point de vue de ceux qui incarnent l'identité sexuelle « juste », à savoir l'hétérosexualité, et l'aveu est de ce fait un arbitraire par lequel les personnes n'ont de choix que d'affirmer leur différence. Foucault parle d'ailleurs « noirs jumeaux⁴⁹ » en ce qui concerne l'aveu et la torture.

L'aveu prend place d'une auto-stigmatisation. L'homosexualité n'est à priori pas aussi « visible » qu'une couleur de peau ou un handicap physique, et pourtant sa discrimination est encore dans l'inconscient collectif pour beaucoup. Il suffit d'observer les manifestations qui ont suivi les

47 Foucault M., *Op. Cit.*, 1976, p. 60-61

48 *Ibid.*, p. 78

49 *Ibid.*, p. 79

propositions de loi en faveur du mariage homosexuel par exemple, pour constater que les raccourcis vers la maladie ou encore la pédophilie sont toujours d'actualité.

En ce qui concerne les analyses purement sociologiques de l'homosexualité, l'ouvrage de Chauvin et Lerch *Sociologie de l'homosexualité* réunit l'essentiel des études sur ce thème, ce qui m'a à la fois permis de prendre en compte la théorie de ce phénomène social, mais aussi et surtout son évolution à travers le temps : « (...) la compréhension de l'existence gaie et lesbienne demande de l'appréhender comme un fait social total, irréductible aux interactions sexuelles.⁵⁰ »

Dans le cas de l'approche par le discours, l'ouvrage recèle des notions plus que pertinentes et transdisciplinaires, dont l'une des plus importantes consiste en la description des différentes étapes du *coming-out*, processus éminemment langagier, dans lequel l'individu homosexuel pose l'aveu de son identité sexuelle. Ce processus - à ne pas confondre avec l'*outing* - peut malgré tout être tout autant douloureux que ce dernier, tant le risque pour l'identité et son « dévoilement » est élevé dans certains cas. Il est évident que pour la plupart des homosexuels, la réalisation du *coming-out* est généralement préparée, réfléchi, et faite à l'attention des proches, il n'en constitue pas moins une étape du processus de construction de son identité homosexuelle.

« Dans une perspective psychologique et passablement téléologique, Cass (1979) a identifié six étapes dans le processus du coming-out. Durant la phase de confusion identitaire, l'individu qui se vit encore comme hétérosexuel-le est troublé par des désirs (ou des pratiques) discordant(e)s. Au stade suivant de la comparaison identitaire, l'individu évalue l'éventualité d'être homosexuel(le) vis-à-vis de son environnement, scrute les remarques éventuelles sur les homosexuel-le-s et appréhende les réactions hostiles. Ensuite viennent les phases de tolérance, puis d'acceptation identitaire, alliant acceptation de soi et contacts croissants avec la communauté gaie et lesbienne. La fierté identitaire est considérée comme une cinquième phase durant laquelle l'hétérosexualité est dévalorisée. Enfin, la phase de synthèse identitaire permet à l'individu de s'épanouir dans le monde englobant, dominé par les hétérosexuels.⁵¹ »

Ces différentes étapes constituent autant de turning-points identitaires qui me seront utiles lors des entretiens, ils représentent des points d'ancrage dans lesquels chaque individu expérimentant l'homosexualité à l'affaire. Le parallèle peut aussi y être fait entre l'identité rurale et l'identité bourgeoise, les phases représentées pouvant tout autant correspondre à des périodes de doute sur l'identité d'origine, son rejet ou encore son acceptation et, par là, celle de la domination.

50 Chauvin S. et Lerch A., *Op. Cit.*, p. 93

51 *Ibid.*, p. 36

L'identification des homosexuel-le-s d'origine rurale est sans cesse tiraillée entre une culture et une sexualité par défaut, ou qui font défaut, ce qui explique la difficulté de l'accès à ce qui est appelé plus haut la phase de synthèse identitaire, où l'on peut être épanoui sexuellement et pas socialement, ou encore l'inverse.

1.3.3 Homosexualité rurale

Dans la suite de cette idée, les ouvrages d'Eribon et Louis sont l'expérience empirique par excellence de ce tiraillement identitaire constant, entre désir de reconnaissance familial et social, qui ne semble pas s'accorder avec sa reconnaissance individuelle. Leurs témoignages, bien que séparés de quelques dizaines d'années, se retrouvent dans bien des points qui constituent les éléments de base de la problématique de cette recherche.

Dans une chrono-logique bibliographique, je commencerai par l'ouvrage d'Eribon, *Retour à Reims*, dont l'expérience est plus ancienne, ce dernier ayant d'ailleurs aidé Louis à éditer le sien. Eribon, philosophe, écrit sur la thématique homosexuelle et dans cet ouvrage, il nous confie une part de son existence en tant que fils d'ouvrier en Champagne-Ardenne, à travers son parcours et son ascension sociale. D'emblée, l'auteur nous amène à comprendre qu'il a rejeté depuis longtemps cette culture d'origine, son ouvrage commence lors d'une visite à sa mère suite à la mort de son père :

« De retrouver cette “contrée de moi-même” comme avait dit Genet, d'où j'avais tant cherché à m'évader : un espace social que j'avais mis à distance, un espace mental contre lequel je m'étais construit, mais qui n'en constituait pas moins une part de mon être. (...) Ce fut le début (...) d'une réconciliation avec moi-même, avec une part de moi-même que j'avais refusée, rejetée, reniée.⁵² »

Louis, annonce d'emblée ce rejet qui est incarné dans le titre de son autobiographie : *En finir avec Eddy Bellegueule*, Eddy Bellegueule est son nom et prénom de naissance, qu'il a changé lorsqu'il a écrit son livre, auquel il a ajouté « En finir », ce qui nous exprime le désir pour le jeune auteur d'exorciser son expérience pour mieux l'annihiler ensuite.

Le fait de rejeter sa culture d'origine est un thème récurrent pour les individus d'origine rurale - homosexuels ou non - en particulier ceux qui ont désiré ne pas suivre la voie tracée de l'échec scolaire, mais au contraire, cherché à s'élever au-delà de leur origine, se construisant par l'école moins que par la famille :

52 Eribon D., *Op. Cit.*, 2014, p. 13

« J'ai reconnu très précisément ce que j'ai vécu à ce moment-là en lisant les livres qu'Annie Ernaux a consacré à ses parents et à la "distance de classe" qui la séparait d'eux. Elle y évoque à merveille le malaise que l'on ressent lorsqu'on revient chez ses parents après avoir quitté non seulement le domicile familial, mais aussi la famille et le monde auxquels malgré tout on continue d'appartenir, et ce sentiment déroutant d'être à la fois chez soi et dans un univers étranger.⁵³ »

Ernaux retranscrit ce tiraillement d'une forme de *névrose de classe* (De Gaulejac : 2016), dans son cas aussi, opposée à celle de sa famille, préférant le savoir et la culture scolaire que l'entre-soi familial villageois. Ce qui la conduit peu à peu à se distancier de ses parents et qu'ils représentent, à laquelle d'autres individus vivants le même processus (comme Eribon) peuvent s'identifier :

« Face aux identifications et aux habitus de ces deux mondes, se met en place un clivage du Moi où coexistent ces différents contraires : "Je porte en moi deux langages, les petits points noirs des livres, les sauterelles folles et gracieuses, à côté des paroles grasses, grosses, bien appuyées, qui s'enfoncent dans le ventre, dans la tête, font pleurer dans le haut de l'escalier et rigoler sous le comptoir." »⁵⁴ »

Deux langages, deux cultures, mais aussi dans le cas de cette recherche, deux sexualités, celle qui s'exprime par le désir, et celle désirée par les autres. Dans ces expériences, le tiraillement est permanent entre soi-même et la communauté, celle-ci ayant des principes figés de ce qui constitue la « norme », et la moindre marge étant immédiatement considérée comme déviance ou folie.

Dans le cas de Louis, la difficulté d'être soi s'est doublée d'une première volonté d'intégration à tout prix. Il n'a eu de cesse que d'essayer de se conformer aux volontés communautaires villageoises, tant au niveau du rapport au savoir, que du corps ou encore de sa sexualité. La volonté de reconnaissance si forte prend le pas sur celle de vouloir vivre en étant soi, et Louis se tente au rôle du jeune homme de village tout au long de son enfance ainsi qu'au début de son adolescence en incorporant les reproches qui lui sont faits sur son « attitude » :

« Dès les premiers mois de ma vie, le problème a été diagnostiqué. Il semblerait que je sois né ainsi (...) prisonnier de mon propre corps. Quand j'ai commencé à m'exprimer, à apprendre le langage, ma voix a spontanément pris des intonations féminines. (...) Mes parents appelaient ça des airs, ils me disaient Arrête avec tes airs. Ils s'interrogeaient Pourquoi Eddy il se comporte comme une gonzesse.⁵⁵ »

53 *Ibid.*, p. 28

54 Hunkeler T., Soulet M-H., *Op. Cit.*, p. 96

55 Louis E., *Op. Cit.*, 2014, p. 27

L'auteur reprend à son compte les raisons pour laquelle il a été stigmatisé et non pour en dénoncer l'arbitraire, mais bien pour exprimer son acceptation de ce qui paraît « anormal ». Cette identification au genre s'inscrit directement sur le corps de l'identifié, corps qui devient réceptacle de la normalité et lieu de construction de celle-ci : « Ma différence, cette façon de parler comme une fille, ma façon de me déplacer, mes postures remettaient en cause toutes les valeurs qui les avaient façonnés, eux qui étaient des durs.⁵⁶ »

En plus d'une voix considérée comme « féminine », par l'auteur lui-même qui s'exprime finalement dans les mêmes termes que ceux qui l'oppressent, tant il « comprend » ce qui semble être un « problème ». Chétif, il lui est reproché de ne pas assez manger. Evoluant dans une tradition culturelle du rejet de la « faiblesse », et dont la force est incarnée par le fait d'être bien en chair, il s'obligera entre onze et douze ans à manger le plus possible afin de répondre aux standards physiques villageois. Dans ce même esprit, il décrit une posture et une manière de marcher que son frère corrige :

« (...) il m'avait (...) appris comment un vrai garçon devait marcher. Je vais te montrer comment tu dois faire parce que là c'est pas possible de marcher comme tu fais, si je croise mes potes et que tu marches comme ça, ça le fait pas ils vont se foutre de ma gueule.⁵⁷ »

La culture rurale est totalement à l'encontre d'une possibilité pour les hommes d'être un tant soit peu « féminins », en tout cas c'est ce qui ressort des deux principales expériences retranscrites à ce jour. Se pose la question de la reconnaissance des lesbiennes dans la culture villageoise. Invisibilisées par leur statut d'être femmes, elles sont plutôt absentes de la littérature concernant l'expérience villageoise en tant que lesbienne, du moins de l'expérience en France. Je ne peux d'ailleurs que regretter de pouvoir finalement leur donner la place dans cette recherche, mais rien n'empêche d'y penser par la suite. Leurs témoignages ici sont d'autant plus intéressants qu'ils peuvent apporter un éclairage empirique sur cette « absence », confirmée d'ailleurs par Chauvin et Lerch :

« Il faut noter, que tout au long du XXème siècle, les recherches récurrentes et inquiètes sur l'origine de l'homosexualité se sont surtout concentrées sur celles des hommes,

56 *Ibid.*, p. 35

57 *Ibid.*, p. 80

illustrant par là que leur réel objet étant moins l'orientation sexuelle en elle-même que le risque de l'effondrement d'un ordre social patriarcal.⁵⁸ »

Dans la « hiérarchie des genres », les lesbiennes n'ont pas la meilleure place, et ce par le double stigmate d'être femme et homosexuelle. J'ai tenté ici de dépasser une « 'invisibilité » qui semble correspondre à une « incorporation » de cette « hiérarchie » comme l'explique Butler :

« Lorsque nous considérons l'identité de genre comme une structure mélancolique, nous devrions parler de la manière dont se fait l'identification en termes d'« incorporation ». En réalité, selon le schéma esquissé plus haut, l'identité de genre serait établie par un refus de la perte qui s'ensevelit dans le corps et qui détermine, en effet, le corps vivant par opposition au corps mort.⁵⁹ »

Le processus de construction identitaire se compose d'une incorporation de ce qui est normal et déviant, c'est en ce sens que, comme nous l'avons vu précédemment, Louis exprime son désarroi quant à ses manières d'être et de parler qu'il considère lui même comme relevant de la féminité, celles-ci ayant depuis longtemps reçu la sanction patriarcale qu'elles ne conviennent qu'à un genre, et que leur utilisation par un homme pouvait être condamnable.

« Le brouillage de l'identité sexuelle était immédiatement retraduit dans le langage de l'identité sexuelle : être pris pour une femme - au sens de l'identification - ou être pris comme une femme - au sens de la pénétration - était une manifestation du fait que l'on ait une sexualité différente.⁶⁰ »

Ces actes de condamnation passent par leur utilisation langagière en tant que pouvoir normatif d'incorporation de règles communes et d'interdits par la même occasion :

« Les mots maniérés, efféminés résonnaient en permanence autour de moi dans la bouche des adultes (...). Ils étaient comme des lames de rasoir, qui lorsque je les entendais, me déchiraient pendant des heures, des jours, que je ressassais, me répétaient à moi-même.⁶¹ »

Dans le cheminement théorique, et après avoir dressé le bilan de ce qui constitue la culture rurale et la culture homosexuelle, il m'a paru évident qu'il me fallait alors aborder les procédés langagiers, le discours, par lequel les homosexuels sont définis, par lequel ils se définissent en retour, et par quelle

58 Chauvin S., Lerch A., *Ibid.*, p. 6

59 Butler J., *Op. Cit.*, 2005 p. 163

60 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 169

61 Louis E., *Op. Cit.*, 2014 p. 84

symbolique positive ou négative les mots peuvent revêtir des stratégies de reconnaissance autant que de stigmatisation.

1.3.4 Discours

Le fil conducteur de cette recherche de thèse est le pouvoir performatif du discours, et comment ses acceptions culturelles et sociales peuvent construire, mais aussi dissocier l'individu homosexuel en terme identitaire. Nous l'avons vu plus haut, la construction de l'homosexualité répond déjà à une construction langagière orientée vers un pouvoir normatif de contrôle de la sexualité en général.

« (...) La technologie du sexe, va, pour l'essentiel, s'ordonner à partir de ce moment-là à l'institution médicale, à l'exigence de la normalité, et, plutôt qu'à la question de la mort et du châtement éternel, au problème de la vie et de la maladie. La "chair" est rabattue sur l'organisme.⁶² »

C'est à travers le discours que s'institue la norme sexuelle, et c'est aussi par lui (dans l'aveu), que s'affiche la déviance, il est donc central dans la constitution de ce sujet, et parce que le langage est aussi central dans la vie en communauté rurale, son importance se redouble dans la construction identitaire homosexuelle.

Le langage de la ruralité, déjà abordé plus haut avec les écrits de Bourdieu et de Segalen ou encore de Rehany, direct et franc, grossier, voire vulgaire, rythme l'expérience de Louis et d'Eribon, et la progressive distance par rapport à leur culture d'origine dans leurs biographies :

« La plupart du temps même, nous utilisons le verbe bouffer. L'appel quotidien de mon père C'est l'heure de bouffer. Quand des années plus tard je dirai dîner devant mes parents, ils se moqueront de moi Comment il parle l'autre, pour qui il se prend. Ca y est il va à la grande école il se la joue au monsieur, il nous sort sa philosophie.⁶³ »

Le langage participe de la mise à l'écart, représentant deux pans d'une société par son rapport aux mots du quotidien, il effectue malgré lui pour celui qui l'emploie un étiquetage de classe immédiat, que Eribon appelle « verdict social » :

62 Foucault M., *Op. Cit.*, 1976, p. 155

63 Louis E., *Op. Cit.*, 2010, p. 107

« Je pourrais dire : d'un côté en devenant ce que j'étais et, de l'autre, en rejetant ce que j'aurais dû être. Pour moi les deux mouvements allèrent de pair. Au fond, j'étais marqué par deux verdicts sociaux : un verdict de classe et un verdict sexuel.⁶⁴ »

Ce verdict de classe, qui découle de l'appartenance rurale, s'inscrit par et dans le langage, en particulier dans le cas de certaines régions françaises dont le patois persiste, nous avons pu le voir au début de ce chapitre, et celui-ci trahit mieux que n'importe quelle autre forme d'identification son appartenance à une culture « illégitime ».

« Tout se passe comme si le public populaire appréhendait confusément ce qui est impliqué dans le fait de mettre en forme, de mettre des formes, dans l'art comme dans la vie, c'est-à-dire une sorte de censure du contenu expressif, celui qui explose dans l'expressivité du parler populaire et, du même coup, une mise à distance, inhérente à la froideur calculée de toute recherche formelle, un refus de communiquer caché au cœur de la communication même, dans un art qui dérobe et refuse ce qu'il semble livrer aussi bien que dans la politesse bourgeoise dont l'impeccable formalisme est une permanente mise en garde contre la tentation de la familiarité.⁶⁵ »

Le clivage langagier persistant entre ces deux classes, entraîne inévitablement pour celui qui veut accéder aux classes supérieures, et comme nous l'avons vu plus haut dans le cas de l'expérience d'Eribon et Louis, une reformulation de soi qui passe par un travail sur la langue, sur son accent, la pertinence du choix de certains termes : « On parle rarement des milieux ouvriers, mais quand on en parle c'est le plus souvent parce qu'on en est sorti, et pour dire qu'on en est sorti (...) »

La « sortie » du milieu rural est en effet une des raisons principales de production théorique sur ce milieu, les ouvrages que j'utilise pour ce travail de recherche ont ce point commun d'être écrits par des individus issus des villages français, et nous fournissant leur point de vue, leur observation sur un milieu qu'ils surplombent dorénavant par leur position sociale, et dont ils n'auraient sans doute pas parlé s'ils n'en étaient effectivement pas sortis, non sans difficulté :

« Il est partagé entre la fierté et l'absence de confiance en lui, la fascination e sa propre réussite et la crainte d'une rechute, le désir de progresser, de monter toujours plus haut et la culpabilité de se désolidariser de ses attaches de classes.⁶⁶ »

« Homme divisé entre un mode auquel il n'appartient plus et un monde auquel il aspire tout en le rejetant, l'autodidacte peu devenir un homme solitaire indécis, amer, tourmenté et anxieux.⁶⁷ »

64 Eribon D., *Op. Cit.*, 2010, p. 230

65 Bourdieu P., *Op. Cit.*, p. 35

66 De Gaulejac V., *La névrose de classe*, Payot, Rivages, 2016, p. 112

67 *Ibid.* p. 130

Le passage d'une classe à l'autre fait office quasiment de substitut aux étapes d'un rite initiatique de passage. Il s'agit pour l'individu de se séparer de son ancienne appartenance pour revêtir la nouvelle, celle d'une nouvelle identité, surplombant l'ancienne, par laquelle il peut obtenir une forme d'indépendance, et de respect de ses pairs. Pour Louis et Eribon, l'accès à ces sphères passe en effet par une forme de désenchantement, voire de rejet total de la première filiation, vécue comme honteuse, une part de soi qui n'a plus lieu d'être. Ce désenchantement, cette « névrose de classe », peut d'ailleurs être mis en parallèle avec tout individu se confrontant à une culture étrangère à la sienne, et à laquelle il veut ou doit se conformer pour s'épanouir :

« “Vivre dans sa culture” au sein d'une autre culture, majoritaire, et culture de la réussite dont on n'a pas rejoint le sol par hasard, c'est vivre en marge, et dans l'humiliation quotidienne de ne pas bien posséder les clés de l'univers où l'on est condamné à évoluer. La notion de “société multiculturelle” (...) vaut à l'échelle d'une mince élite suffisamment formée pour évoluer à l'aise d'une langue et d'un cadre de pensée à une autre. Dans son application de masse, elle signifie pour la plupart privation, existence à l'écart, enfermement dans une appartenance interdictrice.⁶⁸ »

Les jeunes confrontés à un habitus rural qui discrédite les savoirs scolaires rencontrent indubitablement plus de difficultés quant à l'exercice de devenir le « bon élève », ne possédant pas les moyens individuels et collectifs pour obtenir les meilleures conditions de réussite :

« Ce qui allait de soi pour les autres, il me fallait le conquérir jour après jour, mois après mois, au contact quotidien d'un type de rapport au temps, au langage et aussi aux autres qui allaient profondément transformer toute ma personne, mon habitus, et me placer de plus en plus en porte-à-faux avec le milieu familial que je retrouvais chaque soir. (...) La manière de parler, les vêtements portés et surtout la familiarité des autres garçons de ma classe avec la culture - je veux dire : avec la culture légitime - tout me rappelait que j'étais une sorte d'intrus, quelqu'un qui n'est pas à sa place.⁶⁹ »

La découverte du milieu bourgeois pour Louis a été un choc, d'abord par la vision culturo-centrée à laquelle il s'était contraint à s'adapter jusqu'alors, où il définit ce qu'il voit d'abord dans les mots typiques de son origine, puis en se les réadaptant pour mieux se définir lui-même et progressivement se détacher de son appartenance première :

« Les bourgeois n'ont pas les mêmes usages de leurs corps. Ils ne définissent pas la virilité comme mon père, comme les hommes de l'usine. (...) Et je me dis quand je les vois au début je me dis, Mais quelle bande de pédales et aussi le soulagement Je ne suis

68 Gauchet M., *La démocratie contre elle-même*, Gallimard, Paris, 2003, p. 122

69 Eribon D., *Op. Cit.*, 2014, p. 171

peut-être pas pédé, pas comme je l'ai pensé, peut-être ai-je été depuis toujours un corps de bourgeois prisonnier du monde de mon enfance.⁷⁰ »

Cette découverte d'un autre milieu, semblé d'avantage privilégié aux yeux de celui qui désire s'y intégrer, passe par de nombreuses difficultés dont celles de ne pas réussir à y accéder, et auxquelles certains ne peuvent échapper.

« Devant la réussite globale de ses camarades de classe qui le marginalise, sans lien personnalisé avec le monde scolaire de la culture et du savoir légitime dans un quant-à-soi lié à son origine familiale.⁷¹ »

« La relégation s'opère plus lentement, l'exclusion se produit plus tardivement, mais l'écart entre les dominants et les dominés reste intact : il se reproduit en se déplaçant. C'est ce que Bourdieu appelle la "translation de la culture".⁷² »

Les expériences de chacun peuvent varier, mais l'échec à l'essai de la démocratisation s'est présenté pour un bon nombre de candidats à la mobilité intergénérationnelle, dont le parcours de jeunes de banlieue s'y étant essayé est retranscrit avec justesse dans un ouvrage de Beaud, *80 % au bac, et après... ?*. Il y explique les mécanismes avec lesquels les jeunes s'essayant à la culture « légitime », universitaire, toujours en porte-à-faux avec leur culture d'appartenance, mais aussi avec celle qu'ils côtoient sur les bancs de l'université, finissent par abandonner la vie d'étudiant pour une vie professionnelle leur assurant plus rapidement un avenir dont l'incertitude n'aide pas à la projection. (Beaud : 2002).

« Reconnaître les immigrés parmi nous comme des individus de plein exercice, c'est les pourvoir d'une connaissance approfondie de notre culture, seule à même de permettre de s'y conduire à leur guise, y compris pour renouer de manière dominée avec leur civilisation de provenance.⁷³ »

Cette idée de renouer de manière dominée avec sa civilisation de provenance tient aussi pour ceux venant de la culture rurale, et Eribon est le premier à prendre « congé » de son appartenance d'origine, avec laquelle il entretient un rapport de domination tendu : « L'identification sociale première (la reconnaissance de soi comme soi) fut d'emblée travaillée par la désidentification, elle-même se nourrissant sans cesse de l'identité refusée.⁷⁴ »

70 Louis E., *Op. Cit.*, 2014, p. 218

71 Rehany N., *Op. Cit.*, p. 54

72 Eribon D., *Op. Cit.*, 2014, p. 183

73 Gauchet M., *Op. Cit.*, p. 123

74 Eribon D., *Op. Cit.*, 2014, p. 98

Par une forme de stratégie identitaire, il est parfois plus facile de rejeter de soi ceux qui nous rejettent de toute façon. Dans le cas de la culture rurale, souvent perçue dès la socialisation secondaire comme opposée à la culture scolaire, en raison d'une déception de la première, certains jeunes font le choix du camp de la deuxième. Celle-ci fait obtenir parfois plus de reconnaissance que sa communauté d'appartenance, en particulier pour les jeunes homosexuels. Cette réinvention n'est jamais pourtant une totale reconstruction :

« Tout individu qui change de classe sociale vit un conflit entre son identité héritée, identité ordinaire qui lui est conférée par son milieu familial, et son identité acquise, celle qu'il construit au cours de sa trajectoire.⁷⁵ »

« Les traces de ce que l'on a été dans l'enfance, de la manière dont on a été socialisé, perdurent même quand les conditions dans lesquelles on vit à l'âge adulte ont changé, même quand on a désiré s'éloigner de ce passé, et, par conséquent, le retour dans le milieu d'où l'on vient - et dont on est sorti, dans tous les sens du terme - est toujours un retour sur soi et un retour à soi, des retrouvailles avec un soi-même autant conservé que nié.⁷⁶ »

Eribon nous exprime ici que, quand bien même on essaierait de se « reformuler », on ne se recrée pas : la base de notre identité est celle que nous avons reçue, ne serait-ce qu'à travers la symbolique du prénom par exemple (Eribon et Louis formulent d'ailleurs tous deux des avis négatifs quant à leurs prénoms respectifs). Ce dernier est très « chargé » d'intentions familiales (De Singly : 2007). Il n'est pas étonnant de constater que dans le cas de ces auteurs ayant quitté leur milieu d'origine - pour mieux le nier - qu'ils ont fini par revenir sur ce sujet, par le biais de publications d'études, de biographies, etc. Ils démontrent finalement par là qu'on ne peut nier quelque chose qui existe et persiste, à savoir soi, et ces moyens par le récit permettent ainsi un retour à soi, à sa « nature ». La constitution de récits sur soi (De Gaulejac : 2016) est un biais privilégié pour ces individus entre-deux cultures - et jamais totalement dans une - tiraillés entre celle d'où ils viennent, et celle à laquelle ils veulent parvenir :

« L'autodidacte a parfois honte de ses origines, il se sent supérieur et a tendance à “regarder de haut” les attitudes et les manières populaires. Il est souvent mécontent de son apparence physique et de ses gestes qui dénoncent trop clairement son origine. Il est mal à l'aise et parfois même agressif lorsqu'il se rend compte que sa mimique, sa posture et mille traits dans son accent ou ses manières le “trahissent” sans cesse.⁷⁷ »

75 De Gaulejac V., *Op. Cit.*, 2016, p. 18

76 Eribon D., *Op. Cit.*, 2014 p. 14

77 Hoggart R., *Op. Cit.*, p. 358

L'individu rural, une fois arrivé dans la vie citadine - généralement par le biais des études - se retrouve être dans la posture du « transfuge », un état d'entre-deux identitaire et culturel :

« Et je fus, à n'en point douter, un "transfuge" dont le souci, plus ou moins permanent et plus ou moins conscient, aura été de mettre à distance sa classe d'origine, d'échapper au milieu social de son enfance et de son adolescence.⁷⁸ »

« (...) c'était moi, avec une sorte d'arrogance transfuge, qui essayais de lui imposer une autre cohérence, plus compatible avec mes valeurs - celles que j'avais précisément acquises en me construisant contre mes parents, contre ma famille - qu'il n'existe d'incohérence que pour celui qui est incapable de reconstruire les logiques qui produisent les discours et les pratiques.⁷⁹ »

Les deux auteurs se réapproprient volontairement le terme du *transfuge* pour narrer d'ex-mêmes une situation qui leur échappe, et y retrouver une forme de lien, ne serait-ce qu'avec les autres transfuges que chacun représente pour l'autre. Ce terme fonctionne tant bien pour leur identité de classe que leur identité sexuelle finalement, l'homosexualité nécessitant également un « passage » d'un statut hétérosexuel à celui homosexuel.

Dans le cas de cette thèse, la particularité du public interrogé se retrouve aussi dans le patois alsacien, encore très présent dans les villages de la région, utilisée par les enfants autant que les grands-parents, et renvoyant à un langage particulier, communautaire, mais aussi vulgaire, composé pour l'essentiel, d'insultes. Il n'est donc pas étonnant de constater que pour désigner l'homosexualité, il n'existe pas d'autres termes que des insultes en alsacien.

1.3.4.1 La parole créée

L'homosexualité, en tant que sexualité opposée à la norme hétérosexuelle de l'hygiénisme du 18ème siècle, s'est vue naître et modifiée au cours du temps par les usages verbaux qui lui sont associés. Tout d'abord, il est évident que sa « création » relève tout autant d'une création d'un terme correspondant à ce que l'on souhaitait désigner, qu'un discours autour du sexe et sur le sexe, où le discours transmet les catégories légitimes et par ce biais également, les illégitimes.

78 Eribon D., *Op. Cit.*, 2014, p. 25

79 Louis E., *Op. Cit.*, 2014, p. 75

« Car cette mise en discours du sexe n'est-elle pas ordonnée à la tâche de chasser de la réalité les formes de sexualité qui ne sont pas soumises à l'économie stricte de la reproduction : dire non aux activités infécondes, bannir les plaisirs d'à-côté, réduire ou exclure les pratiques qui n'ont pas pour fin la génération ? À travers tant de discours, on a multiplié les condamnations judiciaires des petites perversions ; on a annexé l'irrégularité sexuelle à la maladie mentale ; de l'enfance à la vieillesse, on a défini une norme de développement sexuel et caractérisé avec soin toutes les déviations possibles ; on a organisé des contrôles pédagogiques et des cures médicales ; autour de moindres fantaisies, les moralistes, mais aussi et surtout les médecins ont ramené tout le vocabulaire emphatique de l'abomination : n'est-ce pas autant de moyens mis en œuvre pour résorber, au profit d'une sexualité génialement centrée, tant de plaisirs sans fruits ?⁸⁰ »

Ainsi, cette mise en discours du sexe, mais surtout de l'homosexualité, entraîne un traitement verbal spécifique lié à celle-ci, qui passent par des (re) mises en discours de soi, suivant la culture de la confession (coming-out), mais aussi dans le cadre de la déviance, par un étiquetage subi, passant par l'insulte et/ou le silence. Ces trois phases discursives du parcours identitaire homosexuel sont à mon sens centrales en ce que chacun les expérimente, le discours sur soi extérieur et intérieur, qui entraîne un tiraillement identitaire entre collectif et individuel.

« L'homosexuel du 19^{ème} siècle est devenu un personnage : un passé, une histoire et une enfance, un caractère, une forme de vie ; une morphologie indiscreète et peut-être une physiologie mystérieuse. Rien de ce qu'il est au total n'échappe à sa sexualité. (...) parce qu'elle est un secret qui se trahit toujours.⁸¹ »

1.3.4.2 *Les mots/maux de l'homosexualité*

J'ai tenté de relever précédemment les procédés langagiers incontournables du parcours identitaire homosexuel, à savoir l'aveu, l'insulte et le silence :

« Mais ils ont en commun une intention que l'on peut appeler performative ou, plus simplement, magique : l'insulte, comme la nomination, appartient à la classe des actes d'institution et de destination plus ou moins fondés socialement, par lesquels un individu agissant en son propre nom ou au nom d'un groupe plus ou moins important numériquement et socialement, signifie à quelqu'un qu'il a telle ou telle propriété, lui signifiant du même coup d'avoir à se comporter en conformité avec l'essence sociale qui lui est ainsi assignée.⁸² »

80 Foucault, *Op. Cit.*, 1976, p. 49

81 *Ibid.*, p. 59

82 Bourdieu P., *Ce que parler veut dire, L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, Paris, 1982

À partir des entretiens, et si l'on se situe à un niveau chronologique, nous pouvons estimer que selon les premières expériences observées ci-dessus, c'est le silence qui « s'exprime » en premier lieu, à travers la méconnaissance totale de l'existence possible de désirs pour le même sexe et donc d'être dans une forme de méconnaissance de soi, souvent accentuée par le milieu social (où la ruralité semble provoquer un silence plus long que dans d'autres contextes micro-sociaux).

Le silence est la première entrée de l'homosexualité. À travers le silence tenu sur celle-ci, ou encore le silence de certains en guise de réponse à la possibilité de celle-ci :

« Renonce toi-même sous peine d'être supprimé ; n'apparais pas si tu ne veux pas disparaître. Ton existence ne sera maintenue qu'au prix de ton annulation. Le pouvoir ne contraint le sexe que par un interdit qui joue de l'alternative entre deux inexistences.⁸³ »

Le silence précède une autre étape, celui de la « rencontre » avec les termes liés à l'homosexualité, et donc le possible en termes d'identité sexuelle différente. Je m'intéresse ici aux discours exprimant l'homosexualité, au traitement verbal de celui-ci dans la culture rurale, culture où l'individu grandit et donc se construit.

Dans les expériences respectives des premières personnes interrogées dans le cadre de cette recherche, le parcours s'inscrit selon cette chrono-logique : tout d'abord le silence, dans lequel à la fois l'homosexualité est sous-jacente, présente dans l'idée, sans possible représentation de celle-ci, en ce qu'elle n'entre pas dans les standards rencontrés en particulier dans les cultures villageoises ; puis apparaît l'homosexualité, souvent sous forme d'insulte, l'individu reconnaît une part de lui-même dans ce qui est désigné pour être rejeté, c'est à ce moment crucial que l'individu homosexuel évalue les « coûts » de l'entrée en homosexualité, en fonction de la manière dont lui est apparu la possibilité de cette sexualité : « (...) on accomplit un travail lent et patient pour façonner son identité à partir de celle qui nous a été imposée par l'ordre social. C'est pourquoi on ne s'affranchit jamais de l'injure, ni de la honte.⁸⁴ »

Il arrive que la rencontre avec l'homosexualité se fasse en termes « neutres » (c'est à dire opposé à l'idée de l'insulte), mais que l'individu la rejette malgré tout par conformisme social, nous verrons cette possibilité pendant l'analyse des prochains entretiens.

L'insulte est une récurrence du parcours homosexuel, liée de près à la honte, elle représente le traitement verbal du rejet de la différence. La violence symbolique qu'incarne l'insulte a souvent

83 Foucault M., *Op. Cit.*, 1976, p. 111

84 Eribon D., *Op. Cit.*, 2014, p. 228

des répercussions sur la vision qu'a de lui-même l'individu insulté. Dans le contexte rural, l'insulte revêt plusieurs sens, tout d'abord il s'agit du rapport familial au langage qui amène l'insulte à être assez présente dans ces environnements sociaux, mais encore les patois des régions, souvent utilisés dans le cadre des altercations et donc des insultes, ce qui en fait un incontournable des manières de parler dans les villages :

« L'être-au-monde s'actualise dans un être insulté, c'est-à-dire inférieur par le regard social et la parole sociale. L'objet de l'acte infériorisant de la nomination est produit comme un sujet assujéti par les structures de l'ordre sexuel (dont l'injure ne représente que la pointe acérée) et c'est toute sa conscience - et son inconscient, si tant est que l'on puisse ici tracer une séparation nette entre ces deux sphères étroitement liées l'une à l'autre - qui se trouve marquée et façonnée par ce qui devient le processus même de la construction de soi et de l'identité personnelle.⁸⁵ »

L'insulte ainsi proférée agit comme sentence sociale, admise par les autres dans le rire ou le rejet sous-jacent à ces situations, souvent actée dans des cours d'école, où le rejet de l'homosexualité est légion. Dans l'expérience de Caroline vue dans la partie consacrée au terrain, elle s'essaye au verdict social concernant son amour pour une fille de sa classe en lui écrivant une déclaration « publique » sur une table de classe, les réactions qui suivirent, à base d'insultes « il y a une gouine dans la classe » « dégueulasse, c'est qui ? », lui donnèrent les informations de ce qui l'attendait en cas de « révélation ». L'insulte constitue alors aussi le moyen de se dégager des identifications rejetées, en s'alliant au groupe qui la profère, afin de mieux la rejeter de soi, ce genre de cas de figure a été justement évoqué par Eribon et Louis :

« J'ai répondu assez fort pour être entendu de tous que je ne me livrais pas à ce type d'exercice, une fois de plus, comme avec le film que Bruno avait amené, que je trouvais ça gerbant, et qu'à les regarder, tous autant qu'ils étaient, avec leurs corps dénudés, je me disais que leur comportement était vraiment un comportement de pédés. En vérité, ces morceaux de chair me donnaient des vertiges. J'utilisais les mots pédé, tantouze, pédale pour les mettre à distance de moi-même.⁸⁶ »

« L'insulte m'était familière. Je l'ai moi-même employée plus d'une fois et pour être franc, (...) afin de détourner de moi, de m'en protéger (...). En l'insultant, je m'insultais moi-même, par ricochet, et le plus triste, c'est que je le savais confusément. Mais j'y étais passé par l'irrépressible désir d'affirmer mon appartenance au monde des "normaux", d'éviter le risque d'être exclu de celui-ci. C'était sans doute aussi une manière de me mentir à moi-même autant que de mentir aux autres : un exorcisme.⁸⁷ »

85 *Ibid.*, p. 208

86 Louis E., *Op. Cit.*, 2014, p. 148

87 Eribon D., *Op. Cit.*, 2014, p. 203

Exorcisme, aveu, il est évident que le langage lié à l'homosexualité est issu d'une tradition verbale judéo-chrétienne. Rendre compte par l'aveu, redéfini en « coming-out », il n'en reste pas moins un des derniers processus de l'identification homosexuelle. Une fois sortis du silence sur sa sexualité, une fois affranchis de la honte et du verdict par l'insulte, il est possible pour les homosexuels de passer dans une phase d'affirmation de soi, qui, même réappropriée par les concernés en une phase d'affirmation de soi importante pour son identité, n'en reste pas moins soumis aux pressions sociales de faire ressortir en place publique la « déviance », et ce quand bien même l'homosexualité n'est plus considérée comme telle :

« Et si c'était au contraire ce que, d'une façon toute particulière on avoue ? Si l'obligation de le cacher n'était qu'un autre aspect du devoir de l'avouer (...) ? (...) Pour nous, c'est dans l'aveu que se lie la vérité et le sexe, par l'expression obligatoire et exhaustive d'un secret individuel. Mais cette fois, c'est la vérité qui sert de support au sexe et à ses manifestations.⁸⁸ »

Le *coming-out*, en tant qu'aveu identitaire est donc ontologiquement « acte de langage », il participe à ce que certains auteurs appellent la phase de synthèse identitaire, permettant à l'individu de se sentir reconnu et de se reconnaître ainsi comme personne de droits et de besoin. « (...) Wittig soutient la thèse que parler est un acte qui requiert et invoque une identité fonctionnant apparemment sans interruption.⁸⁹ » Dans l'idée du coming-out, il apparaît alors évident que celui-ci ne peut apparaître sans l'élaboration identitaire de soi permettant son affirmation individuelle, et collective en ce qu'elle rapproche finalement du groupe concerné à la fois par cette identité sexuelle, mais aussi, et surtout par ces processus langagiers d'affirmation.

« Le gay qui se revendique comme tel est plus libre, moins prisonnier de l'identité homosexuelle, que celui qui doit y penser à chaque instant, dans toutes les situations de l'existence, afin de ne pas “trahir” ce qu'il est aux yeux des autres. Se dire gay, c'est donc aussi se libérer du poids de l'“identité” qui pèse sur ceux qui s'efforcent de dissimuler leur homosexualité.⁹⁰ »

Le processus identitaire est aussi parfois traversé par d'autres phases, comme celle du mensonge, lorsque l'individu « ment » sur sa sexualité, en retournant l'insulte pour mieux l'exorciser par exemple, ou encore lorsque l'individu ment par omission cette fois, afin d'échapper à la stigmatisation liée à sa sexualité dont il a pu éprouver par l'insulte la sanction sociale. « Tout gay a

88 Foucault M., *Op. Cit.*, 1976 p. 82

89 Wittig M. in Butler J., *Op. Cit.*, 2005, p. 232

90 Eribon D., *Op. Cit.*, 2012, p. 153

d'abord appris à mentir. Et il lui faut donc apprendre un nouveau langage, une nouvelle manière de parler et de nouveaux modes de "présentation de soi". (...) Un gay apprend deux fois à parler.⁹¹ »

L'homosexualité contraint donc à, à l'instar des individus d'origine rurale éprouvant l'expérience citadine par les études supérieures, se saisir des langages encadrant leur identité. Pour l'homosexuel, Eribon dit qu'il apprend deux fois à parler, entre l'identité sexuelle normative et la sienne, mais nous pourrions ajouter, la troisième celle, où s'entremêlent dans ces discours sur la sexualité, le contexte - rural ou citadin - de ces langages : il apprendrait donc plutôt à parler trois fois - et avant tout à se taire.

1.3.4.3 Identification par le discours

Dans le cadre théorique du lien strict entre discours/mots et homosexualité, deux auteurs en particulier se sont dégagés de la bibliographie que j'ai constituée pour ce sujet de recherche. Il s'agit en premier lieu de Butler, grande théoricienne des *queer studies*. Dans *Trouble dans le genre*, Butler approche le genre dans toutes ses « constructions » : culturelles, langagières, sociales. L'intérêt particulier de son étude est que, contrairement aux écrits d'Eribon en particulier, elle aborde le genre dans toutes ses spécificités, ne réduisant pas son analyse au seul sujet qu'elle peut représenter. Une des critiques que je pourrais adresser à ce dernier est qu'il ne s'intéresse qu'à la catégorie « gay », c'est-à-dire des hommes homosexuels, alors bien qu'on ne puisse aisément comparer des expériences de « genre » différent, ces expériences se croisent dans leur manière de s'exprimer à l'individu en termes d'identité sexuelle stigmatisée. « La construction des identités gaies et lesbiennes, tant au plan personnel que collectif, travaille à résister aux mécanismes de stigmatisation.⁹² »

Butler met en avant les mécanismes du pouvoir qui, suite à la lecture de Foucault, se sert du savoir et de sa transmission par le langage, d'impératifs normatifs pour les corps sexués, mais aussi et surtout les conduites genrées :

« L'hétérosexualité obligatoire et le phallogentrisme sont compris comme des régimes de discours/pouvoir qui se distinguent souvent par leur manière de répondre aux questions qui se trouvent au cœur du langage du genre : comment le langage construit-il les catégories de sexe ?⁹³ »

91 *Ibid.*, p. 154

92 Chauvin S., Lerch A., *Op. Cit.*, p. 36

93 Butler J., *Op. Cit.*, 2005, p. 54

Cette question est centrale ici aussi dans ce projet de recherche, il va s'agir par la constitution de récits de vie, à la fois de restituer la parole du vécu identitaire homosexuel, mais aussi de restituer les enjeux de pouvoir derrière les discours qui ont balisé leur cheminement individuel et collectif. Les questionnements de Butler sur la constitution de l'identité homosexuelle, prise dans le contexte de l'injonction hétérosexuelle et liée de près aux intentions « légales » de conformité à l'idéal social répondant aux caractéristiques patriarcales (ou phallogocentriques), m'ont aidée à saisir les enjeux sociaux et culturels d'une telle analyse, apportant ici la théorie permettant l'abstraction de l'incorporation par et dans le discours.

« (Mais) la narration se fait dans un langage qui, à strictement parler, vient après la loi, en conséquence de la loi, et qui procède d'un point de vue différé et rétrospectif. Si le langage est structuré par la loi, et que la loi se concrétise, voire prend effet (enacted) dans le langage, alors non seulement la description, la narration, ne peut parler de ce qui se trouve hors-la-loi - c'est-à-dire avant la loi -, mais, plus encore, la description de cet "avant" se fera toujours au profit de l'"après".⁹⁴ »

Butler, en exprimant une théorie critique des auteurs sur les questions d'homosexualité, apporte alors un recul abouti et nécessaire pour la réalisation d'une nouvelle approche de la constitution de l'identité homosexuelle. Elle tient compte de ce qui structure l'expérience homosexuelle, de manière théorique, et de la subjectivité inhérente à qui se lance dans le projet de confronter les expériences sociales et culturelles dans la construction identitaire. En ce sens, il m'est important de prendre en compte que « (D)ans ce modèle, la "culture" et le "discours" situent le sujet, mais ne le constituent pas.⁹⁵ »

Cette constatation avait déjà été réalisée par Eribon, qui malgré toute sa volonté de « sortir » de sa condition, constate bien que

« (...) la transformation de soi ne s'opère jamais sans intégrer les traces du passé : elle conserve ce passé, tout simplement parce que c'est le monde dans lequel on a été socialisé et qu'il reste dans une très large mesure présent en nous aussi bien qu'autour de nous au sein du monde dans lequel on vit. Notre passé est encore notre présent. Par conséquent, on se reformule, on se recrée (...), mais on ne se formule pas, on ne se crée pas.⁹⁶ »

94 *Ibid.*, p. 171

95 *Ibid.*, p. 268

96 Eribon D., *Op. Cit.*, 2014, p. 229

Il faut également évoquer Verdrager, qui propose d'étudier dans *L'homosexualité dans tous ses états* de manière très « pratique » - à travers la constitution d'un grand nombre d'entretiens auprès d'homosexuel-le-s - la construction identitaire homosexuelle par la posture adoptée par ceux-ci vis-à-vis de leur identité sexuelle et comment les mots et la parole structure ces postures. Son analyse reprend dans l'idée ce que je désire réaliser à travers ce travail de recherche, à savoir restituer la parole de l'expérience homosexuelle, en donnant la parole à ceux qui ne l'ont généralement pas, donc rompre avec une sorte de tradition de la parole aux « élites », dont les écrits reflètent une ascension qui a permis cette possibilité d'expression :

« Notre travail propose de compléter les essais qui, prenant appui sur des sources écrites, ont tendance à privilégier presque exclusivement l'homosexualité des élites et donnent par conséquent une image anamorphosée de l'homosexualité ordinaire. (...) Toute généralisation à partir d'observation du comportement de l'élite homosexuelle, intellectuelle notamment, aux homosexuels ordinaires doit être évitée.⁹⁷ »

Cette thèse diffère dans l'échantillon et dans son contexte d'étude. En effet, la recherche de Verdrager ne prend tout d'abord pas en compte la particularité de l'origine rurale, ensuite, ses concepts de postures ne prennent sens qu'une fois que l'individu a « admis » son homosexualité, ou du moins a pris conscience de l'existence de celle-ci dans le champ des possibles de la sexualité. Or dans ma recherche, je tente de saisir également l'« avant », c'est-à-dire l'entre-deux vécu par ces hommes, entre identité normative et idée de déviance, tout en n'ayant aucune connaissance concrète de cette dernière. Cet « avant » se situe donc en amont du concept de « montée en identité » déjà évoqué :

« Nous appellerons “montée en identité” le fait d'emprunter un itinéraire qui aboutit au fait de se dire - classification - et de dire - expression - qu'on “est homosexuel”. L'idée métaphorique (...) suppose deux choses : d'abord, le fait d'être homosexuel est généralement le résultat d'un processus plus ou moins long comportant différentes phases que tous les homosexuels empruntent peu ou prou, savent, mais pas toujours, dans le même ordre, ensuite l'idée de montée implique celle de la pente. Or la pente nécessite l'effort ou la peine de celui qui l'emprunte. Chaque route peut se laisser décrire selon le triple critère de la forme, de la longueur et de la pente. Ce sont différents paramètres qui caractérisent le chemin de tous ceux qui ont à affronter la question de l'identité homosexuelle.⁹⁸ »

97 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 8

98 *Ibid.*, p. 44

À travers la notion de « régimes identitaires », Verdrager reprend les idées du « Moi-réfléchi » du sociologue Cooley : « Ce Moi-réfléchi, Cooley lui attribue trois déclinaisons : “Comment nous percevons notre apparence ; comment nous percevons le jugement des autres sur cette apparence ; notre sentiment personnel sur ce jugement”⁹⁹ ».

Ces trois déclinaisons reprennent respectivement les régimes identitaires exposés par Verdrager : *postural*, *relationnel* et enfin *actanciel*, où l’on alterne son identification à l’homosexualité selon qu’on l’expose respectivement pour soi, pour les autres, ou encore pour le groupe que l’on estime représenter. Ces idées sous-tendent la permanente alternance entre similarité et singularité, part constitutive de l’identité homosexuelle. Verdrager apporte un esprit critique aux analyses de l’homosexualité pour en écrire une qui tente de relever l’expérience en toute neutralité. Je reprendrai ces « régimes », véritables outils d’identification, dans l’analyse de conclusion afin de les confronter aux expériences relatées dans les prochains chapitres.

Ainsi, l’expérience homosexuelle se fait en termes de culture et de discours, mais ils ne constituent pas la totalité de l’expérience. L’identification à l’homosexualité ne “commence” pas une fois celle-ci “nommée”, mais bien à partir du moment où l’individu concerné se sent dans un vide sémantique à propos son identité sentimentale et/ sexuelle. Ce vide et les périodes qui suivent sont à étudier de près en les restituant dans leur contexte global, culturel et social dans lequel ces périodes prennent place et selon quelle réappropriation de cette culture et sociabilité. Ainsi, les prochains chapitres s’intéressent à analyser les récits de vie de six jeunes hommes gays issus de la ruralité du Grand Est. Nous verrons à travers leurs récits comment s’agencent les différentes identifications reçues, du point de vue croisé de la masculinité, de la ruralité et de l’homosexualité. Comment le(s) discours oriente(nt) t’il(s) tel ou tel cheminement ou choix d’identification ? Ceux-ci se déroulent-ils en totale liberté d’expression, ou sont ils soumis à la gestion collective de ces identifications (familiale, villageoise, générationnelle, culturelle..) ? Et enfin, ces identifications relèvent-elles directement de l’homosexualité, en dépendent-elles, ou celles-ci se juxtaposent-elles dans un essai d’être soi aux contours flous ?

99 Le Breton D., *L’interactionnisme symbolique*, PUF, Quadrige Manuels, 2004, p. 16

« It's very hard to be proud of your own sexuality when it hasn't brought you any joy. Once it's associated with joy and love, it's easy to be proud of it. »

Georges Michael

(Behind the music/interview VH1 en 1997) *in* FREEDOM - documentaire ARTE 2018

2 ANALYSE DE RÉCITS DE VIE

Les chapitres à suivre relatent les récits de vie réalisés avec six hommes gays à propos de leur expérience de vie et d'identification en milieu rural. Voici leur présentation dans l'ordre d'apparition dans la lecture :

-**Kerem** a vingt-cinq ans lors de notre entretien. Je le rencontre par le biais d'un cours que je dispense dans une école de travail social à Schiltigheim où il prépare le DE du diplôme de CESF, métier qu'il exerce actuellement. Etudiant modèle, fier de savoir que sa professeur étudie le sujet de l'homosexualité, il se propose rapidement pour répondre à mon entretien, qui se déroule quelques temps après chez lui. Issu d'une famille turque, cadet d'une fratrie composée de deux grandes soeurs et d'un grand frère, il grandit choyé par une mère au foyer, avec un père plâtrier. Aujourd'hui en couple marié, il habite une maison dans la banlieue strasbourgeoise. Kerem parle couramment Turc et Français.

-**Bastien** a quarante-sept ans lors de notre entretien qui se déroule dans un bar. Nous nous rencontrons par le biais d'une amie qui enseigne dans le même lycée que lui, professeur d'anglais, à Strasbourg. Son envie de témoigner est très forte, notre entretien se fait très rapidement après la prise de contact. Bastien est très loquace et sans tabou. En couple depuis une dizaine d'années, il vit à la campagne avec son conjoint, dans un village non loin de Strasbourg. Originaire d'un petit village Haut-Rhin, il est fils unique, issu d'une famille de classe moyenne, il ne me précise pas le métier de ses parents, mais parle Alsacien couramment.

-**Fred** est âgé de vingt-sept ans lors de notre rencontre. J'obtiens ses coordonnées par le biais d'une amie avec qui il est assistant d'éducation dans un lycée du centre de Strasbourg. Après un premier contact, il oublie de me relancer, et c'est lors d'une séance de sport au SUAPS que le hasard fait nous retrouver en binôme. Dès notre présentation il comprend que je suis l'interlocutrice qu'il

devait recontacter. A partir de cette rencontre de visu, l'entretien s'enchaîne rapidement, et se réalise à mon domicile, à la fin d'un cours de sport. Fred grandit dans un village accolé à la périphérie de Strasbourg (Communauté Urbaine de Strasbourg), entouré d'une grande soeur et d'un petit frère. Professeur de lettres aujourd'hui, et marié, il ne parle pas spécialement Alsacien.

-**Marc** a vingt-deux ans lors de notre entretien. Rencontré par le biais d'une annonce parue dans la Newsletter de La Station (association LGBTQI de Strasbourg). Nous nous rencontrons chez lui, où il semble déjà peu à l'aise, du fait de ne pas me connaître. Enthousiaste au début du récit, il aura une réaction de retrait notoire à la fin de celui-ci, comme si il avait un recul soudain sur tout ce qu'il venait de me confier. Originaire d'un village moyen du Bas-Rhin, il ne parle pas Alsacien mais le comprend, et est l'ainé d'une fratrie où six ans d'écart le séparent son frère. Il vit à Strasbourg où il vient d'obtenir son diplôme d'instituteur.

-**Pierre** est âgé de vingt ans, je le rencontre grâce à une annonce orale lors d'un cours que je donne à l'Université. En 3ème année de médecine à Strasbourg, il est un étudiant sérieux, brillant et loquace. Sa mère est professeur en lycée, son père cadre technicien, et il a une soeur jumelle. En couple depuis de nombreuses années, il participe depuis peu très souvent à des jeux télévisés avec son petit ami.

-**Mathieu** a vingt-sept ans lors de notre entretien, je le connais de manière personnelle, nous sommes amis. Il grandit au centre d'une fratrie où il partage peu d'écart avec son aîné (même pas un an), et bien plus avec son cadet. Originaire de Moselle, il déménage en Alsace lors de ses études d'histoire à Strasbourg. Il ne parle pas alsacien mais le comprend. Marié, il vit aujourd'hui à Berlin où il exerce dans le domaine du vêtement, en tant que costumier en particulier. Je précise ici que Mathieu aime se présenter sous un double féminin, Kathy, qu'il « performe » lors de divers moments de sa vie.

2.1 Kerem

Moi je dis toujours je me sens comme un petit navire perdu au milieu de l'océan

Avant d'introduire le propos de Kerem, il convient de revenir sur le cadre de notre rencontre. Ce jeune homme a été un de mes élèves dans un des cours que je donne dans une école de travail social.

D'humeur joviale, plein d'humour et extraverti, il participe activement en ponctuant les cours de remarques souvent très pertinentes. Elève sérieux, il est également très angoissé par sa réussite. Lorsque j'ai annoncé que j'étais à la recherche d'entretiens, il s'est d'emblée proposé, en me disant combien il était heureux qu'une telle étude soit faite, d'autant plus si cela pouvait m'encourager à la persévérer (j'essayais à l'époque de nombreux refus de la part de personnes m'ayant au préalable sollicité pour cette recherche).

L'entretien se fait dans la maison qu'il partage avec son conjoint, dans la banlieue de Strasbourg. Kerem est en couple depuis trois ans avec un jeune homme. Malgré leur jeune âge, mais aussi la précocité de leur relation, Kerem m'informe qu'ils se sont installés au bout de quelques mois sous le même toit, où ils vivent aujourd'hui comme un couple modèle entouré de leurs deux chiens. Ils ont volontairement choisi de s'exiler du centre ville, venant tous deux de la campagne. Ils espèrent (re)trouver dans cet environnement le calme propre à la campagne.

2.1.1 Communauté dans la communauté

Mais c'est difficile d'être homo et Turc dans un petit bled hein. C'est très douloureux hein

Kerem est un jeune homme qui me dit n'avoir cessé de se chercher. Agé de vingt-cinq ans au moment de notre entretien, il semble avoir déjà eu plusieurs vies, tant son expérience est riche de truchements identitaires complexes. D'origine turque, il grandit dans un village alsacien. Grandir dans le cadre d'une communauté dans la communauté, contraint Kerem d'user sans cesse d'astuces identitaires afin de ne pas subir de plein fouet le sentiment d'être en porte-à-faux face aux deux

cultures, au même fondement patriarcal, qui s'imbriquent en un seul et même lieu. Kerem nous le dira, il est en proie tout au long de sa jeunesse à des tourments identitaires forts et donc douloureux.

Tourments identitaires qui ont d'ailleurs créés malgré eux, des malentendus jusque dans le cadre de sa formation. En effet, les étudiants réalisent un mémoire de fin d'année sur un sujet de société de leur choix, et c'est précisément au moment de choisir le sujet que s'établit mon premier contact avec Kerem. Etant responsable d'une partie de la classe pour le suivi des mémoires, il m'interpelle alors pour me faire part de son souhait de travailler sur les questions de transsexualité. Quelques semaines plus tard, la coordinatrice de la formation m'apprend que Kerem est en train de mettre en oeuvre les démarches pour changer de prénom. C'est donc tout naturellement que nous avons pensé qu'il s'agissait là d'une volonté sous-jacente à un changement de genre. Il n'en était finalement rien, Kerem change son prénom en Mathéo, et ce dans un but purement culturel.

Au moment de notre entretien, il ne reste que peu de jours avant que son changement de prénom soit effectif. Il affirme alors sa joie de changer pour un prénom plus « francisé », mais avoue avoir également honte de ses origines turques.

Mais en fait j'ai francisé mon prénom.

Ben en fait euh.. depuis toujours j'ai jamais aimé mon prénom. Voilà, c'est ça.

Le prénom en soi ou la connotation culturelle ?

Les deux. Les deux, ouais. Mais en fait ça, c'est peut être intéressant aussi, parce que.. ça rejoint.. c'est un petit peu un rejet.. J'ai comme un rejet de plein de choses en fait quoi.. Et en fait du coup j'ai décidé que j'allais.. le franciser. Et euh... comme pour recommencer tout à zéro en fait, je sais pas comment dire..

C'est une décision que vous avez mûri depuis longtemps ?

Trop longtemps. Je l'ai en tête depuis trop longtemps, sauf que je savais pas comment faire et tout.

Ce changement de prénom signe son désir de ne plus appartenir à une communauté qui, nous le verrons, semble porteuse de valeurs en contradiction avec l'identité de Kerem, avant de se transmuter en valeurs contraires dans leur nature même. L'aspect de rejet de sa personne s'apparente à celui que l'on trouve dans les expériences de transfuges d'Eribon dans *Retour à Reims* (2014), qui pour anecdote déteste lui aussi son prénom, auquel il associe à une connotation ouvrière, au même titre que de Louis (*En finir avec Eddy Bellegueule* : 2014), qui, lui, modifie à la fois prénom et nom de famille. Ici, ce n'est pas seulement à une classe sociale qu'on tente d'échapper, mais à une culture entière dont une sociabilité liée à des valeurs familiales. Le

changement identitaire équivaut à un changement de vie, que ce soit pour Kerem ou pour Louis, qui, d'ailleurs signe son statut d'écrivain sous ce nouveau nom.

Kerem finit par réaliser son mémoire de fin d'année, en vue de l'obtention du diplôme de C.E.S.F (conseiller en économie sociale et familiale), sur le lien entre obésité et précarité, sujet qui le touche directement, mais dont le lien direct ne m'est apparu qu'après l'entretien. Il convient de préciser que Kerem a lui-même souffert de soucis de poids durant sa jeunesse, nous le verrons, comme d'autres participants à cette recherche.

Par ailleurs, Kerem entretient des rapports houleux avec son ascendance culturelle turque, et l'affirme rapidement durant notre entretien. Ayant baigné dans un environnement très communautaire, il parle turc couramment, mais il a aussi des notions d'alsacien, ce qui implique une curiosité naturelle pour son environnement habituel. Nous verrons au fil de l'entretien, que la principale difficulté identitaire de Kerem réside dans son inadéquation entre la culture turque de sa famille et sa communauté. Il se saisit progressivement des particularités patriarcales de celle-ci pour s'ériger contre elle, en revendiquant une ouverture qu'il ne connaît ensuite qu'en arrivant en ville.

A l'instar d'une banlieue à taille réduite, sa communauté d'origine est décrite comme retranchée sur sa propre culture et ses propres valeurs :

Déjà parce que.. déjà en Alsace c'est très communautaire, voilà les alsaciens c'est que entre eux et tout, et en plus si il y a des Turcs, ou bien des étrangers dans le village ben du coup c'est euh... c'est compliqué, ben on en veut pas d'eux quoi. Donc euh... je pense aussi que c'est en fait, c'est aussi pour ça que les Turcs restent que entre eux. Parce que finalement, dans... dans les petits bleds ils pouvaient pas non plus s'ouvrir aux autres vu que les autres ils sont fermés. De toute façon ils pouvaient pas s'ouvrir aux autres, du coup euh, ouais ils étaient entre eux, mais le fait d'être entre eux justement, ça permettait pas non plus une ouverture d'esprit, ils étaient très fermés, et très fermés sur tous les sujets.

Les groupes communautaires, en particulier lorsqu'ils sont sous le joug d'une pression religieuse omniprésente, ont tendance à ériger des valeurs souvent hostiles aux questions de l'altérité, comme c'est le cas ici pour l'homosexualité, en particulier entre hommes. La culture patriarcale, relativement développée dans nos sociétés contemporaines, enferme ses membres dans des conceptions genrées très radicales, dont la conséquence est une binarité constitutive qui contraint les genres à ne répondre qu'à des clichés d'eux mêmes.

La propagation et l'incorporation du discours sous-jacent à ces dites valeurs sont tout aussi importantes que les injonctions qui s'ensuivent. Dans le cas de la culture turque, Kerem ne cesse d'évoquer un aspect de virilité très prononcé, ayant pour conséquence un bannissement de l'homosexualité du discours - exclusion qui souligne symboliquement la négation de son existence. Dans le cadre de cette recherche, je m'intéresse à la place de l'homosexualité dans les discours, et donc à sa possibilité d'être en tant que dit. Lorsque je l'interroge sur ce croisement de l'homosexualité et de la culture turque, Kerem exprime une peur immédiate quant aux jugements pouvant être émis par sa communauté d'origine. Il évoque une profonde douleur à l'égard d'une période de sa vie et d'un environnement social dans lequel il n'a, selon lui, pas eu la possibilité de s'épanouir pleinement. Nous verrons plus loin les stratégies corporelles qu'il a tenté de mettre en place afin de « jouer le jeu » de la virilité, et de satisfaire ainsi les attentes de ses proches. Kerem décrit tout au long de son entretien une souffrance sans pareille liée à la honte de sa conditions d'homosexuel, qu'il vit comme un fardeau, voire comme une condamnation qui ne touche pas que lui, mais également ses parents.

(...) je vous l'ai pas encore dit, mais le jour où j'ai su que j'étais homo euh... ben je l'ai très très mal vécu, j'ai eu aussi une période de dépression, j'ai vécu.. j'étais suivi par un psychiatre pendant des années, et j'ai même pensé au suicide et tout, parce que non, il fallait que je sois tout sauf homo quoi, c'était pas possible, c'était pas pensable, parce qu'en plus euh moi je viens d'une culture euh je suis d'origine turque.. des deux parents. Euh quand même je viens d'une communauté enfin.. c'est très communautariste, et... et dire que le fils de untel il est gay, mon dieu c'est la pire des tâches, enfin c'est la pire.. c'est une tare quoi, enfin c'est pas possible.

La honte survient dans la rencontre de Kerem avec son identité, c'est-à-dire dans l'impossibilité incorporée de s'affirmer en tant qu'homosexuel. Cette honte est d'autant plus qu'elle menace de toucher l'intégrité de sa communauté, de par la stigmatisation que pourraient subir les membres directs de sa famille.

« La honte est au coeur de la rencontre entre un sujet qui s'affirme comme tel et la société qui sanctionne les tentatives mégalomaniaques, la transgression des normes et les conduites abjectes. (...) La honte donne envie de disparaître et, face à cette béance, au vide, à la négation de soi, émerge la nécessité de l'identité.¹⁰⁰ »

La souffrance engendrée par la négation de l'identité intime que Kerem tente d'exprimer le renvoie à se nier lui-même. Il faut qu'il soit tout, sauf lui même, et face à cet impératif qui lui semble

100 De Gaulejac V., *Les sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer, 2015, p. 159

impossible à réaliser, Kerem pense à disparaître de lui-même, dans une tentative de blancheur¹⁰¹, il pense au suicide. L'identité homosexuelle persiste, et ce malgré les tentatives éthiques de reconnaissance de celle-ci, en tant qu'identité négative, qui contraint à l'ineffabilité, tant le poids de l'aveu dépasse l'individu lui-même :

Finalemnt j'étais tellement au plus bas... je touchais tellement euh le fond, que finalement j'aurai pas pu aller plus bas quoi, donc euh, j'aurai pu que remonter, c'est ça en fait, on peut que remonter quand on touche le fond quoi. C'est... c'est vraiment la sale période quoi et... Mais vraiment je le dis, je répète, je répète, je répète mais la pression de la communauté mais c'est mortel hein franchement... Moi j'aurais pu me suicider à l'époque pour ça, rien que pour ça hein. Juste pour pas que mon.. mon père on dise que « le fils de untel il est homo » quoi, rien que pour ça quoi. C'était tellement difficile pour moi.

Lorsque je lui demande juste après si il existe des termes pour décrire l'homosexualité en turc, il me répond qu'il en existe deux « Top » et « Hipné ». Malgré de nombreuses recherches, j'ai eu beaucoup de mal à trouver une origine sémantique à ces deux termes. Il m'a néanmoins récemment été rapporté, lors d'une communication, l'apparition récente du terme « Homosinsel », censé être ainsi la traduction directe d'homosexuel en turc, ce qui induit une récente acception et normalisation de celle-ci, ne serait-ce que verbale. Le double intérêt de connaître ces termes réside tout d'abord dans le tabou immédiat qu'ils suscitent, en ne trouvant d'emblée aucune explication étymologique, alors que ces termes existent bel et bien; ensuite parce que lorsque je demande à Kerem si ces termes portent une intention neutre, péjorative ou positive, il me répond presque d'emblée que de toute façon selon lui, il n'existe aucun terme positif pour parler d'homosexualité, puis enchaine sur les remarques qu'il a pu entendre tout au long de son adolescence, remarques qui, en plus d'avoir suscité une blessure narcissique, portant ostentatoirement sur les manières d'être du jeune homme, ont provoqué un questionnement identitaire sans pareille sur le fait qu'il puisse être « normal » ou non.

Cette fermeture et surtout la peur qu'elle évoque pour celui qui se doute du rejet qui l'attend contraint Kerem à porter le lourd fardeau du secret et à se claquemurer dans le silence. Il attend d'arriver à Strasbourg pour se réaliser, être lui même comme il le dit. La solitude qu'il vit est alourdie par le fait qu'il ne trouve personne à qui se confier - il se sent seul dans cet univers fermé sur lui même. Pourtant, il me confie avoir grandi aux côtés d'un jeune de la même communauté et

101 Concept développé par Le Breton D.: la blancheur est une des figures anthropologique du risque, dans laquelle l'individu cherche par divers biais, et souvent de manière souvent inconsciente, à « disparaître de lui-même ». Le Breton D., *En souffrance*, Paris, Métailié, 2007

du même village, qui présente les mêmes troubles identitaires que lui. Malgré cela, le lourd mur de silence qui entoure la peur du stigmatisme les contraint à ne jamais s'avouer l'un à l'autre qu'ils partagent la même solitude.

Par hasard, qui habitait euh tout proche de chez moi, mon ami d'enfance. Donc euh vraiment euh quand je vous parlais de cette probabilité très très euh petite là euh qu'il y ai un autre homo, ben oui, moi y en avait un, donc euh.. de ma génération, qui a un an de plus que moi d'ailleurs, on est toujours potes ensemble, c'est toujours mon meilleur ami là, actuel. Et.. mais le truc c'est que.. en fait, c'est.. c'est paradoxal parce qu'en fait, on se dit « ah y avait un autre gay donc on pouvait peut être en parler », mais en fait pas du tout. Je veux dire, c'est paradoxal mais.. étant donné que lui aussi en fait il était aussi dans une sorte de pression euh lui aussi en fait euh finalement euh, il vivait mal sa situation et il pouvait pas m'en parler, mais alors qu'on savait que tous les deux on l'était. Mutuellement, on le savait mais on pouvait pas se le dire.

Ici, dire revient à se trahir, l'un par la connaissance du secret de l'autre se trahit, et vice-versa. Le risque pour l'identité, mais aussi la crainte de l'imposition de statut, de toute la communauté est trop lourd pour ces deux jeunes hommes qui finiront par s'avouer quelques années plus tard ce qu'ils savaient déjà. Le silence est à la fois respect et peur de l'autre, peur de ce qui peut être semblable chez l'autre, mais dans le même temps affirme ce qui peut potentiellement encore être changé, car non-dit.

Cette thématique du « non-dit » revient pour Kerem dans ses essais de vie sentimentale. Ayant déjà eu une expérience homosexuelle, il tente d'en avoir une hétérosexuelle, car depuis toujours il aimerait « avoir une fille », ainsi rentrerait-il dans la norme. Il souhaite par là, réduire son expérience homosexuelle à quelque chose de passager, ce par quoi il serait finalement « normal ». Lors de sa scolarisation au lycée, il cherche une fille qu'il dit trouver belle et envoie un de ses amis pour lui demander de sortir avec lui. Elle accepte et Kerem se retrouve rapidement à devoir dormir chez elle, ce qu'il redoute amèrement. Plus l'échéance approche, plus il panique à l'idée de passer à l'acte avec une fille. Finalement le soir venu, un concours de circonstances fait que les portes de la maison où cette fille vit sont toutes en réparation. En l'absence de portes, impossible de céder à la tentation du sexe, d'autant plus avec ses parents dormant non loin. Kerem se sent « sauvé » par cette situation, et met rapidement fin à la relation, étant sûr, suite à cette expérience, que c'est bien les hommes qu'il désire.

La communauté dans la communauté renvoie à un double enfermement très douloureux pour Kerem. Il tente de se normaliser par tous les moyens. L'hostilité à l'égard des valeurs villageoises,

quand bien même elles s'apparentent en de nombreux points à celles de la communauté turque dans laquelle il grandit, ne trouve ni de sens ni d'écoute. Kerem pointe en ce sens la similitude de ces deux cultures côtes à côtes par l'aspect du « qu'en dira t-on ». Kerem est terrorisé par la possible faille dans l'identité toute tracée qui a été pensée pour lui, sachant ce que les membres de la communauté pourraient en penser, et la stigmatisation que cette pensée pourra jeter sur sa famille.

2.1.2 Identité virile

Ah en fait je rejoins trop euh... je.. j'ai l'impression de toujours voir mon père en fait dans tout ça, c'est... virilité, virilité, virilité, et.. c'est vraiment l'image qu'il dégage, et le reflet, vraiment le reflet qu'il dégage.. c'est vrai.

Kerem grandit en tant que petit dernier, ou comme il le dit lui-même « chouchou » de sa fratrie. Ayant deux grandes soeurs et un grand frère de plusieurs années de plus que lui, il bénéficie de cette posture familiale particulière du dernier enfant, à la fois conforté dans une identité de « bébé » mais également contraint à porter sur lui le poids des attentes qui n'auraient pu être réalisées pour ses frères et soeurs. Ce rang dans la fratrie lui permet une relation très privilégiée avec sa mère, qu'il décrit comme une mère poule. Proche d'elle, il passe une partie de son enfance à adopter des comportements ambigus sur son genre (porter des robes par exemple) qui ne posent problème qu'en apparence, mais dont l'accord est donné tacitement. Il raconte que ses parents dénoncent autour d'eux un « problème » concernant leur fils et son attachement à des symboles féminins tels que les robes, mais ne lui font jamais d'injonctions directes.

L'identité des hommes souffre tout autant que celle des femmes d'un carcan pré-établi de comportements à adopter selon son sexe. La virilité est autant questionnée qu'elle est affirmée. La communauté musulmane est un des derniers bastions de cette revendication de virilité et c'est pourquoi aussi elle connaît aujourd'hui une fêlure sans pareille, entre renforcement des valeurs masculinistes à travers l'appel au Jihad¹⁰² dans l'engagement de certains jeunes par exemple, mais également une profusion de contre-culture homosexuelle, avec des maisons de productions pornographiques exclusivement orientées culture maghrébine (Citébeur).

102 Le Breton D., *Rites de virilité à l'adolescence*, Temps d'arrêt, Yapaka, 2015, pp. 42-47

Kerem vit entouré d'une culture de la virilité, qui se construit à l'image des hommes qui l'entourent, et des valeurs qu'elle représente :

Ouais, je surjouais ouais. Je jouais le mec.. viril, parce que c'est très important d'être viril.. Ça dégage.. y a toute une symbolique derrière, ça dégage plein de choses d'être viril, c'est... c'est avoir du pouvoir; c'est... t'es... t'es l'homme quoi, c'est... Surtout quand t'es Turc, surtout dans les cultures orientales comme ça, c'est.. il faut... c'est pas possible qu'un homme soit efféminé quoi.

La production de l'identité hétérosexuelle, et en particulier masculine, se maintient par l'impression de pouvoir qu'elle donne. Le lien entre sexualité et pouvoir se cristallise pour celui qui choisit délibérément de s'éloigner de l'hégémonie de l'homme hétérosexuel. Un choix cornélien s'offre à lui : abandonner cette puissance pour laisser les autres l'avoir sur soi, ou jouer le jeu de force en exprimant une identité satisfaisante pour la communauté des hommes. « Le pouvoir ne réprime pas seulement : il fait exister. Il produit autant qu'il interdit.¹⁰³ »

Afin de produire, voire « surjouer » sa virilité, Kerem change le timbre de sa voix, et tente de masculiniser ses attitudes. Il raconte comment il se force à surjouer lorsque par exemple un homme plus âgé de la famille leur rend visite à lui et ses parents, afin de ne pas les « stigmatiser ». Il change tous les aspects physiques qui ne correspondent pas selon lui à l'image virile que père incarne. Pour lui, il ne cesse de le répéter tout au long de son entretien, son père est modèle ultime de virilité. A l'instar d' Louis dans une fameuse scène où son frère lui apprend à marcher¹⁰⁴, Kerem change lui aussi sa manière de marcher, de s'asseoir, mais aussi de rire : *je rigolais différemment, parce que dans le rire aussi on le remarque.*

Dans les situations observées au travers des différents récits quant au modèle de virilité, mais aussi dans l'habitus viril, la part du frère revêt une importance symbolique forte. Ni tout à fait un ami, ni tout à fait le père, le frère sert ici de garde-fou, de « protecteur » qui à la fois propose un « modèle » à son petit frère, en proie à une détresse quant à ses postures stigmatisées, mais également un « entrepreneur de morale » dans l'acception de Becker (2005), dans le sens où ce frère vient clairement rééduquer, refaçonner ce qui fait défaut chez l'autre. C'est également une manière pour l'un et l'autre de s'assumer filialement, de se rendre compte de la responsabilité qu'implique la fraternité, et ce finalement dans le même mouvement qu'une situation fraternelle hétérosexuelle, où

103 Butler J., *Op. Cit.*, 2005, p. 15

104 Louis E., *Op. Cit.*, 2014, p. 80

le grand frère donne des indications concernant la sexualité au plus jeune (usage du préservatif, principes de drague, etc.). Le cadet « normalise » son jeune frère, par son discours et les principes qu'il évoque, il resocialise, replace, le plus jeune dans une continuité familiale physique et mentale. Il lui permet à la fois de se rééduquer vis-à-vis de son genre, mais aussi de la sphère familiale, incarnée par la volonté normative sous-jacente du père, indirectement cachée derrière les intentions du frère.

Kerem se pose rapidement la question de l'embarras lié à sa « différence ». Il explique comme je l'ai introduit plus haut, que lorsqu'il est enfant, il met des robes, joue à la dinette.. Ses parents le laissent faire tout en affirmant autour d'eux que ce n'est pas normal et en lui offrant des jouets plus « masculins » comme des voitures par exemple.

Kerem constate donc malgré lui dès sa prime enfance, que ses goûts ne sont pas en adéquation avec ceux que sa famille ont prévu pour lui. En France et en particulier dans les communes villageoises, l'affirmation de la virilité pour les jeunes garçons se fait par la pratique du football. Sport masculin par excellence, il n'y a pas un jeune homme qui échappe à sa pratique, où tous les physiques peuvent d'ailleurs avoir leur place. Rehany décrit d'ailleurs très bien combien le football est une pratique socialisante qui raffermis les liens identitaires et communautaires :

« Un club de football amateur constitue ainsi une instance de socialisation d'une partie de la jeunesse masculine à un univers d'hommes, où prédominent un type d'expression et de valorisation du corps masculin, une manière de jouer ensemble, de constituer un groupe au-delà de l'âge de chacun, un mode d'organisation et de sociabilité, un ethos populaire.¹⁰⁵ »

La pratique du football se retrouve dans bon nombre des entretiens que j'ai mené pour cette enquête. Elle est souvent le moment où le jeune homosexuel se retrouve à défaut de l'identité masculine portée par le père et les frères. L'engouement « fait nature » pour ce sport collectif, s'il ne se retrouve pas chez un jeune homme, est d'emblée sous le joug de la suspicion. Pourquoi et comment un jeune homme peut-il refuser de se plier au dernier rite initiatique de virilité maintenu dans les systèmes sociaux à tendance communautaire ?

105 Rehany N., *Op. Cit.*, p. 74

Dans la « rééducation virile » que Kerem opère sur lui-même, il avouera ne pas céder à la pratique, mais en contrepartie se « force » à au moins en regarder.

Je regardais le foot parce que ça faisait homme de regarder le foot.

Pour vous le foot c'était donc le sport masculin par excellence ?

Ouais masculin.. et viril. Ouais parce que mon frère regardait le foot, il faisait du foot, et moi j'en faisais pas quoi, ça m'a.. ça m'a jamais attiré. Mais par exemple la gym ça m'attirait plus quoi. La GRS ça s'appelait, du coup euh voilà. Mais moi du coup euh, déjà que j'étais pas attiré par le euh le foot, en pratique, fallait quand même qu'en théorie quoi je regarde quand même la télé avec eux, et du coup je faisais genre quoi.

Kerem avoue vivre mal ces années où il joue le rôle viril qu'on attend de lui. De plus en plus il se met en porte-à-faux avec sa communauté d'appartenance et la communauté masculine en général. Il finit d'ailleurs au fil de l'entretien, par critiquer ses particularités culturelles et remettre en question la conception de la virilité elle-même :

J'arrive pas à être en adéquation avec eux.. parce que je trouve qu'ils ont.. des idées tellement arriérées, et... et ils ont une manière aussi.. enfin vis-à-vis de la femme aussi, enfin du coup c'est vrai qu'en étant homo on défend plus la femme, c'est vrai que vis-à-vis de la femme aussi je trouve qu'ils les maltraitent trop et.. et justement.. par contre moi je vous dirais aussi que.. y a une certaine.. y a quand même certaines cultures, certains.. certaines cultures qui... la culture elle est propice en fait à maltraiter la femme. Comme par exemple chez les Arabes et les Turcs et vous... enfin vous avez peut être remarqué mais.. les Turcs et les Arabes ils ont beaucoup plus le temp.. le sang chaud euh que par exemple euh d'autres personnes.. Ca c'est pas du tout flatteur ce que je dis, c'est un mauvais point, c'est euh.. ils savent pas se canaliser en fait, mais tout ça c'est quoi ? Ca rejoint la virilité. Avoir le sang chaud c'est viril. Etre autoritaire c'est viril. En fait la virilité c'est... c'est... euh.. y a plein de choses qui découlent de la virilité et... auxquelles j'adhère pas en fait quoi, du tout quoi.

Ici le discours vis-à-vis de la femme se rapproche de celui de l'homosexuel en tant que catégories stigmatisées. Kerem tend à soutenir les femmes, qui ont été ses premières alliées, en tant qu'amies lors de sa scolarité, il dit avoir été au fur et à mesure qu'entouré de femmes dans ses relations sociales, et l'école dans laquelle il se forme présente d'ailleurs un nombre de femmes plus élevé que celui d'hommes. Cette solidarité faite corps, par association du patriarcat des femmes et des homosexuels, donne à Kerem des arguments pour critiquer une communauté, qui, avant de critiquer les hommes qui ne suivent pas le chemin de la virilité, tend à dénigrer la condition féminine. Par la

défense éthique des droits des femmes, Kerem obtient légitimation dans son discours à critiquer la culture maghrébine dans son ensemble.

Nous y reviendrons dans le paragraphe suivant, ce cliché d'identité virile fait tant défaut à Kerem qu'il ne lui reste finalement comme solution que de la refuser, sans quoi c'est lui qu'il refuse et nie dans sa particularité. Une manière de se détacher d'assises douloureuses et de trouver un point de critique qui vaudrait autant que ce qui est critiqué pour soi. Il choisit donc de dévaloriser sa culture qui le rejette, en pointant justement les failles inhérentes à celle-ci. En faisant s'écrouler un modèle dont le vernis s'écaille par points, il trouve en lui la force et la stratégie nécessaire de se construire contre un idéal qui semble plus faussé que les tourments identitaires réels avec lesquels il se débat de plus en plus. « L'identité homosexuelle fonctionne comme un véritable stimulateur d'activité qui met à l'épreuve, voire à rude épreuve, et ceci à longueur de vie, le sens critique des personnes afin d'examiner ce qu'il convient de faire dans la vie et de sa vie.¹⁰⁶ »

2.1.3 Se construire contre

*Ben ouais, pourquoi si c'est un pêché, pourquoi est-ce que je suis né comme ça alors ?
Voilà.. Donc la religion je me dis qu'en fait au final euh..*

« L'identification sociale première (la reconnaissance de soi comme soi) fut d'emblée travaillée par la désidentification, elle-même se nourrissant sans cesse de l'identité refusée.¹⁰⁷ » Une identité stigmatisée, si elle ne veut pas détruire le sujet qui la porte, requiert souvent de la rejeter. Dans le cas de l'homosexualité, c'est celle du genre imposée par l'éducation parentale. Celle-ci, redoublée de l'aspect communautaire et rural, tend à présenter bon nombre des jeunes à la lecture des entretiens réalisés, dans une situation de transfuges sociaux mais également identitaires, en particulier pour le cas de Kerem.

Les expériences d'Eribon et de Louis, déjà évoquées plus haut, ont soulevées l'idée de se construire contre sa culture d'appartenance, en l'occurrence celle de familles d'ouvriers, dont l'habitus pouvait même être perçu comme « négatif ». L'école offre à ces deux transfuges de classe la possibilité de

¹⁰⁶ Verdrager P., *Op. Cit.*, 2000, p. 315

¹⁰⁷ Eribon D., *Op. Cit.*, 2014, p. 98

s'épanouir à travers le passage d'une classe sociale à une autre, à savoir de l'ouvrière à la bourgeoise, où les « manières » sont plus appréciées, tout du moins, moins stigmatisées, et le savoir permet l'émancipation du doute imposé par la communauté d'appartenance. Kerem se saisit lors de l'entretien d'éléments de savoirs à propos des droits liés à l'homosexualité pour mettre à distance le savoir de ses parents (mais également de manière plus globale, de sa communauté) quant à cette catégorie et le sien qui lui permet de revenir sur le discrédit qu'il a d'abord subi. Selon lui, la reconnaissance de l'homosexualité est trop récente pour être encore accordée par tous, il faudrait attendre encore quelques années avant que cela rentre dans les moeurs d'une majorité de la société.

Oui, mais regardez, on l'a dit ensemble (lors d'un cours) que l'homosexualité a été reconnue comme n'étant pas une maladie en 91. Ma mère.. je veux dire.. elle est née en.. 58, donc durant son adolescence, durant son... quand elle était adulte ou quoi, l'homosexualité c'était.. concrètement c'était... c'était une maladie. Donc il y a aussi tout ce que.. aussi la télé, les médias, ou aussi tout ce que.. les.. législations, tout ce qui a fait que.. aujourd'hui c'est difficile pour elle de se dire que ben en fait non, ce n'est plus une maladie, parce qu'en fait, durant toute sa vie, elle a vu.. elle a vu que c'était une maladie.. Je pense aussi qu'il y a aussi ça quoi en fait..

Dans le même temps, il met en avant également l'ouverture des grandes villes qui lui a permis de s'épanouir identitairement. Dans bon nombre de discours de jeunes homosexuels de campagne, l'accès à la ville (souvent par le biais des études d'ailleurs), laisse à la fois une soupape de liberté de par l'aspect individualiste qu'elle revêt, au contraire des petits villages où tout se sait, mais également pour sa prétendue ouverture d'esprit, quand bien même celle-ci reste encore à prouver, en sachant que bon nombre d'actes homophobes y sont malgré tout perpétrés. Tout du moins, pour les jeunes en général, et les jeunes homosexuels en particulier, celle-ci représente un lieu de protection, où les liens communautaires, absents de la pensée et des corps, se meuvent en liens de coeur, et où l'affirmation identitaire et communautaire prend une forme inédite. Ainsi, Kerem explique comment dans le même temps, son ami d'enfance qui grandit dans la même communauté, et lui-même, réalisent leurs coming-out une fois installés dans une vie citadine. L'accès à la ville leur offre alors un accès privilégié à eux-mêmes, mais également à des interlocuteurs privilégiés qui ont fait tant défaut à Kerem. Il n'aura de cesse de regretter de n'avoir pu se confier à quiconque, vivant avec un poids de la honte et du secret qu'il affirme ne plus avoir à porter dans un contexte citadin.

Mais c'est vraiment pas facile hein.. de vivre en tant que.. en tant qu'homo, et.. venir d'un petit bled. Parce que finalement le problème dans les petits bleds c'est que tout le monde se connaît, tout le monde se connaît... tout le monde sait tout ce qu'il se passe,

tout le monde est... Et ça, ça met encore plus une pression en fait, c'est que justement euh.. vraiment ça vous pourrez le dire dans votre euh thèse hein, mais le fait d'être euh moi, pour moi on... de toute façon on part pas sur euh un même pied d'égalité quand on vient d'un.. de la ville et de.. qu'on vient de la campagne hein. C'est pas du tout la même chose hein. Euh... franchement on est déjà un-zéro, battus quoi, quand on vient de la campagne quoi. Parce qu'on a tout un travail à faire en plus, que les gens de la ville ne font pas.

L'identité rurale, à l'image de l'identité communautaire, engendre des contradictions pour l'individu chez qui elle fait défaut. Progressivement, les catégories stigmatisées du carcan social pré-établi par les valeurs communautaires si elles ne s'adaptent pas, tentent la fuite géographique plutôt que de continuer à se fuir eux-mêmes et finalement pour mieux se trouver. Le mythe de la grande ville fait partie de nombre de parcours identitaires d'homosexuels. Celle-ci est quasiment fantasmée comme lieu d'épanouissement, et une fois la phase dite de « nomination » (coming-out ou revendication) (Verdrager : 2007) passée, un retour au rural peut même s'envisager. Bon nombre d'enquêtés là aussi, soutiennent vouloir retourner vivre dans un village une fois installés dans une conjugalité stable, comme l'ont fait d'ailleurs Kerem et son conjoint en choisissant de vivre en banlieue de Strasbourg.

Et le jour où justement j'ai quitté le milieu rural pour venir en ville, c'est.. c'était la.. j'étais déli.. enfin, j'étais.. c'était la délivrance quoi en fait. Parce que finalement je pouvais être moi-même, j'étais pas obligé d'être dans un rôle, j'étais pas obligé de faire « l'homme », non, j'étais ce que j'étais. Et quand même quand.. voilà après finalement, je me suis rapidement dirigé vers le social et dans le social aussi, les gens sont.. un peu plus ouverts que la norme, voilà enfin.. dieu merci quoi. Et du coup, j'ai pu aussi me faire un cercle amical aussi.. ouvert et su coup, voilà quoi. Mais pour moi c'est.. franchement, je.. je.. je pouvais pas vivre euh.. en milieu rural toute ma vie quoi. Alors c'est comme si j'aurais été sur place, j'aurais stagné. C'est pas possible.

La ville est lieu d'épanouissement identitaire pour un grand nombre d'homosexuels en quête d'eux-mêmes. L'autre lieu d'émancipation est sans conteste l'école. Pour une partie de transfuges identitaires, la question de l'identité sexuelle se mêle à celle de l'identité de classe. Comme nous avons pu l'évoquer déjà plus haut, la question du savoir invite à s'émanciper des présupposés normatifs imposés par sa communauté d'appartenance, les valeurs des classes sociales populaires étant souvent opposées à celles du savoir scolaire, l'école constitue un lieu d'affirmation et de subversion tout en permettant au jeune de trouver des adultes dont la reconnaissance se permet à travers d'autres valeurs que l'identité sexuelle, l'acquisition du savoir scolaire.

Kerem, même s'il n'est pas bon élève lors de sa scolarité adolescente, chérit l'école en tant que lieu de sociabilité et d'ouverture sur d'autres cultures et connaissances. Sa culture d'appartenance l'amène à avoir un fort respect de l'école mais aussi des professeurs, une autorité « bienveillante », semblable à celle du père. Ses parents, ayant reçu une éducation manuelle, son père étant plâtrier et sa mère étant femme au foyer, ne maîtrisant pas la langue française de surcroît. Ils ne peuvent le faire bénéficier d'aucune aide pour ses devoirs, ce qui le ralentit fortement au niveau de son apprentissage scolaire. Cette situation d'entre-deux le maintient dans un porte-à-faux, ici face à l'école, dont il apprécie le contenu mais dont il est incapable de s'en saisir entièrement. Cette peur de l'échec le pousse avec les années à finalement rentrer dans l'image du transfuge type, à savoir qu'aujourd'hui Kerem est un très bon élève, extrêmement soucieux de sa réussite, toujours en quête d'une perfection dans ses recherches et son savoir, mais donc également en proie à de nombreuses inquiétudes, cette fois non sur son identité personnelle, mais bien à propos de son identité professionnelle.

Kerem évoque souvent, au cours de son entretien, les oppositions faites nature entre son père et lui (en particulier dans le rapport à la virilité). Ayant tenté à son corps défendant de changer ses postures, il entre alors dans une métamorphose physique qu'il estime également liée à sa culture, mais qui se retrouve dans plusieurs parcours d'homosexuels (dont celui d' Louis): le refuge dans la nourriture. Kerem explique que le rapport à la nourriture possède une certaine importance culturelle, mais également dans le lien à sa mère. A la fois moyen de satisfaire ses parents, tout en tentant de conjurer un vide ontologique, manger recouvre dans sa pratique une force sémantique à la portée de tous, en particulier dans une culture (qu'elle soit paysanne ou non) de la bonne chair.

Et ce rapport que vous entretenez avec votre physique, vous pensez que cela à un rapport de près ou de loin à votre identité sexuelle ?

Carrément !.. Attends euh, ça vient de ma mère.. c'est à cause de ma mère de toute façon qu'on mange mal, que je mange mal. Elle adorait me voir bouffer.. enfin ça.. ça lui faisait du bien, parce qu'elle me voyait grossir mais, de toute façon de par notre culture, être gros c'est bien vu en fait. Donc euh finalement, le fait que je sois maigre c'est la dernière chose qu'elle voulait voir.

Parce que y a toute un symbolique derrière, parce que pour nous manger c'est très important et.. et quand je vois la quantité d'huile d'olive que ma mère elle met dans les repas ben.. des fois je lui disais « maman, c'est pas de l'eau que t'es en train de verser dedans, c'est de l'huile quoi, donc fais attention », enfin vous voyez donc euh..

Le poids est un thème qui revient souvent lors des entretiens que j'ai pu réaliser, et déjà comme repéré précédemment dans l'expérience de Louis par exemple. Ces jeunes hommes au physique chétif et aux attitudes maniérées trouvent refuge dans la prise de poids, façon artificielle de se construire un physique plus « viril » car imposant. Le refuge dans l'obésité, en particulier dans les cultures populaires permet une double résignation de soi, du corps et de l'identité, au sein de la communauté familiale, où il est de bon ton de manger, que ce soit par culture de la bonne chair ou encore pour honorer le travail des femmes, de la mère, qui met cœur à l'ouvrage à nourrir toute sa petite famille. « Mange, t'es tout maigre » est une de ces injonctions verbales bien connue de ceux qui partagent un diner de milieu populaire. Lorsque le quotidien se rythme dans cette volonté de nourrir, à la fois par pulsion maternelle de la « mère nourricière » presque vexée si l'on ne finit pas ses plats, mais également, l'aspect plus risqué de la conduite boulimique, de l'enfermement dans la nourriture de la haine de soi, pour finalement venir à un physique qui permet de racheter sa condition d'homme. La virilité du « gros » n'est jamais remise en question. Cette affirmation se confirme dans l'expérience de Louis, qui montre combien la prise de poids finit par l'épargner des injonctions normatives liées à son corps chétif. Nous le voyons également à travers l'étude de Rehany sur les jeunes de villages, qui exprime bien l'intégration toute faite du physique plus imposant, par exemple sur le stade de foot, où il trouve plus sa place que celui qui sera traité de « danseuse » par ses attitudes maniérées sur le terrain. Et enfin, dans le fait que le physique stigmatisé du « gros » permet de ne pas à avoir à justifier un célibat, qui, dans les campagnes alsaciennes, semble déconcertant et ce dès le plus jeune âge.

La prise de poids sert de sas de décompression pour Kerem, et ce pour quelques années, son corps permet de contrer un esprit qui pose question par rapport à sa famille. Malgré tout, cette période d'obésité, qui aujourd'hui est terminée pour lui, reste le fil rouge d'un manque de confiance qui ne cessera de le tarauder jusqu'aujourd'hui. Par la réalisation de son mémoire de fin d'année, qu'il travaillera de manière très assidue et sérieuse, en particulier pour ne pas mettre à mal le public qu'il étudie, (les familles en situation de précarité, donc par extension sa propre famille) il avoue à demi mot que le sujet de l'obésité reste encore pour lui un souvenir de souffrance. Lors de notre entretien, il cherchera une photo de cette époque qu'il maudit aujourd'hui. Il a alors une réaction physique et verbale (qu'un autre jeune homme interrogé a eu également dans le même contexte d'aveu « physique » d'un passé redoutable d'obèse), d'hostilité, de honte et de peur. Il apporte une photo de lui, obèse. Son attitude change du tout au tout, il blémit, et, tremblant, me précise qu'il faut que je sois prête, parce que ce n'est « vraiment pas lui ». Cette manière de se mettre à distance, de mettre

en suspens un corps en questionnement, assourdissant un physique qui fait défaut par un amas de graisse qui constitue une forme de barrière de protection entre soi et les autres, voire entre soi et soi. Même s'il leur permet l'espace d'un instant un entre-soi rassurant, où le corps n'est plus trahison mais bien réconfort, le recul sur cette période prouve inévitablement que ce corps obèse et par défaut n'était que refuge :

*Ben je dirais pas genre une haine de mon corps, mais je dirais surtout euh pour combler un vide.. combler une souffrance euh.. ça me faisait du bien en fait.. finalement, c'est.. y a énormément de plaisir quand on mange. Ça procure euh.. c'est bien, on est ailleurs. On se remplit. Mais en fait on mange, on sait que c'est pas bien.. Moi, perso en fait ça m'est déjà arrivé de pleurer, en fait je pleurais parce que je savais que je devais pas manger, mais je mangeais, en même temps je pleurais parce que euh je suis en train de faire quelque chose qu'il fallait pas, mais.. mais j'y pouvais rien. C'est un plaisir, mais.. mais en même temps c'est une souffrance, enfin c'est trop compliqué en fait. C'est euh... ouais moi j'étais obèse.. En fait je mangeais euh sans euh en fait justement quand je m'arrêtais de manger c'est quand j'avais mal au ventre.
(rire)*

Kerem se remplit, pour combler le vide, la souffrance liée à son identité homosexuelle, cette honte identitaire se meut en haine du corps par le biais de pratiques boulimiques. Cette identité honteuse, passée sous silence jusqu'encore aujourd'hui par sa famille, il la cache à travers des pulsions dont on ne pourra pas lui reprocher d'y céder, la culture turque étant axée autour de physiques imposants comme dans l'image des lutteurs exerçant sur le sable des plages de Turquie. Colosses imposants s'apparentant presque à des sumos, ils représentent alors l'ultime virilité dans leur cliché le plus absolu.

Dès ses premiers questionnements quant à son attrait physique envers les hommes, il « sent » qu'il y a un « problème », il sait que ses désirs ne s'accorderont que difficilement avec la réalité. Et plus il se rapproche de ses désirs, plus la réalité dans laquelle il baigne fait défaut. Nous l'avons vu plus haut avec la pratique sportive, Kerem, tente de se forger un idéal de masculinité qu'il calque sur ses frères ou son père, tout en étant désespérément en attente d'un contre modèle auprès duquel il pourrait trouver un contentement, voire une oreille attentive.

La solitude et la honte, sont deux éléments qui traversent la douleur identitaire que Kerem vit lors de son adolescence. Il le sait sans l'avoir entendu, sa communauté n'acceptera pas son identité homosexuelle, et fera ricocher le stigmatisme sur ses parents. Le silence de sa communauté à l'égard

d'une catégorie identitaire, engendre un silence sur soi qui enferme Kerem dans une souffrance inexprimable et de ce fait presque illégitime.

Après du coup, euh moi je voudrais aussi revenir euh parce que moi je suis d'origine turque comme je l'ai dit, et que chez nous c'est très important en fait euh, ben comme moi je viens d'un petit... d'un petit endroit quoi, d'une petite ville quoi, presque un village quoi, du coup c'est très important ce que les gens pensent de nous. En fait, c'est con mais on... on vit toujours pour les autres en fait, surtout dans notre communauté, et dire que le fils de untel il est gay mais haaan, mais c'est pas possible, c'est.. c'est, c'est comme j'ai dit avant c'est une tare, et... et ça encore plus ça met une pression, et la période de dépression que j'ai vécu, mais je me disais en fait, en fait finalement je me culpabilisais moi, je me disais « mais en fait qu'est ce que mes parents ont fait, pour que moi je leur fasse ça ? »

Identité par défaut car toujours exclue des discours normatifs, ici Kerem exprime son homosexualité comme un fardeau, une épée de Damoclès dont il se débarrasserait volontiers tant elle est une menace pour sa famille toute entière, une forme de trahison ultime de la part d'un fils « ingrat ».

Je me disais « mais mes parents, ils méritent pas, ils m'ont donné une trop bonne éducation, ils m'ont éduqué, ils m'ont éduqué euh de manière correcte, ils m'ont toujours acheté je que je voulais, bref, ils m'ont donné l'amour que je voulais aussi, mais alors pourquoi, pourquoi moi en retour de tout ce qu'ils m'ont donné, moi je leur donne ça, je leur.. leur impose mon homosexualité, mais j'ai pas le droit » je me disais en fait. Et ça du coup ça m'a plongé dans une période dépressive mais euh, la plus profonde quoi. Et heureusement que j'ai vu un psychiatre et que j'ai fait une thérapie pendant trois ans, parce que sinon je pense que là aujourd'hui j'aurai pas été là quoi...

Kerem assume que cette période très difficile pour lui a été sujette à de nombreux questionnements non seulement sur son identité, mais aussi et surtout sur la valeur et le bien fondé de son existence au monde. En tentant de projeter hors de soi ses questionnements identitaires, il s'éloigne sans le savoir de son Moi profond, ce qui redouble son incompréhension d'une haine de soi Il parle plusieurs fois de périodes dépressives voire suicidaires au moment de ce sentiment d'illégitimité faite corps.

Mais une fois réconcilié avec son identité homosexuelle grâce à la thérapie, il se rend alors compte que son corps obèse, celui de l'hétérosexuel que l'on ne questionne pas, ne convient pas au milieu homosexuel du corps que l'on scrute, magnifie, voire rend objet. Il le découvre à ses dépens, dans

une illégitimité cette fois double, le milieu homosexuel le stigmatise aussi, et ce pour les raisons contraires de celles qui étaient évoquées pour le rejet de sa communauté.

Lors de ses premiers émois et rencontres avec d'autres gays, Kerem est rapidement confronté au défaut d'apparence que son corps obèse lui fait subir. Il se rend compte que les valeurs de la communauté homosexuelle subliment un corps masculin à la fois porté et désiré physiquement. Une rencontre le fait changer radicalement de physique et l'entraîne à suivre une cure d'amaigrissement, pour renoncer au personnage créé pour satisfaire sa famille. Il raconte ainsi qu'il a rencontré après avoir chatté quelques temps sur internet un jeune homme qui lui plaisait. Ce dernier lors de sa rencontre « physique » s'insurge contre Kerem, qui précise qu'il a fait de la route pour le rejoindre, et l'informe que son physique ne correspond pas aux photos qu'il avait alors vu au préalable. Kerem se sent tellement meurtri par cette annonce, que lors de notre entretien même il est ému, il me précise qu'il a l'impression de revivre le moment en m'en parlant. Alors décontenancé, il me décrit un moment de telle gêne qu'il n'arrive ni à prononcer un mot, ni à pleurer, qu'une boule s'est créée dans sa gorge et que seule persiste une forte envie de déféquer due au stress. Au retour de cette rencontre il se décide alors à voir un nutritionniste et à changer de vie. Au final, il remercie aujourd'hui le jeune homme qui l'a poussé dans ses retranchements, en précisant que malgré la brutalité de l'annonce, celle-ci lui a permis de réaliser qu'il devait et pouvait changer. En retour, cette expérience a été douloureuse dans l'approche du milieu homosexuel qu'il trouve dénigrant et où il retrouve une autre forme de rejet, tout aussi dure à vivre que les précédentes.

Vous l'avez ressenti comme un choc supplémentaire aux dévalorisations que vous subissiez déjà ?

Ben oui, franchement euh.. ben carrément, carrément. déjà qu'on est pas bien dans notre vie.. Attendez, déjà, on est instable dans notre vie que.. que ce soit sociale ou.. sur différents plans. Et là en plus on se mange encore une claque de l'autre, et en fait c'est vraiment là que je me suis dit « oh putain », c'était vraiment une période de doute, je me suis dit « putain je regrette trop d'être gay, j'aurai jamais dû être gay, j'aurai jamais dû naître comme ça » parce que.. en fait je me suis rendu compte à ce moment là que justement les gays ils étaient quand même un peu plus euh sur le physique que les hétéros.. Parce qu'en fait les gays sont.. le monde gay est vachement superficiel, et le paraître, prime vraiment.

Kerem oscille donc en permanence entre deux identités mutuellement en porte à faux, et qui créent chez lui cette volonté aujourd'hui d'affirmation ultime, redoublée d'une attente de reconnaissance

non dissimulée, tant elle a été mise à mal par sa famille, et surtout son père, dont la référence est criante en terme de crainte.

Et comment justement décririez-vous votre père ?

Ah ben justement quelqu'un de... Ben par exemple, moi je... je.. je sais pas si c'est de par mon homosexualité, je sais pas.. c'est peut-être parce qu'il avait un dégoût ou pas.. envers moi. Mais par exemple moi je me rappelle jamais qu'il m'a pris dans ses bras ou qu'il m'a.. qu'il m'a caressé la joue. Ca je connaît pas du tout. J'ai l'impression qu'en fait, mon père euh il.. il m'aime dans le fond, mais qu'il y avait une sorte de.. dégoût. Mais qu'il pouvait pas contrôler en fait. Finalement je suis son fils, donc il m'aime mais finalement en même temps il me déteste.

Vous l'avez déjà vu prendre dans ses bras votre frère par exemple ?

Ouais. Pas moi hein.. Mais pas moi. Parce que.. et pourtant je suis le dernier de la famille. Donc le petit chouchou.

Les valeurs masculines incarnées par son père sont celles, passéistes, où les hommes ne pleurent pas, n'expriment aucune sensibilité, mais encore, et Kerem l'exprimera plus loin pour faire le parallèle avec l'attitude de son père à son égard, où le dégoût de l'homosexualité se redouble de la peur de l'éventuelle contagion, qui fait que certains, et surtout le père de Kerem pour le coup, refusent de le toucher.

Ouais c'est ça, ça se refile.. Mais ça.. ça c'est con en fait, parce que moi j'ai aussi eu une fois quand je travaillais à Auchan euh.. dans mon job étudiant, j'ai aussi eu euh des collègues.. genre ils me disaient euh.. genre je sais pas, par exemple j'ai une copine qui dit « oh ben regarde, tu sais Kerem il est homo » et tout, et après ils disaient « oh ben tant qu'il me touche pas ça va, ça me dérange pas ». Comme si j'allais les contaminer en fait.

Cette stigmatisation physique, le lien intrinsèque avec un aspect passé de l'homosexualité comme maladie, font violence à Kerem qui vit toujours plus mal le rejet de ses proches. Il prend ainsi contact avec un numéro d'aide pour adolescents afin d'avoir enfin accès à un interlocuteur dont il regrette amèrement l'absence lors de ses moments dépressifs. Village, communauté ne sont pas les lieux privilégiés de la confiance, cette dernière aussi reléguée à une pratique connotée féminine. Encore moins pour l'aveu qui remet en question des années d'éducation genrée. Une fois ce coup de fil passé, premier sursaut de survie que Kerem s'offre, il consulte une psychiatre, la découverte de l'acceptation psychologique quant à son identité l'autorise à s'assumer peu à peu. Aujourd'hui il le clame haut et fort, il s'assume, et tant pis si cela choque.

La personnalité de Kerem se forge peu à peu sur le rejet de ce qui a été autrefois souffrance pour lui, voie royale d'exorcisme de la honte, du retournement du stigmaté. A l'incompréhension et le désarroi répond l'affirmation, la colère l'aide ainsi à s'affirmer comme il est, et ce en faisant fi de ce qui était ses modèles par le passé.

Le retournement de la honte en fierté est une des stratégies les plus vues lors de mes entretiens, mais également dans les expériences de Louis ou encore d'Eribon. Eux se saisissent de leur nouvelle culture de classe pour se détacher de celle qui leur faisait défaut, afin de pouvoir s'en « élever », pour mieux en critiquer les fondements. Pour Kerem également, après une première dénonciation des contre-valeurs de la virilité, s'ensuit une vive critique de la communauté turque, que cela soit des hommes ou des femmes qui la compose, mais également une dénonciation de l'homosexualité latente qui s'y vit. Il désigne aujourd'hui le fait que l'homosexualité est présente, mais selon des critères bien définis et arbitraires de stigmatisation. Ainsi, la dichotomie pénétrant/pénétré offre à cette pratique un moyen de ne pas se définir comme homosexuel, mais bien comme « baiseur ». Kerem décrit ainsi ce qu'il dénonce comme une hypocrisie faite culture :

Ben en fait, par exemple euh.. chez les.. chez les Turcs quoi, euh généralement chez les musulmans, c'est qu'en fait, ce qu'il y a c'est qu'en fait euh les hommes, les hétéros, les virils quoi, les vrais.. Ils adorent mater les femmes des autres alors que eux leur femme elle est à la maison, elle est voilée. Donc ça par exemple c'est aussi quelque chose euh de... euh que j'ai du mal à comprendre.

Ca c'est quelque chose qui vous a choqué venant de votre communauté ?

Ben ouais parce que... c'est en adéquation.. c'est paradoxal. Ils voilent leurs femmes mais eux par.. par ailleurs, ils vont faire les quatre cent coups à leurs femmes. Et.. et aussi euh, alors mmh.. y a aussi plein plein plein d'hétéros, hommes, qui en fait euh.. sont avec les femmes euh avec les hommes juste pour se vider les couilles parce que finalement un trou c'est un trou. Donc le fait d'être avec un homme ça fait pas d'eux un homo, ça fait juste d'eux un vide couilles.. euh de lui un vide couilles.

Mais ça c'est spécifique euh aux Turcs.. et euh aux arabes ou quoi hein, c'est ce que je dis, c'est spécifique à la communauté hein. Ca se fait peut être moins euh chez les Français de pure souche on va dire hein, mais vraiment chez cette communauté.

En fait voilà, par exemple tu lui diras « ah mais t'es bi » il dira « ben nan, moi je baise juste » en fait il va te dire « nan je baise juste » « ben oui, tu baises, mais du coup tu... tu baises un homme » « ah non moi je m'en fous un trou c'est un trou » quoi.

Et donc ça vous l'avez déjà entendu ?

Ah mais plein, plein.. Mais ça fait pas de lui un gay quoi... Mais alors que.. c'est con parce que finalement il pénètre un homme quoi...

Donc ouais, oui ça .. donc ça, les deux trucs et le fait de la femme voilée et qu'on va voir ailleurs.. et qui vont voir ailleurs que pas des femmes mais des hommes aussi parce que.. ils s'en foutent du trou, c'est juste pour se vider les couilles, mais qu'à côté ils sont à fond dans la religion et que.. et que leur femme est voilée, enfin, totalement paradoxal en fait parce que euh.. déjà dans la religion, on trompe pas, on peut.. encore moins avec un homme euh pfff voilà, je veux dire euh pff je sais pas, je trouve que c'est rempli de paradoxes en fait..

Dans sa rééducation identitaire, Kerem utilise le fait de s'être senti par défaut pour relever ensuite les contradictions de cette culture qui l'a rejeté, pour montrer ainsi qu'ils ne valent pas mieux que lui. En cherchant à prouver la relativité de leur morale, il réussit alors à s'épanouir dans la sienne, le modèle de base ayant craquelé, et chacune de ses fissures lui offrant une porte ouverte à la critique qui lui a d'abord été adressé. Après avoir fait dans son adolescence une quête de la virilité ultime voire inaccessible, il en vient aujourd'hui à la dénoncer, à critiquer ses valeurs et ses caractéristiques. La réaffirmation de soi passe par la dévalorisation de ses modèles passés. A l'instar de ceux qui retournent le stigmaté par l'insulte renvoyée - ou encore de Louis qui découvre l'univers bourgeois où il se rend compte qu'il en est plus proche que son milieu d'origine, quand bien même il y a été éduqué à dénigrer les bourgeois - Kerem se découvre fervent critique de la culture musulmane, défenseur du droit des femmes, et il l'affirme, de par ses ascendances turques, il est le mieux placé pour dénoncer les paradoxes de cette culture. Ce qui lui faisait défaut devient une particularité, un avantage à exploiter lors de ses critiques. « Le terme identité contient une contradiction puisqu'il signifie à la fois ce qui est semblable, identique (idem), et ce qui est différent, ce qui se singularise. Cette dynamique contradictoire est au coeur des processus identitaires. L'individu se définit toujours et de façon indissociable par rapport aux autres et par rapport à lui-même.¹⁰⁸ »

2.1.4 Rééducation pour soi

En fait je crois dans ma vie.. j'ai que des revanches en fait, j'ai que des revanches à prendre.

108 De Gaulejac V., *Op. Cit.*, 2015, p. 81

Une fois le contact rétabli avec lui même à grand renfort de thérapie et de cure d'amaigrissement, Kerem reprend sa vie en main et se donne comme but indirect et inavoué de se venger sur tout ce qui a pu lui faire défaut.

Nous l'avons vu précédemment, à travers la critique de sa culture d'origine, il obtient alors une première assise de réassurance narcissique. Le recul qu'il prend vis-à-vis de la religion, mais aussi et surtout des valeurs viriles instiguées par sa communauté lui permettent d'affirmer des aspects de la personnalité qu'il avait jusqu'alors tûs, et ce à son grand dam. Kerem vit très mal toutes les années où il tait sa personnalité, jugée trop sensible pour être acceptée masculine, ou ses attitudes qu'il masque sous le gras de l'obésité pour ne pas subir de plein fouet l'accusation typique de féminité.

Il découvre alors avec effroi, que son obésité pose finalement plus de problème avec la gent masculine que féminine, et m'affirme sans hésiter qu'il aurait eu plus de facilité à trouver une partenaire féminine en tant qu'hétérosexuel obèse, qu'un partenaire masculin en tant qu'homosexuel obèse. Ce défaut de partenaire qui le taraude depuis sa prime adolescence, pendant laquelle il émet souvent le voeu de trouver quelqu'un, va l'encourager à trouver les ressources nécessaires pour se prendre en main physiquement. Cette refonte de son corps lui amène ensuite la revanche qu'il attendait, les jeunes hommes viennent vers lui, mais leur nouvelle attitude à son égard ne peut l'empêcher de souligner la superficialité de la situation.

Là.. faut que fasse.. faut que je sois comme tout le monde en fait, faut que je sois comme tous les homos, faut que je sois.. bien foutu, faut que je sois.. pas gros et tout, c'est là que je trouverai peut être quelqu'un quoi. Et du coup je me suis mis à fond quoi.. pendant euh presque un an, et à la fin j'ai perdu trop de poids, et c'est là qu'en fait j'ai commencé à avoir.. trop de rendez-vous et tout, et je me suis dit « putain.. bande de cons » et c'est là que je... je disais « bande de connards » ouais, et c'est moi qui les.. qui les filtrait. En fait euh vu qu'avant j'avais pas le choix, je prenais tout ce qui venait, maintenant en fait c'est moi qui les filtrait.

La vengeance ultime vient à lui lorsque le jeune homme qui l'avait précédemment rejeté pour son obésité, qui avait contraint malgré lui Kerem à changer et à se prendre en main, le recontacte afin de lui proposer un rendez vous trois ans après. Kerem jubile de se dire que l'autre ne l'a pas reconnu et en profite pour lui faire la leçon de sa vie en l'informant qu'il était bien celui qu'il avait renvoyé dans ses retranchements quelques années auparavant. Désormais c'était Kerem qui ne voulait plus

de lui. Il exprime cet épisode avec jubilation, en précisant bien qu'il a fait preuve d'agressivité volontaire dans un esprit ouvertement revancharde. Cette redécouverte de soi, passant par la réassurance narcissique du retour sur soi positif permet à Kerem de surmonter bien des épreuves de sa vie.

Concernant son rapport avec ses parents, longtemps mis en porte à faux dans la relation avec son père, il tient aujourd'hui un discours complètement détaché voire provocateur :

Ben oui parce que finalement, je viens des gènes de mes parents, et je viens du sperme de mon père, donc euh... ben finalement c'est lui le fautif, hein ! Ben tiens si il faut trouver un fautif, ben c'est lui alors le fautif ! Voilà ! Je.. moi je viens d'eux, je viens d'eux... je viens pas de...

Parce que limite maintenant moi... moi si ils disent ben « pourquoi t'es homo » « ben... ben ton sperme, ben il était pourri quoi ! »

(rires)

Enfin non mais c'est con mais voilà j'ai envie de dire ça quoi, j'ai envie de dire « ben c'est ta faute » quoi, ouais alors c'est bien beau de me le... de me le.... ben de me le foutre à la gueule.

Ces affirmations, même si Kerem assume qu'elles n'ont jamais été dites ouvertement devant son père, lui offrent un recul nécessaire à sa survie dans son processus identitaire. En retournant la honte sur son père, en le rendant finalement responsable de ce que Kerem pensait être une trahison de sa part, il arrive à se détacher de cette culpabilité, à l'instar de ce qu'il disait plus haut à propos de la religion. Le fait de ramener l'homosexualité dans le contenant du sperme, retourne la tentation de faire de l'homosexualité une nature, à sa nature elle-même, à savoir le liquide reproducteur qui lui a permis de voir le jour. Affirmation inédite pour ma part, elle reste un moyen irréfutable de renvoyer le stigmaté à l'envoyeur, dans une ironie telle qu'elle efface toute crédibilité à une affirmation de la sorte. Agency par excellence de celui qui tourne son agentivité à travers le rôle et la responsabilisation de l'acteur qui a fait de lui ce qu'il est.

Ayant mal vécu le rejet de lui-même qu'il interprétait à travers l'absence de gestes d'affection de la part de son père, il annonce aujourd'hui que si ses parents n'étaient pas prêts à accepter son identité, il n'hésiterait pas à couper radicalement les ponts. Le fait de le clamer, quand bien même ce n'est pas ouvertement annoncé à ses parents, permet alors également à Kerem de prendre la mesure de ce

qui pourrait arriver. Petit à petit, il tente de trouver à travers le rejet qu'il choisit plutôt que subit, des manières de conjurer la passivité associée au verdict social rendu sur sa normalité. D'autant plus lorsqu'il se rend compte, que ce soit à travers les cours qu'il suit, ou les différentes rencontres avec d'autres homosexuels, que le malentendu sur l'acceptation de l'identité homosexuelle se situe aussi dans un décalage des générations.

2.1.5 **Etre soi/entre soi**

C'était tellement dur avant, mais alors qu'aujourd'hui, maintenant, je le dis naturellement, à tous les gens qui me posent la question je dis « oui je suis homo, et ? ». Enfin, je veux dire, maintenant, laissez tomber de.. de pleurer, mettez ça de côté, d'ailleurs je le dis tellement naturellement que pour moi, là, il y a six ans en arrière cette question de pleurer, c'est tellement.. c'est démesuré en fait.

« Le pouvoir qu'a le langage de travailler sur les corps est à la fois la cause de l'oppression sexuelle et le chemin pour en sortir. (...) Il exerce et transforme sa puissance d'agir sur le réel à travers des actes de parole, qui, à force d'être répétés, deviennent partie intégrante des pratiques et, pour finir des institutions.¹⁰⁹ »

Le coming out est un thème redondant dans l'expérience homosexuelle. La manière dont il s'exprime et les effets qu'il peut avoir sur la personne qui s'y adonne à un moment donné de sa vie n'a pas la même incidence et portée symbolique d'un homosexuel à un autre. Porteur d'une volonté de transparence, mais aussi indirectement d'une mise à nu forcée par la société, le coming out suscite et soulève bien des résistances chez ceux qui sont dans l'obligation quasi-systématique de le pratiquer. Il relève plus d'un pouvoir du langage des autres sur soi, mais aussi de soi sur soi, qui contraint l'individu à trancher à un moment de sa vie sur ses questionnements identitaires (qu'ils soient réels ou non), tant aujourd'hui les homosexuels sont tenus de montrer patte « arc en ciel » pour le coup, sous peine de subir l'inquisition, voire les moqueries de ceux qui savent mieux que le concerné.

Dans le cas de Kerem, la thématique du coming out et son incidence sont tous deux liés à cette exigence des autres pour soi. La peur d'assumer sa propre identité fait que le coming out est perçu comme un acte irréversible. Il est plus aisé de tenter l'expérience d'une éventuelle bisexualité qui

109 Butler J., *Op. Cit.*, 2005, p. 230

déboucherait sur une hétérosexualité, que d'afficher l'hétérosexualité normative (c'est-à-dire en couple) pour finalement prendre le pas de l'homosexualité. Et c'est d'ailleurs sur ce mode de fonctionnement que bon nombre de gays se retrouvent à l'adolescence à sortir avec des filles, pour le meilleur et pour le pire, dans le cas de Kerem, juste assez pour qu'il réalise l'impossibilité de l'acte sur lequel il a pourtant auparavant fantasmé. Le paradoxe du coming out, est que l'acte verbal supplante tout acte physique. Tant que celui-ci n'est pas posé, le doute subsiste toujours, et ce pour celui qui pratique, comme pour son entourage. Tant que le fait de se dire homosexuel n'est pas posé, l'éventualité du revirement identitaire semble possible, et ce même si l'individu a des relations sexuelles avec des personnes de même sexe.

Et qu'est-ce que cela représente pour vous cette étape du coming out ?

Ah c'était.. c'est horrible. C'est horrible parce que finalement euh finalement on.. on confie notre personnalité, enfin pas notre personnalité, notre euh.. quelque chose d'inné en nous, on le confie à quelqu'un autre, mais finalement on ne sait pas comment l'autre il va le prendre.. Moi.. moi je sais que quand moi j'avais euh ben dix-neuf ans du coup euh j'avais fait.. c'était mon premier coming out avec ma meilleure amie, ben ça y est pour moi j'étais en pleurs et tout hein, alors que.. mais.. aujourd'hui je me dis j'ai vingt-cinq ans mais.. mais pourquoi j'ai pleuré, enfin j'ai fait trop pitié quoi.

(...)

Peut-être que c'était aussi du à la pression du fait que le coming out avait quelque chose de définitif ?

Ouais c'est ça ! On peut plus revenir en arrière.. Ouais, franchement vous avez rebondi sur un trop trop bon point parce que je crois que c'est ça, parce que du coup euh lorsqu'on dit qu'on est homo, on peut plus revenir en arrière. Parce qu'après l'autre il va me dire « mais tu te fous de ma gueule, tu joues avec moi ou quoi ? Tu m'as dit que t'étais homo, ah ben non, bonjour tu t'es réveillé ? »

Maintenant son homosexualité assumée, Kerem s'affirme et se vit pleinement. Ne se remettant plus en cause vis-à-vis de ses pères et pairs, il développe néanmoins une part de virilité à laquelle il ne s'attendait pas. Après avoir tenté pendant des années de créer de toute pièce une virilité, pour soutenir une masculinité attendue et donc finalement superficielle, il s'assume aujourd'hui dans la sensibilité, critique même à l'égard de ses anciennes valeurs, il n'en demeure pas moins un produit de sa culture. C'est à travers son couple que s'expriment des relents patriarcaux auxquels il ne s'attendait pas, mais qu'il assume.

Après euh, souvent dans notre couple euh, avec Rémi, y a aussi euh souvent des problèmes parce que euh.. alors lui il me reproche souvent aussi de.. de reproduire un peu le modèle euh paternel que j'ai eu. Donc euh.. c'est vrai que des fois j'ai aussi tendance à.. à un peu suivre mon père et comment lui il a fait avec ma mère.. Alors que des fois Rémi il me dit « mais moi je suis pas.. ta femme, enfin, je suis pas une femme quoi » donc euh...

C'est-à-dire, sur quels points par exemple ?

Pfff.. je sais pas.. je pense que des fois je suis un peu euh... agressif..

Vous êtes encore dans le rôle du viril ?

Ouais.. Pourtant je le fais pas exprès. Mais je crois que c'est tellement là-dedans que j'ai baigné.. que j'ai tellement vu mon père agir... En fait, je m'en rends même pas compte, et je sais que c'est un travail à faire sur moi-même.

Kerem assume pleinement avoir subi de plein fouet l'autorité de la virilité de son père, et tout en la remettant en question, elle fait partie intégrante de sa nature/culture, même si celle-ci s'exerce aux dépens de son conjoint et des valeurs anti-viriles prônées par l'intéressé.

« Les forts coûts d'accès à l'identité homosexuelle par laquelle on est mené à (se) dire qu'on est homosexuel peuvent occasionner des stratégies de mise en coulisse des pratiques homosexuelles.¹¹⁰ » La mise en coulisse pendant de nombreuses années de pratiques, voire de comportements répertoriés homosexuels par leur sensibilité, a contribué à faire de lui un personnage double, empreint d'une identité familiale (à laquelle il continue de répondre, étant donné que cette mise en coulisse court toujours, quand bien même Kerem assume aujourd'hui que si ses parents le rejetaient pour son identité sexuelle, il se sentirait prêt à rompre contact avec eux), identité qui persiste aujourd'hui par le biais du couple, où il reproduit malgré lui un modèle genré, divisé dans sa dualité « faite nature » devant lui lors de son enfance et son adolescence. Kerem exprime d'ailleurs après sa première fois la volonté que son « kif » pour les mecs ne soit que passager. Maintenant en couple, il ne peut s'empêcher de se rendre compte que son identité virile est finalement incorporée et persiste à l'égard de son conjoint par exemple.

Il est intéressant de noter que malgré les vives critiques du jeune homme à l'encontre des valeurs viriles, du « sang chaud », c'est pourtant ce « sang chaud », exprimé ici par le terme d'agressivité, qui semble être la particularité masculine qui persiste en lui.

On ne choisit pas où on grandit, ni son identité sexuelle, et la seconde affirmation vaut pour majorité des jeunes hommes présents dans ce travail de recherche. Kerem semble moins regretter de

110 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 183

venir d'une communauté turque que le fait de ne pas avoir choisi de sa sexualité. Ce dernier point offre une ouverture sur l'approche de la norme, ici, celle-ci est abandonnée par dépit. Kerem sait pertinemment que cela ne sera pas possible pour lui d'être dans la norme et, même si aujourd'hui il s'assume pleinement, il regrette une impossibilité de choix qui s'est imposé à son corps défendant.

Moi je pense que je me suis découvert à l'adolescence mais j'étais déjà depuis l'enfance homo en fait... Moi je pense.. alors moi je pense à dix mille pour cent, que l'on ne devient pas homo mais qu'on naît homo, c'est inné. A la naissance on est homo, c'est pas, attendez, franchement, si aujourd'hui on devait choisir entre être homo et hétéro, je crois que quatre-vingt pour cent des homos choisiraient d'être hétéros, pourquoi, parce que la vie elle est plus facile. Pour la norme.

Et moi ça me fait rire les gens qui me disent « ah mais, pas de problème, j'accepte, c'est ton choix » j'ai envie de leur dire « mais merde non, c'est pas mon choix » parce que si je devais choisir aujourd'hui je choiserais pas d'être homo, attends, pourquoi je devrais euh.. jouer avec le feu, c'est-à-dire pouvoir être discriminé, alors je veux pas dire que les hétéros ne peuvent pas être discriminés, mais quand même quand t'es homo, ben t'as plus de chance d'être discriminé, euh dans euh dans ton taf, dans pleins de choses, de subir les moqueries des autres et tout que quand t'es hétéro donc euh, voilà... je pense pas que ce soit un choix quoi, c'est inné.

En fait ça se contrôle pas, pourquoi moi j'ai une érection avec un beau mec, ben parce qu'il m'attire, et pourquoi j'arrive pas à avoir une érection avec une femme, parce que ben elle a beau être belle ben elle m'attire pas, on peut trouver quelque chose de beau mais sans être attiré en fait.

Le lien que Kerem fait ensuite avec son corps qui répond de manière différenciée selon le genre qu'il a en face de lui, semble lui offrir un terrain de justification à travers l'incorporation de son identité sexuelle. Si son sexe répond pour lui, que peut-il faire de plus ? Comment et surtout pourquoi se forcer ? Il y a une forme d'énervement et de reconnaissance bafouée qui ponctue ce dernier extrait. Kerem semble ne pas parler que pour lui, mais bien pour toutes les générations d'homosexuels dont on a pu penser qu'il s'agissait d'un choix, Kerem répond par le corps pour dénoncer l'irrévocabilité du désir. Il essaye de sortir avec une fille justement pour laisser une chance à son corps de faire le « bon choix », mais celui-ci ne lui fournit alors qu'une confirmation que ce « choix » n'en est finalement pas un.

2.2 Bastien

J'aurai pas voulu qu'ils me regardent différemment... Comme le Arschficker

Arschficker est un terme alsacien pour désigner les homosexuels (masculins), couramment utilisé dans les villages bas-rhinois et haut-rhinois. En tant que contraction du terme « arsch » signifiant « cul » et « ficken », « baiseur », il relève ostensiblement d'une insulte, condamnant celui que l'on traite ainsi. Bastien, quarante-sept ans lors de notre entretien, emploiera plusieurs fois ce mot pour évoquer le discours sur l'homosexualité du petit village du Haut-Rhin dans lequel il grandit. Le pouvoir du discours, en particulier dans le cas d'une identité stigmatisée, se révèle ici intense et clôturant. Pour celui qui subit l'injure, au-delà de la moquerie, il y a une forme de « dégoût » associé d'emblée à la fois au terme pris un par un (arsch et ficken), mais également à la pratique à laquelle elle renvoie. Stigmatisation par le langage, *Arschficker* opère d'un double processus de désignation péjorative et de réaffirmation de soi par rejet de l'autre. L'utilisation de ce terme par Bastien est en fait souvenir d'une virilité affirmée par son père et par extension par tous les hommes de la communauté villageoise.

Et donc quel est le mot ?

C'est Arschficker. C'est la seule chose... c'est le seul référent que j'avais, Arschficker.

Et donc plutôt pour l'usage de moquerie, d'insulte ?

C'est même pas pour de la moquerie, moi je pense que c'était même du dégoût.

C'était comme ça que tu le ressentais ?

Ben, c'était quand même déjà... c'était très violent. C'est... C'était pas vraiment comme du mépris, mais c'était vraiment comme du dégoût. C'était vraiment quelque chose de pas bien...

Pouvoir normatif du discours, et d'autant plus celui de la famille, le mot *Arschficker* a un écho bien plus significatif dans le cadre d'une pratique socialement réprouvée que celui par exemple de « pédé ». Bastien évoque la découverte de ce dernier terme avec ses amis lorsqu'il était enfant, mais plus sous le ton de la naïveté que pour *Arschficker*, empli de sens et du poids normatif qu'il revêt en tant qu'injure.

Ok, et là tu penses que c'est la première fois que tu as entendu le mot ? (pédé)

Ouais. Je pense que ça devait être en sixième... Sixième, c'est là où on... Alors je sais plus qui avait dit, mais je me souviens de cette conversation. On était... on était... je me souviens, on était... « mais c'est quoi, péde ? » tout ça... « Qu'est ce que c'est ? » « Je sais pas »...

Le mot « péde » ici ne renvoie à aucun terme connu, contrairement à son « analogue » « *Arschficker* », non rattaché à la pédérastie dans l'esprit naïf de ces enfants, il ne contient en rien une image négative par ses termes. L'ignorance de la jeunesse, doublée d'un manque total de moyens d'informations à ce sujet, en particulier à l'époque où Bastien grandit, c'est-à-dire avant Internet et son ouverture sur le monde, font qu'aucun ne comprend le sens d'un terme dont on suppose le tabou, mais sans réellement pouvoir dire pourquoi.

Bastien est donc le plus âgé des participants à cette recherche, son expérience se révèle d'autant plus intéressante qu'elle se déroule à une époque où, en France, les moyens de communication ne sont pas aussi développés qu'aujourd'hui, mais également où l'homosexualité est encore synonyme de maladie, de dysfonctionnement physique et psychique. En ce sens, son histoire comporte la particularité d'être directement liée au (x) discours. Le rapport qu'il entretient avec les mots, le discours sur l'homosexualité, fait que son parcours de vie est sensiblement lié à ceux-ci, pour le meilleur et pour le pire.

Je rencontre Bastien par le biais d'une collègue doctorante et amie, qui travaille dans un établissement scolaire avec ce dernier. Professeur de langues, il est d'emblée intéressé par ce travail et d'autant plus motivé de l'approcher par le discours. Je le rencontre dans un bar où l'entretien commence rapidement, Bastien n'a qu'une hâte, partager avec moi son expérience. À travers cette hâte, mais également son récit, se lit une véritable envie de « faire parler » une histoire particulière d'une identité longtemps en question, voire tue. Nous pourrions presque parler d'aventure le concernant, car le « héros » qu'il semble être aujourd'hui est une personne fière et forte, qui s'assume pleinement, à la fois psychologiquement et physiquement, tout en étant passé par une longue période de déni identitaire fort. Deux identités, deux corps, Bastien parcourt une vie scindée en deux, et pourtant liée par le pouvoir du discours, et le plus grand pouvoir encore du silence. Nous le verrons à travers son histoire, le silence peut être encore plus brutal et normatif que le langage, en ce qu'il n'engage aucune réponse, et de ce fait aucune affirmation.

2.2.1 Le geste sans la parole

Et euh... le prof s'était moqué de moi, ouvertement, devant tout le monde. Et puis... c'est à ce moment-là que j'ai euh enfin, il m'a pas nommé, c'est ce que tu disais, y a pas de parole dions. Et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à me poser des questions.

Bastien grandit dans un petit village alsacien situé dans le Haut-Rhin, où il avoue s'ennuyer fortement. Fils unique, il est élevé en partie par sa grand-mère, à laquelle il voue une admiration profonde, admiration qui se perpétue jusqu'à aujourd'hui. Il la décrit comme une personne originale, excentrique, et de ce fait l'oppose à ses parents, qu'il dépeint comme plutôt fermés d'esprit, et fervents défenseurs d'une éducation stricte. Un père soumis à sa femme tout en étant très viriliste, ce qui ne manque pas de surprendre Bastien, au détriment de sa vision paternelle, et une mère dont il admet avoir été admiratif, très proche, voire sous « emprise » (elle lui interdit de sortir jusqu'à sa majorité et décide pour lui de ses vêtements et coupes de cheveux, et ce jusqu'à l'âge avancé de seize ans), avec le recul du temps passé, il en dépeint un aperçu plutôt négatif.

Et sinon, comment me décrirais-tu tes parents ?

Moi je pense que je pourrais tomber dans le schéma euh freudien euh de l'homosexualité euh... Moi je me suis beaucoup interrogé là-dessus... Une mère... ultra autoritaire, vraiment castratrice, méchante... une femme méchante, ouais c'est une femme méchante hein, une dame méchante. Mais pas qu'avec moi hein, une dame méchante euh... manipulatrice euh... narcissique, méchante, autoritaire même... vraiment autoritaire hein... c'est-à-dire euh... qui crie euh enfin vraiment tout ça machin... vraiment très autoritaire... et qui en fait euh... m'a... m'a quand même empêché de vivre, je pense... pendant longtemps. Et c'est... je suis parti en Angleterre aussi pour ça, pour... inconsciemment couper les ponts avec elle, couper le cordon avec un... certain nombre de choses... et qui finalement a... été très sympa avec moi tant que je faisais ce qu'elle voulait... tu vois ? Et à partir du moment où je ne faisais plus ce qu'elle voulait... a été beaucoup moins sympa avec moi... tu vois ?

Bastien ne peut s'empêcher dans le récit qu'il me fait de lui de constamment faire le lien entre son histoire et l'identité homosexuelle (ici représenté sous l'idée du « schéma freudien de l'homosexualité »), ce qui révèle un questionnement certain quant à son expérience de vie et son identité homosexuelle. Ce questionnement résulte sans doute du fait que le passage identitaire qu'il

vit au moment où il s'assume comme tel déclenche alors en lui et dans son identité sociale une vive opposition à la fois en termes de relation à soi et aux autres.

« Le fait d'être homosexuel invite à avoir un sens aigu des limites qui permet de discriminer les différents univers de la pratique, cette compétence à la discrimination permettant de dicter la conduite et de convenablement distribuer les actes et paroles appropriés.¹¹¹ »

L'expérience de l'identité s'opère en plusieurs temps, et l'identité sexuelle déborde en un sens du milieu culturel, économique, voire géographique, dans lequel elle s'établit. L'identité homosexuelle se ressent pour tous ceux qui la traversent d'une manière analogue, à savoir, l'attirance pour les personnes du même sexe que soi. C'est l'environnement dans lequel elle se déclare qui va l'accompagner de manière plus ou moins agréable. Bastien grandit ainsi sans se rendre forcément compte de la particularité de son identité sexuelle, tout d'abord parce que celle-ci n'éclate pas aux yeux de tous, et ce dès le plus jeune âge, mais aussi parce que sans expression, celle-ci ne peut exister. L'identité homosexuelle n'existe pour lui que sous le terme de l'*Arschficker*, tout en revêtant plusieurs identités assorties aux clichés de l'époque.

Moi je me souviens dans mon village y avait des gars, enfin deux hommes qui étaient... machin. Un, c'était la caricature, il vivait avec sa maman. Et l'autre euh il était soupçonné de se taper des enfants hein euh... Donc y avait aussi le mélange euh cliché pédéraste/pédé, ça, c'était vraiment le truc euh...

« Pour Wittig, le langage est une série d'actes, répétés à travers le temps, qui produisent des effets de réalité qui finissent par être abusivement perçus comme des "faits". (...) Le langage "projette des faisceaux de réalité sur le corps social" (...).¹¹² »

Les milieux communautaires ont ceci de particulier qu'ils tendent à classifier leurs membres, par des aspects aussi pratiques que caricaturaux, et cette classification, en passant par le discours, répété et communément admis, tend à devenir « fait », voire « institution ». Pour reprendre les écrits de Foucault au sujet de l'identité homosexuelle dans *Histoire de la sexualité*, elle est devenue avec le temps et les classifications, sociales, médicales, mais aussi judiciaires, une identité en soi, une histoire, un corps et un vécu bien spécifique (Foucault, 2013). Dans le récit de Bastien, celle-ci est alors associée directement et par contexte social et politique, où la défense des droits des

111 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 211

112 Butler J., *Op. Cit.*, 2005, p. 229

homosexuels se lie à celle d'associations pédophiles, et les fait coexister dans une seule et même pratique (Le Bitoux, 2003).

C'est à l'âge de quatorze ans que Bastien rencontre une faille identitaire. Jusqu'alors préservé d'une possible stigmatisation, mais également de questionnement à l'égard de son identité sexuelle, il vit sous le joug d'une famille autoritaire qui le cloisonne ainsi dans un entre-soi prolongeant « l'irresponsabilité » de l'enfance, qui ne le soumet tant donc point aux possibles tourments adolescents ou préadolescents, de par une éducation stricte à la surveillance accrue. Le pouvoir du discours joue aussi sur cet état de flottement qu'il vit jusqu'alors, dans sa famille, personne ne parle d'homosexualité, sans mot ni discours, pas d'existence possible (*cela n'existe pas*).

Donc, tu me disais, l'anecdote du prof de sport...

Ben, j'étais en quatrième, et j'avais un prof de sport, on faisait de la boxe. Et bon... je suis quand même pas trop masculin... à quatorze ans surtout pas... Et euh... le prof s'était moqué de moi, ouvertement, devant tout le monde. Et puis... c'est à ce moment-là que j'ai euh enfin, il m'a pas nommé, c'est ce que tu disais, y a pas de parole disons. Et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à me poser des questions.

(...)

En fait, la... quand le prof il s'est moqué il a fait ça. (geste de la main vers le bas) Devant tout le monde hein. Je m'en souviens très bien. Et euh... ce qui à mon avis est presque même pire que... J'aurai même préféré. Parce que l'insulte j'aurais pu gérer, parce que j'avais toujours un caractère... machin... ça euh, je peux rien faire...

Dans le contexte du cours de sport, Bastien subit de plein fouet la violence de l'indicible. Son professeur de sport, qu'il considère de plus comme « jeune » et donc ouvert d'esprit, lui assène un geste dont la réponse est impossible, à la fois parce que le geste signifie tout et ne dit rien. Bastien, jusqu'alors conforté dans une identité paisible d'enfant sans débordement, se retrouve confronté à l'incompréhension la plus totale, celle d'un geste qu'il ne comprend qu'à moitié dans son sens propre, et surtout d'une assignation identitaire dont il ne possède pas les tenants et aboutissants. « Le silence ne renvoie jamais à une signification figée, ses mouvements répondent à la signification sociale du sens. En laissant place à toutes les possibilités, il installe l'homme dans l'indécision ou le malentendu si les circonstances ne permettent pas de tirer une conclusion sans équivoque.¹¹³ »

Il y a alors eu malentendu car Bastien, suite à ce geste ne se contente pas de se poser des questions sur ce qu'il a voulu signifier identitairement, mais se braque contre la pratique sportive durant de

113 Le Breton D., *Du silence*, Métailié, Seuil, 2015, p. 80

nombreuses années, rejetant d'ailleurs aujourd'hui encore toute pratique de sport collectif. Il adopte un comportement physique de refus, et ce en prenant du poids de manière massive.

Si la prise de poids est récurrente dans les cheminements identitaires homosexuels que j'ai pu observer, elle ne prend pas la même interprétation pour Bastien que pour les autres interrogés qui se retrouvent à un moment dans cette dimension d'embonpoint volontaire. En effet, si pour beaucoup, le fait de grossir permet à un moment de revêtir une identité physique moins en proie aux questionnements quant à la virilité d'un corps chétif (Louis, 2014), ou encore dans le cas d'un célibat prolongé, pour Bastien, il s'agit ici de trouver un moyen physique d'échapper à un enseignement qui lui a fait défaut. Et plutôt que d'interroger sa sexualité pour justifier de la difficulté de la pratique sportive qui requiert une culture virile pour la plupart de ses activités, en particulier dans le sport de combat (ici, la boxe), il se construit un corps dissocié à première « vue » d'activités sportives.

Est-ce que tu penses que ta prise de poids a pu te mettre à distance des gens ?

Ouais, je pense... Ouais... toujours... je me suis souvent posé la question et je... à vrai dire je sais pas. Je me suis souvent posé la question « est-ce que euh est-ce que le fait de prendre du poids c'est un bouclier, une armure ? », mais... franchement je sais pas... Enfin c'est vrai... après si tu veux euh... le fait d'être gros euh après ça veut dire qu'en sport je faisais jamais rien, puisque de toute façon j'étais gros. On me disait « t'es gros » donc euh voilà !

Bastien dit qu'à partir de ce moment-là, il se pose des questions, or il semble chercher plutôt un refuge dans les études et se mure dans un silence sur lui-même autant qu'il mure son corps du poids de la peur d'une confrontation à la réalité. Fort des conseils de sa grand-mère qui lui affirme que s'il ne veut pas « être avec des gens bêtes » il doit faire des études, il comprend à ce moment-là que son salut viendra de l'école. Comme bon nombre d'homosexuels alors transfuges identitaires en tant que tels dans un monde hétérosexuel, il tente donc la posture du transfuge de classe retrouvée dans les parcours d'Eribon ainsi que Louis (Eribon, 2014 ; Louis, 2014). La porte du savoir leur ouvrant également celle du pouvoir sur les autres, mais avant tout sur eux-mêmes et ce que les autres pourraient y présumer. Il s'agit pour ces hommes de se départir d'une identité stigmatisée dont les autres détiennent le pouvoir du jugement, pour celle, pourtant stigmatisée également, en particulier dans les milieux populaires où le savoir peut parfois être vu comme trahison à la classe, du premier de section, aux meilleurs résultats et à l'ambition d'une autre vie.

« Et je fus, à n'en pas douter, un "transfuge" dont le souci, plus ou moins permanent et plus ou moins conscient, aura été de mettre à distance sa classe d'origine, d'échapper au milieu social de son enfance et de son adolescence.¹¹⁴ »

De manière plus ou moins consciente, en se réfugiant dans les études, Bastien cherche à mettre à distance sa culture de classe qui lui fait dorénavant défaut, et dans laquelle le sport représente un pouvoir normatif dans la construction des genres et de la masculinité en particulier. Mais sans le savoir, et me précisant qu'il ne le réalise qu'après coup lors, il a déjà entamé depuis sa prime enfance ce parcours de distanciation. En effet, il m'explique avoir principalement fréquenté des enfants d'origine étrangère, qui forme alors son premier et dernier groupe d'amis avec qui il est encore proche. Plus tard, lors d'un repas de retrouvailles scolaires, il se rend compte que ceux-ci subissaient la stigmatisation que l'on réserve aux « étrangers » dans les villages (alsaciens ou non), et que, forts de leur propre expérience, ils le considéraient comme un des leurs, *un exclu comme nous*. Ce désir de s'expatrier, même sur place en fréquentant des personnes de cultures différentes, Bastien admet l'avoir jusque dans sa vie sentimentale, se rendant compte qu'il ne sort qu'avec des hommes d'origine étrangère.

Est-ce que t'as l'impression que cela t'as mis à part des gens de ta génération ? (le fait de se « réfugier » dans les études)

Ben, pendant un moment ouais. Pendant la... jusqu'à 22 ans ouais. Ouais, j'étais carrément euh... en décalage complet... J'étais en décalage complet... Mais je pense que mon excuse, ça a été euh enfin mon excuse, ça a été euh « je fais des études »...

Et avant que tu en fasses ?

Euh, avant c'était... jusqu'à 14-15 ans ça allait, je pense, mais après y a eu ce décalage, et après... Mais vraiment à partir de 14 ans, c'est là en fait... c'est en quatrième que j'ai commencé à être premier de la classe. Mais vraiment ça a coïncidé. Ca a été euh... voilà.

Avant t'étais un élève « moyen » alors ?

J'étais un bon élève, avec des amis euh... voilà. J'avais mon groupe d'amis et tout ça, machin, après y a eu ça... mais... J'avais un groupe en fait... j'avais un groupe où en fait, j'avais euh... y avait... Élisabeth, donc la fille avec qui je suis sorti après, Honorio, qui était un Espagnol, Joanna, qui était une Espagnole, et euh Maria, qui était une Portugaise. Donc en fait c'était... j'étais le seul français du groupe en fait...

114 Eribon D., *Op. Cit.*, 2014, p. 25

2.2.2 Le pouvoir de l'indicible

(...) et donc cette période-là... c'est la période où j'étais gros... et tout ça, machin... et c'est la période où j'ai été conformiste finalement... Où j'essayais d'être quelqu'un d'autre finalement, pas moi... Mais tout en ne sachant pas ce que j'étais... parce que personne me l'avait jamais dit... J'étais dans un flou... c'est-à-dire on me reprochait quelque chose euh... on me renvoyait à une image et je savais pas ce que c'était cette image. Et ça... je trouvais ça très pénible... C'est... C'est-à-dire que tu comprends pas...

Bastien s'enracine dans une posture de « décalage », réfugié dans les études et dans un groupe d'amis qui ne correspond pas aux standards des membres de son village, tentant malgré tout de se situer dans une identité qui ne suscite pas de questionnement, lui-même étant dépourvu de réponses. « Le silence sur soi apparaît comme un mode de défense et de préservation d'une identité personnelle et collective, une manière de s'enraciner au-delà du discours. Il absorbe toutes les questions, et donc toutes les menaces.¹¹⁵ »

Arrivé dans un lycée catholique, il tente de se faire une place dans une filière littéraire, où la présence majoritaire de filles lui permet à la fois de profiter de leur « bienveillance » caractéristique dans les récits de parcours gay, mais également transsexuels (Galia, 2017), les femmes et homosexuels trouvant sans nécessairement avoir besoin de s'affirmer en tant qu'identité stigmatisée, un point de chute dans le possible refus de l'arbitraire viril présent par exemple dans les jeux et études genrés. Cette présence majoritaire lui fournit également le moyen de former un couple hétérosexuel. Il sort avec une camarade de classe, d'origine espagnole, à partir de sa terminale. Mais les clichés ont la vie dure, et lors d'un voyage en Angleterre, Bastien se retrouve questionné par une fille populaire de sa classe, et ce de manière très directe, sur son identité sexuelle.

Un voyage en Angleterre... où euh je me souviens une fille m'a posé la question « est-ce que t'es pédé ? » Et alors euh... mmmh (rumine) moi je lui ai dit « et toi ? »...

À nouveau, Bastien est confronté au jugement extérieur, qu'il se prend de plein fouet, et en public de surcroît. Ayant ici trouvé la force de rétorquer à la violence inquisitrice de cette question, plus que déstabilisante pour celui qui ne savait quoi répondre au geste qui lui avait été adressé quelques années auparavant, Bastien réussit à se sortir de cette situation, en usant de l'humour, qui permet de distancier le tragique, en revanche, il se met toujours plus à l'écart du groupe et avoue passer un

115 Le Breton D., Op. Cit., 2015, p. 57

voyage plus que désagréable. L'identité assignée lui pose question, mais Bastien la dissocie de lui et s'isole dans sa vie sociale. Une fois conforté par la mise en couple avec une fille de sa classe, Élisabeth, il n'aura plus d'anecdote de la sorte à raconter. Sa quiétude est enfin acquise par les biais de la normalité (ou conformité pour reprendre ses termes). Car c'est bien de conformité qu'il s'agit, lorsque Bastien me raconte comment il s'est retrouvé en couple avec Élisabeth, il explique qu'il s'agissait en fait d'une relation « suggérée » par ses proches, et que sa volonté d'adhérer à une identité normative y a cédé.

(...) c'était plutôt un truc euh « vous allez bien ensemble euh vous allez vous marier un jour » et tout ça machin... Ben ouais, voilà, je me remets pas en question, et puis elle, je pense, pareil, et puis du coup, machin... Et... Et après euh... On s'entendait bien, c'était la bonne copine, mais en fait maintenant je m'en rends compte, que c'était une bonne copine et que c'était euh voilà. Juste... juste qu'on avait des relations sexuelles... voilà hein (sourire)

« Les forts coûts d'accès à l'identité homosexuelle par laquelle on est amené à (se) dire qu'on est homosexuel peuvent occasionner des stratégies de mise en coulisse des pratiques homosexuelles.¹¹⁶ »

Le pouvoir du discours s'inscrit dans ses pratiques et son corps, ce qu'il ne peut dire l'enferme, le tait, à grand renfort de silence. Bastien se construit une individualité conforme aux attentes qu'il a de lui-même et que les autres remettent en question. Le coût d'accès à lui-même est ici tellement fort et si peu balisé qu'il est même impossible pour Bastien d'y songer, cette éventualité est d'emblée mise à distance, en coulisse, voire effacée. Sans exemple ni consistance discursive positive, voire juste neutre, impossible d'être, d'accepter la stigmatisation. La réponse à celle-ci étant déjà peu maîtrisée encore.

Seule existence possible dans l'univers discursif dans lequel Bastien est encore immergé jusqu'alors, celle de l'*Arschficker* :

(...) on parlait absolument pas de ce genre de choses... Ça n'existait pas. Le seul mot en alsacien que mon père me disait toujours pour ça, c'était une insulte. Ce mot en alsacien, c'est une insulte. Ça en dit long sur euh la perception... Voilà. C'est-à-dire que le seul mot en alsacien pour décrire ça, c'est quand même ma langue maternelle, je parlais alsacien avec mes parents, c'est une insulte. Donc euh... ouais, j'avais absolument pas d'image euh...

116 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007 p. 183

Ce qualificatif renvoie à l'unique vision de l'être homosexuel, ici réduit à l'acte sexuel, soit à celui de la sodomie, et ne représente en rien ce qui reste de l'amour entre hommes. Identité-injure « faite nature », celle-ci n'est même pas envisageable pour Bastien, qui, tout en se posant quelques questions, ne trouve alors aucune réponse. Comment s'envisager dans une catégorie aussi réductrice que celle de l'*Arschficker*, elle-même représentée par des clichés dans sa représentation sociale, et par le dégoût dans sa représentation mentale ? Impossible d'exister lorsque sa possible affiliation identitaire est stigmatisée collectivement, et lorsque celle-ci est réduite à la sexualité, où le jeune homme évolue encore à tâtons. En couple à l'époque avec une jeune fille de sa classe, il avoue après coup n'avoir d'ailleurs plus aucun souvenir de leur expérience sexuelle, pourtant présente. Mais pour lui, avec le recul, cette expérience n'officialait nullement comme sexualité en soi.

Mais euh... après c'est pareil, je me suis souvent posé la question sur l'attraction pour les garçons. C'est-à-dire j'essaye de me poser la question « est-ce que j'étais attiré par les garçons ou pas ? » et en fait, je pense que j'ai pas la réponse parce que je... pense que je me le suis interdit tout simplement. Parce que je n'avais pas de sexualité... enfin, j'avais pas de sexualité homo, parce que ben... parce qu'elle existait pas.

L'impossibilité de s'envisager, sans modèle concret semble avoir provoquée en Bastien une impossibilité d'être, accompagnée d'un tiraillement constant, des questionnements perpétuellement sans réponse. Une sexualité inexistante, car une identité inexistante, non assumée, conforme aux attentes d'une société dont Bastien tend à vouloir se détacher progressivement.

2.2.3 Existence verbale, et physique

Et je pense que là, l'Angleterre, ça a été la découverte d'une certaine tolérance... Et d'un autre discours, parce que c'est pas du tout euh... Les mots existent et euh...

À la fin de ses études secondaires, à l'obtention du baccalauréat, Bastien en tant que très bon élève intègre une classe préparatoire. Désireux d'enseigner les langues étrangères, il décide de partir en Angleterre à la fin de sa prépa. Ce voyage, ou plutôt « retour » en Angleterre, comme je lui fais remarquer lors de l'entretien, est déterminant dans sa quête d'identité. Sans se l'avouer directement, Bastien est en proie à de forts tourments identitaires, cette « fuite » lui est révélatrice. Souvent évoquée dans les parcours homosexuels, l'idée de fuite coïncide également avec la posture de

transfuge incarnée par bon nombre d'entre eux (Chauvin, Lerch, 2003 ; Verdrager, 2007 ; Eribon, 2014 ; Louis, 2014 ; Goguel d'Allondans, 2017). S'il s'agit pour la plupart de fuite vers la ville, ici Bastien fuit vers un autre pays.

Autre pays, autre langue, autres mots : l'existence d'un vocabulaire potentiellement positif, tout du moins neutre quant aux questionnements de Bastien est une porte ouverte vers la voie de l'identification positive. La découverte d'un autre pays laisse une porte ouverte sur des possibilités de se dire de manière neutre (*homosexuel*) ou encore se désigner à travers ses groupes de pairs (en tant que *gay* dans la communauté LGBTI par exemple). Les anciennes formes d'identifications « par défaut » commencent d'ailleurs à disparaître à la suite de cette décision de départ. En premier lieu, sa petite amie décide de le quitter, trouvant cette idée de voyage « égoïste ». Bastien n'exprime pas avoir éprouvé quelque tristesse à l'égard de cette décision. En revanche, il prend le parti d'écarter sa mère de son départ en lui « interdisant » de l'accompagner à l'aéroport. Il demande alors à son père de l'y emmener, père avec qui il n'entretient pourtant pas de lien fort, et parle assez peu. Le modèle de ce dernier semble avoir failli en termes de virilité face à la soumission apparente qu'il a envers sa femme, ce qui a permis à Bastien de, contrairement à d'autres hommes présents dans cette recherche, ne pas se sentir forcément en porte-à-faux quant à son identité masculine.

La mère en revanche représente l'autorité ultime, c'est-à-dire l'*emprise*. Et Bastien choisit ce moment pour se détacher d'elle petit à petit, par vagues successives de « désenchantement » de l'image qu'il en entretient. Tout d'abord suite à son altercation avec le professeur de sport, il supplie alors sa mère de lui rédiger une dispense, ce qu'elle refuse net. Puis, il essaye progressivement d'atteindre une marge de manœuvre quant à son identité personnelle, en premier lieu indirectement, en reprenant les rênes de son corps, le rendant gros, mais aussi de son apparence, jouant des coudes avec une mère qui décide des codes vestimentaires de son fils jusqu'à ses seize ans, puis en s'installant après son baccalauréat à Strasbourg, où il choisit de travailler afin de se payer un appartement plutôt que de continuer à vivre au foyer parental. Bastien signe là sa volonté d'autonomie par rapport à une famille oppressante, et quand bien même il accepte tacitement cette oppression (par exemple en sortant avec Élisabeth, suivant les conseils de sa famille et, par extension, de la communauté villageoise).

Ainsi, il refuse à sa mère de l'accompagner pour son départ, prétextant ne pas vouloir être témoin d'effusion de sentiments. De manière presque initiatique, il prend le pas vers un nouveau lui, sans

forcément en être alors encore conscient. Pourtant, à peine arrivé depuis quelques semaines, il vit sa première expérience homosexuelle, dont il garde là par contre un souvenir impérissable.

Et donc euh... ben la première fois je m'en souviens, ben... ce genre de choses on s'en souvient hein... C'était dans une backroom, je me souviens très bien du mec, et tout ça machin, et...

Et comment tu l'as vécu ?

Ben écoute, je me souviens le mec... L'après, je me souviens être rentré à la maison, je marchais... je rentrais de boîte, j'habitais à Plymouth en... en Angleterre. Et euh... et euh... je me souviens... un état d'euphorie absolument total. De libération, de machin, de... pfff... Écoute, y avait du vent, c'était en novembre, il faisait doux, je me souviens il pleuvait... Y a... maintenant, j'adore ces nuits-là, quand il pleut il fait bon, ça reste associé à ça. Ah j'adore, ça... et ça... Et je me souviens d'une libération, j'étais, mais euh... voilà.

A contrario de son expérience hétérosexuelle, Bastien se souvient avec délectation de cette première fois, « état d'euphorie total », « libération », jusqu'à l'ambiance de cette nuit où il se trouve enfin. Il a alors vingt-deux ans, et l'Angleterre lui est une terre promise où le champ des possibles prend une autre dimension, où l'identification positive à une sexualité est possible. L'Angleterre dépénalise l'homosexualité masculine par le Sexual Offences Act en 1967, c'est-à-dire des années avant la France, et le panel du vocabulaire lié à cette identité s'est déjà diversifié. Le qualificatif « gay » ne revêt pas la même acception en France qu'en Angleterre, où il est adopté reconnu, et relativement neutre. Ce pays offre ainsi à Bastien la possibilité d'être dans un discours qui n'est plus stigmatisant, qui n'est plus celui de sa communauté d'origine, celle de l'*Arschficker* : *les mots existent (...)*.

« Si pour les uns, la communauté permet à la fois, de construire son identité en comprenant qu'on est pas seul au monde, d'être soi-même et de rencontrer des gens comme nulle part ailleurs, pour les autres, elle peut aller jusqu'à créer des problèmes identitaires, soit parce qu'on ne s'y reconnaît pas, soit parce qu'on n'y trouve pas de place et qu'on s'y sent, par conséquent, déplacé ou, en tout cas, limité.¹¹⁷ »

Une fois dans un autre pays, une autre communauté, tant sociale que discursive, Bastien peut commencer à se délimiter, à la fois ne pas se restreindre, mais aussi commencer à se recréer en cherchant les limites de soi, à travers une expérience identitaire qu'il n'a pas encore vécue, celle des choix pour soi et par soi. À partir de cette première expérience homosexuelle, à laquelle il ne

117 *Ibid.*, p. 251

connaissait strictement rien admet-il, et à une époque des prémices du safe-sex, il n'aura plus jamais d'expérience hétérosexuelle. En revanche, le positionnement en tant qu'homosexuel reste encore caduque. Bastien n'est pas prêt à assumer cette part de sa vie, et indirectement le renvoi à la sexualité obligatoire qui s'y joint.

Ben en fait en Angleterre j'avais scindé le truc en deux. J'avais euh... le monde professionnel et social... à qui je le disais pas. Et j'avais... euh j'avais découvert des copains gay, et euh le milieu gay. Donc là euh... là j'assu... là y avait pas à... y avait pas à dire. Et... j'avais vraiment longtemps scindé les deux choses. Très longtemps dans ma tête.

Il ne parle qu'à une personne de sa découverte de l'identité homosexuelle comme étant sienne, une amie de lycée. Le choix de cet interlocutrice privilégiée ne se fait pas au hasard, Bastien explique en premier lieu que cette jeune fille venait de Paris, ce qui signifiait pour le villageois alsacien qu'elle était forcément tributaire d'une ouverture d'esprit due à cette origine, mais aussi et surtout, le fait que cette fille s'était confiée à lui concernant une tentative de suicide qu'elle avait faite. Confiance dont le poids identitaire fort permet à Bastien de se dire qu'une personne en proie à de tels doutes sur elle-même est à même de le comprendre. Lui aussi venait finalement de réaliser sa « tentative de vivre » (Le Breton, 2005).

La jeune fille sollicitée appelle Bastien à la suite de cette lettre, lui exprimant son soutien, voire le « surréalisme » de cette situation à partir d'un *Mais t'es con* lâché au bout du fil. Elle lui confirme alors que cela n'a aucune incidence sur l'affection qu'elle lui porte. Bastien garde ce secret entre eux seuls pendant des années durant, privilégiant une « double vie » confortable à ses questionnements et son identité encore floue à ce moment.

2.2.4 « Double vie »

Mais parce que j'aimais bien aussi... ce côté mystérieux. Ce côté d'avoir une double vie, ça me plaisait bien aussi.

L'Angleterre offre à Bastien un terrain géographique et discursif où il peut user des rôles à sa guise. À l'instar de ce que Goffman appelle « identité réelle et identité virtuelle » (Goffman, 1979),

Bastien excelle dans l'art de se mouvoir dans deux vies distinctes qu'il entretient avec délectation. Le mystère qui plane autour de lui, lui permet ainsi d'évoluer à sa guise dans une identité qu'il sait stigmatisée, et qu'il vaut mieux garder sous le sceau du secret (un secret « inavouable »), ne l'assumant que dans le groupe d'initiés que constitue la communauté gay, tandis que dans son milieu professionnel, il continue d'incarner Bastien, étudiant en langues. Ce jeu entre identités reflète tout autant la capacité pour Bastien de protéger sa face aux yeux d'une vision sociétale qu'il sait encore assez fermée à l'époque, qu'il peut exprimer un désarroi quant à l'affirmation de soi. Que peut-on considérer comme réel et virtuel dans ce jeu où lui-même n'arrive pas à (s') exprimer ?

De laisser... planer le doute ?

Voilà. De pouvoir... Et puis y avait toujours ce truc de... j'ai pas envie de le dire. J'ai pas envie de le dire. Et puis quelque part c'est sympa... d'avoir une double vie.

J'ai pas envie de le dire, voilà une affirmation qui fonctionne à bien des niveaux pour Bastien. Tout d'abord parce que dans son milieu familial, le non-dit est constant, aujourd'hui encore, lorsque Bastien évoque la question de son homosexualité vis-à-vis de ses parents, il dira qu'elle n'est pas *oralisée*, sa mère n'ayant jamais exprimé clairement la reconnaissance identitaire de son fils, quand bien même il est désormais en couple depuis presque une vingtaine d'années.

Parce que, elle... ma mère est venue à la maison et mon copain était là, parce qu'elle savait qu'on vivait ensemble, donc pendant dix-sept ans elle fait comme si on ne vit pas ensemble... Et là, elle a... ça n'a jamais été « oralisé » si tu veux. Encore là, à ce jour-là, ça n'a jamais été oralisé... D'ailleurs ma mère... ma mère ne l'appelle... enfin... elle lui parle très bien, ça se passe très bien, elle l'aime bien et tout ça, machin. Mais elle dira jamais « ton ami », « ton copain », « ton partenaire », elle dit rien. Elle dit Lotfi, c'est son prénom, elle dit Lotfi. Elle dit rien du tout... c'est-à-dire qu'elle ne pose pas de question sur la relation. Et mon père non plus hein. C'est-à-dire rien, rien du tout. Ça existe, mais je n'en parle pas.

Et Bastien de suivre cet adage, une fois la découverte de sa sexualité, qui désormais existe, il n'en parle malgré tout pas. Un lourd silence entoure sa vie privée, dans laquelle il ne manque pas de se découvrir et de s'épanouir. Mais sa vie professionnelle ne doit en aucun cas être entaché. Lors de ce séjour en Angleterre, il perd une trentaine de kilos, rompant définitivement avec son ancien lui, et ce sans le chercher. Une fois dans ce « nouveau » corps, il tombe même dans un excès inverse, s'étant « relâché » toutes ces années en abandonnant son corps qui l'isole de lui-même, mais également des proches qui ne l'étaient finalement pas tant que ça, Bastien se découvre une nouvelle

identité corporelle, dans laquelle il cherche à ne plus jamais ressembler à qui il a été, quitte à avouer qu'il sombre quasiment dans l'anorexie pendant les années suivant cette perte significative de poids. Aujourd'hui, j'ai lors de l'entretien devant moi un homme svelte et bien sur lui, dont beaucoup pourraient envier l'apparente santé. Le bouclier est tombé, et Bastien cherche alors à faire corps avec lui-même, pour un corps qui justement lui apporte désormais pleine satisfaction.

Jusqu'à la rencontre avec son actuel compagnon, Bastien oscille entre deux vies, celle, rangée du futur professeur, et celle de son soi homosexuel. Quitte à être réduit à une sexualité, il se contente de sa pratique, la dissociant du « rôle » qu'il incarne au quotidien. C'est bien parce qu'il grandit et se meut avec une stigmatisation qui plonge l'être homosexuel dans une identité purement liée au sexe que Bastien choisit de ne pas s'identifier ostensiblement comme tel. Il l'exprime en titre de ce chapitre, Bastien ne veut pas être réduit à une pratique, ou alors en la concevant dans ce cas comme seul « moment » d'existence de sa sexualité, celle-ci faisant part de son identité, mais pas le tout. Il se prononce tout au long de son récit sur ces injonctions à dire qui l'on est liées à la condition des homosexuels, et les refuse en bloc. Ni Gay Pride ni coming out pour cet homme qui se définit avant tout comme « Bastien ». La réduction de son statut de gay à une identité pleinement homosexuelle lui est insupportable, et sans doute due à son rapport avec les termes et définitions auxquelles il a été confronté jusqu'alors.

J'avais peur, j'avais peur. Ben oui... j'avais peur de ça. Et du jugement d'autrui, je pense que c'est ça qui me faisait euh... Qu'ils me voient d'un autre œil. A la limite qu'ils m'aient pas je m'en fiche, mais je me disais les gens que j'aimais bien, j'aurais pas voulu qu'ils me regardent différemment... Comme l'arschficker ou... je sais pas, voilà. Ça, je voulais pas... C'est plutôt ça, j'avais peur de ça. Tu vois euh le fait de changer de catégorie, de ne plus être Bastien. Et ça, ça m'aurait emmerdé un petit peu, mais bon... Et je me suis rendu euh... Moi je voulais pas être réduit à ça. Parce que malheureusement dans la construction euh... parce que, quand même euh... dans la construction... de l'identité et du genre euh on te réduit quand même à ça. La plupart des gens euh... si on te dit « Bastien, c'est qui ? » « Ben c'est le prof euh gay ou machin » enfin, tu vois...

Il attend la rencontre avec son actuel compagnon pour s'affirmer ou du moins ne plus « se cacher », car l'affirmation en tant que telle reste pour lui une réduction, un possible « changement de catégorie » qui lui est insupportable. Bastien choisit alors jusqu'à ses trente et un ans de ne pas se défendre en ne se laissant pas attaquer. La façade qu'il offre au monde social et professionnel dans

lequel il se meut est une face choisie, et ce de longue date, Bastien ayant finalement passé plus de temps en tant que tel qu'en tant que possible *Arschficker* .

La manière de se présenter, de mettre à distance son possible stigmaté et surtout le désarroi ou le jugement qu'il pourrait entraîner, place Bastien dans toutes sortes de stratégies de mise en scène de soi. Tout d'abord dans l'entretien d'une « double vie » dans laquelle le professeur sérieux diplômé de grandes écoles croise un homme en proie à des conduites sexuelles risquées, en particulier à une époque (années 90) où les dangers du sida menacent de plein fouet toute la communauté. Sorte de sursaut identitaire pour faire vivre de manière exacerbée l'espace d'un « rapport » une identité jusque là tue, mise à mal, voire mise à mort. Bastien assume avoir pris des risques lors de relations sexuelles multiples, tout en se délectant d'avoir pu jouer sur ces deux tableaux pendant des années.

La sexua... l'homosexualité c'est réduit à... la sexualité. C'est-à-dire y a un... la phase peut-être... je sais pas, au début de l'homosexualité euh... tu te dis « ben finalement mon homosexualité, c'est je baise avec des hommes », mais c'est peut-être pas que ça. Et je me rends compte maintenant qu'être homosexuel c'est pas que... déjà c'est pas ce qui a de plus important... Mais c'est pas que... euh baiser avec des hommes, c'est autre chose, tu vois. Et ça je me dis, ben... il m'a fallu du temps... pour le découvrir... Avant de sortir de ça parce que... et puis parce qu'avant je scindais tout... On m'avait toujours dit, j'avais pas de représentation, une représentation que j'avais c'était négatif tu vois, forcément...

Une anecdote qu'il relate sur son service militaire est des plus intéressantes concernant son rapport au discours et à l'ambivalence qu'il entretient vis-à-vis de lui-même. Scindé entre une identité extérieure et intérieure, son attitude relate ici d'un premier mouvement de rassemblement entre pratique sexuelle et pratique « culturelle », refusant alors de réduire l'homosexualité au simple fait de « baiser avec des hommes ».

Revenant en France en 1994, il est appelé pour le service obligatoire encore en vigueur à l'époque l'année qui suit. Placé en raison de sa situation professionnelle plutôt « élevée » dans le service de l'armée de l'air, il se retrouve dans une chambre avec deux autres hommes. Leur première nuit ensemble les enjoint à faire la conversation, mais que dire lorsqu'on doit taire une partie de soi ? Le début d'une volonté de se dire fait alors irruption dans l'esprit de Bastien, mais afin de ne pas prendre trop de risques pour soi, en particulier dans un milieu réputé à l'esprit assez viriliste (l'armée), il use d'une fine stratégie lui permettant d'en dire ni trop, ni trop peu, mais refusant cette fois le silence.

Le service militaire... où j'ai en fait rencontré deux gays... qui étaient dans ma chambre, le hasard. Et là tout de suite on a pas eu besoin de le dire, on a été... voilà. Et là on a parlé euh... et c'est resté des copains hein. Ben en fait j'avais... En fait j'avais un gars qui s'appelait Cédric... qui était D.J. (rire) Donc bon... euh... et Jean-Thomas, qui était avocat... Et en fait... parce qu'en fait j'ai fait mon service dans l'armée de l'air, et dans l'armée de l'air, c'est souvent des gens qui ont fait des études... et qui ont un job. Ils sont souvent ensemble, donc je pense que c'est une chance euh si tu veux de ce côté-là. Et on s'est retrouvés ensemble, et euh... En fait, on parlait de boîtes, parce qu'après quand je suis revenu d'Angleterre en 94, j'avais eu l'agrégation en 95, et donc euh... à ce moment là je sortais beaucoup au Warning à Strasbourg, je sais pas si t'en as entendu parler, qui était une institution... Et en fait, c'était... une boîte qui était un peu... pas estampillé gay, mais qui était... tout au début de la musique techno. Tu vois, de la house et tout ça, machin. Au début, c'était quand même euh très underground euh y avait que des gens alternatifs, enfin... habillés en noir un peu euh tous les gens qui étaient un peu dans ce côté euh « on a une vie secrète » un peu, machin euh... Donc moi je sortais énormément là-bas. Et puis y a ce D.J. qui me fait « mais tu sors où ? Ah, t'es à Strasbourg, mais tu sors où ? » Et moi je lui dis... je lui fais « au Warning ». Il me fait « ah ouais OK, c'est bon, j'ai compris. » Et moi, ça me posait plus de problèmes, parce que j'avais eu ce truc en Angleterre, et le troisième il fait « ah ouais, moi je connais le Warning à Strasbourg aussi » et après on a passé euh, c'était vraiment excellent et donc euh voilà...

À travers l'évocation de la boîte « gay », secrète, du Warning, Bastien use de la stratégie du secret d'« initié » :

« Troisièmement, il y a ce qu'on pourrait appeler les secrets d'« initiés ». Ce sont ceux dont la possession marque l'appartenance d'un individu à un groupe et contribue à ce que le groupe se sente distinct et différent de ceux qui ne sont pas « dans le secret ». (...) Évidemment, les secrets stratégiques et/ou inavouables font d'excellents secrets d'initiés (...).¹¹⁸ »

Dans une institution militaire, se livrer en tant qu'homosexuel à ses camarades de chambre est un risque élevé pour sa condition identitaire. Ici, le risque qu'il prend de délivrer ce secret « inavouable » est finalement minimisé, car seuls les connaisseurs, les membres du même « groupe », peuvent savoir de quoi il en retourne de ce que représente cette « institution » pour ceux qui la fréquentent. Bastien, revenu de son expérience d'Angleterre, plus sûr de lui, se retrouve alors dans une situation où par un drôle de concours de circonstances, ses deux camarades de chambre s'avèrent initiés du lieu, donc en quelque sorte complices, initiés de cette « vie secrète » qu'évoque

118 Goffman E., *La mise en scène de la vie quotidienne, 1. La présentation de soi*, Le sens commun, Minuit, 2015, pp. 138-139

Bastien. De ce fait, ils n'ont « pas eu besoin de le dire » ou plutôt de se dire leur appartenance à la même « équipe » (Goffman, 2015), équipe avec laquelle il continue aujourd'hui d'entretenir des rapports amicaux. Son expérience du service militaire n'en devient que plus plaisante et Bastien n'évoque rien de négatif quant à cette institution, contrairement au contexte sportif par exemple.

« Le secret transforme un savoir en privilège. Le silence qui lui est associé est un pouvoir, une mise à distance de l'autre qui l'ignore sans même savoir qu'il existe, ou bien au contraire qui cherche à se l'approprier ayant eu vent de son existence.¹¹⁹ »

La nomination en tant qu'identité sexuelle est superficielle, la connaissance du lieu étant suffisante et en disant assez long sur ceux qui la possèdent. Le savoir est pouvoir, mais ici, autant pouvoir de révéler que de dissimuler, un non habitué au lieu aurait juste pu rétorquer qu'il ne connaît pas l'endroit, celui-ci étant réputé pour abriter des « vies secrètes », et la face de Bastien sauve. C'est également par le biais d'une discussion autour de la boîte « Warning » qu'il est amené à rencontrer ma collègue et de ce fait à participer à cette recherche. Véritable « entrée » pour initiés dans l'univers du discours gay, la méconnaissance du lieu renvoie tout ignorant au vide du silence, de celui qui ne sait que dire de ce(ux) qu'il ne connaît pas.

2.2.5 Je(ux) d'identité(s) : échapper à la réduction identitaire

À partir du moment où je suis sorti avec ce mec en Angleterre, très vite, j'ai apprécié d'être gay. Après y avait le côté encore que... je peux pas le dire aux autres parce qu'ils vont peut être pas m'accepter et tout ça, machin. Mais ma vie gay, j'ai toujours apprécié ma vie gay.

Aujourd'hui, Bastien est en couple depuis dix-sept ans avec un homme d'origine arabe, lui-même ayant subi les assauts d'une sexualité réprimée par sa culture d'origine. Ils se sont installés dans une maison à la campagne et depuis cette « mise en couple », il avoue être beaucoup plus sûr de lui par rapport à son identité gay tout en continuant de refuser qu'elle soit un tout le concernant. Après avoir passé des années de silence sur celle-ci, puis encore des années de mise en coulisse (car elle était dite, mais seulement dans des cadres initiés), il assume aujourd'hui cette part de lui-même,

119 Le Breton D., *Op. Cit.* 2015, p. 132

ayant même passé le cap du PACS avec son conjoint. Sa « vie gay » a pris le dessus en termes de bénéfices que celle qu'il entretenait finalement bien plus pour les autres que pour lui-même.

« L'identité homosexuelle fonctionne comme un véritable stimulateur d'activité qui met à l'épreuve, voire à rude épreuve, et ceci à longueur de vie, le sens critique des personnes afin d'examiner ce qu'il convient de faire dans la vie et de sa vie.¹²⁰ »

La question du discours reste néanmoins prépondérante dans le récit que Bastien fait de lui-même. Tout d'abord concernant sa vie sentimentale, il dit refuser radicalement des termes hétéronormatifs connotés à la situation de couple. Il appelle Lotfi « mon copain » par exemple, et ce dans ce terme unique, le préférant à « chéri », « homme », etc. Dans la même lancée, il refuse en bloc la nécessité du coming-out, qu'il estime n'être qu'un impératif hétérosexuel. De plus en plus, il met l'hétérosexualité en porte-à-faux, lui trouvant une nécessité mal placée de se mettre en entrepreneurs de morale, jugeant ça et là les pratiques de chacun sous un prétexte de normalité, sous couvert de jugement, d'homophobie, voire de racisme.

Y a une nana au lycée... quand j'étais encore au lycée en 2010, qui m'a dit « t'as rien trouvé d'autre qu'un Arabe ? »... Alors là j'ai eu une réponse, mais j'avais déjà de la répartie, je lui fais euh, c'est un peu trash, je lui avais dit euh « ouais, en plus il baise super bien » (rire) je lui avais dit euh je lui avais répondu ça. Parce que je lui avais dit « ta question est tellement conne, que je vais te donner une réponse idiote ». Nan, mais dans ce cas-là, faut y aller hein... Je déteste ça... En anglais, on appelle ça « les godys-godys », tu sais les gens qui sont toujours bien euh tout ça, machin... Toujours euh nanana... Je supporte pas... Et après si tu veux, très vite euh... le fait d'être différent... c'est presque devenu euh une façon de vivre. C'est-à-dire que... je supporte pas d'être comme les hétéros euh... surtout pas euh hétéro de base. Parce que maintenant moi je le dis aussi à mes collègues « ouais, vous êtes hétéros de base » tu vois, aussi... Je veux pas... C'est-à-dire que maintenant je me dis que c'est super bien d'être gay.

Bastien retourne le stigmaté adressé par un subtil jeu de réponse qu'il adore et qui lui faisait encore défaut lors de la remarque faite par ce professeur de sport pendant sa jeunesse. Se sachant en proie à des stigmates sur son orientation sexuelle, il choisit de les affirmer plutôt que de les taire, d'autant plus lorsqu'il s'estime être dans une situation où c'est l'autre qui se fait remarquer par des propos déplacés. Il est d'ailleurs désormais très sensible aux remarques qui pourraient être faites maintenant qu'il est lui-même professeur, rien ne lui ferait plus de mal que de se confondre malgré lui avec une situation qu'il a subi, voire des personnes qu'il dénigre aujourd'hui. L'influence que certains pouvaient avoir lors de sa jeunesse a disparu au profit d'un Bastien qui s'assume toujours

120 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 315

plus. Mais cette « construction » ne s'est pas faite sans enjeu et sans travers. Bastien est passé par de nombreux tourments avant d'arriver à assumer une part de lui-même et surtout de l'assumer aux yeux des autres. Aujourd'hui, il se défend de tout discrédit possible en usant de malice et d'impertinence, tournant en dérision les juges se faisant son propre avocat.

« La division en mondes “intérieur” et “extérieur” chez le sujet constitue une bordure et une frontière maintenues par un fil ténu à des fins de régulation et de contrôle sociaux. La frontière entre l'intérieur et l'extérieur se confond lorsque les excréments passent de l'intérieur à l'extérieur, et que cette fonction d'excrétion devient, pour ainsi dire, le modèle pour les autres processus de différenciation de l'identité. C'est en fait le mode sur lequel les Autres deviennent de la merde.¹²¹ »

De plus en plus, Bastien se rend compte du caractère « basique » des détenteurs de la norme. Il refuse en bloc les clichés qui sont affiliés à son orientation sexuelle (bon goût, pratiques spécifiques comme la décoration ou le jardinage...). Si Bastien refuse de s'y voir réduit, il a aujourd'hui acquis une expérience de vie suffisante pour se jouer des clichés qui pourraient lui être associés et ne plus les vivre comme des sentences négatives. Par exemple, lors de sa dernière installation à la campagne, il apprécie entretenir de bons rapports avec ses voisines alsaciennes âgées, notamment à cause de l'opportunité qui s'offre à lui de parler alsacien, mais en vertu de son association au calme.

Alors que moi, ce qui est marrant, les vieilles voisines qu'on a... elles m'ont demandé « est-ce que vous parlez alsacien ? » Et quand je dis... En fait, c'était ça leur préoccupation... et après je pense qu'elles se disent « finalement c'est bien... c'est des homos, y aura pas de gosses, ils foutent pas le bordel » euh... c'est toujours mieux qu'une famille turque ou... et puis euh... ça aurait pu être une famille turque... Y en a qui m'ont dit euh « j'avais peur que ce soit des Turcs avec des enfants »...

Les clichés peuvent parfois jouer en faveur de ceux qui les reçoivent en comparaison à d'autres stigmatisés. La hiérarchie du stigmate et ses limites ont des frontières ténues, ici dans ce dernier village, Bastien et son compagnon se voient bien accueillis, et leur mode de vie reconnu (ils ont gagné un concours floral de décoration de jardin), une précédente expérience qui les a contraint à réaliser la haine et l'homophobie qui persistent dans certains villages alsaciens.

Et ça, c'était de l'homophobie hein, pareil... pas assumée. C'est-à-dire je te crève les pneus euh je te fais des trucs comme ça, et c'était en ville hein. Dans une résidence bien machin, des Français bien machin, lui il était ancien militaire euh elle je sais pas où elle travaillait... dans une crèche en plus (rire) elle travaillait. Et là euh... et les voisins

121 Butler J., *Op. Cit.*, 2005, p. 255

nous ont quand même défendu, tu vois, tout le monde... enfin ils n'en voulaient pas qu'à nous hein... parce qu'il y avait une vieille dame euh... ils faisaient chier tout le monde... Enfin... Et euh... et ça, c'était euh... Mais après, on savait qu'on allait partir, donc ça... ça nous a fait chier quand même pendant deux ans, mais après euh... Après c'est difficile de savoir, est-ce que c'était parce qu'on était homos ou parce que mon copain était euh marocain... d'origine euh... ça devait être les deux à mon avis... parce que... disons je crois que les gens qui sont racistes ils aiment pas trop les homos non plus... C'est un package (rires)...

La première « rencontre » officielle que Bastien fait avec l'homophobie se a lieu dans le cadre de son installation avec son petit ami, jusque là, son identité sexuelle étant tue, il n'avait jamais directement été confronté à un soi insulté, stigmatisé. Le parcours de vie et la force de caractère aidant, Bastien ne considère pas cette expérience comme de radicalement négatif, mais bien comme une conséquence incontournable de la fermeture d'esprit de certains. Au contraire, il en joue, en se servant de la loi pour répondre à la menace tout en se protégeant. Bastien me raconte qu'une fois lorsqu'il était au volant, victime d'un accident, il avait été pris à parti par celui qui lui était rentré dedans en se faisant traiter de « sale pédé ». Bastien rétorque immédiatement qu'il s'agit d'une insulte homophobe et qu'il va porter plainte, puis me raconte en souriant à quel point son interlocuteur change radicalement de ton, s'excuse, voire le supplie de ne pas porter plainte.

La reconnaissance des droits des homosexuels donne à Bastien la possibilité de se mouvoir dans une identité qu'il sait stigmatisée, mais défendue par des lois. Quand bien même il ne va pas porter plainte à la suite de cette altercation, il se sait protégé, mais contrairement à certains groupes de stigmatisés, il refuse de s'affilier directement avec aux mouvements militants gay par exemple. De par sa vie riche en rencontres et en stratégies d'être soi, Bastien joue et se joue des identités, refuse la réduction, l'affiliation systématique à sa pratique sexuelle.

« Il n'est en effet pas difficile d'imaginer que plus le capital social d'une personne est élevé dans son ensemble, plus le réseau homosexuel lui apparaît comme secondaire au regard de l'ensemble de ses relations sociales, plus sa sociabilité est mixte et moins l'identité gaie ou lesbienne est vécue par elle comme principale au regard d'autres identités personnelles ou statutaires comme l'identité professionnelle ou dynastique.¹²² »

A la limite, qu'ils m'aient pas je m'en fiche, mais je me disais les gens que j'aimais bien, j'aurais pas voulu qu'ils me regardent différemment... Comme l'arschficker ou... je sais pas, voilà. Ça, je voulais pas... C'est plutôt ça, j'avais peur de ça. Tu vois euh le fait de changer de catégorie, de ne plus être Bastien.

122 Chauvin S., Lerch A., *Op. Cit.*, p. 103

Tout au long de son récit, Bastien refuse l'assignation systématique à sa sexualité. Il attend trente et un ans pour assumer sa personne, lors de sa mise en couple, qui officialise sa préférence sentimentale, mais désire être plus que juste une pratique, à l'instar de sa relation actuelle. De ce fait, il refuse par exemple de s'affilier aux mouvements LGBTI, associatifs ou politiques, mais également comme nous le verrons un peu plus bas, au coming-out, « monté en identité » (Verdrager, 2007) quasi indissociable du parcours homosexuel. Bastien se joue des définitions de soi, à la fois en répondant de manière provocatrice aux accusations homophobes, tout en cachant cette identité, préférant celle de professeur, ou de Bastien tout simplement.

Parce que malheureusement dans la construction euh... parce que, quand même euh... dans la construction... de l'identité et du genre euh on te réduit quand même à ça. La plupart des gens euh... si on te dit « Bastien, c'est qui ? » « Ben c'est le prof euh gay ou machin » enfin, tu vois...

La découverte de son identité homosexuelle nécessite comme nous l'avons vu bien des stratégies à la fois envers soi et les autres, qui rappellent à la fois à l'analogie théâtrale de Goffman dans *La mise en scène de la vie quotidienne*, et peut également s'apparenter dans sa pratique aux différentes formes de jeux élaborées par Caillois dans son ouvrage *Les jeux et les hommes*. Du combat (*agon*) à l'encontre d'une identité ou d'un stigmaté auquel on refuse de se voir associé, à l'*aléa* de sa découverte pour finalement possiblement se perdre dans le vertige (*ilinx*) qu'offre un nouveau terrain d'existence, cède enfin à la pleine possession de ces propositions de soi, et donc la possibilité d'user de masques (*mimicry*) divers pour se (re) définir à chaque situation rencontrée, selon le cadre et les interlocuteurs en présence (Caillois, 2009). Bastien semble s'être mû à travers ces quatre formes de jeux, bel et bien identitaires, dans ce qu'ils lui ont offert comme proposition d'être, et ce autant dans le divertissement que dans le risque.

« C'est bien dans le discours que pouvoir et savoir viennent s'articuler. Et pour cette raison même, il faut concevoir le discours comme une série de segments discontinus, dont la fonction tactique n'est ni uniforme ni stable. Plus précisément, il ne faut pas imaginer un monde du discours partagé entre le discours reçu et le discours exclu ou entre le discours dominant et celui qui est dominé ; mais comme une multiplicité d'éléments discursifs qui peuvent jouer dans des stratégies diverses.¹²³ »

L'intérêt principal de Bastien est de ne pas se voir réduit à un statut, celui d'homosexuel, qui primerait sur son identité fondamentale d'être lui, un homme avant tout. Passé malgré tout au-delà

123 Foucault M., *Op. Cit.*, 1976, p. 133

d'un bon nombre d'insultes, à contrario de nombres d'autres hommes interrogés ici, c'est bel et bien le silence qui l'a mis en porte-à-faux, mais qu'il respecte tacitement, y faisant lui-même appel. Un silence de son corps et de son esprit des années durant, car se dire signifie se réduire. Bastien revêt un discours protéiforme qui s'adapte en fonction de chaque cadre d'expérience, où certains recevront affirmation tandis que d'autres mépris, ou encore un discours empli de secret dont seuls les initiés reconnaîtront la portée identitaire. C'est en ce sens que la symbolique du coming-out en tant que discours standardisé et commun de l'identité homosexuelle est radicalement refusée par Bastien, bien plus à l'aise avec les jeux du discours, et les possibilités que la pratique de langues diverses lui offre.

En effet, tout au long du récit, Bastien oscille entre termes alsaciens, français et anglais pour parler de l'homosexualité et de ses afférents. Preuve ultime qu'il n'existe pas pour lui une définition unique de cette expérience, mais bien un truchement de plusieurs discours sur soi par les autres, repris par soi pour les autres et pour soi, le tout dans un savant mélange entre affirmation et rétention, de ce que les autres exigent de soi et de ce que l'on accepte de donner de par de soi, et ce dans les termes les plus adéquats possible.

(...) comme je t'ai dit je voulais jamais faire cette démarche-là, je me suis toujours dit « j'ai pas envie de faire un coming-out, j'ai pas envie, c'est de la merde » parce que je trouve c'est un truc vraiment d'hétéro... pour le coup. Histoire de faire culpabiliser, « il faut faire ton coming-out... C'est pas bien » et les gens qui me posent euh « t'as fait ton coming-out ? » « et toi ? » j'ai pas de coming-out à personne. J'ai pas de coming-out à faire à personne. Je suis moi avant tout.

2.3 Fred

Je ressemblais à personne, personne me ressemblait

L'identité a ceci de particulier qu'elle réunit au sein d'un même terme la différence et le semblable, délimitant les bornes de la définition que l'on peut se donner, à une déjà établie par un groupe plus élargi. Dans le cas de l'homosexualité, le terme d'identité peut prêter parfois à confusion dans ce qu'elle explicite ou délimite, tantôt pour s'affirmer dans une identité militante, tantôt sexuelle, ou encore stigmatisante, elle ne définit pourtant pas la totalité de l'expérience identitaire « réelle » qui est en jeu et le pouvoir du discours qu'elle contient.

« Le terme identité contient une contradiction puisqu'il signifie à la fois ce qui est semblable, identique (idem), et ce qui est différent, ce qui se singularise. Cette dynamique contradictoire est au coeur des processus identitaires. L'individu se définit toujours et de façon indissociable par rapport aux autres et par rapport à lui-même.¹²⁴ »

Fred, à travers son parcours particulier, est en quête d'une identité jamais assurée, souvent reliée à la sexualité, mais également à sa sociabilité. Son cheminement est balisé d'étapes « identitaires », qui, à l'instar de rites de passages, constituent les marches d'un mont personnel qu'il ne cesse de gravir, en proie à de nombreux doutes et questionnements.

Fred est un jeune homme de vingt-neuf ans lors de notre entretien, sur le point de se marier avec son conjoint et en train de passer le concours pour être instituteur, il est plutôt jovial et d'un air presque « candide ». Son parcours rural est particulier dans le sens où il n'en est pas vraiment originaire, son enfance commence brièvement en ville, puis il déménage deux fois avec ses parents, à chaque fois pour une commune plus petite. La majeure partie de son enfance se fait donc dans un petit village aux alentours de Strasbourg. Entouré d'une grande soeur et d'un petit frère, sa place du « milieu » est aussi délicate à assumer qu'elle s'étend jusqu'à ses relations sociales. Outre son identité homosexuelle, Fred est hanté par une quête du semblable permanente, il ne sait jamais où se positionner, toujours « entre-deux » comme par extension à sa position dans sa fratrie.

124 De Gaulejac V., Op. Cit., 2015, p. 81

2.3.1 Rencontre avec la « norme »

(...) pendant.. longtemps j'étais caché.. de moi-même, enfin.. j'étais pas la personne que je devais être.

Fred affirme d'emblée avoir grandi dans une famille où l'homosexualité n'est « qu'à moitié » taboue, c'est-à-dire qu'elle n'est pas ostentatoirement condamnée par ses parents dans le discours qu'ils exercent à ce propos, mais une série de petits faits la rendent malgré tout lisiblement discréditée.

En première étape de sa « découverte » de l'homosexualité, il m'évoque un voyage en Italie réalisé lorsqu'il avait sept ans avec sa marraine. Ce voyage se précède d'une scène importante, la découverte d'un clip de l'artiste Georges Michael, *Outside*. Dans ce clip, Georges Michael, après des années de silence sur sa sexualité, affirme haut et fort son homosexualité, et ce à travers des images choc rappelant une arrestation dont il avait fait récemment l'objet pour rapports sexuels en public. Cette affaire avait amené l'artiste à révéler malgré lui son attirance pour les hommes du fait qu'il avait été surpris avec un. Fred, émerveillé devant le clip, voit sa mère éteindre subitement la télévision. Il interprète ce geste comme étant préventif, mais parle également de « violence ». Encore enfant, il se cadre sur les intentions de sa mère, et se braque donc contre l'artiste. Pourtant, lors du voyage en Italie, sa marraine n'écoute que l'artiste en question tout au long du trajet. Un échange entre eux à propos de la musique aboutit alors à un échange sur la question de l'homosexualité, elle-même se rendant chez son frère, vivant alors avec un homme.

Non, on parle de la musique, et moi je lui dis « ah moi j'aime pas euh j'aime pas trop ». C'était pas vrai, j'adorais ce que j'entendais euh c'est.. Et elle me fait « ah mais pourquoi ? » « Ben parce que dans son clip y a un homme qui embrasse un homme ». Ce que je ne savais pas c'est que là où on se rendait, c'était chez le compagnon du père de son mari. (sourire) À cette époque je savais pas du tout que je fréquentais déjà des homosexuels, et que.. son frère, à ma marraine, était homosexuel, enfin.. pour elle c'était euh l'homosexualité, bien sûr. L'évidence quoi. Et moi je lui sors ça (rire).. alors que je vais rencontrer euh.. elle me disait « bon il faut pas faire de bêtises euh et puis c'est pas.. c'est pas un drame », donc elle me l'a expliqué tout simplement euh.. « Mais non, tu sais euh.. y a des hommes qui aiment les hommes, des femmes qui aiment les femmes euh.. » Et moi dans ma petite tête, ben je me suis dit « ah ben on a le droit, donc moi aussi j'ai le droit, c'est normal » et puis euh.. c'est passé à la trappe. Y avait pas encore eu le mot homosexuel. Elle.. me l'avait pas sorti.. mais ouais du coup euh.. c'est.. Donc euh.. y avait pas de danger.. c'est pas parce que dans toutes les histoires

que j'entends que c'est un garçon et une fille, que c'est forcément comme ça hein, c'est juste que.. c'est..

La « norme » change de camp pour Fred à ce moment-là, entre sa mère et sa marraine, chacune possède l'argument qui trouve grâce aux yeux du petit garçon plein de questions. D'abord figé dans le premier stigmaté lié à la réaction de sa mère, mais constatant une absence de gravité (« y avait pas de danger ») auprès de sa tante, il normalise l'acte qu'un homme embrasse un homme, sans encore savoir de quoi il s'agit (d'homosexualité) et qui il concerne (lui-même).

Cette première étape est cruciale car elle explique comment Fred s'est mis à relativiser les questions de la normalité très tôt, avant même potentiellement de savoir que cela le concernait.

Pendant des années, et en particulier avant l'arrivée de son petit frère, Fred et sa mère entretiennent une relation privilégiée assez caractéristique des relations mère-fils en général, ce qui explique le fait qu'il se range aussi rapidement sur ses idées pour l'anecdote du clip vidéo par exemple, et se retrouve particulièrement dans les enfances gays recensées pour cette recherche. Il m'explique que lors de son enfance donc, il déjeune tous les midis seul avec sa mère, « aux chandelles ». Le surnom que lui donne sa mère de « petit prince » laisse à Fred l'idée d'une petite royauté qu'il est en droit d'assumer dans un cadre particulier, celui des repas avec sa mère. Il porte également des talons, à tel point qu'il marche un certain temps sur la pointe des pieds. Evoquant à la fois le porté de talons que l'admiration pour les poupées Barbie (dont le pied est formé de sorte à entrer dans des chaussures à talons), il ne sait malgré tout expliquer pourquoi cette démarche, et avouera se souvenir de rééducation médicale quant à cette manière de marcher spécifique. La démarche à ceci d'important qu'elle revient souvent dans les parcours elle aussi, trahissant quelque fois pour l'entourage une féminité qu'on ne veut dévoiler. Ici, le fait de marcher sur la pointe des pieds traduit à la fois cet engouement à ce qui est interprété comme féminin, que de l'envie de légèreté qu'une marche faite ainsi peut exprimer. Ces deux points se retrouvent d'ailleurs en miroir dans l'expérience que tente Fred de la pratique du football, elle aussi constituant un point commun à énormément d'expériences masculines de la jeunesse. Le père de Fred pratique le football comme sport de passion, et c'est tout naturellement que ce dernier s'essaye à ce jeu.

Et tu as essayé de ta propre volonté ou parce qu'il t'y avait mis ?

Ah de ma propre volonté ! Ah, chaque sport que j'ai essayé, c'est.. c'est dans une démarche de rapprochement avec mon père, c'est euh.. j'avais pas conscience que on

avait pas de.. de relation, enfin que.. c'était.. qu'elle était difficile, mais.. non, pas du tout, il nous a jamais forcé à rien. (...)

Et il a un gamin qui.. déteste le sport. Qui a essayé de jouer au foot, ça a duré.. deux entraînements. je cueillais les pâquerettes sur le bord du terrain.. (sourire)

Fred évoque ironiquement à travers cet exemple à nouveau cette recherche de légèreté à travers le fait de cueillir les pâquerettes, et pourtant son intention première dans toutes ses démarches vers le sport est de se rapprocher de son père. En effet, Fred souffre d'une absence de relation avec lui et le dit tout au long de son entretien, en particulier par rapport à sa soeur. Fred a une grande soeur très sportive, très proche de son père, et dont il a déjà été évoqué que les genres entre eux auraient été intervertis avec leurs sexes.

Je pense que dans la tête de tout le monde, ça aurait dû être l'inverse.. J'aurais dû être ma soeur; et ma soeur aurait dû être moi, c'est..

Dans la famille de Fred, les relations sont très proches, entre frères et soeurs mais également entre ses parents, qui ne sont d'ailleurs pas séparés. La notion de famille revêt pour lui une importance symbolique forte, elle permet de délimiter les proches de ceux qui le sont moins, au sein d'une même famille de sang. L'histoire des parents de Fred se creuse dans un fond de violences familiales, ce qui a contraint Fred à parfois prendre parti contre certains membres de sa famille comme sa grand-mère par exemple. Sa mère étant enfant de la DASS, Fred explique à quel point elle tient alors à ce que la famille qu'elle s'est constituée soit soudée par les sentiments mais aussi par la discussion. Ainsi, peu de non dits existent, qu'ils soient au niveau de l'identité familiale et son histoire compliquée, que de l'identité proposée à ses enfants. Le discours ainsi formulé au sujet de l'homosexualité par ses parents est celui du fait d'être libre de ramener « qui ils veulent » (ils : lui, son frère et sa soeur) mais avec le bémol d'une frontière pas clairement exprimée mais latente.

A la maison, le mot.. homosexuel, n'était pas tabou, je savais ce que c'était.. depuis tout petit, hein. Mais, vraiment. Sauf que.. ce qui était associé à.. à homosexuel, c'était.. « vous pouvez l'être, mais par contre euh vous ramènerez jamais votre copain ou votre copine à la maison » C'est.. enfin c'était plutôt « copain à la maison » (...) Parce que du coup, effectivement à la maison, y avait pas de.. enfin de.. de tabou. Mais y avait une frontière.. qu'il fallait peut être pas franchir. Et donc euh.. très jeune je me suis dit « ah ben, je suis plus attiré par les garçons que par euh ben que par les filles ».. sans.. penser que c'était homosexualité ou quoi que ce soit hein, c'était juste que euh « ben je préfère les garçons » comme un enfant qui peut se dire euh qu'il préfère la glace au chocolat euh que la glace à la vanille, c'est simplement.. c'était comme ça et c'était

normal. Après le mot est venu euh pff ça ne m'a jamais choqué parce qu'il y avait cette euh forme d'acception qui.. ne me dérangeait pas vraiment. Mais on te dit bien qu'il y a une frontière, qu'il faut peut être pas franchir.. que ce serait mieux en tout cas, donc tu grandis avec ça.. plus tu grandis, plus tu mûris, plus tu es conscient de la chose.. et là tu te dis « ah mais il faudrait pas en fait »

Il réalise assez tôt l'existence d'une limite à ne pas franchir, à la fois par le premier geste de sa mère vis-à-vis de « l'image » de l'homosexualité, puis ensuite en parlant d'éventuels petits copains ou petites copines. La limite est marquée du sceau de l'indicible, et ce même pour lui qui, enfant, comprend à peine ses débuts d'attirance et peine à les formuler. « Aucun homme en effet, n'est réductible à son seul discours, le contenu de la parole n'est qu'une dimension du processus de la communication, elle ne saurait l'absorber tout entier, les pauses, les manières de dire ou de faire, les silences sont également décisifs.¹²⁵ »

Par ce double jeu de silence, sans mentionner l'objet du « délit », mais en l'annihilant de son image publique (le clip vidéo) et de son image mentale (on ne mentionne pas cette possibilité dans l'explication parentale concernant les relations amoureuses), le silence se révèle donc vraie expression de ce qu'il convient ou non de faire, ou de respecter. Dans une famille où le tabou discursif ne s'exprime pas, où la proximité et l'affectivité des liens prime, Fred peine à faire sa place, ne sachant pas comment celle-ci s'exprime finalement. « Le pouvoir des paroles et ses paroles - c'est-à-dire, indissociablement, la matière de son discours et sa manière de parler - sont tout au plus un témoignage parmi d'autres de la garantie de délégation dont il est investi.¹²⁶ »

Concernant le discours sur le sexe, Fred précise qu'il apprendra beaucoup plus une fois arrivé dans le dernier petit village. Les enfants y étaient alors largement plus « informés » qu'ailleurs et n'hésitaient pas à parler de sexe dans les termes les plus crus, mais également de s'adonner à des pratiques masturbatoires relativement courantes là aussi dans les expérimentations de sexualité des garçons.

(...) tard dans le sens où, les copains qui m'ont fait découvrir le porno étaient surpris que je ne connaisse pas euh.. que je connaissais pas euh les mots « baiser » .. enfin.. tous, tous les mots autour du sexe. Vulgaires ou pas, je ne les connaissais pas. Je les avais jamais entendus. Et pourtant mes parents n'ont aucun tabou hein. On peut parler de sexe avec eux euh y a pas.. y a pas de problème. Ca je l'ai découvert plus tard, quand j'ai commencé à parler de sexe euh..

125 Le Breton D., *Op. Cit.*, 2015, p. 26

126 Bourdieu P., *Op. Cit.*, 1982, p. 105

Alors que dans les clichés c'est plutôt en ville qu'on serait ouverts pour parler de sexe..

Eh bien pas du tout. Pas du tout. Jamais on a entendu.. parler.. de ça. Et j'arrive dans ce village et tout le monde euh pendant la récréation parle de cul. « Mais de quoi ils parlent ? Je comprends pas, je comprends pas »... « gicler », « sperme », machin.. Mais de quoi.. ils.. parlent ?

Fred se retrouve naïvement initié par ses camarades, étonnés et amusés de constater que le « nouveau » ne connaisse rien à ces mots et ces pratiques. Le fait de regarder des vidéos pornographiques en groupe lui offre les prémices d'une rencontre avec l'attrance homosexuelle, dans le sens où, devant les clichés de la pornographie hétérosexuelle voire patriarcale, c'est surtout l'image de la femme sexualisée qui y est exploitée, et elle ennuie fortement Fred, mais ses amis ne le remarquent pas d'emblée.

Ainsi, dans ses premières expériences, Fred est ballotté entre identification négative à l'attrance homosexuelle par sa mère, reconnaissance positive par sa marraine, et indifférence de la part de ses camarades de classe, donc indécision de la part du principal concerné qui ne sait même pas encore qu'il s'agit de sa sexualité.

2.3.2 « Faire corps »

J'étais un garçon extrêmement étrange, ben parce que tu.. tu te retrouves enfermé dans une espèce de solitude.. t'essayes de t'en sortir, on te.. t'y remets.. et ainsi de suite, et ainsi de suite..

L'arrivée dans le dernier village où sa famille s'installe fait se rencontrer Fred avec un monde de garçons, où langage vulgaire et pornographie, tels que les clichés de virilité, rythment les récréations. Il l'évoque comme une des *meilleure(s) période(s) de ma vie on va dire, puisque j'ai quand même eu des copains. Y avait moins de moqueries à cette époque-là..* Pendant longtemps, et ce déjà avant les questionnements sur le bien fondé de sa sexualité, Fred souffre déjà socialement. Il n'a pas beaucoup d'amis, et ce d'abord à cause des nombreux déménagements qu'il subit pendant les neuf premières années de sa vie. Il cherche inlassablement des amis, et l'ignorance sur « les choses de la vie » à l'époque lui permet d'accéder à une sociabilité amicale qu'il ne retrouvera plus ensuite, une sorte de normalité par le fait d'appartenir à un groupe d'âge et de genre similaire. Comme évoqué plus haut, cette recherche de similarité « hante » le parcours de Fred dans les

premières années de sa vie, à la fois dans l'expression de sa difficulté de se placer dans sa fratrie (il répète souvent *place du milieu merdique*), mais aussi dans les amitiés scolaires qu'il peut avoir, prêt à accepter certains « harcèlements » tant il cherche à exister.

« Ils intériorisent l'image sociale qui leur est renvoyée et se conforment aux attentes dont ils sont l'objet. Ces images et ces attentes deviennent alors agissantes, de l'intérieur même de l'individu, produisant des comportements qui « justifient » a posteriori la conduite des autres à son égard. Il se trouve alors pris dans une contradiction entre sa « vérité subjective », le sentiment qu'il a de lui-même, et la « vérité objective », ce qu'il en est pour les autres.¹²⁷ »

J'ai raconté des pans de ma vie entiers euh.. des, des.. des trucs que je.. dont je pensais pas me souvenir en fait. De sévices que j'avais eu euh.. de sévices entre guillemets hein, c'est pas euh.. ne va pas imaginer euh attouchements ou quoi que ce soit euh.. c'était euh.. entre pairs.. où ils te déshabillent euh dans la cour euh ou aux toilettes euh.. Aux toilettes on te balance de l'eau par-dessus la porte enfin, c'est.. ou on t'enferme dans les toilettes, ce genre de.. ce que j'appelle des sévices..

Du harcèlement scolaire

Oui

Et ça tu..

Ca je l'avais enfoui, caché, parce que je.. je.. je grattais au cul de tout le monde. Je voulais avoir des amis. Je comprenais pas qu'on puisse pas.. enfin, ce qui me rendait d'autant plus étrange en fait. Parce que...

Parce que t'acceptais en plus ces sévices

Ben, j'acceptais ces sévices en plus euh j'ai.. j'étais là, à gratter derrière « ah, t'es mon copain, t'es mon copain » J'avais aucune conversation intéressante, je.. je riais pour tout et n'importe quoi.. J'avais des amis imaginaires, et jusque très tard donc euh je parlais de mes amis imaginaires « ah » enfin, ça.. c'est.. J'étais un garçon extrêmement étrange, ben parce que tu.. tu te retrouves enfermé dans une espèce de solitude.. t'essaye de t'en sortir, on te.. t'y remet.. et ainsi de suite, et ainsi de suite.. Donc tu construis une enfance assez étrange. Tu deviens étrange parce que euh.. parce qu'on t'as mis dans ce.. dans ce circuit là.

Etrange et aussi étranger

Oui, c'est ça.. Je ressemblais à personne, personne me ressemblait. Comment tu veux euh.. Ben les seuls moments où euh.. où je faisais corps avec les autres, c'est quand il y avait un élément étranger. Et c'est ça qui est trompeur aussi, parce que du coup tu te dis « ah mais c'est pas qu'ils m'aiment pas », tu vois, y a ces phases là où tu te dis.. Donc y

127 De Gaulejac V., *Op. Cit.*, 2015, pp. 161-162

a possibilité. Je leur ressemble quand même un peu, je peux me rapprocher.. c'est horrible euh...

Fred réussit à « faire corps » avec ses pairs lorsqu'advient un élément étranger qui le rend moins étrange finalement, il leur « ressemble » enfin. Cette hiérarchie de discrimination se retrouve dans d'autres parcours, où est évoqué le fait que l'étrangeté de son identification délicate pour certains s'amenuise dans celui de faire apparaître quelqu'un dont l'identification en tant qu'étranger est plus ostentatoire. Dans le cas présent, Fred évoque l'arrivée d'élèves gitans - nous avons également pu voir ce cas de figure dans l'entretien précédent à propos de Bastien qui est accepté avec son conjoint par peur d'une « famille turque » à leur place. A la différence de la couleur de peau, signe ostentatoire de différenciation, l'identité sexuelle fait partie des stigmates les moins visibles, ceux que Goffman appelle « les tares de caractère¹²⁸ » et qui offre alors la possibilité à ces hommes de « faire corps » avec leurs pairs, car justement leurs corps s'apparentent, même si ce n'est pas forcément le cas de l'identité. Même si Fred n'est pas stigmatisé quant à sa sexualité, il le reste par sa non-appartenance au village et sa recherche d'amitié « forcée » sonne faux, le mettant justement en porte-à-faux du groupe d'amis qu'il convoite. Venant de cités strasbourgeoises, Fred ne comprend pas le rapport au jugement physique qui s'opère dans les villages où ses parents s'installent par la suite.

Tu sors d'un quartier, où tout le monde est habillé pareil, parce que.. beaucoup sont des familles en difficulté, les habits, c'est les habits du grand frère, de la grande soeur, du cousin, de la cousine et c'est.. c'est de la récup, on s'en fout ! Tu vois ? Y avait pas cette euh tu.. tu fais partie de.. de la même commune, et peu importe la couleur de peau.. c'est.. tout le monde vit la même galère.. On est pas là pour rien, on est dans une cité HLM, ça veut dire qu'à priori on a.. à peu près les mêmes problèmes..

Tous dans le même euh..

Exactement. Y a pas de jugement euh.. Et quand y en a un qui a des baskets de luxe, on est contents pour lui. Parce que tout le monde peut profiter « ouah, elles sont trop belles tes baskets » et y a pas de jalousie.. Et j'arrivais à et (souffle) j'étais la bête curieuse.. C'est ah euh.. pff.. pas de.. pas de copains en fait. C'est euh.. on vient te voir comme ça, on se moque de toi un peu, et puis après on est un peu copain avec toi, parce que bon.. tu fais un peu pitié, un peu peine.. que tu grattes au cul un peu longtemps et que.. Mais bon, c'est toujours toi qui fait les rôles de merde euh.. quand il s'agit de faire le loup, tu seras toujours le loup. Et puis oh, y a toujours la maison surprise et.. Voilà, tu sais, t'es vraiment euh.. Et je me demande si ça a pas euh.. parce qu'ils étaient tous bien habillés.. et moi pendant.. ben.. Jusque.. jusqu'à adulte, je me souviens pas

128 Goffman E., *Stigmate, les usages sociaux du handicap*, Le sens commun, éditions de Minuit., 2007, p. 14

qu'on ai eu de vêtements euh de vêtements.. neufs. Ouais.. c'est.. Ils étaient très bien hein, je..

C'est pas quelque chose que tu as vécu mal à l'époque ?

Non. Ouais.. c'est.. c'est peut-être lié à ça, l'apparence physique.. Ouais, je me suis fait la réflexion parce que je pensais à.. euh.. J'avais un pseudo copain à qui m'a.. avoué une fois, quand on s'était revus euh.. un peu plus vieux.. Que quand je suis arrivé à ..., j'avais une coupe au bol.. et euh.. la première semaine, entre eux, ils m'appelaient.. le macaque. Ils trouvaient que ça me faisait une tête de macaque..

L'homosexualité de Fred ne pose donc pour le moment aucun souci socialement, son attitude de « gratteur d'amitié » constitue déjà une stigmatisation en soi car celle-ci déborde ostentatoirement de sa personne, et ce également parce qu'elle reflète un problème de positionnement familial avant tout. Son appartenance familiale fait d'ailleurs défaut dans un contexte où les habits, constituant à la fois la projection de valeur parentale (De Singly : 2007) ainsi qu'un pouvoir de mise à distance, représentent une communauté à laquelle il n'appartient plus, celle du « quartier ». Finalement, même si l'identité sexuelle ne se voit pas a priori, l'identité culturelle est représentée par l'apparence physique et permet une stigmatisation. Le « nouveau » constitue à la fois une curiosité mais également le moyen pour le groupe de se consolider, par dénonciation de la « différence » (le *macaque*).

En premier lieu, Fred cherche sa place dans sa famille. Ses déménagements et le temps qui passe ayant entraîné la perte du statut de favori de sa mère au profit de son petit frère, de chouchou de la maitresse de son ancienne école au quartier, et de fils prodigue pour un père qui lui « préfère sa soeur ». Ainsi, « évincé » au sein de sa famille, il réinterprète également sans le savoir un rôle déjà présent dans l'histoire de celle-ci, celui de l'enfant rejeté, que sa mère et son père ont eu à endosser durant leurs enfances respectives. Dans ses écrits sur la honte, De Gaulejac explique comment des schémas de la honte peuvent traverser plusieurs générations, et ce sans même s'expliciter ostentatoirement (je pense ici à l'histoire de « Je ne devrais pas être là » où l'illégitimité se transmet de mère en fils, et ne se réalise que très tard, avec des vagues successives de chutes inexplicables pour ce dernier, mais se révèlent être des relents d'une honte gravée à même le sang et l'empêchent comme Fred de « trouver sa place ») (De Gaulejac : 2015). Fred reprend ainsi de même la trajectoire familiale, et se place en porte-à-faux tout d'abord de sa situation dans sa famille, puis finalement dans sa sociabilité en général. Il n'arrive pas « à faire corps », le corps familial dont il est issu étant lui-même rapiécé, caduque, ou encore, pour reprendre un terme cher au placement de l'enfance et qui prend tout son sens dans cette analyse, « incasable ». « La revendication d'être aimé

tout en se pensant soi-même comme peu aimable, s'enracine dans ces premières expériences d'amour et de rejet. Un abandon précoce est particulièrement propice à l'émergence d'un sentiment de honte (...).¹²⁹ »

La honte est une constante dans le récit de Fred, il l'évoque à de nombreuses reprises pour justifier son parcours lors de notre entretien. Et celle-ci semble partir d'un schéma familial pré-écrit qu'il se réapproprie dans un mouvement sans doute lié au désir non dissimulé d'appartenance.

(...) mes parents sont à part.. parce que cette famille là les a mis à part (...) On a toujours senti comme une tension, bon on savait jamais vraiment pourquoi.. Et puis plus tard en grandissant.. tes... tes parents te racontent leur vie, et comment ils ont grandi et t'as.. ma mère a beaucoup, beaucoup, beaucoup de rancœur.. parce qu'ils lui ont fait subir beaucoup euh beaucoup de choses, elle était très mal acceptée puisque euh enfant de la DASS, et une moins que rien, toujours rabaisée.. et comme elle a déjà grandi comme ça, en plus rentrée dans l'âge adulte euh ça continue, enfin.. c'est.. elle a vécu vraiment une misère..

Fred, se projette malgré lui à travers le parcours parental, en premier lieu dans ses relations amicales où il reproduit une place de souffre-douleur. Connaître petit à petit ce qui a constitué l'enfance de ses parents et de sa mère en particulier fait qu'il en vient à entretenir des rapports plutôt tendus avec une grande partie de sa famille, du fait d'un positionnement de défense vis-à-vis d'eux. Sa famille proche (parents, frère et soeur) étant très importante à ses yeux, il est alors même allé jusqu'à couper radicalement tout contact avec certains de ses membres. Cet acte inscrit symboliquement une énième coupure avec un « corps » (ici familial) pas tout à fait acquis.

2.3.3 (Se) découvrir

C'est là que je me suis rendu compte que je cherchais.. effectivement pas à être quelqu'un d'autre, mais à être moi-même.

Dans son tortueux chemin vers lui-même, Fred, tout en ne rencontrant pas de stigmatisation ostentatoire dans ses relations sociales, n'en vit pas mieux sa sexualité. A l'instar de plusieurs gays en revanche, il expérimente le processus d'étiquetage, dans toute la violence qu'il peut représenter malgré certaines conditions plus ou moins faciles à vivre.

¹²⁹ De Gaulejac V., *Op. Cit.*, 2015, p. 190

Et tu m'as dit que tu avais aussi eu des réflexions quand tu étais au collège mais que ce n'était pas vraiment méchant..?

Euh.. ça c'était en seconde, quand j'essayais d'appartenir à un groupe de.. de potes (sourire) Et euh ouais, dans ce groupe là euh j'ai.. je trouvais pas ma place et personne me faisait une place, et je pense que c'était effectivement parce que.. à cette époque là ça commençait à.. à émerger. Et du coup euh.. ils me disaient euh enfin, y a eu.. une journée en fait.. où ils sont venus.. à trois. Trois mecs. Et me dire euh « mais euh on a une question à te poser, le prends pas mal, euh.. T'es homo ? » Euh.. « non » « Ah et euh.. » enfin, ils m'ont répondu un truc du genre « mais c'est pas grave tu sais.. C'est juste que parfois on sait pas si tu nous dragues » ou je sais plus trop quoi, enfin.. C'est.. mais c'est.. y avait pas euh..

Ils étaient plutôt gentils alors dans leur approche ?

C'est.. ce moment là était gentil si tu veux, y avait pas de violence là-dedans, c'était vraiment euh..

Fred en évoquant cette anecdote de sa vie, exprime le début d'une mise en lien entre son identité sexuelle et son identité sociale. Toujours rejeté, ne trouvant sa place au milieu de gens, lesquels font d'ailleurs tout pour qu'il en soit ainsi, il évoque pour la première fois le fait que cela pouvait être dû à ce qui commençait à émerger, « ça », c'est-à-dire son attirance homosexuelle. Pourtant, ici il n'y a toujours pas de présence de stigmatisation. Le discrédit est finalement incarné et exprimé par Fred seul. Il se pose des questions sur son attirance et ne possède aucune réponse, ne connaît personne pouvant lui apporter, et ce silence sur lui-même le contraint à errer dans une individualité fragile qu'il exprime en parlant d'une époque où il voulait « être quelqu'un d'autre ».

Pour commencer à (se) comprendre, il va user tout d'abord du savoir. A travers son bénévolat à la bibliothèque municipale, il use de stratégie pour pouvoir emprunter des ouvrages relatant d'homosexualité.

Et c'est là que tu disais justement que tu voulais être..

Quelqu'un d'autre. Que.. j'y pensais très fort et tu... Je bossais à la médiathèque, euh non, à la bibliothèque, parce que médiathèque y a pas.. à ...lenheim.. bénévolement. Donc euh, y avait des soirs, où j'étais tout seul.. et y avait le rayon euh sociologie et tout.. donc tu te diriges un peu là, et « oh, homosexualité » tu.. prends, tu regardes si y a personne autour, tu lis un peu.. (prend sa respiration) et comme je pouvais emprunter un peu, puisque je m'occupais des emprunts, je pouvais emprunter sans le noter ou.. ou quoi que ce soit, je pouvais l'emprunter tranquillement sans que personne le sache euh.. j'avais pas.. j'avais pas peur du jugement puisque du coup je pouvais pas me juger moi-même. J'avais pas envie.. on m'avait déjà casé, puisque j'avais déjà des

copains qui m'avaient dit « t'es homosexuel, t'es homosexuel » Pas forcément euh avec de la méchanceté ou quoi que ce soit mais.. décider pour quelqu'un c'est horrible. Même si c'est la vérité.. c'est.. t'as l'impression de.. de devoir exister pour.. pour les autres.. que t'as pas.. t'as pas ce privilège là, de te découvrir tout seul et de.. et de dire aux autres euh ouais, qui.. qui tu es. Du coup, ben ces bouquins, je les ai lus.

Le questionnement du groupe d'ami évoqué plus haut sonne comme une condamnation de Fred eu égard de son statut. La violence ne réside finalement pas dans l'interrogation, qui elle-même est dénuée de volonté de stigmatisation, mais dans l'étiquetage qui en ressort :

on m'avait déjà casé, puisque j'avais déjà des copains qui m'avaient dit « t'es homosexuel, t'es homosexuel » Pas forcément euh avec de la méchanceté ou quoi que ce soit mais.. décider pour quelqu'un c'est horrible. Même si c'est la vérité.. c'est.. t'as l'impression de.. de devoir exister pour.. pour les autres.. que t'as pas.. t'as pas ce privilège là, de te découvrir tout seul et de.. et de dire aux autres euh ouais, qui.. qui tu es.

« En tout cas, le fait d'être pris et stigmatisé comme déviant a des conséquences importantes sur la participation ultérieure à la vie sociale et sur l'évolution de l'image de soi de l'individu. La conséquence principale est un changement dans l'identité de l'individu aux yeux des autres. En raison de la faute commise et du caractère flagrant de celle-ci, il acquiert un nouveau statut.¹³⁰ »

Ce que Fred vit - soit le fait que c'est autrui qui décide qui il est - le mène à chercher des informations sur cette identité gay qu'il ne veut vivre comme statut par défaut. A travers ses lectures, il découvre des éléments positifs comme négatifs d'identification, mais surtout la force de s'affirmer, puisque la fin des lectures aboutit à l'idée de passer aux aveux auprès de deux amies :

Et puis de fil en aiguille, tu commences à discuter avec euh des gens que tu ne croieras jamais euh des homosexuels, donc tu parles, tu parles, tu parles.. et en fait tu te rends compte que vraiment c'est.. c'est.. c'est ça. La porte.. elle est entrebâillée, il te reste plus qu'à l'enfoncer.. Et ouais. Ca s'est fait du jour au lendemain.. Un soir où.. où je me suis dit « ben demain euh ».. j'avais deux copines dans la classe, avec qui on s'entendait plus ou moins bien, donc je me suis dit « demain je leur dis, on verra comment elles réagissent », ça va être un testeur en gros.. c'est devenu mes meilleures amies. Et pas parce que.. j'étais homosexuel « ah ben ça y est, euh il s'est lâché, il s'est révélé euh il se sent bien, il est bien »

130 Becker H., *Outsiders*, Métailié, 2005, p. 54

Une fois la rencontre avec ses pairs effectuée, ainsi que la constitution du savoir autour de son identité, Fred se sent prêt à s'affirmer et se rend d'ailleurs compte que cet acte n'induit pas forcément la stigmatisation, le rejet. Au final, cette peur, injustifiée car jamais rencontrée, trahissait moins la peur d'un rejet social que d'un rejet initial d'une part de soi. « (...) la notion même de différence *honteuse* présuppose une similitude sur un point crucial : les croyances relatives à l'identité.¹³¹ »

Les croyances de Fred quant à son identité sont ontologiquement rapportées à la notion de honte. Ainsi, quant bien même il n'a jamais exprimé autour de lui la possibilité de rejet total quant à son identité sexuelle, lui-même la rejette tant son envie de normalité, d'intégration (au sens « intégral), fait qu'il ne peut accepter de prime abord une part de lui qui ne répond pas à l'idéal qu'il se fait de ce qu'il devrait ou aimerait être.

En fait, peut être le savaient elles et elles préféraient que tu sois « vrai »

Ben.. complètement. De chercher à.. comme si je cherchais à plaire ou à rentrer dans un costume euh qui.. un peu trop serré, ou alors euh..

Etre quelqu'un d'autre en fait ?

Ouais. Ouais, ouais.. C'est là que je me suis rendu compte que je cherchais.. effectivement pas à être quelqu'un d'autre, mais à être moi-même.

(...)

Mais.. tu me demandais si j'avais eu peur, c'est.. et c'est par rapport à la honte aussi.. C'est là que.. je me suis rendu compte que non, j'avais plus peur. Parce que je.. quand t'as pas d'amis et qu'on se fout tout le temps de ta gueule, enfin.. tout le temps, tout le temps, tout le temps.. que t'es mis à mal.. tout le temps.. y a un moment où tu te dis euh « bon ben si j'ai quelque chose de terrible à annoncer » en fait tu t'en fous. Et là, la décision que j'avais prise euh de leur annoncer.. quelque part, ça m'avait déjà libéré.

Une fois les références nécessaires à l'acceptation trouvées, la « libération » est effectuée et finalement si elle est faite pour soi, elle n'induit pas la même pression pour les autres. Becker exprime au sujet des homosexuels à quel point la constitution d'un savoir leur permettant des « justifications historiques, juridiques et psychologiques » afin de « montrer que l'homosexualité constitue un comportement sexuel « normal » », permet de fournir « à certains homosexuels une philosophie pratique qui leur montre que d'autres gens ont été comme eux, qui leur explique pourquoi ils sont comme ils sont et pourquoi il n'y a aucun mal à être comme ça. » (Becker, 2005,

131 Goffman E., *Op. Cit.*, 2007, p. 153

p. 61). Dans le cas de Fred, cette recherche d'idéologie, de justification, lui permet de prendre le pas sur les identifications par défaut qui lui ont été imposées jusqu'alors. Fort d'un savoir sur lui-même, il peut alors s'affirmer et devenir lui-même. Il attend pourtant quelques années supplémentaires avant de se révéler à ses parents, c'est d'ailleurs sa soeur qui fera le travail à sa place, dans un environnement familial empli de tensions dont les raisons échappent à Fred. Par la suite, il réalisera que c'est l'incapacité de s'exprimer librement qui constitue l'origine des tensions qui parasitent la cellule familiale.

La première personne de la famille qui l'a su, c'était ma soeur, je lui ai dit. On a.. on était très proches quand on était gamins, avec ma soeur.. quand elle est arrivée au collège ça a changé.. On a perdu mais vraiment tout contact, et je me.. suis dit naïvement « bon, ben, si je.. lui dis quelque chose de très personnel sur moi, peut-être qu'on arrivera à reconstruire quelque chose ensemble ». J'ai toujours voulu me rapprocher euh, retrouver un peu ce...

C'est arrivé avant que tu le dises à tes copines ?

Non, c'était après, j'étais en.. terminale. C'est.. effectivement le fait que les rapports s'améliorent quand tu.. quand tu te confies, que tu dis vraiment les choses quoi. Et finalement ça a pas du tout marché. Et elle m'a vendue à mes parents.

Toujours animé par ce désir de faire corps avec une soeur de laquelle il se sent de moins en moins proche, Fred transforme son « secret invouable » en cadeau de vérité afin de recevoir en retour la proximité qu'il n'a plu et déplore. Finalement, elle va se saisir de ce secret pour tenter, malgré elle de réintégrer Fred à la cellule familiale. Or, cela est vécu à rebours par Fred qui voit en ce dévoilement le fait d'avoir été « vendu ».

Et.. comme ça se passait très mal, j'étais.. hyper violent avec eux hein.. dans mes propos et tout euh.. Rien à voir avec mon homosexualité, je me pose encore la question régulièrement hein.. C'est.. est-ce que ça avait vraiment rien à voir avec mon homosexualité ou pas.. Je ne pense pas, je crois que c'était juste.. bon alors, si, si je le pense comme ça, ça à a voir avec mon homosexualité, mais je.. c'est surtout parce que je.. pendant.. longtemps j'étais caché.. de moi-même, enfin.. j'étais pas la personne que je devais être. Et quand euh enfin, tu peux exprimer qui tu es, et qu'on te dit « il faut que tu arrêtes, il faut que tu arrêtes, il faut que tu arrêtes » t'as plus envie, en fait, de.. de rester retranché euh.. c'est.. Alors, oui, c'est lié à l'homosexualité, mais c'était pas mon homosexualité qui créait des problèmes, et mes parents euh.. enfin c'est comme ça qu'ils me posent la question, c'est euh.. « mais c'est parce que t'es homosexuel ». Pour moi ça a jamais été le souci. C'est euh.. après faudrait peut-être que je leur explique comme ça.. (rire) comme je viens de t'expliquer, ça pourrait euh.. les rassurer sur pas mal de choses.. Bien que maintenant ça se passe beaucoup mieux avec eux.. (reprend sa

respiration) Et du coup, un soir je rentre.. très violent, grave dispute, et puis ma mère qui me dit « tu bois ? » « non », « tu te drogues ? » « non », et je la voyais venir la question hein, c'est.. « t'es homo ? » « oui », mais... Et là, elle me regarde « ben ok, et t'as rien à nous dire de plus ? » « non » Bon.. et du coup je suis monté dans ma chambre, et ça s'est arrêté là, y a pas euh enfin y a pas eu plus d'échange, y a pas eu euh.. J'étais surpris parce que je m'attendais à ce que ça gueule un peu.. ou que ça euh même que ça pleure ou quoi euh..

Fred qui est un jeune homme très attaché à sa famille proche (parents et fratrie), est à ce moment du récit, dans une période d'entre-deux. S'il commence à assumer son homosexualité du côté de ses amitiés, du côté de sa famille, rien n'est acquis, ce qui le met toujours plus en porte-à-faux, malgré son désir ardent d'appartenir au cercle familial (du moins en avoir la sensation). Par le dévoilement à sa soeur de son secret, il réalise alors un don dont il ne comprend pas le contre-don qui consiste à le dire à ses parents à sa place. Dépossédé de son expérience discursive identitaire du coming-out parental, il ne se saisit pas du moment pour user de son « idéologie » et se défendre de sa position, mais se retrouve infantilisé par une situation qu'il n'assume pas encore réellement aujourd'hui (il admet seulement après coup lors de notre discussion que la tension qu'il avait avec ses parents à l'époque était sans doute liée à l'homosexualité). Le « souci » n'étant pas sa sexualité mais surtout le fait qu'il admet ne pas avoir été « la personne » qu'il devait être, par peur, peur non dissimulée car exprimée à travers son attente que « ça gueule un peu », « ou même que ça pleure », de la réaction de ses parents dont il se doute et qui lui confirme que l'homosexualité est une pratique « déviante » (dans le discours de la mère l'homosexualité va nécessairement de pair avec le fait de se droguer).

Finalement, la rage que Fred entretient envers sa famille se répercute sur ses amis. En proie à une honte qu'il tente vainement de dissimuler, il retourne d'abord le stigmatisme en usant de la honte comme moyen de déstabilisation et ce dès le coming-out réalisé auprès de ses amis.

Et puis en fait, tu passes très vite cette gêne. Je leur ai dit.. tu réalises de nouveau « ah mais en fait, oui, c'est ça » et d'un coup t'y prends plaisir et ça devient ta réalité. Et tout ce qui avait avant tu l'oublies, et.. y a plus que ça qui existe. J'ai.. vraiment abusé. C'est.. cette année là, enfin j'ai.. mais j'ai montré des photos d'hommes nus à mes profs et tout, enfin, je me suis lâché. La honte, je la surmontais, en euh.. en mettant les autres dans l'embarras. En affichant.. en essayant d'afficher, enfin, c'était pas afficher ma honte mais euh j'essayais de, pour ne pas avoir honte, de.. de.. de sur-afficher mon identité. .. Ca m'a fait un peut de tort, et ça continue de m'en faire un peu, parce que

c'est une habitude que j'ai gardé, tu sais quand tu.. quand tu te fous de ta gueule, tout seul. Avant que quelqu'un ne le fasse. Mais juste pour désamorcer le truc et euh..

Fred affirme, ici, contrer l'affichage de la honte par le « sur affichage » de son identité, qu'il considère donc comme honteuse. Cette stratégie de saborder la mise en coulisse de sa « différence honteuse » dans un contexte institutionnel (impliquant ce que Goffman appelle des « contacts mixtes ») par le jeu de la provocation est également une des stratégies d'inversement de la honte qui peut être utilisée par les stigmatisés, à leurs risques et périls.

Ainsi, « il ne suffit pas d'inverser le stigmate pour parler comme Goffman, ou de se réapproprié l'injure et de la resignifier pour que leur force blessante disparaisse à jamais¹³² ». Fred en fera l'amère expérience car tout en se constituant un personnage fort et fier, il ne parvient toujours pas à dépasser la frustration qui l'a amené à s'exprimer ainsi, et cela se ressent non seulement dans ses relations familiale, mais également dans ses relations sociales, qui le pousseront à agir dans le sens du changement, quitte à le rejeter et cette fois pour toujours.

Je suis devenu avec mes amis, comme j'étais avec mes parents. J'ai commencé à être avec mes amis comme j'étais avec mes parents..

C'est-à-dire ?

A les envoyer bouler, à ne plus écouter leurs conseils, c'est.. enfin vraiment, c'est.. Y a eu un moment où tout a débordé. C'est.. où.. je suis devenu infect.. Un vrai monstre. Et euh.. un soir on était au restaurant euh.. avec euh.. avec des amis..

C'est comme ça que tu le sens avec le recul ?

C'est comme ça que je l'ai vu euh avec le recul, mais ça a été un recul qui a été très rapide. Parce que je me suis pris euh une.. un mail assez violent.. de.. de Sara. Euh.. on était un soir au resto.. et je parlais de cul, très fort, à tort et à travers.. Y avait des enfants hein, partout dans la salle. Et ce que je disais, c'était horrible, enfin, c'est.. c'était pas pour des oreilles d'enfants quoi.. Et ils m'ont fait plusieurs fois le commentaire, et moi « mais qu'est ce que j'en ai à foutre euh, je raconte ce que je veux », machin, je les ai tous envoyé bouler. Infect. Donc elle m'a envoyé un gentil mail, en me disant (rire) que.. elle pouvait pas continuer comme ça, que malgré tout ce qu'on avait partagé, enfin, c'est.. je suis.. qu'elle me reconnaissait plus euh donc soit je changeais radicalement et je redevais la personne que j'étais euh soit euh.. fallait que je commence à me remettre en question.

Confronté à lui-même, devenant un autre aux yeux de ses proches, à force de retourner le rejet des autres contre soi après l'avoir subi durant des années, Fred se perd ici, il devient un « monstre »,

132 Eribon D., *Op. Cit.*, 2010, p. 228

étranger à lui-même. La honte qu'il tente d'inverser en en faisant une caractéristique identitaire le fait se perdre dans sa sociabilité. Pensant avoir joué le jeu des autres en se taisant sur lui-même, il fait payer à sa vie sociale ce qu'il n'arrive pas à retourner contre lui, mais irrévocablement la situation finit par se retourner contre lui-même. Avec le recul, il arrive aujourd'hui à réaliser la « violence » de la situation qu'il fait vivre à son entourage. De même, c'est au moment de l'entretien qu'il réalise que cette attitude était indirectement liée à son homosexualité - malgré tout ce qu'il a pu affirmer auparavant. C'est avec le soutien de son petit ami qu'il trouvera la sagesse de revenir vers ses amis, mais également vers ses parents lors d'un mea culpa qu'il fait à un repas de Noël.

On était au début d'une relation, il doit commencer à euh.. à traiter ce genre de choses, c'est.. c'est.. c'était assez dur pour lui, et finalement euh il.. il m'a dit « ben écoute, essaye de voir toi même, qu'est ce que t'en penses et.. discutes en avec tes amis » Et le fait que.. il n'abonde pas dans mon sens à ce moment là, ben ça a.. ça a fait que euh.. ben j'ai commencé à ouvrir les yeux, donc euh.. je me suis excusé euh auprès d'eux. Euh.. dans la foulée Seb a rencontré mes parents, donc c'était pas encore tout à fait réglé. Ca se passait bien. Et euh.. Noel est arrivé, donc euh quelques semaines après, et euh.. Seb va dans sa famille.. moi dans la mienne.. Le moment d'ouvrir les cadeaux, j'avais rien pour mes parents, j'avais pas d'argent.. Et euh.. je leur ai dit « bon ben j'ai pas de cadeaux, enfin, j'ai pas de cadeaux euh matériel, mais par contre j'ai une chose à vous dire euh, c'est.. ce sera mon seul cadeau de Noel et je.. j'espère que vous le prendrez pour ce qu'il vaut.. » J'ai fait mes excuses, j'ai présenté mes excuses. Et euh.. y a pas eu d'effusion euh c'était pas euh grandes retrouvailles ou machin.. Fallait qu'ils puissent digérer quoi, enfin, c'était euh.. Mais j'ai parlé longuement euh en expliquant les choses, et je leur ai dit hein, que ça venait.. que j'étais désolé, mais que ça venait même pas euh d'une réflexion propre, que c'est parce que c'était arrivé avec une amie, qu'ils n'aiment pas du tout en plus, donc euh.. c'est.. c'était encore plus dur à digérer.. pour eux, mais euh et.. j'ai aussi glissé dans la conversation que Sebastien n'y était pas étranger et.. ça a complètement renforcé le truc donc euh on a continué à se voir.

Aujourd'hui, Sebastien est marié à Fred et entretient depuis un bon nombre d'années de très bonnes relations avec ses parents. Fred a retrouvé rapidement ses parents après cet échange, et leurs relations n'ont fait que s'améliorer, à tel point qu'il affirme maintenant s'être affranchi d'eux. C'est Sebastien qui contacte le plus souvent les parents de Fred, et très bien accepté au sein de sa belle-famille, c'est également le premier petit ami de la fratrie à avoir le droit de coucher au domicile parental, preuve ultime envers Fred de la reconnaissance de sa sexualité par ses parents.

Ben.. aujourd'hui je me considère totalement dissocié.. de.. de.. de mes parents. C'est.. je les ai eu pendant longtemps comme référents, je les aime toujours autant, mais j'ai..

j'ai su apporter.. je pense que c'est par le conflit qu'on a eu en fait, j'ai su apporter une distance.. que j'ai réussi euh p'tet qu'on le fait à.. p'tet qu'on le fait tous les trois hein, mais euh.. C'est une distance qu'on maintient. Euh.. l'amour qui nous unit est toujours aussi fort, mais c'.. c'est.. voilà. Ben.. j'ai pris mon indépendance, je.. je suis adulte, vous m'avez donné des outils, à moi de les utiliser; je vous respecte pour ça et.. respectez moi pour mes choix.

A travers cette « dissociation », Fred coupe le cordon à la fois avec ses parents, mais également avec sa place jamais définie, plutôt que d'attendre que les autres la lui donnent, il décide de la prendre, à travers le conflit qui lui permet finalement « d'accoucher de lui-même dans la douleur » (Le Breton : 2007). La rencontre avec de nouveaux « référents », que constituent ses petits amis successifs et plus âgés que lui, fait que Fred réussit à prendre son envol identitaire et commence à s'assumer de manière plus sereine. Cette affirmation envoyée aux autres du « respectez moi pour mes choix » reflète ce désir ardent de vivre pour soi et surtout de ne plus avoir à se justifier de ses choix ou de revendiquer d'une identité « normale ».

C'est « laissez moi vivre ! J'ai envie de vivre, moi tout seul euh et, c'est bon, je sais que vous avez vécu mais j'ai.. ce.. Laissez moi vivre moi, point ! ».. Vous, vous avez eu le droit de vivre, ben.. laissez moi euh.. C'est ça. Donc euh.. là ça a été très difficile pour eux, pour moi..

Finalement, Fred admet avoir peu d'expériences de stigmatisation quant à son identité homosexuelle. Au collège et lycée, à travers ses relations sociales et familiales, l'acceptation relativement aisée qu'il vit représente bien le fait que le malentendu et la honte sont principalement entretenues par lui-même, dans le même sentiment d'illégitimité qui le contraignait à chercher sa place plutôt que de la prendre. Ce n'est qu'une fois cette place prise que quelques expériences de discrédit se feront sentir. Ainsi, une fois arrivé en ville, et libéré de ses craintes de stigmatisation, Fred ressent pour la première fois le regard des autres.

Et donc à part ça, tu n'as jamais eu de réflexion moqueuse, ou d'insulte ?

Euh.. j'en ai eu.. J'en ai eu quand je suis arrivé à Strasbourg...

Quand tu es arrivé à Strasbourg, à la fac ?

Ben.. oui.. Oui, parce que je suis arrivé à Strasbourg euh que.. que pour la fac.. Parce que c'est là que j'ai vraiment commencé à rencontrer des mecs.. euh.. m'afficher euh.. à m'afficher avec des garçons euh.. et puis à même essayer d'embrasser des gens ou.. dans les couloirs, parler librement et tout euh.. et puis d'avoir une remarque lancée comme ça euh..

Et tu pensais qu'en arrivant à Strasbourg tu serais plus libre ?

En fait je me suis jamais dit que j'étais limité.. Je me suis simplement dit « à Strasbourg, j'aurais plus d'opportunité ». Puisque dans ma campagne, on était six homosexuels dans le.. dans le lycée.. je me suis dit.. pff en ville, c'est bon, c'est la liberté euh.. Y aura pas que six homosexuels à Strasbourg quoi. J'aurais plus l'occasion d'en rencontrer.

Plus une question d'opportunité que de visibilité

Oui, c'est ça. Mais.. du coup, comme.. j'ai l'opportunité, les gens.. les gens s'affichent, ben je m'affiche aussi, enfin je veux dire, ça me.. si les hétéros s'affichaient, ça me semblait normal que je fasse la même chose. Et j'avais ce.. j'avais gardé cette part euh.. La première fois qu'on s'est vus, tu dis.. tu m'as dit « mais tu me dis ça d'un air tellement candide ».. Je sais plus ce que j'avais dit, mais j'ai souvent.. ce genre de remarque.. Des, des.. des.. des trucs que pour moi, ça semble couler de source et puis en fait euh.. ça me paraît pas aberrant mais euh « candide », effectivement. Naïf. C'est.. je garde cette part d'enfance euh en moi où.. où rien n'est jamais choquant.. où.. où quand j'ai appris à sept ans qu'on pouvait embrasser un homme ben.. « ah, ben c'est normal ? Ouais, ok, normal. Ma vie est normale » Et puis tu découvres que.. pour les autres c'est pas normal. Mais ça m'a jamais euh..

Cette expérience n'est pas vécue négativement par Fred, étant passé par une période de honte et d'être « caché de lui-même » assez longue, fort de son savoir et de son coming-out, il lui semblait tout « naturel » de placer l'hétérosexualité et l'homosexualité sur le même plan. Pourtant, il se rend compte, « naïvement » que cela ne va pas de soi pour tous et partout. Les lieux d'affirmation sont encore peu balisés.

En terme d'affirmation, les lieux ne sont pas les seuls à ne pouvoir proposer une revendication sans crainte. Ainsi Fred découvre que quant bien même son homosexualité ne pose pas de souci particulier à de ses parents, elle pourrait en poser si elle concernait son frère.

La seule fois où j'ai senti que mon homosexualité pouvait poser problème, c'est quand on s'est posé la question par rapport à mon frère. Enfin, quand mes parents se sont posés la question par rapport à mon frère « tu penses qu'il est homo ? » Et là, tu sens un flottement.. C'est.. une fille, deux garçons, si les deux garçons sont homos, on a complètement échoué. Et là tu sens que c'est euh.. Ils ont beau.. ils ont beau avoir dépassé énormément de choses, il y a.. y a quand même euh.. Ils ont été éduqué comme ça, c'est.. je peux pas leur en vouloir de.. de.. d'avoir ce genre de petits préjugés, ou.. c'est.. avec tous les efforts qu'ils.. qu'ils déploient, c'est impossible de leur en vouloir..

Mais c'est la seule fois où je me suis senti euh.. pas totalement accepté euh.. par mes parents.

Dans cette situation qui est relativement récente (quatre années avant cet entretien), Fred comprend ici que son homosexualité est acceptée le concernant mais qu'elle n'est pas « souhaitable » pour son frère. Se pensant à présent « fils normal », Fred réalise qu'il est finalement à la place du « déviant normalisé » de son groupe familial, et gare à la possible contagion qui pourrait s'opérer sur son plus jeune frère (Goffman : 2007). Il accepte néanmoins la situation, grâce au recul qu'il a pu prendre lors de ses coming-outs successifs, mais également en « excusant » ses parents d'une éducation en proie à des préjugés. Le décalage entre éducation parentale et filiale réside dans l'identité du transfuge, incarnée par excellence mais de manière plus radicale car ostentatoirement en opposition dans les parcours d'Eribon et de Louis. Cette étape est souvent nécessaire pour ne pas subir de plein fouet les relents de stigmatisation et constitue, là aussi ce que Becker appelle le système de « justification » et/ou d'idéologie, dont nous avons déjà évoqué la force identificatrice plus haut.

2.3.4 S'affirmer par « corps »

Parce qu'avec ces deux hommes c'était une catastrophe, au point que je me suis demandé si j'étais vraiment homosexuel.

En ce qui concerne sa sexualité, Fred admet manquer cruellement de références. Partant de son expérience du visionnage pornographique entre copains, il n'y voit qu'une sexualité à laquelle il ne s'apparente pas, tout du moins en terme de désir.

(...) j'avais une sexualité plutôt.. inexistante puisque je n'avais jamais rencontré euh d'homme euh.. enfin, ni embrassé, ni touché ou quoi que ce soit, donc.. tout passait au travers des images. (...)

Tu ressentais ce besoin d'images ?

Ouais. Ouais, ouais, parce que quelque part j'avais la sensation d'avoir vécu trop longtemps euh sans.. sans avoir accepté tu sais, avec uniquement mes représentations mentales, et là je voulais en découvrir le plus possible, et les.. et.. juste assouvir.. mes plus bas instincts quoi.. enfin, vraiment euh j'ai envie de sexe et j'ai envie de.. de.. de.. de voir du sexe.. Et, du sexe qui me plait, et plus euh le porno entre copains euh où c'est un homme une femme, ou alors souvent deux nanas.

Cette notion de « sexualité inexistante » est également une récurrence des parcours gays, en particulier dans le milieu rural et à une époque pour une partie d'entre eux où l'accès à Internet était quasiment impossible. Il ne peut finalement y avoir de sexualité là où le sexe ne réagit pas, et Fred le comprend bien. Ses premiers émois masturbatoires solitaires seront d'ailleurs dérangés par le fait de ne pas se diriger vers l'objet « normal », les filles.

Donc.. tu te construis un peu en opposition. Alors tu essayes d'oublier que ben.. euh.. tu te branles sur les gars.. sur les garçons euh alors t'essayes, de temps en temps, « allez, pense à une fille, pense à une fille, pense à une fille » et ça marche pas trop, tu reviens euh sur les garçons, et tu te dis « bon, c'est juste pour moi euh dans ma chambre »

Quand bien même il se renseigne dans la littérature spécialisée, l'identification à l'homosexualité pour Fred, à contrario d'autres jeunes hommes interrogés, ne s'axe pas sur les sentiments mais le désir, la pulsion sexuelle. Elle s'adresse à son corps défendant envers le même sexe, et ne cessera d'être un objet de fantasme et de projection pour lui. En premier lieu, à travers la quête d'image, Fred cherche des référents sexuels, pornographiques, vers lesquels diriger ses pulsions, cherchant ça et là des magazines, usant de stratégies comme celles de demander à une amie d'aller lui acheter pour lui, puis il réalise même des collages et redouble d'astuces pour emmener ses précieuses images là où il le peut afin de s'offrir un instant de relâchement.

Ses premières expériences sexuelles sont chaotiques, au point que Fred finit par se demander s'il est vraiment homosexuel. En terme d'identification il est intéressant de noter qu'ici, l'identification se fait essentiellement par l'acte sexuel, ce à quoi l'homosexualité a d'ailleurs été réduite pendant longtemps, finalement, pour Fred ici, « la vérité du sexe ». Cette dernière n'étant pas satisfaisant pour Fred qui expérimente sa sexualité avec deux hommes, il se pose alors la question du désir réel, étendu là, à juste titre, à l'identité.

« Si ce que l'on fait (activité) permet de trouver ce que l'on est (identité), à l'inverse, ce que, de force, l'on vous fait (comme un viol), empêche de savoir, parfois durablement, ce que l'on est.¹³³ »

J'ai eu des rapports sexuels avec deux hommes.. (Parce qu')avec ces deux hommes c'était une catastrophe, au point que je me suis demandé si j'étais vraiment

133 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 59

homosexuel. C'est.. j'en retirais aucun plaisir, c'est.. c'était brouillon mais parce que c'était des.. des.. c'était des types qui.. tiraient un coup, c'est.. y avait pas d'alchimie en fait, rien du tout. Et comme c'était mes découvertes.. C'est ce qui fait que je me disais « bon en fait peut être que je suis pas homosexuel, j'aime.. j'aime pas ça, ça me plaît pas, enfin.. c'est.. c'est pas désagréable, mais c'est pas oh, pff.. »

L'expérience sexuelle de Fred avec ses deux premiers partenaires ne s'apparente bien évidemment pas à un viol, mais à une tentative sexuelle vraisemblablement loupée. C'est finalement lors de son troisième rapport qu'il va estimer comprendre de quelle identité sexuelle se revendiquer.

La première vraie relation homosexuelle, ma première relation.. que.. Attends, j'ai tout mis dans le désordre, tu vois, je pense dans le désordre (rires). Ma première relation sexuelle homosexuelle.. euh.. c'était avec... mon cousin. Et je dis que c'est ma première vraie relation alors qu'avant ça, j'en avais eu deux. (...) (Et) j'ai provoqué le truc. Ma première année de fac.. ah ben il habite à Strasbourg, je vais voir si je peux dormir chez lui quelques soirs et puis euh si.. on verra bien ce qu'il se passe (sourire) euh si.. Et il s'avère qu'en fait lui aussi fantasrait là-dessus donc euh c'est arrivé tout bêtement euh « bon tu dors où » euh.. non je lui ai demandé « bon, je dors sur le canapé ou avec toi ? » « Oh ben tu peux dormir avec moi, ça me dérange pas » Ah d'accord. Et puis « oh ben moi je dors en slip euh ça te dérange pas ? » « Non, non » Et puis tu te rapproches plus ou moins dans le lit et puis tu fais ça cinq fois la nuit, et c'est.. et là tu te rends compte « ah ouais, ah ouais. C'est ça. Et puis je suis bien pédé quoi. C'est ooh, ça fait plaisir » (rires)

Lorsque je lui fais remarquer par sa dernière affirmation « *et puis je suis bien pédé quoi* » que c'est intéressant qu'il assimile identité sexuelle et identité, Fred s'en défend du fait qu'il n'ai pas de référent. La quête de savoir s'est faite à travers les livres, mais il lui tarde de comprendre physiquement ce qui lui arrive, soit par le biais de la pratique. Après ses premières relations chaotiques, auxquelles il met d'ailleurs fin pour l'une d'entre elles avec l'excuse de « ne pas être homosexuel », ce qu'il légitimera avec une amie censée jouer le rôle de sa petite amie devant l'amant éconduit. Il découvre finalement son attirance homosexuelle à travers un fantasme, son cousin. Fred affirme que son cousin était en effet un fantasme pour lui, mais que lui l'était également pour son cousin. Je lui fais d'ailleurs remarquer qu'il n'appelle pas ce jeune homme par son prénom, mais bien par sa dénomination familiale, encore ici un lien avec la famille exprimé par le mot cousin à l'instar d'un prénom. Il m'explique également que la relation avec lui est idéale, qu'elle contient tout ce que Fred aime dans sa vie de couple, liberté sexuelle, proximité culturelle mais pas forcément générationnelle, le cousin représente, ici, la seule relation que Fred entretient

avec un homme de son âge. Ici, il lui est pourtant impossible de « faire corps » avec ce cousin avec qui le lien familial les place déjà dans un corps-communauté plus large (famille et homosexualité).

C'est le seul.. type.. avec qui.. c'est.. parfait. Où euh ça pourrait être toute la journée ou juste une heure, c'est... Ouais, ouais.. Je n'ai.. jamais euh je n'ai jamais pu le retrouver. J'ai pu l'approcher avec certaines personnes mais euh.. lui, c'est. c'est.. Si il avait pas.. lui.. C'est ce que je pense.. et après c'est en contradiction avec ce que je.. ce que je dis sur les sentiments et sur le sexe, mais je pense que si ça avait pas été de ma famille, j'aurais pu essayer de construire quelque chose de plus sérieux avec lui..

A travers des relations avec des hommes plus âgés que lui, Fred agit dans un double mouvement, celui de se retrouver en complémentarité générationnelle avec celui avec qui il est, mais également culturelle, dans une relation quasiment semblable à celle de la pédérastie en Grèce, entre un maître et un élève. A part avec son cousin, Fred n'a jamais entretenu de relation avec quelqu'un de son âge, exigeant un « échange » qui selon lui ne peut pas s'incarner dans les goûts similaires d'une génération en commun. Cette image s'illustre à travers la relation qu'il va entretenir avec un soixantenaire, qui lui sert vraisemblablement de « référent ». Fred use souvent de ce terme, que ce soit par rapport au savoir qu'aux individus rencontrés, pour évoquer les étapes de sa quête de lui-même.

Ouais donc du coup c'est.. je crois que ça a été surtout euh un référent, mon premier référent euh homosexuel. C'est.. Qui je pourrais devenir.. Bon, le.. le SIDA en mois je l'espère, mais.. où je voyais une belle personne, quelqu'un de cultivé, qui n'avait pas forcément euh.. euh.. une vie très stable hein, il vivait dans un petit studio et tout euh.. il vivait de petits boulots de ci de là, mais il paraissait euh.. il paraissait bien, il paraissait heureux euh il avait vécu de belles choses, enfin.. c'est.. sa maladie mise à part et.. même, il me le disait « Je l'ai appris, j'ai eu le moment d'abattement et puis, je me suis relevé. Tu continues de vivre, tant pis t'es malade, t'es malade. » Y en a euh effectivement qui vivent avec le cancer, des leucémies et tout euh ils s'arrêtent pas de vivre pour autant donc euh c'est.. Ca m'avait beaucoup touché, ouais.

Donc c'était ton référent..

Ben oui, parce que.. et je pense que.. Je l'ai dit à haute voix aujourd'hui hein, je l'avais jamais dit à haute voix, et.. et je pense que je m'étais jamais faite la réflexion avant.. Je pense vraiment que c'était un référent parce que.. y a une chose, c'est que mes parents, je ne voulais leur annoncer.. j'avais pas de problème, je m'étais dit « si ils me posent la question, je leur réponds, honnêtement ». Je veux pas leur mentir là-dessus, ça sert à rien, de toute façon ils l'apprendront tôt ou tard. Mais euh, je voulais leur annoncer, quand j'aurai une situation stable. Et je crois que ce que je retire de.. la crainte

qu'avaient mes parents de l'homosexualité, c'était que.. leurs enfants n'auraient pas de vie stable, que ce serait euh.. qu'on serait des marginaux, ouais c'est ça. Et de l'avoir rencontré ça m'avait complètement rassuré sur le fait qu'on puisse avoir une vie stable. Même si effectivement euh il vivait de petits boulots ou quoi, mais je veux dire, à soixante-trois ans, il était toujours là, il pouvait payer son loyer, enfin.. il avait bien vécu, plusieurs euh.. plusieurs fois en couple, qui avaient duré..enfin, c'est.. C'était tout à fait.. à ma portée, c'était possible, comme n'importe quel hétéro normal.

A partir de la fréquentation de ce référent, Fred découvre, au-delà d'une identité reconnue par les livres, expérimentée par le sexe, une homosexualité qui se vit, s'éprouve sur long terme. Par son âge et son expérience de vie, ce premier référent constitue l'étape ultime pour Fred afin de réaliser que son mode de vie ne serait pas « marginal », à contrario de ce qu'il avait pu imaginer et de ce que ses parents craignaient. Fred avec cet autrui significatif, arrive alors à se projeter dans une temporalité qui lui semble appréciable, à sa « portée », c'est-à-dire possible et autorisée « *comme n'importe quel hétéro normal* ». Il est intéressant de noter qu'à travers cette dernière affirmation, Fred signe son désir d'être normalisé, et ce par extension d'une reconnaissance sociale et intime. Fred n'aime pas être mis à part, en se définissant comme un « *hétéro normal* », il arrive à se réapproprier sa vie dans une trajectoire familiale hétérosexuelle (ses parents, son frère et sa soeur) où il se sent terriblement à défaut. L'exemple de cette relation lui permet également de réaliser que son affirmation passera par la stabilité, et éventuellement le couple inscrit dans la durée.

Donc je.. c'était la seule chose que je m'étais imposé, c'était de leur annoncer quand euh je saurais.. quand je saurais que ma situation est stable, avec ou sans euh compagnon.

Une situation légitime aux yeux de ses parents offre à Fred la possibilité se le légitimer. Cette situation se produit comme nous l'avons vu plus haut lors de la présentation de Sebastien, aujourd'hui mari de Fred.

2.4 Marc

Avant la personne n'aurait pas pu parler devant toi, parler de mon père euh assumer, qu'il était violent.. Avant non. J'aurais pas pu dire ça. Avant j'étais un peu plus fermé. J'avais 80 kilos, des petites bouclettes.

Agé de vingt-deux ans lors de notre entretien, Marc est l'un des plus jeunes participants à cette recherche. Il est également sans conteste le transfuge de classe par excellence, son parcours, nous le verrons, s'apparente sur de nombreux points à celui d' Louis, et la ressemblance se poursuit même physiquement et vocalement. Pour avoir rencontré , Marc présente un même corps et une voix d'une sensibilité presque chétive. A la fois sûr de lui par les termes qu'il emploie, il peut se muer en figure infantile et apeurée lorsqu'il me parle de son père. Il utilise le rire et l'humour à de nombreuses reprises tout au long de l'entretien, comme pour désamorcer un malaise encore perceptible mais qu'il peut dorénavant exprimer.

Marc grandit dans un village du Bas-Rhin duquel il se détache pour finalement mieux le retrouver aujourd'hui, grandi de son expérience personnelle, à la fois sociale et professionnelle. Aujourd'hui enseignant, après une classe préparatoire dans laquelle il s'est construit individuellement, il a longtemps été sous un joug filial dont il ne se doutait pas forcément. Son expérience n'est pas uniquement celle d'un jeune homosexuel, mais aussi et surtout celle d'un transfuge de classe oscillant entre fierté et honte. Célibataire, instituteur, je le rencontre par le biais de La Station, centre LGBTQI situé à Strasbourg, dans lequel j'effectue quelques actions de formation bénévolement et qui m'a permis en contrepartie de faire passer une annonce quant à ma recherche à travers sa liste de diffusion. Cet entretien a donc la particularité d'être un des seuls réalisé avec une personne que je ne connais pas du tout et dont la timidité semblant être un obstacle n'en a pas forcément été un. Ainsi, les débuts de l'entretien ont été hésitants, puis la distance s'est estompée, pour finalement revenir lors de la fin de celui-ci : Marc a eu en effet une réaction inattendue, à savoir qu'il a eu une forme de sursaut de retour sur le moment passé ensemble, je suis partie dans un silence et un malaise palpable. Je n'ai jamais eu de nouvelles de lui depuis.

2.4.1 Le poids des valeurs

C'était trop imposé mais pas assez riche aussi.

Marc grandit tranquillement dans un village alsacien, entouré par ses deux parents, toujours ensemble actuellement et un petit frère de six ans son cadet. Très bon élève, il avoue s'être toujours senti seul principalement pour cette raison. Il est à préciser que son enfance n'est néanmoins pas entachée par des anecdotes douloureuses au sujet de cette réussite.

Et tu t'es senti « à part » à partir de quand ?

Très tôt hein.. ah mais, très tôt hein.. Mais, mais.. nan mais en fait, ça dépend parce que.. hum.. je me suis senti à part.. déjà quand on est bon élève on se sent un peu à part.. Donc euh, dès la primaire, je me suis senti un peu supérieur, non mais faut le dire parce que j'avais les meilleures notes.. enfin.. pour moi c'était pas difficile quoi en fait. Mais.. j'avais des copains quoi, mais disons.. on avait pas les mêmes affinités tu vois. Moi je faisais un peu semblant de m'intéresser à eux.. (...) et après on a voulu me faire sauter une classe, euh.. enfin tu vois, j'étais le chouchou des maitresses, des maitres euh.. mes parents me félicitaient pour mon.. mes bulletins, toute ma famille me donnait de l'argent parce que j'avais de bonnes notes euh.. Tu vois, l'école ça a été mon truc très tôt.

Marc intègre très vite le fait que l'école est un lieu de réussite pour lui, passionné par le savoir, il n'a aucun mal à trouver de la reconnaissance, quitte à mettre les autres camarades « de côté » sans le vouloir, le décalage que lui offre le pouvoir du savoir s'imposant de lui même. Ce décalage est alors également perceptible lorsque sa mère assiste à un des premiers conseils de classe en primaire, où la maitresse n'a que le nom de Marc en bouche et son classeur en main, car il représente « l'exemple à suivre » pour cette dernière. La mère de Marc, oscille alors entre fierté intense et honte de ne pas sentir de continuité dans un parcours familial où les deux parents n'ont pas excellé dans les études et de ce fait pas forcément poursuivi dans cette voie.

Et ma mère m'avait dit « Marc, mais euh je me rendais pas.. pour moi c'était tout nouveau.. faut se mettre à ma place euh.. je m'y attendais pas du tout, euh moi j'étais toute rouge euh.. » (...) Ben oui, mais parce que elle, elle était pas forcément euh elle était pas forcément bonne élève tu vois.. Et du coup, ça mettait plus en valeur, moi-même euh mais en même temps c'était.. je veux dire euh finalement où je vais prendre du recul, c'est peut-être pas si important d'être bon à l'école, enfin.. ça a plus rien à voir tu vois ? (...) Mais.. c'est peut être pas si important tu vois.. Mais pour mes parents

*ça comptait énormément. Tu vois ? (...) Ou fierté du malaise même.. (rires) Tu vois ?
Mais c'était une fierté monstre pour mes parents, c'était une fierté monstrueuse.*

Le décalage du transfuge apparaît ainsi dès les premières années de sa scolarité. Marc met ses parents en porte à faux malgré eux de ce qui lui fait sens, et qui pourtant n'a jamais été une des valeurs principales de sa famille. Il ne signale pas en effet avoir été « poussé » vers les études. Sa réussite embarrasse sa mère, rougissante car gênée de cette fierté qu'elle n'avait vraisemblablement jamais eu ne serait-ce que pour elle-même. Une « fierté du malaise » pour reprendre ses termes, dans le sens où la fierté de la réussite est présente, mais malaise de l'incompréhension de celle-ci, à se demander d'où elle « sort ». La mère de Louis face à ses bons résultats scolaires est dans le même type de réaction :

« C'était l'école, elle ne comprenait pas pourquoi j'accordais tant d'importance à ça¹³⁴ ».

Malgré cela, la différence ici est que Marc a d'emblée eu un bon niveau à l'école tandis qu'a développé une passion scolaire plutôt à l'encontre ses parents. Marc évolue donc entre deux grosses institutions en plus de celle que la famille représente, l'école, mais également l'Eglise. Elève brillant, il n'a pas de mal à rapidement remettre en cause cette dernière, l'enseignement religieux demeurant souvent obligatoire dans les villages alsaciens en raison du Concordat. Marc ayant par sa position de bon élève obtenu la reconnaissance des adultes, prend du recul par rapport à ses camarades de classe qu'il surplombe en quelque sorte, mais également auprès de certains adultes, si ceux-ci ne répondent pas aux attentes de Marc en terme de transmission. Dans le cas de la religion, cette doctrine étant comme citée plus haut souvent « imposée » à l'enfant, si elle n'est pas intelligible, cette imposition n'en devient que plus clôturante. Marc reproche à ses parents, catholiques de tradition plus que de conviction, de n'aller à la messe que pour « prendre ce qu'ils veulent », voire se donner bonne conscience, tout en ne réfléchissant absolument pas philosophiquement à l'apport d'une religion dans leur vie. Cette incompréhension, doublée d'une représentation religieuse peu crédible, rendent Marc assez réfractaire au fait religieux.

C'était chiant. Et euh.. le prêtre je le trouvais très très.. bête. Très bête. Et euh.. je le contredisais, je le contredisais euh dans ma tête. Je gardais ça pour moi. Je le disais pas à mes parents (rire). (...)

Est-ce que ça a participé tu penses euh à la dévalorisation de cette religion ?

134 Louis E., *Op. Cit.*, 2014, p. 64

Oui.. en fait moi je pense que.. et ben.. je pense que.. bon disons que quand j'étais petit j'étais déjà intéressé par beaucoup de choses et.. l'église pour moi c'était pas assez riche et euh.. trop dogmatique. On impose pas des choses comme ça aux gens euh..

(...) Enfin, je veux dire euh ce que j'aimais c'était plutôt.. enfin, je veux dire, j'avais lu beaucoup de choses en sciences, beaucoup de choses en littérature, et je savais que ce que le prêtre disait c'était.. faux. Enfin, euh.. du moins qu'on pouvait pas s'en tenir juste à ça euh..

Entre l'école dont ses parents ne possèdent que la fierté liée à la réussite de leur fils et la religion que ces derniers ne respectent que par principe, Marc commence petit à petit à se détacher de la sphère familiale, n'y trouvant pas son compte. Il tente de poser des questions quant à certaines interrogations, mais face au silence parental, il se décide finalement à faire sa propre expérience de vie et de spiritualité. Aujourd'hui, Marc affirme qu'il a la foi, une foi en quelque chose qu'il ne peut définir mais sans doute transcendant, une foi dans la vie dans tous les cas, car Marc se projette dans le fait d'avoir des enfants et n'hésite pas à l'associer avec des valeurs religieuses inhérentes à son éducation.

« Le silence ne renvoie jamais à une signification figée, ses mouvements répondent à la circulation sociale du sens. En laissant place à toutes les possibilités, il installe l'homme dans l'indécision ou le malentendu si les circonstances ne permettent pas de tirer une conclusion sans équivoque.¹³⁵ »

Le silence est une constante de l'enfance et de l'adolescence de Marc. Il provoque malentendu et discrédit de ses parents. Ses demandes répétées de réponses aux questions existentielles de cet enfant à qui l'école « impose » la croyance, ne comprend pas comment ses parents peuvent être croyants sans chercher de réponse.

Parce que même moi quand j'essaye d'aborder le sujet de.. dieu (rire) Ca m'est arrivé.. ben ils répondaient pas trop, ils étaient pas trop réceptifs. Mais.. pour moi, pour un petit enfant qui demande euh qui est dieu et tout euh, c'est quand même euh..

C'est difficile de pas avoir de réponse

Ouais.. enfin, je veux dire euh on peut pas ne pas remettre en question euh les moeurs des parents si ils répondent pas et si euh.. si ils prennent pas ce qu'ils font au sérieux, enfin (sourire)..

135 Le Breton D., *Op. Cit.*, 2015, p. 80

Au discrédit de l'institution religieuse s'ajoute celui de l'institution parentale. Ce que la première imposait, la seconde ne savait qu'en penser, laissant Marc libre arbitre face à ces contradictions. Tel Louis, restant coi devant des questions sans réponse qu'il pose à son père lors de sa découverte en cours d'histoire de l'existence du mur de Berlin. Marc et Louis cherchent l'échange, le sens, mais se retrouvent face au silence qui entraîne discrédit. Le père de Louis est incapable de discuter d'un fait historique auquel il n'a pas été rattaché scolairement, tandis que les parents de Marc continuent les rituels religieux propres à leur catholicisme de tradition, sans pour autant lui attribuer le sens que Marc aimerait comprendre ou saisir. Il ne sait d'ailleurs pas aujourd'hui où se situer vis-à-vis de la religion, il dit « croire » mais être malgré tout en rupture avec le catholicisme familial, qui pour lui n'était que *tradition, pour se donner bonne conscience*. Le silence autour des questions religieuses vient résonner avec celles sur la sexualité, famille pleine de tabou, Marc avoue être « choqué » du peu de démonstration d'affection que peuvent se donner ses parents. Une distance et un discrédit s'instaure à travers le silence entre lui et ses parents. Il est à noter que son existence elle-même est bornée pendant de nombreuses années au début de sa vie, à la place qu'on veut bien lui laisser dans la cellule familiale. Et l'utilisation du terme « cellule » n'est pas usurpée, je tente ici l'analogie en parlant de la chambre de Marc, que celui-ci décrit comme si il ne l'habitait pas. Il affirme ne s'y être jamais senti mal à l'aise, mais avoir jamais pu non plus se l'approprier, la décorer, en faire un lieu privilégié de l'identité en construction de ces âges de découvertes, entre exhibition de ses goûts et niche de son intimité profonde. Marc en effet n'exprime que très peu ses goûts, et affirme avoir attendu des années avant de même pouvoir dire *je*. Il attendra d'avoir ce qu'il appelle une *crise* au début de ses études supérieures.

Ben, j'étais.. c'était lié.. à mon enfance, à mon éducation.. C'est.. c'était vraiment le.. si tu veux, le résultat de mon éducation, c'était ça en fait. C'est moi.. avant.. les crises. C'était.. ce qu'on avait fait de moi. Genre je travaillais comme un dingue pour l'école euh, je mangeais beaucoup à table euh.. euh, je m'affirmais pas beaucoup.. ou j'étais trop gentil.. euh.. je disais pas trop je. Et depuis cette crise là, j'arrive à dire je.. j'arrive à avoir des.. ouais, j'ai plus de certitudes, et de me dire, ces certitudes sont à moi et à personne d'autre, c'est pas mes parents qui me l'ont donné.. tu vois.

« Le silence sur soi apparaît comme un mode de défense et de préservation d'une identité personnelle et collective, une manière de s'enraciner au-delà du discours, il absorbe toutes les questions, et donc toutes les menaces.¹³⁶ »

Lorsque je reviens avec lui sur ces moments délicats de son parcours identitaire, Marc tient à préciser que, quand bien même un cadre familial très strict, il parle même « d'emprise », il n'a pas

¹³⁶ *Ibid.*, p. 57

eu d'enfance malheureuse, et justifie ceci par le fait d'avoir été gâté. La difficulté d'être réside plus dans le portrait d'un père aux traits presque caricaturaux, que l'on retrouve dans les nombreux écrits de Louis (2014; 2018). Ces pères incarnent ici la virilité par excellence et celle-ci se décline en quelques points bien particuliers : le silence, la valeur du travail, le refus de la féminité par tous les biais possibles.

(...) j'ai toujours vu, j'ai toujours compris que.. enfin les pères, dans les familles que je côtoyais étaient toujours euh un peu plus.. renfrognés, froids, bourrus. Tu vois ? J'ai pas côtoyé de père doux et euh.. enfin qui avait appris la douceur de l'intelligence en fait.

2.4.2 Incarner l'idéal

Tu vois Marc, à la télé, ben ça, j'espère que tu le deviendras pas

Marc décrit son père comme quelqu'un à qui il a toujours cherché à ne pas ressembler, pourtant lors de son entretien, c'est la personne qui revient systématiquement, et ce à chaque étape de son parcours.

Comment tu t'identifies vis à vis de ton père ?

Je m'identifie pas à lui (rire).

Dans son entretien, Marc commence par annoncer qu'il a été très peu proche de son père. Par proximité, il semble parler de proximité intellectuelle, en opposition directe avec sa sensibilité. Il décrit alors son père comme « sensible et sanguin » mais se contredit en annonçant que la possibilité de la sensibilité supposée de son père sonne également comme un désir d' « excuse » pour ce dernier. Les similitudes entre le père de Marc et celui de Louis sont nombreuses et celles-ci résident en premier lieu dans l'injonction de ne pas devenir « ça ». Marc entend très jeune par le biais d'un documentaire TV, ce que son père ne projette pas pour lui, à savoir l'homosexualité. Un reportage sur l'artiste Marilyn Manson donne l'occasion au père de se situer vis-à-vis de l'efféminement et des relations entre hommes à travers l'injonction, en ce qui concerne Louis, c'est celui de Steevy.

C'était à la télé, sur M6 je crois.. Moi j'étais assis à côté je crois que je faisais mes devoirs tu vois, et puis c'était un samedi soir.. et peut être que mon père était sur le canapé et.. m'a dit « Marc, je veux pas que tu deviennes comme ça » Je lui ai dit (rire).. quelque part je lui ai un peu dit « oups » mais euh.. enfin.. mais c'est.. c'était un « oups » d'enfant enfin je veux dire.. Insouciant tu vois..

Marc lâche un *oups* insouciant et pourtant, il n'aura de cesse d'essayer de satisfaire son père, à la fois par peur, qu'il n'hésite pas à décrire au travers de scènes où celui-ci impose sa force de caractère à une famille désœuvrée face à une telle colère, ou encore par honte, celle de ne satisfaire un père qui a deux fils, mais dont le premier semble « faillir ». Ainsi, comme dans de nombreux discours observés ici, Marc se force à pratiquer un sport dans le but non dissimulé de satisfaire son père qui l'y incite allègrement. Il se fend donc de cours de Bushido, jusqu'à même atteindre la ceinture marron, mais étant donné qu'il le fait *plus pour (s)on père* il abandonne cette activité dès qu'il peut. De peur de décevoir, il tait ses goûts et n'attend de son père que sollicitation pour entrer dans son périmètre d'existence.

D'ailleurs euh.. enfin oui, d'ailleurs, j'ai.. j'ai été très peu proche de mon père. Enfin euh.. en fait, bon.. je dirais, en fait lui-même a.. un père.. très silencieux avec lui-même, enfin.. je me suis mal exprimé. Donc, mon père a eu un père, qui était euh.. ouais qui parlait pas beaucoup, et euh du coup euh.. il voulait euh avoir.. avec son fils de bonnes relations.. et euh, moi j'ai été plutôt très timide et du coup il avait pas les relations qu'il aurait voulu avec moi.. et du coup euh.. parfois il me le reprochait aussi.

C'est-à-dire ? Il te reprochait de ne pas être plus loquace avec lui ?

Ouais. Ouais.. Genre parfois il me disait « Marc, maintenant tu racontes quelque chose ». Sauf que j'avais rien à dire. Tu vois, j'ai.. je suis.. normalement je suis euh hyper euh introverti, tu vois.. quand même parler ça me.. et euh.. et j'avais rien.. et j'avais rien à lui raconter tu vois, je me racontais des choses à moi même, ça.. ça suffisait, mais j'étais juste introverti.. comme son grand-père d'ailleurs et comme lui-même.. enfin, comme son père et comme lui-même. Et.. euh ouais, donc euh parfois je me forçais à parler et j'aimais pas beaucoup ça.

Marc grandit avec un frère plus jeune, mais plus en adéquation avec les valeurs masculines qu'attendait son père. Ce frère, tout en incarnant « l'ethos populaire » que représentait également le frère de Eribon, ne constitue en soi pas une opposition directe à Marc (Eribon, 2010). Ils s'entendent bien, la distance d'âge ayant distancié également leur possible rapprochement ou opposition à certains âges délicats comme l'adolescence.

Ouais mais il est plus.. nan mais il s'en fout un peu de ça aussi mon frère, mais disons que comme il est plus manuel, il s'entend mieux avec mon père et du coup il peut l'aider plus efficacement que moi. J'ai été.. un.. ouvrier médiocre, très médiocre (sourire) donc euh..

Tout en ayant jamais senti de différence notable entre eux, que cela soit au niveau de l'amour de leurs parents qu'au niveau de leurs résultats scolaires respectifs, Marc affirme ainsi avoir plutôt penché vers des valeurs dites « féminines » en s'orientant vers la cuisine par exemple. Il dit de lui qu'il a été un *ouvrier très médiocre*, sachant que son père est ouvrier, il n'est pas difficile de ressentir ici la déception et la honte incorporée de la posture qu'adopte malgré lui Marc au sein de sa famille. Introverti, il se réfugie souvent dans un monde intérieur et semble ainsi vivre une vie « à côté » de celle de ses pairs, qu'ils soient de ses amis comme de sa famille comme en témoigne une scène qu'il me décrit pour montrer certains comportements de son père qui l'ont marqué lors de son enfance.

Cette scène prend place dans un contexte particulier, là aussi décrit par Louis dans son dernier roman *Qui a tué mon père*, où il décrit la pression professionnelle qui s'abat sur les épaules des hommes ouvriers subissant de plein fouet un corps qui dépérit plus vite au contact d'un travail éreintant et répétitif dont on sait que la reconnaissance n'est que relative (Louis, 2018). La haine première que l'auteur entretient avec sa famille dans son premier ouvrage *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014), se meut en « haine et mépris pour ceux qui humilient ses proches¹³⁷ », ce qui ne manque de faire à nouveau parler Les médias pour ce dernier ouvrage où il dénonce les politiques et l'aveuglement face à la souffrance au travail. Ces hommes dont l'identité principale réside dans leur travail et leur posture professionnelle, se retrouvent bien souvent isolés et meurtris lors d'un arrêt de travail qu'il survienne d'un accident ou d'un problème de santé. Leur statut de mâle les empêche bien souvent d'avoir recours à une aide psychologique parfois même médicale ce qui les enferme encore plus sur eux-mêmes.

« Les premières semaines tu es resté complètement au lit, sans bouger. Tu ne savais plus parler, tu ne pouvais plus que crier. (...) Tu prenais conscience de l'existence de ton corps dans la douleur, par elle.¹³⁸ »

137 De Gaulejac V., *Op. Cit.*, 2015, p. 194

138 Louis E., *Qui a tué mon père*, Seuil, Paris, 2018, p. 72

Marc décrit un arrêt que son père subit pour raisons médicales et qui entraîne alors des scènes de grande violence dans leur famille jusqu'alors épargnée par celle-ci. Il ne décrira autrement aucune violence ni sur lui ni sur son frère ou dans un climat général quand bien même une certaine autorité voire autoritarisme règne.

Bon, j'ai.. j'ai eu peur de mon père.. donc y a eu.. peut être un peu.. je dirais pas terrifiant, parce que le mot est très fort, mais..

Il imposait son respect ?

Ouais. Enfin, disons que.. quand quelque chose lui plaisait pas en fait.. En fait, c'est.. il lui arrivait de casser des meubles. Tu vois ? Donc il était un peu violent quand même.. C'est des choses que j'oublie.. enfin, il était un peu.. quand même, donc, un peu effrayant, un peu violent.. mais en même temps, il avait des moments de tendresse, c'est.. c'est quelqu'un de sensible. Euh.. mais.. Ouais, y a des moments de violence que je.. je peux plus, enfin.. que j'ai pas pu oublier.. (sourire gêné).. Hum.. en fait, il s'était fait opérer du pied, il avait une verrue.. sous le pied et euh.. donc il avait essayé plusieurs tentatives, à plusieurs reprises de la faire enlever par euh des spécialistes et elle était toujours revenue.. et elle s'était.. elle avait grossi avec le temps. Et donc il s'était fait opérer une nouvelle fois, et cette fois ci on lui avait enlevé toute la verrue, euh.. directement, on avait endormi son pied et tout ça. Et euh.. en fait, il travaillait plus.. Il avait.. ouais il était en congé de maladie, et en fait euh.. il vivait très mal le fait de ne pas travailler. Il détest.. c'est quelqu'un de très actif.. et quand il est cloué au lit, il ne supporte pas. Et c'était.. et c'était une semaine horrible, parce qu'il avait pété les plombs. Mais euh.. il a vraiment pété les plombs.. Euh.. donc euh, nous on était à l'école et euh le soir quand on était rentré euh toute la maison en désordre, on avait pas compris. Et puis je.. je me.. j'ai le souvenir d'une poubelle, avec de l'eau dedans et un réveil euh.. y avait des meubles euh qui étaient fracturés en fait euh.. tu vois, je sais pas une planche en bois fracturée dans un meuble, ce genre de souvenirs là.. Et euh.. comment ça s'est passé ? Et euh.. un dimanche euh.. un dimanche, il allait vraiment très mal.. et euh.. il s'était pas levé en fait, le matin.. et à midi ma mère avait fait à manger, et euh.. comment ça s'est passé ? Et.. en fait, mon père euh est venu très en retard euh pour manger, on l'attendait et tout ça.. D'ailleurs on avait un peu peur, parce qu'on savait qu'il allait péter les plombs sur ce qu'on allait lui dire et qu'il fallait surtout pas le contrarier. Ma mère avait peur, mon frère aussi. Et euh.. il est descendu et euh il était.. très très, enfin il était vraiment.. en colère, enfin genre on sentait.. une rage en lui.. pas forcément contre nous, ou contre nous.. parce que y avait.. je sais pas. Et en fait euh donc il.. il a pété un plomb et il est remonté dans son lit. Ma mère est allée travailler l'après-midi, ma grand-mère est venue l'après-midi avec des somnifères, Lexomil. Et du gâteau. Mon père a mangé beaucoup de gâteau et il a.. je sais pas trop.. où sont passés les Lexomil, mais en tout cas, quand le soir ma mère est rentrée.. donc euh moi j'avais fait à manger, et euh.. de nouveau on attendait mon père à table, on avait de nouveau peur, et là il est descendu, et genre il a.. il a pété les plombs comme jamais, et il a pris le sous-plat qu'il y avait sous la tarte flambée que j'avais faite.. et il a frappé ma mère avec. Et euh.. ça, ça a été absolument terrorisant.

C'est un souvenir que je garde et que je peux pas oublier.. et euh.. ma mère s'en est allée.. mon frère avec, et euh.. et mon, je me souviens que mon père a jeté un caillou sur la voiture quand ma mère est partie (sourire)..

Et toi tu étais où alors ?

Et moi je suis resté à la maison. Ouais, parce que moi, je savais pas quoi faire. J'étais terrorisé, je.. je me disais, mais mon père est devenu fou euh.. qu'est ce qu'il se passe, euh.. qu'est ce qu'il a.. c'est n'importe quoi, j'ai rien fait. J'ai juste rien fait. Pourquoi euh.. pourquoi il s'attaque à moi, euh pourquoi il s'attaque à la femme qu'il dit aimer, alors que.. et du coup je me suis barré, et j'ai laissé un petit mot et je suis allé chez le voisin et j'ai dit « papa est devenu fou » et puis il m'a conduit chez ma grand-mère. Où j'ai retrouvé ma mère.. Mais par exemple euh mais en fait ça c'était vraiment euh.. une folie euh.. monstrueuse, mais quand j'étais petit en fait ça lui arrivait de péter les plombs comme ça parfois. Un.. un jour j'étais allé chez ma grand-mère plutôt que rester à la maison, et là je me souviens que le soir j'avais trouvé la maison en désordre.. il avait cassé des choses et il m'en voulait à moi personnellement. Tu vois je.. j'avais énormément de culpabilité. Je culpabilisais parce que j'étais pas resté chez mon père.. alors que ça me plaisait plus chez ma grand-mère parce qu'elle parlait beaucoup plus avec moi et qu'on.. elle me demandait moins de choses. Voilà, donc ça c'est mes.. disons que mon père a changé depuis quelques années.. Là je le vois moins.. et il commence à se faire vieux et euh.. il se calme beaucoup.

Et donc, ça c'est des images euh..

C'est des images que je garde en moi.. par.. par exemple je les oublie.. mais quand on.. on.. voilà quand on dit.. quand j'ai associé violence et.. père.

« Au village les hommes ne disaient jamais ce mot, il n'existait pas dans leur bouche. Pour un homme la violence était quelque chose de naturel, d'évident.¹³⁹ »

« Face à la défaillance parentale, l'enfant est atterré. Il découvre une autre honte, non par rapport à lui même mais par rapport à eux. Il découvre qu'ils sont faibles, impuissants, résignés, parfois lâches et violents, ce qui provoque des sentiments contradictoires.¹⁴⁰ »

La culpabilité est un sentiment qui revient souvent dans la bouche de Marc pour parler du rapport à son père et évoque sans nul doute le fait que Marc, tout en affirmant s'être construit « contre » son père, l'a finalement fait par défaut de correspondre à ses attentes. Ici il se sent coupable de ne pas être resté avec son père, alors que celui-ci était relativement invivable, mais également coupable d'avoir cherché un lieu où on lui demandait *moins de choses*. Le fameux dimanche décrit plus haut,

139 Louis E., *Op. Cit.*, 2014, p. 42

140 De Gaulejac V., *Ibid*, p. 194

tous semblent apeurés d'un père diminué par son arrêt maladie, qui cherche à reprendre une place dominante dans son foyer par ennui profond et difficulté à l'exprimer. C'est alors au féminin de *gérer* à grand renfort de médicaments et de repas, que Marc prépare, le fameux soir où sa mère se prend un plateau sur la tête. La position que Marc adopte à ce moment là trahit également ce désir de satisfaire son père, Marc reste avec lui et regarde sa mère partir avec son petit frère : il dit ne pas savoir quoi faire et ce, sûrement parce qu'il ne veut décevoir l'un en prenant parti pour l'autre.

Marc justifie sa *douceur* actuelle en l'opposant directement à la violence de son père, qu'il décrit comme également mentale, où il parle à nouveau de culpabilité vis-à-vis de lui. Ce sentiment de culpabilité prend place dans plusieurs étapes de la vie de Marc comme je l'ai déjà annoncé plus haut, outre l'identité sexuelle, masculine ou encore filiale, Marc la connaît ensuite professionnellement, car lors de l'annonce qu'il fait à ses parents concernant son choix d'étudier les lettres, il dira sa mère *déçue* et son père *vraiment énervé*. Marc assume malgré cela ne pas se revendiquer des désirs de son père, voire de rejeter son aspect physique de surcroît. Quand bien même il met plusieurs années avant de le réaliser, Marc passe un bon début de sa vie à taire ce qui semble faire défaut pour son père en lui, pour finalement, tel qu'une bonne partie des interrogés ici, se forger contre les valeurs parentales qui renferment finalement la honte de soi pour l'enfant concerné. Le retournement de la honte est incontournable des parcours identitaires décrits ici et ailleurs :

« D'abord parce que mon père en était agacé et que je commençais, à cet âge, à définir toutes mes pratiques par rapport (et surtout contre) lui.¹⁴¹ »

La valeur principale que Marc partage avec son père est celle du travail et essentiellement du travail qui rapporte. Les craintes principales formulées par son père résident autour du fait de finir « sur la paille » et de ce fait, celui-ci investit dans l'immobilier en plus du travail qu'il exerce déjà en tant qu'ouvrier. Il incite Marc à faire un stage dans l'immobilier, déjà déçu que celui-ci, au vu de ses résultats scolaires, n'ait pas choisi une carrière d'ingénieur aux revenus communément connus comme étant élevés, pour étudier en faculté de Lettres, dont ses parents ne connaissent pas grand-chose et encore moins les débouchés professionnels.

141 Louis, E., *Ibid.*, p. 201

2.4.3 Etre sans avoir

(...) je sais pas mais je crois que chez moi y avait.. enfin même ma chambre me ressemblait pas forcément quoi

Cette peur du père incite finalement Marc à se taire sur lui-même durant de très nombreuses années, décrivant ainsi sa « crise » identitaire une fois majeur. Jusque là, Marc vit dans un environnement entouré de femmes, où il apprend les rudiments de la cuisine. Seul, il lit beaucoup et avoue se débattre seul. En décalage comme nous l'avons vu plus haut avec ses camarades de classe, il se refuse à les inviter chez lui.

D'ailleurs euh quand j'étais petit j'invitais pas beaucoup les gens à la maison.. (rire) et même aujourd'hui j'ai encore du mal.. Parce que.. la.. la.. chez moi ça me ressemblait pas tu vois, enfin.. c'est.. ça me ressemblait pas (rire) je crois que j'interprétais ça comme ça. Même mes amis disaient que chez moi c'était le temple tu vois, parce qu'ils étaient jamais invités (rires).

Comme nous l'avons déjà introduit plus haut, Marc ne s'approprie aucun espace chez lui, même sa chambre. Il dit ne jamais avoir osé mettre de la décoration, contrairement aux jeunes garçons de son âge. Il dit aimer beaucoup de choses mais ne pas avoir eu envie de les afficher, sans doute par volonté à la fois de ne pas décevoir les autres mais également lui-même dans les jugements qu'il pourrait avoir par rapport à ses goûts.

« L'identité homosexuelle fonctionne comme un véritable stimulateur d'activité qui met à l'épreuve, voire a rude épreuve et ceci à longueur de vie, le sens critique des personnes afin d'examiner ce qu'il convient de faire dans la vie et de sa vie.¹⁴² »

Si, si.. par exemple « ça c'est un truc de tapette » ou euh.. voilà. Ca.. ça arrivait, ça. J'avais une fois offert un CD à un copain, il m'avait dit euh « ah mais je l'ai jeté ton CD c'est un truc de tapette » tu vois et je lui avais dit « ah bon ? Enfin.. pourquoi ? » (rire)

Et comment tu l'as pris justement ?

Ben mal. Mal, mais je pourrais pas dire comment.. c'était y a trop longtemps.. Ouais mais.. ouais ça fait mal mais en même temps on sait que.. les gens qui sont un peu bêtes et.. qui...

142 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 315

Ça a moins d'incidence ?

Ça en a un peu, mais tu sais qu'ils utilisent le terme à mauvais.. mauvais escient.

Jamais à l'abri du jugement et surtout du raccourci, même à travers l'échange de CD, la stigmatisation n'est pas loin, mais Marc discrédite l'importance des mots dans le sens où dans le cas ci-dessus, la personne utilise le terme *tapette* sans réelle intention homophobe. Marc érige l'école et la musique comme les deux lieux privilégiés pour lui d'affirmation identitaire. Ils bénéficient tous deux de pouvoir se faire en-dehors de la sphère familiale, ce qui constitue pour lui un enjeu de liberté important. La musique se trouve sur Internet, sorte de fenêtre ouverte sur un monde de curiosités mais également de distance et de secret. Marc avoue apprécier Internet rien que pour le fait de pouvoir chatter et donc pas nécessairement de discuter de vive voix, ce que son père lui demande d'ailleurs régulièrement. Pour ce jeune homme relativement timide à l'oral et n'ayant jamais eu le réel pouvoir de s'affirmer, mais très à l'aise à l'écrit, ce nouveau moyen de communication est idéal.

Ouais. Mes parents parlaient souvent pour moi... Même euh.. ils disaient qu'ils étaient fiers de moi, mais c'était souvent en soirée, ils disaient avec des amis, « moi, mais non, mon fils il est très.. il a de très bonnes notes, Marc » gnagnagna.. Et euh ben euh.. pff.. où là j'avais peut être pas des choses à dire, de toute façon j'avais un milieu riche, enfin.. je veux dire j'avais un milieu avec des références à moi qu'ils allaient pas partager de toute façon.. Tu vois ce que je veux.. enfin, disons que de toute façon que.. je passais mon temps à l'école, le soir euh.. j'étais à l'ordinateur, soit je chattais, soit je cherchais des musiques euh.. Donc euh, y avait l'école de un, la musique de deux tu vois, et euh.. c'est des choses que mes parents partageaient pas forcément quoi..

Et l'ordinateur c'est quelque chose qui t'as aidé en terme de sociabilité ?

Oui, bien sûr euh.. Ah, bien sûr, bien sûr, parce que euh à l'époque je.. j'étais assez timide et sur Internet je pouvais parler et.. et je me rappelle j'avais une amie qui était un.. je dirais qui est un peu bête, un peu.. vulgaire (rire) Elle disait euh.. « mais tu parles soutenu toi, ouaich » (rire) Alors que j'écrivais français, j'écrivais en français on voulait que j'avais plus de facilité à l'écrit qu'à l'oral et que.. que je savais me débrouiller..

Cette distinction devient pour Marc un moyen de s'élever contre son milieu. Une fois arrivé en classe préparatoire, il fait tout pour perdre son accent, tel Louis ou encore Eribon (« Réapprendre à parler fut tout autant nécessaire(...) » Eribon : 2010) Cette honte du milieu d'origine et surtout de pouvoir trahir son appartenance à une classe « inférieure » est caractéristique de ces identités dites de « parvenus ».

Et donc sinon tu m'as dit qu'en arrivant en prépa t'as du réapprendre le français ?

Ben.. de un c'était pour les cours, mais de deux c'était pour me.. différencier surement, me distinguer, montrer que moi aussi je maîtrisais, comme un.. finalement un bourgeois.
(rire)

(...)

Et c'était quelque chose que tu avais un peu incorporé comme une honte de toi ?

Oui.. je viens d'un.. Oui, c'est ça.. oui.

Il est très intéressant de constater ici à quel point les concepts finalement repris à Bourdieu de la question de l'opposition entre « franc-parler populaire et le langage hautement censuré de la bourgeoisie¹⁴³ », poussent Marc et ces deux auteurs cités plus haut à jouer le « jeu » de la distinction en abandonnant les « indices » de leur appartenance de classe. Marc évoque d'ailleurs clairement l'idée de « se distinguer » afin d'apparaître comme un « bourgeois ». Cette honte de classe le suit les premières années de ses études supérieures, années pendant lesquelles il va opérer un changement physique et mental. Ces années cristallisent la renaissance de Marc qui jusqu'alors vivait chez ses parents, et comme il le dit plus haut, les laissait parler à sa place.

En fait euh, y a eu un gros changement a Khâgne, vraiment.. un changement.. identitaire en fait. C'est là où je me suis affirmé. En fait j'ai été malade.. Enfin, j'ai été malade, j'ai été dépressif, j'ai.. j'ai perdu vingt kilos. J'ai aussi euh dû me faire opérer un kyste euh dans le bas du dos.. Je sais pas si c'était en lien avec ce qu'il m'arrivait à l'époque, mais j'étais en Khâgne, il y avait beaucoup de travail, il y avait la pression.. et en même temps j'étais amoureux de.. d'un connard et.. ce qui fait que j'étais très mal euh dans ma peau. Ce qui fait que.. j'ai du chercher une nouvelle identité, recréer avec du nouveau. Parce que.. parce que je.. la personne que j'étais avant n'était pas moi. Avant la personne n'aurait pas pu parler devant toi, parler de mon père euh assumer, qu'il était violent.. Avant non. J'aurais pas pu dire ça. Avant j'étais un peu plus fermé. J'avais 80 kilos, des petites bouclettes.

Et comment tu décrirais aujourd'hui celui que tu étais avant ?

Euh.. je.. je me mettais pas en valeur. J'étais très.. je culpabilisais beaucoup. Et euh.. et je me rabaisais. Bon je me rabaisse encore un peu mais, c'est plus lié à la même chose. Mais euh.. je me rabaisais un peu..

Et tu penses que c'était lié à quoi ?

143 Bourdieu P., *Op. Cit.*, 1979, p. 197

Lié.. à quoi.. Ben, j'étais.. c'était lié.. à mon enfance, à mon éducation.. C'est.. c'était vraiment le.. si tu veux, le résultat de mon éducation, c'était ça en fait. C'est moi.. avant.. les crises. C'était.. ce qu'on avait fait de moi.

Nous avons pu le voir, Marc a en effet passé une bonne première partie de sa vie à culpabiliser, ne sachant parfois même pas pourquoi. Une fois arrivé en Khâgne, le jeune homme est face à l'opposition nette entre sa classe d'appartenance et celle à laquelle il veut appartenir. Une sorte de dissociation se fait en lui entre celui qu'il était jusqu'alors « ce qu'on avait fait » de lui et le jeune homme assis en face de moi, qui me l'a précisé lors de l'entretien, n'aurait jamais pu me parler de tout ce qu'il a vécu comme il le fait sans cette étape nécessaire. La phase de prise de poids est également présente chez lui, même si elle semble correspondre de prime abord pour lui à un poids « culturel » dans l'esprit de bien manger encore à l'oeuvre dans les villages alsaciens. Il ne subit d'ailleurs aucune discrimination quant à ce poids, admiré même par ses camarades de classe lui disant désirer être *baraque* comme lui.

Tout le monde était.. tout le monde est en surpoids tu vois ?

Y avait un peu une culture à ça..?

Oui, on mange beaucoup, on fait pas de sport, et ça..

Dans les deux images principales avec lesquelles il a grandi, à savoir sa mère et son père, nous trouvons les oppositions de base entre masculin et féminin. Sa mère, décrite comme douce, aimante et nourricière, est ainsi opposée à son père, décrit comme autoritariste et violent, toujours inquiet pour son argent. Ces deux images se distribuent ensuite entre son frère et lui.

Oui.. je faisais.. des petites tartes flambées, donc.. je faisais comme ma mère en fait..

Et ton frère il a aussi cette éducation ?

Non.. non.. il va aider..il va aider parce qu'il est respectueux.. mais il est plus euh.. dans la cave, dans le jardin, il fait la tondeuse euh.. plus masculin.. C'est plus masculin tu vois. Moi.. je, bah.. je suis un peu plus.. je sais pas si on peut dire.. je sais pas si on peut dire plus féminin du coup.. enfin..

C'est plus une reproduction des postures parentales ?

Ouais.. et puis tu vois, mon frère est un peu plus.. un peu plus froid, un peu plus sec. (rire) Moi je vais être un peu plus doux, enfin.. Ouais. Et en fait dans mon enfance euh j'ai été entouré de femmes euh aimantes en fait, y avait ma grand-mère euh mon autre grand-mère, ma marraine, ma tante euh qui m'ont gâté..

Cette incorporation du féminin met Marc en porte à faux de son identité masculine les premières années de son enfance et lors de son adolescence. Une fois arrivé en classe préparatoire, il n'a plus à jouer le jeu de l'opposition binaire, dans le sens où il avoue y avoir également rencontré des pères « doux ». Il radicalise des goûts déjà opposés mais non ostentatoirement à ceux de ses parents, affirme ne pas s'identifier à son père et tente même de ne pas lui ressembler physiquement. Une fois la perte de poids opérée, Marc s'acharne à rester mince. Il se distingue également par les vêtements qu'il porte, ne jurant que par les chemises. Il oppose d'ailleurs ce style vestimentaire directement à l'image de son père :

Mais moi genre euh.. je m'habille bien tout le temps, parce que.. j'aime bien, du coup maintenant quand je rentre à la maison, je suis un peu le citadin qui rentre avec sa belle veste, son sac et son petit béret là.. et les gens, genre me regardent un peu quand je passe dans la rue, je crois, et genre euh une fois je suis rentré et j'étais super bien sapé et genre euh je vois mon père dans le jardin avec ses potes et euh.. et euh.. et son bonnet tu vois, et qui me dit « salut Marc » et qui est super essoufflé et je me dis « ouhlala dis donc euh sacré.. sacré décalage » tu vois..

L'expérience dans une autre classe sociale conforte Marc de persister dans une image de lui-même qu'il entretenait déjà auparavant, mais que dorénavant il doit faire sienne. L'affirmation de lui-même passe par une affirmation physique, quand bien même le stigmate lié à sa sexualité reste suspendu, tout comme sa revendication.

2.4.4 Métropole(s) et mentalité(s)

Mais maintenant, j'adore y retourner, mais.. je suis plus en mode romantique.. oh la nostalgie aussi, mais la nature euh.. genre maintenant ça fait un peu le citadin qui va à la campagne

Marc se définit aujourd'hui comme un *citadin*, nous l'avons déjà introduit plus haut, l'accès à cette identité urbaine pour lui passe d'abord par le rejet de sa culture d'appartenance, pour laquelle il nourrit une certaine honte et tente alors de s'en détacher par plusieurs moyens. La fuite vers la ville est un concept traversant de l'identité homosexuelle, pour ces « immigrés d'un nouveau genre » (Verdrager : 2000; Chauvin, Lerch : 2013). Ici, elle se double d'une volonté d'échapper à une classe

d'appartenance (Eribon : 2010 ; Louis : 2014), Marc exprime très tôt son désir de partir dans une grande ville, Paris par exemple, où selon lui il y a *des choses à faire tous les soirs*. Une fois sa classe préparatoire à Strasbourg terminée, il entame des études en faculté, dans lesquelles il admet ne pas s'épanouir. Il part ensuite à Berlin, sorte de fuite obligée pour celui qui est encore à ce moment de sa vie sous le joug d'une pression familiale forte, ayant basculé du surpoids à l'anorexie. Quand bien même le passage en Khâgne l'avait confronté à un nouveau identitaire, celui-ci ne semblait pas s'opérer pleinement, Marc était en demande de devenir lui-même et cela passait irrémédiablement par la fuite.

« Il arrive que changer d'air, c'est-à-dire changer d'espace -s'exiler- soit aussi la solution qui permette le maintien de l'identité.¹⁴⁴ »

Tu pensais que la distance était nécessaire..

En fait, la distance.. non mais tu as raison de dire ça, mais elle.. elle était super nécessaire parce que mes parents m'avaient pas forcément.. encouragé à partir.. et euh.. ils ont vu.. pendant.. que j'ai été indépendant, pendant huit mois. Tu vois ? Genre euh.. j'ai.. J'ai changé de statut. J'étais plus l'enfant à qui on donnait de l'argent et.. qu'on nourrissait, mais j'avais décidé de partir ailleurs, de pas les voir.

Départ salutaire pour Marc en mal d'autonomie, il expérimente seul et loin son indépendance financière et statutaire. Il se tente d'ailleurs à une histoire d'amour avec un jeune homme de Paris avec qui il échange d'abord par mail. Marc fantasme presque sur ce jeune homme issu d'une classe supérieure à la sienne. Il exprime son admiration de prime abord pour ce garçon qui pratique du chant lyrique, vit à Paris et incarne finalement tout ce que Marc, en « bourgeois parvenu » qu'il devient, rêve d'être et de vivre. Il se rend à Paris voir ce jeune homme, profiter par procuration de ce qu'il propose à Marc de partager avec lui, pour finalement se rendre compte qu'il est face à quelqu'un de très instable qui le trimballe comme sa *poupée* dit-il. Le discours du jeune parisien est constamment relié aux métiers de ses fréquentations, ce qui ne manque pas d'ouvrir les yeux à Marc, face ici à une forme d'élitisme bourgeois dans lequel il ne trouve pas sa place, parlant même de *milieu hostile*. Il revient de cette expérience décontenancé, mais les yeux ouverts sur ce qu'il estimait être un milieu « de rêve » pour l'intellectuel qu'il est. Il retourne à Berlin, une mycose dans la bouche, qu'il assimile à une crise psycho-somatique, certainement liée à l'incapacité de s'exprimer dans laquelle il était lors de ce séjour parisien, coi d'un détour identitaire dans lequel il ne s'est finalement pas retrouvé.

144 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 230

« Le terme identité contient une contradiction puisqu'il signifie à la fois ce qui est semblable, identique (idem) et ce qui est différent, ce qui se singularise. Cette dynamique contradictoire est au coeur des processus identitaires. L'individu se définit toujours et de façon indissociable par rapport aux autres et par rapport à lui-même.¹⁴⁵ »

Il est à noter que Marc aborde son homosexualité lors de sa jeunesse sur un « malentendu », un jeu, avec le fils de ses voisins qui se transforme alors en expérimentation sexuelle. Le voisin est en phase dite de « nomination », il s'affirme à travers un look androgyne tandis que Marc n'assume que moyennement ce rapprochement, préférant parler de découverte *innocente*, la normalisant au même titre que les découvertes de son corps lors d'une adolescence homosexuelle ou hétérosexuelle.

*Enfin euh... ah.. j'avais un.. j'avais des rapports avec un garçon.. d'un an de moins.. qui était aussi mon voisin.. enfin, c'était mon voisin de.. d'***** quoi, il habitait juste à côté de moi.. et en même temps on prenait le bus chaque matin. Mais euh, je veux dire euh.. on était pas en couple officiellement.. et euh.. j'arrivais.. non et je mettais pas de mot dessus quoi. C'était comme si euh.. je négligeais.. volontai.. enfin, inconsciemment, euh.. les moments intimes qu'on passait ensemble.*

Dans son discours, Marc essaye de se différencier physiquement, mais également mentalement de son jeune voisin. Ainsi, il discerne largement ce qu'il a vécu avec ce voisin et ses premières expériences amoureuses. Finalement, même encore en bons termes avec ce dernier, ils s'écrivent et sont récemment allés boire un verre ensemble dans leur village d'origine, lorsque le jeune voisin ravive les souvenirs de leurs ébats physiques, Marc se ravise et ne veut plus en entendre parler. Il double ce rejet par celui de la « condition » sociale du voisin, en études agricoles, qui semble l'admirer, ce que Marc déteste. Marc est très timide et réservé, tandis que son voisin semble plus dans la revendication et ce dès le début de son adolescence. Ainsi, les parents du voisin sont au courant de l'homosexualité de leur fils avant ceux de Marc, ce qu'il ne vit pas mal, mais au contraire, semble déplorer ce besoin de dire son homosexualité, à travers une honte intériorisée.

« La honte est un élément de légitimation sociale et de contrôle (C. Montandon, 1982). Elle indique que la personne accepte de prendre à son compte la responsabilité de son état.¹⁴⁶ »

145 De Gaulejac V., Op. Cit., 2015, p. 81

146 *Ibid.*, p. 104

Mais mes parents nient la chose, mais c'est.. nan mais c'est bizarre, je crois qu'ils se causent pas entre eux et qu'ils se causent.. qu'ils causent pas à ma tante non plus tu vois.. Enfin pour eux ce serait une honte.. tu vois ? Ce serait vraiment une honte.. Par exemple euh les parents de mon voisin.. euh ils ont appris l'homosexualité de leur fils et.. il était en couple, il leur a.. il leur a présenté son copain, et euh ils en parlent à personne tu vois ? La mère, en fait moi maintenant.. la mère c'est quelqu'un de très très.. très heureux et tout ça, et.. maintenant quand je la vois, elle parle plus trop tu vois.. et euh.. elle est un peu triste elle me dit « oh mais moi je connais ton malheur hein » enfin, je le sais, je sais pourquoi elle est triste.. parce que c'est une honte pour elle d'avoir un fils homosexuel.. Elle en parle pas, elle en parle à personne, c'est pas une fierté pour elle. Avant c'était une fierté, elle parlait de son fils qui avait de bonnes notes, maintenant plus du tout. Tu vois ? Et en plus elle est.. elle est au conseil municipal, donc..

Tout en grandissant avec cette image incorporée de la honte et donc de « prendre à son compte la responsabilité » de ne pas la transmettre sur sa famille, Marc préfère ne pas insister auprès de ses parents qui selon lui *nient la chose*. Cette expérience reste la seule jusqu'à une celle prépa qui marque Marc et enfin celle de Paris, qui achèvera de constituer Marc dans qui il est actuellement, quand bien même cet entretien se déroule alors qu'il est encore jeune et fraîchement « affirmé ». Le souci réside effectivement dans le fait de s'affirmer, et ce dès la première expérience de Marc se laissant porter par le désir d'expérimentation de son voisin, puis dans le fait de suivre à Paris quelqu'un auprès de qui il n'ose se positionner par admiration. Le silence assorti comme un noir jumeau, tels que le sont la torture et l'aveu, à l'injonction de se dire résonne en Marc depuis toujours et ce en particulier par rapport aux conséquences que cela pourrait avoir sur les liens avec sa famille.

Oui. Donc y a que.. je me suis quand même posé la question euh.. je me suis quand même dit « est-ce que si.. tu deviens homosexuel entre guillemets un jour, euh qu'est ce qui va t'arriver ? »

Ben je me suis demandé.. quand.. enfin.. quand est-ce que ça.. je devrais le révéler quoi. Quand est-ce que ça va arriver en fait. Et.. quel jour est-ce que ça sera utile. Je sais pas.. des trucs comme ça.. Et est-ce que tout le monde va le.. devra le savoir, ma mère, ma marraine, euh.. Vais-je.. Vais-je devoir le révéler ou pas, quoi..

Les « dommages collatéraux » déjà exprimés plus haut par rapport à la famille de son voisin, sont la plus grande peur de Marc quant à l'affirmation de son homosexualité. Il cite sa mère et sa marraine, les deux personnes et femmes les plus présentes dans sa vie, ce qui n'est pas anodin dans le sens où la confiance envers la réaction est incertaine.

Oui j'avais personne à qui en parler tout simplement, alors que.. quand je suis allé en prépa.. je pouvais en par.. j'ai pu en parler à.. n'importe qui et.. tout le monde s'en foutait et c'était plutôt bien comme ça.

L'expérience à Paris lui permet alors à la fois de se constituer en tant qu'homosexuel avec des désirs de couple et de fidélité, ce qui n'était absolument pas présent là-bas dans le groupe dans lequel il avait atterri, mais également de revenir de manière apaisée sur son milieu d'origine. Cela permet alors à Marc de se constituer une double affirmation et donc une stabilité identitaire, en premier lieu grâce à l'indépendance financière, mais également donc par un retour réflexif sur sa culture d'appartenance.

Enfin tu as eu besoin d'une expérience et sentimentale et de classe pour te remettre à toi même ?

C'est exactement ça.. et toute la culp.. là.. la rupture avec ma classe sociale entre guillemets.. elle s'est vraiment accentuée à ce moment là.. parce que lui, sa mère est prof de musique et son père est pasteur tu vois, donc bon.. c'est assez des métiers pour lesquels il faut étudier; tu vois.. et moi je me sentais un peu inférieur à ça tu vois.. et après cette crise, je me suis dit mais Marc t'as été con en fait, tu vau beaucoup plus que ce type là, et même que les gens dans ton milieu ont.. ont plus des sentiments nobles. Et je.. et euh.. depuis.. depuis.. cette expérience là, je me dis aussi que.. ben ouais en fait, faut.. faut.. faut tenir compte de ça quoi, de la.. de la sincérité, je sais pas moi, des choses humaines quoi.. pas forcément les études euh.. même, de l'intelligence si.. y a des gens qui sont.. volontaires, je sais pas qui ont de la bonne volonté euh.. qui veulent bien faire.. tu vois, qui ont des idéaux.. je sais pas..

Déçu et décontenancé des « valeurs » citadines auxquelles il se confronte, Marc retourne à Berlin encore plus seul qu'il ne se sentait avant. Finalement parti loin de chez lui pour se découvrir, il se perd. La distance culturelle de l'Allemagne, doublée à celle qu'il a tenté de fréquenter à Paris renvoie Marc à la particularité de son appartenance, de son statut de transfuge. Un appel de son père change la donne et lui remet espoir d'être accepté tel qu'il est. La distance salutaire a permis à ces deux hommes qui se comprennent peu d'exprimer de manière un peu plus profonde leur affection mutuelle. Ce remplacement dans la filiation permet à Marc de retourner dans son village sans s'y penser diminué, mais bien digne d'y être ainsi que d'en provenir.

« Il y a un lien consubstantiel entre l'identité et la dignité.¹⁴⁷ »

147 *Ibid.*, p. 137

Ouais, même mon père m'a dit euh.. un jour il m'appelle, j'étais à Berlin tu vois, et il me dit euh (rire) et en plus j'avais plus beaucoup de vacances, et il me dit euh.. "Matthieu euh mais viens, rentre à la maison. Tu nous manques » et tout (rire)

Ca a du te faire du bien d'entendre ça ?

Ouais, mais en même temps euh il aurait pu s'organiser un peu parce que moi j'avais pas forcément acheté mon billet pour Berlin (Strasbourg en fait).. Ce que j'ai fait finalement euh de suite après l'appel quoi (rire) Je me suis pris un billet pour Strasbourg, mais euh..

Une bonne partie des questionnements et tâtonnements identitaires de Marc est indéniablement liée au rapport délicat qu'il entretient avec son père. Marc incorpore une honte qui n'est pas sienne, celle qu'il ressent provenant de son père, ce qui le met constamment en porte-à-faux vis-à-vis de ce qu'il convient de faire ou non. Cet entre-deux est propre aux catégories stigmatisées, cherchant sans cesse à se défaire de ce que Goffman appelle « la différence honteuse¹⁴⁸ » et qui a trait directement à l'identité. L'identité de Marc oscille donc sans cesse entre honte et silence, de ses résultats scolaires déconcertants pour sa mère, au fait de ne pas être assez « loquace » pour son père, Marc n'aura de cesse de tenter de combler les attentes de ses parents comme il le peut. A la fois porté sur la cuisine qui constitue un pan important de l'identité maternelle, il se force également à faire un sport pour satisfaire son père. La reconnaissance étant plus importante vis-à-vis de cette figure masculine, Marc s'essaye toujours plus à plaire, puis renonce et se construit comme bien souvent à l'encontre des valeurs familiales, ne pouvant y adhérer « naturellement ». Puis vient la fuite, censée compléter cette quête identitaire, *chercher une nouvelle identité, recréer avec du nouveau*. Finalement, Marc se cherche, voire se perd, l'appel de son père, forcé d'exprimer un ressenti sensible auquel Marc n'est absolument pas habitué, fait écho dans son identité. Lui qui avait rejeté sa culture d'origine, pour finalement se voir rejeté de celle à laquelle il aspirait et qui le dégoûte par aspects aujourd'hui, reçoit par cet appel le droit de revenir et ce comme il est devenu, citoyen. Marc quitte ainsi Berlin pour venir travailler en usine le temps d'obtenir son concours d'enseignement. Cette période relativement dure pour lui, signe aussi une expérience « ouvrière » à laquelle il n'échoue pas, mais encore et surtout la continuité d'une autonomie financière si chère aux yeux de sa famille et par extension aux siens également. Il n'a plus peur d'assumer qui il est, garanti par son autonomie de ne pas se retrouver projeté dans la peur que son père lui a indirectement léguée, celle de n'avoir plus rien.

148 Goffman E., *Op. Cit.*, 2007, p. 153

En fait.. ce qui.. ce qui a vraiment fait euh.. enfin, le changement.. vraiment, ça s'est fait quand.. j'ai commencé à travailler. Quand je suis devenu indépendant. Là je suis indépendant.. je peux.. je rentre chez mes parents quand je veux et je peux faire ce que je veux de ma vie. Et donc euh.. ça, ça symbolise aussi cette libér.. euh.. cette libération en fait euh. Je veux dire si j'avais un copain ça me dérangerait pas maintenant parce que je pourrais très bien le cacher et euh.. ou bien même leur présenter euh un jour peut-être, mais euh..

Y aurait pas d'incidence..

Oui, y aurait pas d'incidence.. Je perdrais pas euh.. enfin.. je perdrais pas euh.. mon lit ou.. n'importe quoi donc euh.. juste la bonne entente avec eux quoi. Peut-être..

Jusque là tu as eu peur de cette possibilité ?

J'ai eu peur y a deux ans, en leur annonçant, d'être euh mis à la porte.

Aujourd'hui diplômé, Marc prend grand plaisir à revenir sur ses terres natales, prendre l'air, prendre le vert, en toute liberté identitaire. Si avant il cherchait à fuir à tout prix cet univers qui n'évoquait pour lui que limite et morale, il est désormais fier de rentrer dans son village, observant avec malice les différences entre lui et ses parents, une différence qu'il ne vit non plus comme honteuse, mais simplement culturelle. Il sait aujourd'hui trouver du sens dans ces retours en milieu rural.

Mais maintenant, j'adore y retourner, mais.. je suis plus en mode romantique.. oh la nostalgie aussi, mais la nature euh.. genre maintenant ça fait un peu le citadin qui va à la campagne, qui va genre euh..

Chercher l'exotisme ? (rires)

Ben c'est un peu ça parce que j'adore euh faire de longues balades euh près du Rhin et tout ça.. C'est quelque chose que j'adore vraiment tu vois..

C'est quelque chose que tu n'aimais pas faire plus jeune ?

Non. Je détestais.. sortir (rire) Maintenant j'adore, enfin j'adore me promener, enfin.. ouais.

Et quand tu étais au collège/lycée, tu n'aimais pas ? Tu ne sortais pas ?

Ouais.. ouais, ouais.. et pourtant j'habitais en face de la Moder hein.. en face de chez moi y a la nature, les champs.. enfin.. j'aimais pas trop y aller, mais maintenant.. j'adore ça quoi. Mais maintenant ça a un autre euh.. une autre signification quoi, je prends soin de ma.. de mon.. de mon corps euh.. j'aime souffler euh.. tu vois, j'aime me reposer puisque je vais à la campagne qui est maintenant synonyme de repos.. enfin, voilà. Ca a un autre sens pour moi quoi.

Apaisé à la fois dans son corps désormais svelte et son esprit relativisant le possible rejet passé de sa culture d'origine, Marc diverge ici des parcours de Eribon et Louis, englués dans leur posture de transfuge, semblant vouloir toujours plus s'en détacher dans une honte qui n'a rien de serein. Louis commence avec son dernier ouvrage à se « réconcilier » avec son milieu d'origine et cela passe par un regard différent sur l'image de la masculinité première qu'il a eu, à savoir son père. Ici aussi, Marc ne peut revenir sur son passé qu'une fois que celui-ci lui tend les bras après qu'il l'ait fui comme la peste, par peur justement de « contagion » possible d'une culture *honteuse*, lui préférant celle de la ville, anonyme et multiple.

Comment décrirais-tu la vie dans le village justement ?

C'est.. c'est euh.. Ben j'ai l'impression que c'est mécanique ! (rire) Ben les gens euh.. ils se disent tout le temps la même chose. (rire) Tout le temps ! Et euh, c'est simple, c'est un.. c'est.. enfin, euh.. j'ai, pfff, comment expliquer ? Tous les gens vont se dire « salut comment ça va ? » c'est tout.. « comment va ta femme » okay.. et puis si tu.. quand on parle politique euh.. ça sera tout le temps la même chose, ce sera « aah encore ces Turcs, ces Gitans » gnagnagna un peu du racisme euh.. On va pas réellement débattre, de toute façon tout le monde a le même avis ! (rires)

Mais dans toute la revendication de solitude que Marc a pu faire tout au long de son entretien, il est évident que celle-ci était également une solitude par défaut. Refusant l'assimilation aux premiers pairs qu'il connaît, que ce soit par éducation ou sexualité, il ne fait que se perdre toujours plus dans un individualisme qui lui est renvoyé en pleine face lors de son séjour parisien.

« L'habitant d'une grande ville s'occupe de ses propres affaires; il ne s'occupe des infractions que si elles interfèrent avec celles-ci. C'est cette attitude typique des habitants des grandes villes que Simmel a appelée « réserve »: « (...) Cette réserve, avec sa nuance d'aversion cachée, s'avère aussi être la forme ou le masque d'un phénomène plus général qui caractérise l'esprit de la grande ville : elle garantit à l'individu un type et un degré de liberté personnelle qui n'ont d'équivalent dans aucune autre situation ». ¹⁴⁹ »

Marc finit alors par trouver des points positifs à cette promiscuité purement villageoise, tout en appréciant de plus en plus le calme et la nature que lui offre le milieu rural. Dans de nombreux parcours d'homosexuels d'origine rurale venus s'essayer à la grande ville, on parle effectivement souvent de leur départ, mais moins de leur retour, pourtant tout aussi courant. Parmi plusieurs

149 Becker H., *Op. Cit.*, 2005, p. 146

jeunes hommes interrogés, mais également à travers l'étude récente de Giraud, nous voyons que les particularités rurales, bien que décriées quant aux considérations de genre, sont malgré tout recherchées par des adultes de cette origine, ne se sentant finalement pas tant à l'aise dans l'individualisme de la ville, une fois leur cheminement identitaire effectué et assumé. A l'instar de Marc, il y a cette revendication de recherche de calme et de nature.

« Loin des grands villes, mais aussi des stéréotypes du secret, de la solitude et de l'oppression quotidienne, ce sont bien d'autres manières d'être gay qui s'y construisent aujourd'hui.¹⁵⁰ »

Marc confirme que ses parents, bien qu'au courant de son homosexualité, nient ce fait, mais cela ne le dérange pas. Au final, la sexualité ne peut réduire l'individu en terme identitaire, sauf si cela est délibérément choisi par ce dernier. Ici, Marc parle finalement peu de son homosexualité, à la fois parce qu'il n'a socialement pas eu de soucis à la vivre, mais aussi parce que le décalage générationnel n'a pas non plus laissé le temps à une expression de celle-ci claire et assumée. Malgré cela Marc vit aujourd'hui sereinement son homosexualité, indépendant financièrement et parvenu à l'ascension sociale à laquelle il se destinait, les années les plus dures semblent être derrière lui. Il se projette désormais en couple, marié ou non, mais de préférence avec des enfants, revendiquant ce désir comme dernier sursaut de croyance pour lui.

Ben en fait y a.. y a des choses.. y a des choses bonnes à prendre tu vois, dans.. avec mes parents on... leurs meilleurs amis c'est les voisins et euh.. c'est vrai que c'est agréable, d'avoir des gens près de soi.. près de toi qui sont.. qui te connaissent avec le temps, et qui.. avec lesquels euh.. que tu peux côtoyer euh.. c'est.. c'est des gens biens, qu'ils côtoient, je veux dire euh.. et euh.. dans leur simplicité euh.. Ils font de belles choses en fait, enfin.. Ouais.. C'est.. C'est pour ça que j'aimerais.. je.. enfin, il faut quand même dire que.. le monde rural y a des choses horribles qui s'y passent, mais comme en ville hein.. Et, mais.. y a de belles choses, et des.. des gens sympas.. Même.. on s'en fout si ils sont intelligents ou pas, ils sont juste genre euh.. de bonne volonté, même si ils sont.. hyper chrétiens ou je sais pas quoi.. ils sont genre euh.. c'est des gens biens quoi. Genre.. ils vont participer aux fêtes.. ils vont euh.. venir te voir quand t'as anniversaire, ils vont pas t'oublier. Euh.. ils vont tout le temps être euh de bonne.. de bonne foi.. des choses comme ça.. Et ça c'est quelque chose qui est appréciable..

Tu estimes que ce que tu cites là sont des valeurs proprement rurales ?

Je sais pas (rire).. Peut être euh.. Mais ça, je l'ai pas retrouvé en ville parce que du coup je suis.. pff euh.. parce que j'ai.. j'ai.. j'ai moins d'attaches, à Strasbourg.. Mais peut-être que si j'avais plus d'attaches je verrais plus de gens et peut-être que ça pourrait se recréer bien sur.. Mais c'est vrai que euh.. le fait d'être proche de ces gens

150 Giraud C., « La vie homosexuelle à l'écart de la visibilité urbaine », Tracés, 30/2016, p. 1

là et qui tiennent à toi et.. ils peuvent même pas aller ailleurs, parce qu'y a pas, enfin.. ailleurs ce serait aller dans le village à coté ce serait déjà trop loin quoi.. Donc y a.. y a une forme de nécessité quoi.. t'es là pour eux, et eux sont là pour toi, tu vois.. Et ça c'est bien. Et puis euh.. y a pas cette.. tu vois aujourd'hui on a trop d'amis.. Tu.. et quand on est pas invité quelque part on se dit « mince, mais.. il est ailleurs, et moi je suis pas là bas » Ben.. mes parents ont pas trop d'amis, mais.. ils savent qui sont ces voisins là, ils savent qui sont ces amis là en fait.. Et c'est des gens qui comptent, tu vois ? Alors qu'aujourd'hui euh.. enfin, si t'es.. qui compte, pour lui.. enfin.. tout peut changer du jour au lendemain.. donc euh.. y a cette simplicité là, y a quand même ça qui est appréciable quoi.

2.5 Pierre

Mais.. mes parents m'ont jamais dit que c'était mal, non c'est moi qui me faisais ça parce que c'est la société qui me pousse à trouver que c'est mal.

Pierre est l'un des plus jeunes interrogés de cette recherche, alors âgé de vingt ans lors de notre entretien. Je le rencontre par le biais d'une annonce faite lors d'un des cours que je dispense à l'Université. Une des étudiantes est venue me parler d'un ami à elle prêt à faire la démarche, tant il est réputé aimer parler. En effet, la rencontre avec Pierre a été plus que riche, nous nous sommes vus à trois reprises pour un total d'entretien de plus de huit heures. En plus d'être le plus jeune, il est également le plus loquace quant à son expérience. Nous verrons par le biais de son récit combien l'un et l'autre peuvent être liés, mais aussi que cette facilité d'expression orale n'est ni plus ni moins un héritage familial.

Pierre grandit dans une famille décrite comme très aimante, aux côtés de sa soeur jumelle avec qui il entretient une relation privilégiée. Il poursuit actuellement ses études à Strasbourg en faculté de médecine et est en couple depuis quelques années maintenant. Si certains auteurs aiment parler d'« homophilie » lorsqu'ils parlent d'homosexualité, dans le cas de Pierre, il grandit dans un contexte d'« homo-filiation ». J'entends par ce terme un rapport à l'homosexualité positif, représenté voire valorisé dans le discours familial. L'ouverture d'esprit de ses parents et le fait qu'ils aient eux-mêmes un réseau d'amis homosexuels constituent la spécificité totale de ce parcours de vie, car même si tous n'ont pas subi de rejet particulier de la part de leur famille, aucun n'a bénéficié d'une telle facilité d'expression. Celle-ci se voit doublée de l'outil technologique dû au fait que Pierre appartienne à ladite génération Z, et lui ayant permis de se renseigner différemment sur sa sexualité que les autres interrogés, ceux-ci devant se contenter d'ouvrages plus ou moins scientifiques, voire de rien du tout afin de se construire. Tous ces éléments relativement positifs font qu'aujourd'hui Pierre est un jeune homme tout à fait bien dans sa peau, fier de lui et d'en parler, mais également de réfléchir sur les questions autour de sa sexualité. Il est à noter également que de tous les hommes présents dans cette recherche, il est celui dont la question du rapport au rural n'apparaît que très peu. Son jeune âge le situant dans une période où l'homosexualité se dit beaucoup plus semble avoir encouragé son témoignage qui tourne

essentiellement autour de cette question identitaire, et dont l'impact individuel est plus fort que l'environnement.

2.5.1 Homo-filiation

(...) parce que ma mère, il faut savoir que ma mère le sait depuis que je suis né.

Pierre grandit entouré de propos sur l'homosexualité. A contrario d'une enfance vécue dans le silence ou bien dans la honte, il se meut au sein d'une famille très ouverte sur ces questions et ce pour une bonne raison, le frère de la mère de Pierre était gay. Mort du Sida avant sa naissance, il est évident, et Pierre le sait, que sa mère voit en lui son défunt frère. Elle est très heureuse d'avoir un fils gay et le fait savoir. Dès le coming-out de Pierre, elle affiche avec fierté l'homosexualité de son fils, quand bien même ce dernier n'en serait pas complice et n'hésite pas à lui raconter la perception précoce qu'elle a pu avoir sur son identité sexuelle.

Pierre ressemble à son défunt oncle, il en retire également une forme de fierté, et affirme même être heureux de pouvoir rendre à sa mère un souvenir de son frère. Il n'en demeure pas moins que ce discours positif est également teinté de la peur sous-jacente liée au Sida, dont Pierre sait, pour être étudiant en médecine, qu'il est encore par raccourci fortement lié à la communauté homosexuelle et gay en particulier.

Prévention ouais.. Nous.. me dire euh « faites gaffe les homos ils ont tous les Sida » euh..

Donc c'était exclusivement les homos ?

Oui, mais ça même encore en médecine hein.. même en médecine, quand y a écrit Sida y a homosexuels entre parenthèse hein..

« C'est aux sciences médicales en plein essor qu'appartenaient en effet les premiers savants qui, au XIXe siècle, constituèrent en pathologie individuelle les pratiques et attirances sexuelles entre personnes du même sexe.¹⁵¹ »

Par cette première approche familiale du risque lié à une identité sexuelle et sa pratique, Pierre évoque une phase de honte liée à sa possible affiliation sexuelle, qu'il cherche à renier. Ainsi, il ne

151 Chauvin S., Lerch A., Op. Cit., p. 4

suffit pas de grandir dans un environnement prompt à l'acceptation pour être exempt de discriminations venant de l'extérieur.

Je me rappelle toujours de cette scène, où je suis devant mon miroir, et je me regarde et je me dis euh « Pierre, il faut pas que tu sois gay.. C'est mal, il faut que tu changes » Je sentais.. que j'étais en train de changer en moi, je sentais qu'il y avait un truc qui allait pas et je vais peut-être t'étonner, parce qu'on t'as peut être jamais dit euh bon à ce point là, mais.. c'était vraiment très très jeune, c'était euh six-sept ans c'était vraiment jeune, jeune. Où même, je savais pas ce que c'était avoir une relation sexuelle, je savais pas ce que c'était être gay, mais je savais qu'il y avait un truc bizarre chez moi.

Donc tu t'es pas dit « faut pas que je sois gay » ?

En fait.. je me suis dit « faut pas que tu sois comme eux » parce qu'en fait des amis avaient un couple gay. Euh, mon parrain est gay, et en fait ils ont des amis gays dans la famille.. Mon tonton était gay, je l'ai jamais connu mais voilà, on a un lien déjà dans la famille avec l'homosexualité quand même particulier, enfin on a eu du monde.. dans la famille.

Avant même de considérer ce qu'est le terme lié à l'homosexualité masculine, Pierre se saisit d'un tabou individuel et originel, ne pas être *comme eux* c'est-à-dire les amis de ses parents qui s'affirment homosexuels. Il est le point de départ des tourments identitaires de Pierre. Quand bien même il bénéficie de référents identitaires proches de sa famille, il s'en sert comme contre-référents et ce très tôt (sept-huit ans). Lorsque Pierre évoque le fait d'avoir *eu du monde dans la famille*, il parle de son défunt oncle qu'il n'a jamais connu et qui continue de « hanter » son identité. Cette expérience précoce souligne le fait que grandir dans un univers social ouvert sur l'homosexualité n'empêche en rien les tiraillements identitaires, et la peur de la discrimination qui peut s'ensuivre.

« Les discours de ceux récemment diagnostiqués que nous avons rencontrés montrent que les représentations et les croyances vis-à-vis du VIH restent en lien avec celles des anciennes épidémies : associées à des images mortifères, elles génèrent de l'angoisse et de l'incertitude quant à l'avenir.¹⁵² »

Et il est décédé quand tu étais petit ?

Je l'ai jamais connu.. Mais j'en ai beaucoup entendu parler, parce qu'en plus il me ressemblait énormément.. même physiquement.. donc euh.. ma mère elle a l'impression de me voir en lui donc euh.. Et euh c'est vrai ils étaient très proches et je pense que je l'aurai adoré.. et en plus il a eu le Sida à cause d'un médecin, c'était un médecin.. il

152 Perez M., Perez S., Héas S., « Séropositifs et (em)prises biotechnologiques. Les homosexuels récemment diagnostiqués. », Eros et Thanatos, p.7

était en couple avec un médecin qui l'a trompé.. et qui lui a ramené.. et qui lui a pas dit. Sauf que lui il est porteur sain donc il est encore vivant aujourd'hui.. et lui il est mort.

La proximité entre sa mère et son oncle, doublée d'un deuil relativement jeune ayant de plus une résonance d'injustice dans son récit (celui qui a « fauté » en trompant puis en propageant est toujours vivant), font que c'est tout naturellement qu'elle sent une proximité particulière avec son fils.

Oui, moi je trouve que c'est bien que ma mère euh.. parce que ma mère vraiment, elle souffre énormément de ça, on peut pas encore même aujourd'hui en parler alors que ça fait.. plus de vingt ans qu'il est mort mais.. mais elle a encore les larmes aux yeux quand on en parle.. donc ça lui fait du bien peut être aussi.. de me retrouver.. de retrouver un peu de son frère en moi, voilà elle se dit.. moi je pense que c'est plus positif que négatif hein..

Pierre, tout à fait conscient de cette proximité mais encore plus du deuil présent, réagit empathiquement à la demande de sa mère en étant proche d'elle en retour et ne voit pas le négatif d'une telle relation, et pouvant en un sens relever d'un transfert mortifère. La relation entre Pierre et sa mère est très forte et renforcée par cette histoire délicate. Pierre me le répétera plusieurs fois, sa mère « savait » qu'il était homosexuel, mais ne lui révèle cette affirmation qu'une fois son coming-out réalisé, même des années après, ce qui exclue également l'idée d'un transfert par conditionnement. Pierre est donc entouré de l'amour inconditionnel de sa mère ainsi que de son inconditionnel soutien quant à ses tourments identitaires, avant même que ceux-ci se révèlent à lui-même. Il la voit comme l'exemple à suivre, le modèle par excellence ce qui trahit du respect pour elle avec lequel il grandit.

Dans ma vie, j'ai toujours pris un exemple, c'est ma mère.. Ca bon, euh je pense je suis pas le premier à le dire.. dans les discours que t'a du entendre mais euh.. ma mère je pense c'est plus que la moyenne quand même, moi ma mère c'est vraiment euh.. je l'admire, en fait, pour moi.. ma mère c'est le repère. Alors bon, ouais, dit comme ça, ça paraît pas, mais.. déjà je suis très très proche de ma mère. Je suis très très proche. Encore aujourd'hui je te l'ai déjà dit je lui fais des câlins et tout ça, j'ai vraiment besoin d'une proximité. J'ai besoin.. je l'appelle presque tous les jours. On est tout le temps en contact. (...)

Je lui cache pas grand chose hein.. après y a toujours des trucs que je lui dis pas parce que.. voilà, elle peut euh elle peut éviter d'entendre certaines choses.. Mais euh.. mais

voilà, le gros du gros elle le connaît et.. et voilà. Mais j'ai quand même gardé ce lien avec ma mère, il a pas disparu.. comme on voit assez souvent chez les jeunes euh à partir de la puberté finalement tu t'éloignes, moi au contraire hein, moi c'est.. moi je suis resté une ventouse.. (sourire) c'est toujours comme ça, c'est limite euh complexe d'oedipe mais.. Après j'ai une indépendance, j'ai pas l'impression d'être moins proche de ma mère, mais je.. moi-même je commence.. à plus être une copie de ma mère. Voilà, maintenant je suis un individu à part entière, je suis intégré dans la société, je suis Pierre.. avant j'étais plutôt Pierre-Catherine (sourire)..

Pierre grandit dans un foyer aimant, où l'histoire familiale est empreinte à la peur de se perdre, à une ouverture d'esprit annoncée d'emblée. Le lien familial est si fort qu'il n'y a pas de tabou discursif, Pierre dit tout à sa mère, l'embrasse sur la bouche et lui parle même de sa vie sexuelle lorsqu'elle commence. Nous verrons plus loin qu'il lui a fallu quitter ce lien, aussi bien physiquement que psychologiquement, afin que Pierre devienne l'« individu à part entière » qu'il est aujourd'hui. L'emprise maternelle évoquée par le terme « Pierre-Catherine » est relativement forte, mais réciproque, dans le sens où Pierre par le souvenir qu'il évoque de son oncle décédé, a aussi finalement et réciproquement une forme d'emprise sur sa mère qui le vénère comme un fils et un frère. Cette configuration familiale n'empêche pourtant pas Pierre de se poser des questions lors de son enfance quant à l'homosexualité latente qu'il ressent en lui. Dès les premiers émois du corps, cède la pression de l'esprit, et malgré la présence de référents homosexuels proches de sa famille, il ne peut s'empêcher de se poser des questions et se proférer des interdits.

Mais.. c'est vrai que c'est arrivé au moment.. là où vraiment j'étais mis euh face à l'évidence, c'est quand mon parrain nous a avoué qu'il était gay.

Ca t'a tout de suite parlé à toi en fait ?

Là ça m'a parlé. Déjà je lui ai posé des questions.. Je me rappelle, on était dans sa voiture, c'est fou hein les flash-backs comme ça, mais je suis sûr qu'il s'en rappellera aussi.. j'étais dans sa voiture je lui demande « mais pourquoi t'es.. pourquoi t'aimes les hommes, c'est bizarre » enfin je comprenais pas, je trouvais ça bizarre, c'est pas logique, enfin je sais pas je vois.. enfin j'ai toujours vu un mec et une femme, enfin voilà, mais je sentais que en moi y avait un truc bizarre.. et.. dès cette période, donc six sept huit ans, je me suis mis à.. à souvent me regarder, je me rappelle j'allais dans le lit le soir euh.. mes parents étaient couchés je me levais je me regardais dans le miroir, mais vraiment, je faisais ça, je me regardais. Et je me disais « Pierre, il faut pas, il faut pas, il faut pas que tu sois comme eux » euh.. parce que je me disais c'est mal. Mais.. mes parents m'ont jamais dit que c'était mal, non c'est moi qui me faisais ça parce que c'est la société qui me pousse à trouver que c'est mal. Parce que dès qu'on est jeunes on nous montre euh, voilà toi tu vas prendre des Kens, toi tu vas prendre des Barbies,

toi tu fais ceci, toi tu fais cela, voilà y a plein de choses qui font.. que, on se dit on est bizarre..

Pierre est totalement conscient que ces impératifs de normativité hétérosexuelle viennent de l'extérieur, néanmoins ils sont pourtant dominants, dans le sens où ils envahissent l'univers visuel et culturel de chaque enfant grandissant devant des dessins animés genrés, avec des jouets genrés, et ici nous voyons l'impact que cela finit par avoir sur les jeunes, un sentiment de « bizarrerie », voire de ne pas être normal, comme notre interrogé le stipulera un peu plus loin dans son récit. La présence de ce parrain, Jean-Marc, d'abord déclencheur de questionnements est importante dans la vie de Pierre.

Je ne voulais pas que ma mère le dise.. mais elle l'a fait. C'était plus fort qu'elle.. parce que elle était tellement heureuse, enfin.. c'est bizarre de le dire mais je crois qu'elle était vraiment contente que je lui dise et elle pouvait enfin dire « vous voyez j'avais raison » euh..(...) Et donc, mais elle l'a dit quand même, elle l'a dit entre autres.. à Jean-Marc qui est.. mon mentor entre guillemets, celui qui me guide un peu, encore aujourd'hui, qui a.. quarante-cinq ans et qui est gay et euh qui m'a.. énormément aidé euh et qui est un peu la personne à qui je dis tout..

C'est un ami à ta mère ?

Avant. Maintenant c'est un ami à moi.

Une fois la révélation faite à sa famille quant à son homosexualité, sa mère décide d'en parler à Jean-Marc et ce, malgré le refus de Pierre. Toutefois comme il l'explique sa mère est si « fière » de la nouvelle qu'elle ne peut s'empêcher d'en faire part à un de ses amis proche et concerné. Elle signe ici le soutien total apporté à son fils, en osant parler à sa place, refusant que Pierre soit stigmatisé, prête à renvoyer de sa vie tous ceux qui ne l'accepteraient pas. Les deux hommes entretiendront un lien qui se perpétue encore aujourd'hui à la fois de filiation (Pierre estime qu'il est son « fils de coeur »), mais également en terme identitaire. Ce référent de l'identité gay plus âgé et accepté par sa famille lui permet rapidement de se saisir d'une identité positive, avec laquelle échanger afin de construire la sienne. Ils sont aujourd'hui plus que parrain et filleul, amis.

« La nomination est un passage fondamental de la « montée en identité » car elle a plusieurs fonctions. La première est de donner une stabilité à ce halo de sensations en le rabattant sur une catégorie préexistante : « homosexuel ». La nomination n'est pas seulement un geste cognitif de classification, elle est aussi un geste collectif d'identification. Mettre un mot -homosexualité- sur une chose - avoir de l'attrait pour

les personnes du même sexe- permet non seulement de qualifier ses activités, mais aussi de se classer dans la catégorie où se trouvent déjà d'autres individus déjà répertoriés comme tels auxquels il est possible de s'identifier (...) l'étape de la nomination est fondamentale car « toute chose qu'on nomme n'est déjà plus tout à fait la même ».¹⁵³ »

Du côté paternel, Pierre évoque également un autre oncle, très renfermé selon lui, et d'autant plus qu'il use de l'alsacien, lui conférant, selon lui, les clichés attribués à une communauté fermée. A la différence de bien des jeunes hommes interrogés ici, il ne désire donc en aucun cas y être affilié. Il ne veut pas apprendre l'alsacien quand bien même ses parents le souhaiteraient et s'intègre très peu dans son village d'origine, à l'instar de ses parents, comme il le précise au fil de nos discussions.

Euh, ouais, j'ai le frère à mon père qui est quand même très renfermé euh.. qui parle alsacien, qui est quand même très spécial.. euh, l'homosexualité, c'est presque un problème euh.. voilà. Donc y a plein de choses qui m'ont pas du tout attiré dans l'alsacien quoi.. Donc je sais pas, mais c'est quand même une bonne question, parce que je me suis jamais posé la question mais l'alsacien, ça m'a jamais vraiment attiré ouais..

Et l'accent, tu associes ça à un côté rural peut-être ?

Ouais, alors là, c'est clairement ça. Le côté rural. Quand tu regardes la télé, y a toujours en Alsace, le petit vieux avec l'accent, je trouve ça déjà, j'aime pas du tout ça, parce que je trouve qu'à chaque fois qu'ils viennent chez nous, enfin chez nous (rire) je suis pas Elsass Frei hein !.. enfin, à chaque fois qu'ils viennent en Alsace les journalistes, ils te foutent LE mec avec l'accent alsacien bien profond, avec ses idées bien arrêtées. Je trouve c'est dommage, c'est quand même pas souvent qu'ils te foutent quelqu'un qui a un accent.. pas du tout alsacien, euh.. et moi je trouve ça triste, et ouais ça me dérange euh, moi j'aime pas cette euh.. ce.. finalement, ouais, quand on va dans une autre région je veux dire euh.. direct on est.. pas montrés du doigt, mais dès que tu parles.. dès que t'as l'accent, ils sont étonnés, les gens..

Les clichés entourant la vie à la campagne sont nombreux, mais celui qui s'ajoute en Alsace est lié au dialecte alsacien. Il est vrai que pour quiconque s'aventure en Alsace ou tombe sur un reportage réalisé dans cette région, on ne peut que s'amuser (voire déplorer) la présence d'un accent apparaissant comme peu chantant pour des oreilles francophones. En effet, celui-ci s'associe souvent à des propos déplacés, fermés voire réactionnaires tel que nous avons d'ailleurs pu le voir dans les précédents chapitres. L'alsacien est souvent lié à la vulgarité et à la ruralité « profonde ». Les nouvelles générations, conscientes qu'elles devront voyager pour vivre, se rebellent plus souvent qu'auparavant face à ces restes d'une langue qu'ils ne considèrent pas utile, comparée à

153 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 47

l'anglais par exemple. La dissociation avec le dialecte renvoie à une dissociation avec la ruralité et sa vie communautaire. Pierre l'affirme et sa mère le confirme, il est fait pour vivre en ville. Malgré cela, il n'exprime pas un rejet spécifique, le milieu rural dans lequel il grandit ne l'ayant pas non plus spécialement stigmatisé autant que cela a pu être observé ailleurs. Cette absence de lien entre son village et son identité sexuelle fait que Pierre ne parle qu'anecdotiquement du milieu rural lors de cet entretien, l'impact de l'environnement villageois n'ayant que peu d'incidence sur sa construction (ne serait-ce que par l'absence de pratique de l'alsacien).

Ouais, moi je suis quelqu'un où.. dès que j'étais petit, ma mère elle m'a dit « toi tu vivras en ville, c'est clair et net » Je suis pas fan.. bon moi déjà bon, je suis peut être pas le meilleur exemple, je suis pas très.. rural. (...) Mais.. j'ai pas eu trop ce problème non plus euh, d'être rejeté dans mon village ou quoi..

2.5.2 De découvertes de soi aux découvertes par soi

Je le sais, non.., on va peut être commencer par là, je le sais depuis tout le temps, j'ai toujours su que j'étais gay. Voilà, moi j'ai toujours su que j'étais gay.

Pierre est en proie à des questionnements identitaires dès son plus jeune âge, à contrario de bien des interrogés précédemment, le fait qu'il soit confronté à l'homosexualité très tôt le conduit à s'interroger sur lui-même dès l'âge des premiers émois sentimentaux, les premiers amours d'enfance. Il se rend donc progressivement compte d'une vision de lui-même comme homosexuel.

« A la phase de sensation - où l'on se sent attiré par les personnes du même sexe - succède la phase de la nomination, où l'on se dit « homosexuel ».¹⁵⁴ »

Celle-ci se révèle tout d'abord du fait d'avoir une attirance plutôt dirigée vers les hommes lors de sa première phase de « sensation », puis se double de sa réaction avec Jean-Marc son parrain qui lui permet d'obtenir la « nomination », et se consacre avec la découverte de la pornographie sur Internet. Il est à noter qu'étant le plus jeune participant à cette enquête, Pierre bénéficie dès son plus jeune âge d'un accès à un ordinateur avec Internet, ce qui n'arrive pour la plupart des autres qu'à partir de la fin de l'adolescence, voire la majorité. Ceci explique aussi l'aisance avec laquelle Pierre affirme qu'au fond il a « toujours su (être) gay ». Ce qui arrive au bout d'un cheminement pour les

154 *Ibid.*, p. 70

uns, fait se débiter ce dernier pour cet autre, et Pierre finit par atterrir sur un site de vidéos pornographiques pendant ses années collèges. Là aussi, la division genrée mais surtout l'hétéronormativité permanente font qu'il tombe irrémédiablement sur une vidéo hétérosexuelle. Cette vidéo fait donc survenir des questionnements, Pierre se rendant compte qu'il ne regarde que l'homme. Tandis qu'il découvre l'excitation physique qu'il n'a encore jamais connue, il réalise qu'elle découle directement de la vue du corps nu de l'homme.

Mais euh.. je m'en rappelle quand j'étais petit.. euh.. ça j'ai du le raconter à trois personnes dans ma vie, donc c'est vraiment euh exclusif (sourire) mais euh.. je me rappelle même là où je me dis mais j'étais.. gay dès le départ. Mon.. la première fois que je découvre.. que les films pornos existent. Je savais même pas.. pour te dire, que.. physiquement un homme pouvait se.. pouvait se masturber; pouvait se branler, je ne savais pas. Je ne savais pas et là c'est tu te dis c'est la perversion de.. Internet, je sais pas comment j'ai fait pour tomber sur un truc porno.. et c'est la première fois où ça m'a un peu.. voilà. Je me suis dit ah tiens c'est bizarre comme truc, j'ai envie de voir.. ce que c'est. Et euh.. je ne savais même pas, je me rappelle je ne savais pas encore que je pouvais me branler, je le savais pas, je savais pas ce que c'était..

Mais quel âge avais tu ?

Ah ben.. j'étais quand même jeune hein, j'étais euh.. je pourrais pas dire.. j'aimerais vraiment bien savoir la première fois que j'ai eu un rapport euh seul. C'est.. je pourrais même pas te dire l'âge mais à mon avis je devais avoir douze-treize, tu vois ?

D'accord. Et tu es tombé sur un porno comme ça euh..

Sur Internet ouais.. au hasard comme ça..

Et un film hétéro ?

Hétéro. Ouais (sourire) Et c'est là que c'est marrant.. parce que.. Voilà, je suis tombé sur un films de cul hétéro.. et j'ai regardé.. et j'ai regardé que le mec.. Et là je me suis dit y a un problème.. c'est pas possible.. Pourquoi je regardais que le mec ? Et je voyais qu'en regardant le mec ça m'excitait. Et je me suis dit merde c'est bizarre ! Et.. euh.. et après.. euh.. en fait après j'ai commencé, pendant une semaine.. à retourner hyper souvent sur ce genre d'endroit parce que.. je.. ça me faisait découvrir une sensation que je connaissais pas. L'excitation, que j'avais jamais vraiment eu tu vois, donc euh.. je découvrais un peu ce que c'était. Je me suis dit merde c'est bizarre ce truc là. (...) Et euh et en fait, ben j'ai regardé des films hétérosexuels.. pendant deux jours.. et le troisième, je me suis dit.. je sais pas pourquoi j'ai envie d'essayer homo. J'ai envie de taper ça. Et après j'ai fait plus que ça. Tout le long c'était fini hein. Les hétéros j'y suis plus jamais retourné. J'y suis retourné une fois pour me dire ah est-ce que ? Ah non en fait.. j'y retournerai pas..

« L'homosexualité à l'adolescence n'est pas une alternative à la gestion des pulsions ou le signe d'une ambivalence, - qu'elle soit une étape dans la construction de soi ou l'émergence d'une orientation plus radicale -, elle est, paradoxalement, une première approche de l'autre sexe, la quête de ce « quelque chose » dont nous ne savons pas encore si l'autre sexe nous l'apportera ou si nous avons plus de chances de le trouver dans le nôtre.¹⁵⁵ »

La découverte de la masturbation se fait ainsi pour lui conjointement à la découverte de films homosexuels, que Pierre ne délaissera plus jamais une fois trouvés. Cela n'empêche pas Pierre de taire ce secret, bien loin des « regroupements pornographiques » (masturbation en groupe de garçons souvent expérimenté lors de la pré-adolescence) évoqués par certains interrogés plus âgés, Internet permet aussi de vivre l'intime seul alors qu'auparavant, la moindre cassette empruntée se devait d'être visionnée à plusieurs afin de faire partager le butin d'une curiosité infantile. Ici, la découverte se fait seul, la masturbation également. Pierre garde encore le secret de son attirance pour le même sexe que lui et le double du fait de sortir avec des filles, passage quasi-obligatoire de toute expérience masculine homosexuelle ou non. Il a d'abord une « amoureuse » lors de ses classes de primaire, ce qui revient dans bien des récits observés ici, l'aspect communautaire du village pousse les personnes à « caser » des jeunes ensemble par pure projection : *C'était vraiment le petit truc chou euh, tout le monde trouvait ça tellement chou, mes parents trouvaient ça chou.* . Et les enfants de s'y soumettre à la fois par curiosité et attente de reconnaissance, puisqu'on trouve « chou » ces petits qui se prennent pour des grands.

Voilà, donc la phase entre euh.. voilà, donc en primaire y a eu ça, donc euh.. mais en primaire pareil, là je.. j'avais.. pas cette.. j'avais pas cette euh comment dire, cette.. démarche.. de le cacher. Alors qu'au collège.. j'avais la démarche. Déjà dans ma tête je me disais il faut le cacher, mais pas en primaire, parce qu'en primaire t'es pas encore intégré.. assez. Y a.. c'était crescendo en fait.. l'intégration, le.. d'être homo euh je l'ai pas eu totalement tout de suite en primaire, je le savais qu'il y avait un problème mais je savais pas trop mettre de mots.. et euh.. et voilà, j'avais pas cette démarche de le cacher.. (...) Je savais que j'avais un truc avec les hommes, je savais pas.. à mettre de mots et finalement oui, je pense que c'est.. l'éveil sexuel euh.. Et euh.. et donc voilà, j'ai eu cette phase de primaire, où j'étais en couple euh toute la primaire avec la même personne.. Je crois que je suis resté cinq ans avec une fille.. on a du s'embrasser une fois en cinq ans. Oui, c'était l'amourette, mais qui a duré cinq ans. Voilà. Tout le monde le savais, j'étais en couple avec Solène. Tout le monde ! C'était elle. Voilà. Y a toujours euh.. ça a toujours été comme ça. Et puis elle.. elle qui.. tout le long, on s'offrait des cadeaux aux anniversaires et euh on s'est fait une fois un bisou.. Euh, se tenir la main ? Même pas. Rien. Rien..

155 Goguel d'Allondans T., *Les sexualités initiatiques, la révolution sexuelle n'a pas eu lieu*, coll. Nouveaux Mondes, éd. Belin, 2005, p. 84

Et comment ça s'est fait alors ?

Ah ben je me souviens pas, alors là par contre euh.. bonne question. Je sais plus, un jour on a dit on est en couple.. enfin on est en couple.. (rire) on est amoureux euh voilà, on était amoureux.. C'était vraiment le petit truc chou euh, tout le monde trouvait ça tellement chou, mes parents trouvaient ça chou.. voilà, tout le monde était content pour nous euh voilà.. (...) Bon bref, donc y a eu elle.. après y a eu des.. un peu plus sérieux où j'étais plus grand.. c'est-à-dire, dernière année du collège, c'était la troisième donc.. Donc la troisième et.. le début seconde.. tout, tout, tout, tout début hein, ça s'est arrêté je pense aux premiers mois de seconde.. euh, j'ai eu des filles.. donc j'ai eu deux filles, où c'était un peu plus sérieux, où vraiment on faisait genre d'être couple, mais.. pas de relations sexuelles hein. Euh.. des bisous mais pas de relations sexuelles hein, c'était tout, ça allait jusque là..

A l'instar d'une bonne partie des hommes présents dans cette recherche, Pierre s'essaye aussi à la norme du désir, à savoir l'hétérosexualité, mais là également, il se retrouve dans l'incapacité, voire la peur panique de se retrouver dans une proximité physique avec ses petites copines. Ce qui paraissait pour de la pudeur candide de l'enfance se mue en phobie adolescente, âge où pourtant les pulsions de la puberté paniquent bien des parents. Pierre fait bonne figure auprès des parents de ses petites copines de l'époque, refusant tout rapprochement physique, au grand dam de ces dernières, qu'il admet d'ailleurs choisir davantage pour renforcer son égo meurtri par une apparence physique insatisfaisante, que pour cacher son homosexualité latente.

« Ainsi de nombreux témoignages masculins font état d'une attirance sociale pour les filles ou les femmes et d'une pulsion sexuelle pour les garçons ou les hommes (l'idéal serait alors de poursuivre ouvertement une vie de couple hétérosexuel dans une harmonie platonique qui serait concomitante à des activités clandestines avec des hommes).¹⁵⁶ »

Je sais pas pourquoi.. j'ai toujours eu besoin de ça et je pense que c'est pour ça que je me suis mis avec des filles, parce que j'avais besoin d'entendre que je plais aussi parce que je.. j'ai pas.. alors même si souvent on me dit que.. on ne le voit pas, mais.. je me connais assez pour pouvoir le dire, que j'ai pas énormément confiance en moi, je doute, je suis très pessimiste, très très pessimiste.. sur plein de choses j'ai l'impression que je vais foirer à chaque fois et euh.. et je manque beaucoup de confiance en moi, j'aime pas.. enfin, physiquement j'ai.. j'ai dû apprendre à m'aimer, parce que j'aime pas tout, comme.. plein de gens finalement mais euh.. je dis pas un truc de fou, mais voilà.. je.. je pense que.. les filles ça m'a aidé euh.. à ce moment-là de.. reprendre un peu confiance.. et à m'accepter, voilà.

156 Mendès-Leite R., Proth B., « D'une norme à l'autre ? De quelques conséquences de l'assignation sexuelle », Journal des anthropologues (En ligne), 82-83 2000, p. 5

J'avais la phobie de.. la proximité.. j'en avais peur, je me rappelle.. oh, je me rappelle de la mère qui disait, euh parce qu'on avait quatorze ans et elle me disait « je ne veux pas te voir dormir près de ma fille » parce qu'on est allés dormir, « je ne veux pas.. te voir dormir dans la chambre de ma fille.. et je ne veux pas.. te voir » enfin, elle disait aux deux, elle m'aimait beaucoup hein, sa mère, j'avais aucun souci, mais elle nous disait à nous deux, « je ne veux pas vous voir vous déplacer dans la nuit, quand je.. je vous retrouve dans le même lit le lendemain » et moi dans ma tête je me disais, mais.. merci. Je n'en veux pas ! Je ne voulais pas.. alors moi ça me faisait rire au fond de moi, je le savais, que je n'en voulais pas, mais je restais quand même, mais.. mais euh.. j'en voulais pas, je disais vous inquiétez pas, je n'irai pas hein. Alors là, y a.. aucun risque hein, je n'irai pas. Donc euh.. voilà.

Nous pouvons retrouver ici un point commun fort avec Kerem dans cette peur face à l'injonction de plus en plus pressante exprimée par les filles découle d'une possible proximité physique. Pierre, décontenancé par la demande, apeuré par le contact physique, laisse « pourrir » toutes ses relations en ne donnant aucune explication, mais en délaissant de plus en plus sa partenaire. Progressivement, il se retrouve face à lui-même et à ses propres injonctions qu'il peine à formuler. Là encore, Internet va lui fournir le biais idéal à son évolution. Il atterrit au hasard de ses recherches sur un site de discussion entre gays et fait connaissance d'un homme plus âgé que lui qui lui confie aider les jeunes homosexuels dans leur démarche identitaire. Il propose à Pierre de l'aider. Il lui assène un défi : il a un an pour se révéler à ses proches et pour trouver un petit ami. Pierre n'arrive à y croire, cela lui semble à la fois idéal et irréaliste, mais se lance malgré tout dans cette démarche, n'y tenant plus de ne pas se dire.

(...) parce que finalement c'était la première fois où vraiment j'avais une discussion avec un gay déjà là, pour un gay c'est.. c'est le plus beau jour de sa vie. Toute ma vie je me rappelle de ce mec euh.. Hugo, je m'en rappelle euh parfaitement, parce que euh il m'a.. il m'a énormément aidé et donc, j'ai eu ce mec qui m'a.. qui m'a parlé, et qui m'a dit.. Donc lui il m'a dit euh.. donc il est venu me parler, il habitait à Lille, donc il habitait loin, mais euh.. voilà, il m'a vraiment euh.. il s'est occupé de moi entre guillemets, il m'a dit voilà, je vais t'aider.. euh de loin, à.. avouer ton homosexualité, mais moi.. ce mec il est venu comme ça, finalement je lui ai parlé sans vraiment chercher à parler à un gay, il est.. c'est un peu plus lui qui est venu, même si je savais que.. les endroits où j'étais, je pouvais rencontrer.. c'était des trucs Facebook, des machins, mais euh je savais que je pouvais en rencontrer mais.. c'est.. je sais pas comment l'expliquer, je cherchais pas à en trouver, je.. j'étais pas encore.. je l'acceptais pas encore donc au final.. finalement, c'était inconsciemment qu'il fallait que ça vienne.. sinon je serais pas venu.. vers la personne « voilà je suis gay, je cherche de l'aide », non, parce que déjà j'aurais pas pu dire je suis gay, c'est pas possible.. Parce que quand tu l'as pas accepté, tu dis pas je suis gay, euh..

Pierre remarque ici judicieusement qu'en effet, il est délicat de demander de l'aide lorsqu'on ne sait pas pour quoi exactement on la requiert. L'absence de mots ou de références pour ceux d'une génération antérieure ou appartenant à une famille où certains interdits demeurent tabous également dans le discours, rend impossible de se diriger même vers l'objet du problème, celui-ci demeure sans nom.

Donc moi je me suis dit je suis bizarre, c'est pas normal. Donc voilà y a eu ça.. euh.. et donc là, dès ce départ là, dès ce moment là euh j'ai.. j'ai compris.. Je.. après, il a fallu mettre des mots.. parce que les mots ils étaient pas tout de suite là. Y avait.. y avait une gêne, y avait quelque chose qui n'allait pas, mais euh y avait pas les mots, y avait pas euh.. ça allait pas..

« Si le filet des mots ne repousse pas la peur, si le silence dérobe sous nos pas toute trame de sens, s'il n'offre pas à l'individu une prise ultime, alors il le précipite dans un vide que seule la mort évoque. Le silence est quelque fois cette menace d'être plongé dans l'abîme.¹⁵⁷ »

2.5.3 Coaching identitaire

Donc y a pas eu cette phase d'attente comme y a souvent chez les gays, où on se dit comment on va le dire, moi il m'a tout de suite dit « dis le »..

Internet fournit à Pierre la plateforme idéale pour se confier, à la fois distante et intime. Il y rencontre Hugo qui se fait un devoir de l'aider. Face à l'injonction de se dire, Pierre reste néanmoins timide et hésitant, en proie à la peur quasi-systématique du rejet, mais également celle de ne pas être intégré dans la société. Il est malgré tout transcendé d'avoir enfin pu dévoiler son attirance, ne serait-ce qu'à une personne. Hugo lui dit que la première étape est de se confier à sa soeur jumelle, puis à ses parents et enfin de se trouver un petit copain. Dans l'attente d'une occasion où le courage aidant, il pourrait se dire, Pierre sombre dans une période assez difficile. Très déprimé par l'anticipation des réactions extérieures, il change de personnalité, étant de base quelqu'un de très joyeux, loquace, à l'humour et la bonne humeur communicative, il devient tout d'un coup

157 Breton P., Le Breton D., *Le silence et la parole*, Erès, Arcanes, 2017, p. 15

renfermé, triste, ce qui ne manque pas d'éveiller la crainte de ses proches. C'est lors d'un séjour chez des amies de ses parents qu'il se confie à sa soeur, alliée de premier choix.

Je lui ai dit.. mais c'était hyper dur, mais bon la première fois, j'ai chialé pendant.. plus d'une heure avant..

Vous étiez tous les deux seuls ?

Tous les deux seuls. Et euh.. je lui ai expliqué.. j'ai essayé de lui dire et.. on a fini en sanglots tous les deux euh.. enfin bref, c'était vraiment chou comme scène euh.. voilà, mais voilà. C'était euh.. bon après dans les détails, je me rappellerai de quelques petits trucs mais euh.. mais en gros oui, ma soeur a accepté à fond, elle m'a dit « mais euh y a aucun souci.. je t'aime comme t'es » euh ma soeur euh elle a accepté direct hein..

Elle t'a rassuré ?

Ah oui ! Ah oui, oui.. Elle m'a vu comme ça, elle s'est dit « mon Dieu, mais dans quel état il est ? » D'habitude c'était plutôt moi qui rassurait ma soeur parce que j'ai toujours été un peu protecteur, j'ai toujours été celui qui la suivait, qui était derrière elle pour les cours, t'as fait ça, t'as fait ci, j'étais un peu le grand frère avec ma soeur, elle le dirait aujourd'hui.. Mais là, c'était elle qui avait besoin de changer de rôle et elle l'a fait tout de suite.

Pierre me précise que le couple d'amies chez qui la famille passe la nuit sont lesbiennes, pourtant lorsque je lui demande si cette situation a « facilité » sa décision de se dire, il me répond par la négative, qu'il avait besoin de se dire et c'est tout.

Alors que c'était pas.. du tout.. enfin, y a aucune logique quoi, tu peux attendre d'être rentré chez toi pour en parler.. je l'ai fait chez eux. Il a fallu que je.. ben en fait, j'avais tellement besoin de me libérer, j'étais tellement dans une phase où j'étais mal, j'avais besoin de le dire quoi, je.. j'ai.. en un mois mais en même temps, les quinze dernières années de ma vie se sont libérées d'un seul coup, j'avais besoin d'en parler.. et j'ai pas.. eu.. la force d'attendre. Même un jour.

L'environnement très ouvert sur l'homosexualité ne fournit là non plus pas forcément un cadre privilégié, l'expérience identitaire intime que vit Pierre ne dépasse pas le cadre de ses propres limites et envies. L'envie et le besoin exprimé de le dire fait fi du contexte, pourtant très propice à ce genre de révélation. Sa soeur témoigne ici d'une solidarité très forte et prend même à coeur son « rôle » dans la fratrie - ils sont pourtant jumeaux - afin de le rassurer et lui exprimer une constance dans leurs rapports et ce, peu importe la « révélation ». La relation de proximité forte qu'il entretient avec sa soeur jumelle permet cette particularité de rapports complémentaires en exprimant

par exemple ici le fait d'être un peu le « grand frère » de sa soeur, les deux étant pourtant du même âge. Il n'hésite d'ailleurs pas à dire que leurs rôles genrés se sont souvent confondus : *Et moi je.. j'ai toujours été quand même un peu.. la fille dans.. dans la maison et ma soeur le mec.* Cette ouverture dans la fratrie quant à des postures de genre pouvant s'alterner, leur conjure une forte solidarité, en particulier dans le cas du coming-out, Pierre trouve une interlocutrice privilégiée, une véritable « alliée » (Courduries : 2014).

Une fois cette première étape passée, Pierre demeure toutefois confiné dans un mutisme et une forme de dépression assez ostentatoire. Il ne sait comment aborder ce sujet avec ses parents et vit en parallèle un « coaching » le confrontant toujours plus à ces peurs. Hugo lui propose de s'inscrire sur un site de dialogue de jeunes gays de l'âge de Pierre afin de socialiser avec des jeunes partageant les mêmes tourments identitaires.

Et donc il m'a dit « vas sur Za-gay, inscris toi. Et euh parle à des gens, ça te fera du bien » Et.. je l'ai fait.. et j'ai rencontré quelqu'un.. sauf que ce quelqu'un, en plus moi j'étais déjà tellement mal.. et ce quelqu'un me dit euh ah je m'en rappelle euh, il me fait un truc genre euh.. « mes parents me battent euh.. quand je rentre chez moi j'ai peur, il faut que tu m'aides » Oooh, j'étais là mais qu'est-ce qu'il me veut ce mec là ? J'étais perdu je me suis dit je peux pas laisser ce jeune là euh comme ça tu vois, il venait un peu vers moi euh en solution euh.. enfin voilà, il venait euh un peu en victime vers moi en me disant, voilà, euh « je me fais battre, faut que tu m'aides, faut que tu me trouves une solution » alors toi t'as quinze ans.. t'es.. tu viens de dévoiler ton homosexualité, et tu dois t'occuper des problèmes d'un mec qui se fait battre.. Franchement, là c'était.. la goutte d'eau hein..

Le (malheureux) hasard des rencontres fait que Pierre tombe tout d'abord sur ce jeune homme lui confiant être battu par ses parents. Etant encore aux balbutiements de sa propre démarche, il prend peur, à la fois par la charge que ce garçon lui donne en lui confiant les violences dont il est victime par sa propre famille, et aussi par tout ce que cela lui renvoie de l'éventuel rejet dont il pourrait être à son tour victime. Cette première entrée en matière laisse Pierre perplexe et encore plus en proie au mal-être. Perdu dans sa quête, il est alors au plus bas, il ne sait que faire et il se perd même dans ses dires, me confiant avoir passé des années à ne jamais parler au masculin de peur d'être « découvert ». Pierre use en effet pendant des années de la parade qu'offre le mot « personne » pour ne jamais parler au masculin de quelqu'un, pensant qu'ainsi il ne serait pas soupçonné pas d'une éventuelle attirance pour le même sexe.

Pour moi c'était une question qu'il fallait que je le dise, ouais, il fallait que je le dise à quelqu'un, j'en pouvais plus de tenir le secret.. parce que j'avais quand même l'impression que je me cachais.. ouais je me cachais, parce que même.. je disais jamais « il », je disais.. je me suis caché beaucoup euh.. tout le temps. Donc.. ça fait du bien de le dire. Et.. j'avais besoin de le dire à ma soeur, il m'avait rassuré, il m'avait dit « tu verras ta soeur, elle l'acceptera » donc je me suis dit bon, ben je vais le dire et ça a très bien.. il a eu raison.. euh, il a eu raison, ça m'a beaucoup aidé. Et donc.. après, y a eu euh mon.. mes parents.. euh, mes parents.. qui euh ont senti que ça n'allait pas du tout. Euh.. et ma mère m'avait fait un ultimatum. Parce qu'elle m'avait jamais vu autant mal.. depuis qu'elle me connaissait.. et elle m'a dit.. « Maintenant, tu me dis ce qui va pas.. ou » alors je sais plus ce qu'elle m'a dit.. mais « ou euh.. je vais faire un truc qui va faire que tu seras obligé de me le dire » tu vois ? Mais je comprenais pas ce qu'elle voulait me dire.. mais.. elle s'attendait pas à ce que je lui dise que j'étais homosexuel, elle s'attendait pas à ça, elle croyait que j'allais dire autre chose.. mais elle croyait pas que j'allais parler de ça déjà maintenant.. mais elle s'attendait à ce qu'il y avait un truc qui allait vraiment pas du tout et qu'il fallait que j'en parle. Et elle, elle s'inquiétait énormément, mon père aussi, tout le monde s'inquiétait dans ma famille..

Suite à ces étapes successives et délicates à gérer, Pierre est très déprimé, tous autour de lui se demandant ce qu'ils peuvent faire pour le soutenir ou l'aider. A sa grande surprise, c'est son père qui le premier lui demande ce qu'il se passe. Là, Pierre tente de se confier sur le fait d'être témoin indirect de violences familiales, mais parle d' « une fille » qui se fait battre et demande à son père ce qu'il peut lui conseiller en terme de réaction à ces confidences. La réaction de son père le laisse coi : il lui demande d'emblée s'il s'agit d'un homme, et ce quand bien même Pierre s'est efforcé de nombreuses années à éviter de parler du masculin en ne genrant pas les individus. Internet fournit une plate-forme pour ceci idéale qu'on peut y exprimer ce que l'on veut, et sous couvert d'anonymat supposé. Pierre souligne que le fait d'avoir pu écrire et non pas parler avant tout est rassurant, le fait d'avoir eu la possibilité de d'abord s'exprimer par le biais du virtuel est assurément un plus, lui-même étant déjà soumis à ce moment-là à de tels tabous concernant son attirance qu'il se refuse à parler des gens au masculin.

« Le refus de la présence physique s'appuie ici sur le puritanisme et l'hygiénisme, deux thèmes très présents dans l'imaginaire d'Internet et auquel de nombreux adolescents sont sensibles, surtout en période d'apprentissage de la sociabilité et de la sexualité.¹⁵⁸ »

Je parlais de ce gars là.

Et pourquoi tu as dit « si une fille » alors ?

158 Le Breton D., Marcelli D. (dir.), *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, Quadrige, Dico Poche, PUF, 2010, p. 450

Pour pas montrer que.. c'était un homme. Et que il se doute de quelque chose. Je voulais pas lui dire comme ça moi. J'ai détourné. J'ai dit : si un fille. Et mon père.. il m'a même pas posé de question, il m'a dit « est-ce que.. c'est un homme ? »

Les contraintes que s'impose Pierre viennent de la peur du jugement, mais également et surtout en premier lieu, celle de se « trahir » en évoquant l'objet du désir. Cette stratégie discursive inédite n'en demeure pas moins une réaction aux carcans normatifs dans lesquels tout individu grandit, et ce même au sein d'une cellule familiale ouverte sur ces questions. D'ailleurs, Pierre affirme qu'il avait anticipé ses confessions en parallèle avec ce qu'il imaginait être une « hiérarchie » de l'ouverture d'esprit de ses proches. Il fait son premier coming-out à sa soeur, puis s' imagine se confier à sa mère, mais avec la peur sous-jacente d'être « la honte de la famille ». Cette peur fait se transformer Pierre en l'ombre de lui-même, lui d'habitude très enjoué et de bonne humeur, il admet avoir sombré à ce moment dans un mois de dépression totale, où pleurs et inquiétude rythmaient son quotidien. Sa soeur elle-même, pourtant au courant des tourments identitaires de Pierre, n'arrive à comprendre le mal-être évident de son frère. Ayant elle-même été en proie à des tourments forts qui l'ont menée à avoir recours aux scarifications lors de sa jeune adolescence, elle transfère cet état dépressif sur son frère et, paniquée, lance un appel au secours le jour où Pierre a déjà lancé le sujet à son père. Pierre, pleurant dans sa chambre, inquiète sa soeur qui téléphone donc à leur mère pendant son travail pour l'informer de l'état psychologique de son frère. Pendant ce temps, le père pose la question fatidique relatée ci-dessus du fait de savoir si Pierre évoque un homme, ce à quoi ce dernier répond « oui ». Pas un mot de plus ni de moins, ce qui clôt ainsi ce début d'échange, celui-ci se déroulant de surcroît lors d'une pause déjeuner du père avant de retourner au travail.

Ouais je m'étais même déjà fait un schéma dans ma tête de l'ordre des gens qui le sauraient, lui c'était le troisième..

Ta mère d'abord ?

Ouais, c'était pas.. mon père en deuxième.. mais c'était mon père en deuxième. Et euh.. ouais ben il m'a dit ça (« c'est un homme ? ») et j'ai dit oui. J'ai dit oui. Et.. je me suis effondré pendant au moins une heure.

Tu n'as pu rien dire après ce « oui » ?

Non.

Parce que ça révélait quand même quelque chose pour toi ?

Oui.. Ben là c'était vraiment très très dur, euh.. j'avais l'impression de.. d'être la honte, de la famille. Même mon père ça a du lui faire bizarre sur le coup, mais bon il a toujours.. tout de suite essayé de trouver les mots.. Mais euh.. mais c'est vrai que c'était

vraiment dur, euh.. c'était ouais, j'ai pas arrêté de pleurer là, je pense que j'ai jamais autant pleuré de ma vie cette journée. Euh.. et euh.. ma soeur a eu tellement peur, parce qu'elle m'a entendu pleurer, elle m'a vu euh.. parce que la porte était ouverte, elle m'a aperçu pleurer tout ça.. qu'elle a appelé ma mère en vitesse.. qui est prof, donc qui pouvait pas se libérer.. euh pour dire, « ben Pierre va pas bien du tout » Mon père il devait retourner au boulot.. (...) Après, l'après-midi s'est passé, ma soeur m'a vu euh.. me décomposer dans l'après-midi, euh.. elle m'a dit.. euh elle a appelé ma mère elle a dit « Pierre va se suicider ».. euh elle le sentait comme ça, elle avait peur. Elle avait peur que je fasse une grosse connerie.. Parce que j'étais enfermé dans ma chambre, elle sentait que ça allait pas du tout.. (...) Donc elle a quitté ses élèves.. pour une fois.. C'est rare quand même qu'elle fait ça, c'est que là quand même y a un gros problème.. et elle est venue tout de suite hein. Et elle a.. elle a débarqué en deux deux, je l'ai vu, un quart d'heure après elle était à la maison. Alors qu'elle est à vingt minutes euh normalement, plus le temps qu'elle se déplace, elle a vraiment fait vite. Et.. elle est rentrée dans ma chambre, tout de suite.. et elle m'a même pas laissé parler.. Elle est rentrée.. elle m'a fait un grand sourire, elle m'a dit.. et là c'est la phrase dont je me souviendrais.. jusqu'à.. jusqu'à ma mort, elle m'a dit « Yes, j'aurai pas de belle-fille » (sourire) C'est la première phrase qu'elle m'a dit, en me voyant. Pour me rassurer elle m'a dit.. elle est rentrée elle a fait « yes, j'aurai pas de belle-fille » en plus c'est vraiment.. du genre à ma mère euh elle est aussi un peu fofolle donc euh voilà, elle est rentrée elle a dit ça. Moi j'ai vu ça, j'ai dit euh mais qu'est ce qu'elle me fait de nouveau ?

Ici, la mère de Pierre lui fait comprendre qu'elle a compris, elle accepte son homosexualité sur un certain ton humoristique, afin sans doute de désamorcer le « drame » vécu par son fils à ce moment là. N'hésitant pas à quitter son travail en trombe pour retrouver ce fils qu'elle chérit tant et dont la vie semble menacée par une immense tristesse. Sa prompte réaction, sous-tendue par un soutien et une communication familiale forte, permet à Pierre de se sentir rassuré et entouré alors qu'il vit un moment de solitude intense. La prise en charge par l'ensemble de sa cellule familiale de la détresse de Pierre est une réaction qui reste assez exceptionnelle par rapport au recensement global de l'acceptation parentale de l'homosexualité de l'enfant. L'importance de l'acceptation réside également dans le fait de ne pas forcément évoquer la sexualité pour signifier la compréhension, mais plutôt l'identité de genre du présumé conjoint, et ce, de la part de sa mère de manière humoristique. A partir de ce moment là, à la fois heureux et désarçonné de la facilité avec laquelle il parvient à se faire accepter par sa famille, Pierre prend alors le chemin afin d'être lui-même, comme il l'affirme tout au long de son récit et en particulier dans l'extrait ci-dessous, « un nouveau Pierre » qui peut dire comme il le sent « il » ou « elle » également.

Tu as rigolé ?

Oui, j'ai du euh.. oui, oui, j'ai.. j'ai rigolé sur le coup.. et après j'ai repleuré, pleuré, pleuré.. et voilà, bref, comme tout le monde à ce.. cette période. Et voilà, elle m'a rassuré.. Ma mère par contre de ce côté là, elle est plutôt douée, euh.. enfin c'est elle que j'appelle même aujourd'hui quand ça va pas. Donc voilà, elle a su trouver les mots pour que ça aille, et euh à partir de ce jour là.. j'ai entamé une nouvelle vie. Vraiment. C'est-à-dire que j'ai repris à zéro.. et je me suis.. libéré. C'était un nouveau Pierre. A partir de ce moment-là j'ai l'impression d'être.. d'avoir été moi.. et à partir de ce moment là, je me rappelle je me vois encore euh je me lève dans ma chambre, je descends.. et à partir de ce moment-là je disais « il », je disais plus « elle » ou « la personne » parce que souvent j'employais le terme de « la personne »

Pour confondre un peu le genre ?

Euh.. voilà, pour confondre.. Parce que.. même encore aujourd'hui.. Aujourd'hui je peux plus dire elle, ça c'est impossible, ça c'est sûr parce que je m'accepte à 100%.. et quand je sens qu'il y a un problème, ou que quelqu'un je suis pas sûr qu'il soit.. je dis jamais.. alors je vais pas forcément provoquer en disant il, parce qu'il y a des gens que ça peut gêner donc je suis quand même.. respectueux, machin, je rentre dans des Blablacar ou des trucs machin, quand on me parle de ça, parce que des fois j'ai des Blablacar où on se lache aussi hein euh.. avec des.. des jeunes ou quoi, et euh.. quand je sens que je suis pas sûr.. je.. j'évoque.. je reste.. je mets pas de genre. Voilà, je parle euh voilà, pour pas déranger, parce que je suis pas non plus.. je m'assume à 100% mais je.. je suis pas dans la provocation de dire il oui, je suis péd.. enfin je suis pédé ça se dit pas déjà, je suis gay, j'aime les hommes et puis.. si ça vous va pas voilà. Je peux comprendre aussi qu'il y ait des gens qui n'ont pas connu ça et puis voilà.

Dans une dynamique de « contrôle de l'information », lors de « contacts mixtes » (Goffman : 2007), Pierre emploie un terme renvoyant à une hétérosexualité discursive, où l'autre est incarné sous des qualificatifs féminins afin de ne pas susciter le questionnement. L'instant décrit dans la situation de covoiturage Blablacar renvoie à cette situation sociale de « contacts mixtes », où se retrouver entre personnes ne se connaissant pas engendre une mise en scène de soi, afin de ne pas potentiellement se retrouver stigmatisé. Pierre utilise d'ailleurs le terme de *provocation*, ce qui n'est pas sans évoquer l'idée que selon lui, le contrôle est une forme de respect en retour, à contrario d'une affirmation anticipée « provocante ». Cette situation sociale n'est pas la même en contexte familial où le questionnement finit par arriver. La pertinence de l'emploi des termes utilisés dans lesdits questionnements, par son père de l'*homme*, ou sa mère pour la *belle-fille*, laisse sous-entendre que le contrôle n'avait finalement pas été bien maîtrisé dans le contexte quotidien, ce qui semble logique, le soi ayant cédé à la face d'habitude arborée. Mais cette mise à nu de soi n'engendre aucune réponse concrète, Pierre se réfugiant dans le mutisme à ce moment de grande détresse identitaire.

« Le silence sur soi apparaît comme un mode de défense et de préservation d'une identité personnelle et collective, une manière de s'enraciner au-delà du discours, il absorbe toutes les questions, et donc toutes les menaces.¹⁵⁹ »

2.5.4 La vie en « rose » ?

Mais après moi j'ai entendu énormément de choses positives hein, dès le départ.. moi c'est plutôt quand je sortais du cadre familial que j'entendais des choses négatives.

Pierre explique ici à quel point le coming-out lui a permis de s'affirmer, à travers les autres, pour lui-même. Le fait d'utiliser par exemple sans cesse le pronom « elle » est une habitude voire une contrainte discursive forte à laquelle il a pu dire adieu au cours de ce passage douloureux. Malgré cela, il me confie un peu plus loin que s'il se retrouve en situation d'incertitude avec des personnes dont il ne connaît pas forcément les positionnements quant à l'identité homosexuelle, il continue alors d'employer un pronom féminin pouvant répondre à l'hétérosexualité normative suggérée en situation sociale de « contacts mixtes ».

« (De plus), au cours des contacts mixtes, l'individu affligé d'un stigmat a tendance à se sentir « en représentation », obligé de surveiller et de contrôler l'impression qu'il produit, avec une intensité et une étendue qui, suppose t'il, ne s'imposent pas aux autres.¹⁶⁰ »

Je dis ça parce que j'ai utilisé un Blabla-car la dernière fois, et quand je me suis dit mais putain Pierre t'es en train de refaire la même chose que tu faisais il y a longtemps.. mais au final euh.. une demi-heure après je disais il. Parce que.. il me faut pas longtemps mais comme ça la.. la personne a compris.. mais voilà, mais euh.. mais là j'avais l'impression je descendais et puis c'était une nouvelle vie, c'était.. c'était un peu ouais, je.. je.. commençais à me dévoiler, à pouvoir tout dire. J'avais l'impression de.. d'avoir caché tellement de trucs dans ma vie euh.. c'est ça. En fait, je pleurais de.. j'avais besoin de vider tout ce que j'avais vécu.. en fait. Bizarrement c'est peut-être rien, quand de l'extérieur on se dit c'est pas grand chose mais quinze ans de sa vie caché, tu te dis mais.. Y en a qui vivent quarante ans de leur vie cachés, c'est encore plus dur ! Mais.. même quinze ans c'est déjà énorme. Quinze ans euh quand tu te

159 Le Breton D., *Op. Cit.*, 2015, p. 57

160 Goffman E., *Op. Cit.*, 2007, p. 23

libères t'es.. ooooh, c'est un renouveau quoi, vraiment, tu revis.. tu revis. Tu prends.. là c'était vraiment la découverte de la vie.. je me rappelle cette période elle était magnifique après parce que.. je découvrais vraiment le monde et euh.. et.. et l'homosexualité ça m'a fait tellement du bien. Vraiment, vraiment, vraiment.

Pierre n'hésite pas à affirmer que l'homosexualité est un plus dans sa vie et que quand bien même elle implique des phases difficiles pour soi, elle n'en reste pas moins dans sa vie un moyen de s'ouvrir aux autres. Malgré cela, il assimile encore le fait qu'il n'en est pas forcément de même pour une bonne partie de la population, lorsqu'il dit plus haut qu'il ne veut pas « provoquer » en le révélant. La période qu'il vit avant de se dévoiler est souvent comparée à celle d'autres gays (qu'il ne connaît pas forcément) mais plus afin d'évoquer le fait que tous passent par une phase difficile voire dépressive. Il est vrai que statistiquement, les adolescents LGBTI sont généralement plus concernés par les tentatives de suicide que les hétérosexuels (Mendes-Leite : 2001 ; Verdrager : 2007 ; Giraud : 2016 ; Goguel d'Allondans : 2017). Pierre, bien qu'il ne vit qu'un mois de doute et de torture mentale, parle malgré tout de quinze années à vivre caché de lui-même. La révélation pour lui comme pour d'autres, permet de s'assumer une fois celle-ci « validée » par l'entourage le plus proche. Pierre jouit d'être le plus jeune interrogé et donc d'avoir grandi à une époque où l'homosexualité devient de plus en plus un sujet d'actualité et politique en terme de droits, et où le coming-out passe dans les moeurs comme à la fois une obligation et un « don » de soi : acte incontournable toutefois plus dans un sens ancien d'être dans l'obligation d'une vérité devant être affichée aux yeux de tous en terme de transparence, un moyen verbal d'inscrire son identité auprès de ses proches. Il n'est donc pas anodin de voir que Pierre est un des interrogés avec l'expérience la plus « heureuse », puisque se souvent dans une période propice à ce changement global des mentalités par rapport à la question de l'homosexualité, et qu'il grandit dans une famille ouverte - voire très ouverte -. Il n'hésite d'ailleurs pas après coup à souligner qu'aujourd'hui un retour en arrière serait impossible, et d'autant plus mal vécu, et ce, par tous.

Mais en fait, ça c'est aussi marrant parce que je pense dans.. toute la famille ça dérangerait.. C'est-à-dire que.. aujourd'hui, ils ont un fils gay, ils ont pas un fils hétéro. Si demain je leur dis que je suis hétéro, j'aurai du.. du mal à dire à mes parents que je suis hétéro.

Ah ouais ?

Je.. ça me.. enfin, ça me mettrait dans le même état je crois que si je devais leur dire que j'étais homo. Euh.. avant. Donc plus aujourd'hui, mais.. aujourd'hui de leur dire que je suis hétéro j'aurais l'impression de les décevoir.. Vraiment. (sourire)

La première « rencontre » avec des homosexuels de son âge n'est pourtant pas aussi bienheureuse que son expérience personnelle et familiale. Pierre est ensuite tiraillé entre la peur que quelqu'un hors du cercle familial sache son homosexualité, par sa fréquentation de sites de rencontre et celle de son premier échange avec ce jeune homme l'ayant appelé à l'aide. Pierre se désinscrit, puis se recrée un compte et finalement, repart aussi rapidement en ayant toutefois pris soin de garder le contact d'un jeune homme qu'il ne tarde pas à rencontrer. Cette nouvelle rencontre se fait accompagné par sa soeur, avec un jeune homme de quelques années plus âgé que lui signe sa première relation. Il reste plus d'un an avec lui et se forge par son biais, aussi bien identitairement que sexuellement. L'influence qu'a eu ce premier amour sur Pierre reste encore présente aujourd'hui et il en est totalement conscient, cette expérience restant très positive pour lui. Les différentes histoires sexuelles ou d'amour qu'il connaît sont teintées de bien-être et de respect mutuel, néanmoins il est à noter que ce dernier a un idéal bien convenu de ce qu'il aime comme homme et il décrit pour cela son père : ce qui ne manque pas de faire écho également avec tout son positionnement vis-à-vis de sa mère. La sphère familiale de Pierre est un holding assez fort permettant la constitution de ses principales références. La facilité discursive alliée au fait de n'avoir que peu de tabous entre parents et enfants permet à Pierre de s'épanouir pleinement socialement puisque son premier foyer est contenant.

Comment tu le vois justement ton père ?

Ben mon père je le vois.. j'aimerais.. je rêverai d'avoir un homme comme mon père (sourire).. en couple. (...)

Mais alors sur quels points tu dis que t'aimerais un homme comme ton père ?

*Sur quels points ? Mais parce que mon père.. c'est euh.. il ferait tout pour ma mère. Mon père euh.. ils sont en couple depuis quarante ans, avec ma mère euh, ma mère n'a connu que mon père. Euh.. mon père c'est son premier amour et c'est son.. dernier amour à ma mère.. et euh, et voilà, c'est que mon père ferait tout pour ma mère, il a un caractère très.. très compliant, il est toujours dans.. il est toujours là pour arrondir les angles. Parce que.. nous dans la famille, euh, les *****, c'est-à-dire du côté de ma mère.. c'est-à-dire ma mère, ma soeur et moi.. on a plutôt euh.. on a plutôt quand même des sacrés caractères et euh.. c'est pour ça que justement y a des problèmes souvent dans les couples, parce que justement euh.. moi pour que je trouve quelqu'un euh.. où ça aille.. c'est difficile. Euh.. parce qu'on a tous nos caractères un peu spéciaux et euh.. on a tous des forts caractères.. et euh.. et mon père lui, c'est vraiment euh.. caractère très cool, très calme, très posé euh.. euh, voilà, il est toujours là euh.. on peut compter sur lui à 100%, c'est.. il est toujours là pour écouter aussi.. enfin, voilà. C'est vraiment quelqu'un.. que j'admire pour ça, parce que moi je pourrais tellement pas être comme ça. (sourire) Donc euh.. ça j'aimerais vraiment, trouver quelqu'un parce que je pense que si je trouvais quelqu'un comme mon père ça tiendrait.*

Tout au long du récit de vie, si Pierre ne cesse de se comparer à sa mère, il est intéressant de constater que dans le rapport à son père, il poursuit cette comparaison. Je découvre au fil de la relecture que Pierre exprime alors des distinctions de genre peu présentes dans les autres entretiens. Au sujet de sa sexualité, il évoque des positions féminines et masculines qui traduisent d'une division assez binaire de sa pensée, quand bien même il est concerné par un schéma identitaire censé « casser » ces clichés. Il est donc intéressant de voir que celui ici qui a eu le moins à se débattre dans son identité de genre, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais expérimenté d'affiliation directe dans les discours autour de lui à la féminité et l'homosexualité masculine qui peut parfois conduire à une posture de porte-à-faux à son genre, voire un rejet total. Pierre apprécie la compagnie féminine dont il dit d'ailleurs qu'il jouit majoritairement depuis toujours, malgré cela certaines de ses affirmations montrent bien qu'il apprécie être un homme, qu'il aime et désire les hommes, les « vrais ». Son décalage en terme d'âge explique sans doute le recul qu'il peut avoir sur une solidarité avec le féminin beaucoup plus présent dans une forte propension de discours gays.

Mais en fait c'est presque un caractère.. être passif, c'est.. aimer un peu être soumis, aimer euh.. pas forcément soumis, là je suis dans l'exagération, mais aimer le lâcher prise euh aimer.. se faire un peu dominer, être la femme dans la.. dans la relation, donc indirectement c'est des gens dans la vie qui sont un peu plus efféminés, un peu plus sensible, un peu moins.. voilà, qui font plus attention. Les actifs ils sont souvent quand même plus virils, plus euh.. voilà. Après, on reste dans des stéréotypes, y a des actifs qui sont pas du tout virils.. et voilà. Mais moi, je.. moi j'aime bien être passif aussi parce que j'aime bien avoir un mec en face de moi, un mec euh.. voilà, mon mec, tu le vois, il est quand même vachement carré, il est grand, il est imposant.. voilà, je veux dire euh.. moi j'aime bien les mecs, les vrais, donc euh.. voilà, c'est un peu une logique, mais bon.. C'est vrai que moi finalement, entre passifs euh.. je suis un peu.. je suis pas le stéréotype du tout parce que moi je suis souvent le plus grand.. entre les deux, euh souvent c'est le plus petit le passif aussi enfin (sourire) c'est plein de trucs comme ça mais.. parce qu'en fait finalement, le passif c'est la femme. Quand même.. Je veux dire, il a la position de la femme, même si c'est pas une femme.. il a cette position.. euh je veux dire si on compare un couple euh c'est vrai qu'il est plus proche de la femme que l'actif, mais euh.. voilà, indirectement y a tout ça euh.. plus petit, plus jeune, plus.. machin euh.. (sourire)

Mais tu tiens à conserver une image d'homme aussi ?

Ah oui, oui, moi j'aimerais pas être une femme hein.. Ah non pour moi homosexuel c'est pas être une femme, c'est être un homme qui aime un homme..(...) Ah non, moi je sais que j'en ai pas envie.. moi j'aime trop les hommes, j'aime trop les corps des hommes, même.. même moi je.. je préfère quand même mon corps à.. une fille même bien foutue hein.. ça c'est évident. Je suis quand même bien dans mon corps d'homme. Après je dis

pas que je suis pas à l'aise dans mon corps.. voilà.. Jamais de la vie je le troquerai contre un corps de femme.. et je le troquerai pas non plus contre un corps d'hétéro..

C'est quoi un corps d'hétéro ?

Mais.. je veux dire euh contre un hétéro quoi

Ok, tu troquerais pas ta sexualité ?

Non. Je voudrais plus être hétéro maintenant.. Je suis très bien homo et je veux pas devenir hétéro.

Ces clichés qu'il évoque entre passifs et actifs, supposés « femmes » et hommes sont très présents dans le milieu homosexuel masculin et ont tendance à se radicaliser avec les années. Si le début de la lutte pour les droits homosexuels l'a historiquement liés au féminisme, aujourd'hui un discours comme celui de Pierre ne pourrait être accepté tant il est teinté de division binaire de genre, estimant qu'en tant que « passif », il occupe la position de la femme. Cette position, quand bien même elle le concerne directement, puisqu'il s'affirme « passif », ne l'empêche pas d'associer de manière systémique, finalement patriarcale, cette posture à une posture féminine, voire de salope. Son discours ambivalent quant à son affirmation contient ainsi le refus de l'idée d'être une femme et encore moins d'être hétérosexuel, tout en revendiquant une « passivité virile ». Pierre illustre ici parfaitement l'exemple actuel de l'homosexuel viril, dans le sens où il désire la virilité, refuse la féminité en étant même fier qu'en tant que « passif », il ne corresponde pas au cliché physique que peut offrir cette catégorie (maigre, petit, efféminé) :

« On comprend le plus souvent la virilité comme l'affirmation d'une puissance, la perpétuation d'une domination.¹⁶¹ »

Il est à noter que ces catégorisations relèvent aussi d'une industrie de la pornographie gay qui surexploite les clichés de l'imaginaire homosexuel, souvent plus rattaché à une hétéronormativité à peu près dissimulée, mais existante en trame de fond de leurs films. Il n'est pas rare en effet de constater que celui qui sera « passif » devra être « féminin », avec un physique chétif voire fragile (on est donc complètement dans un cliché de genre, ne serait-ce que pour la chétivité supposée liée à la féminité) tandis que les « actifs » devront remplir un rôle d'homme viril par excellence (muscles, violence physique dans les rapports sexuels, autorité). Un des interrogés de ma pré-enquête, acteur pornographique gay de renommée internationale m'avait révélé à l'époque, subir de plein fouet ces clichés. Incarnant un physique musclé et viril, il se voyait refuser toutes les propositions qu'il faisait pour des films « romantiques » (c'est-à-dire où il n'incarnait pas un serial

161 Courtine J-J. in *Histoire de la virilité III*, Courtine J-J. (dir.), Points, Histoire, 2015, p. 482

violeur par exemple) sous prétexte de ne pas avoir le physique de l'emploi, et lui le regrettait amèrement, s'estimant sensible et romantique dans sa vie privée.

« Le phénomène macho ne saurait pourtant être réduit à une forme de soumission des gays aux injonctions hétéronormatives. Les clones ne cherchaient pas à « passer » pour des hétérosexuels. S'ils mettaient en scène les signes d'une virilité traditionnelle en se les réappropriant, ils étaient d'abord des hommes qui aimaient les hommes et qui étaient objets de désir pour d'autres hommes.¹⁶² »

Pierre est fier de son physique qu'il n'estime justement pas proche des clichés du « passif », il va même parler d'un « physique gay » pour se décrire et ce de manière plutôt heureuse. Si Pierre s'est senti pendant longtemps rejeté par les normes hétérosexuelles, ne plaisant pas aux filles, une fois dévoilé, il se révèle véritable tombeur de ces hommes, ce qui lui permet également de s'assumer pleinement à savoir physiquement et psychologiquement. Au collège, Pierre expérimente les délicats moments d'un âge dit ingrat évoqué plus haut, où il se fait rejeter par les filles physiquement, tentant désespérément de cacher son homosexualité dont il (re)connait l'existence assez jeune, des autres garçons qu'il observe discrètement. Il admet avoir en permanence entendu des réflexions, sur le fait d'être maniéré en particulier, mais s'en « sort » au collège en attaquant ceux qui le jugent sur leurs complexes, retournant le stigmate : mouvement fortement évoqué dans les récits de vie présents dans cette recherche.

Oui, j'ai toujours.. on m'a toujours fait des remarques... (...) finalement les jeunes ils sont quand même assez méchants, ils s'en rendent pas compte, donc moi indirectement je suis aussi devenu méchant. Parce que j'ai eu besoin de me défendre un peu, mais je me rappelle d'un groupe euh, j'ai eu.. la pire phase je dirais, c'était.. euh.. peut être la toute dernière année, quatrième ou troisième, bizarrement, c'est bizarre parce que pourtant t'as des amis et tout ça et j'en avais, mais j'ai eu un groupe, ma soeur et ma meilleure amie euh se sont retournées vers un groupe de mecs.. qui justement euh étaient assez méchants avec moi.. et euh j'ai jamais compris pourquoi, mais en fait.. (...) je m'en suis vraiment rendu compte.. et.. c'est vrai qu'il y avait toujours euh le leader euh et lui il m'a pas lâché hein. Alors lui.. parce que moi je suis plutôt aussi.. du genre.. leader, donc je suis plutôt le.. le mec qui.. avait les amis qui me suivaient, et là un jour j'ai.. ils m'ont plus suivi.. et c'est vrai que là j'ai pas compris.. euh quand j'étais jeune et que c'était une phase pas trop.. pas trop simple, parce que justement ils se sont.. vraiment foutus contre moi.. et là c'était euh ouais euh.. « le pédé », euh.. « le gay » euh.. « tu vas.. tu vas.. tu nous mates euh quand t'es dans le.. » alors que c'était pas le cas hein, déjà si je.. ça m'est déjà arrivé de regarder, mais je le faisais très.. personne euh s'en serait rendu compte, et euh.. et puis même euh, de toute façon ces..

162 *Ibid.*, p. 373

ces gars là ne m'intéressaient pas du tout, donc voilà c'est.. ils auraient même pas pu le dire, mais voilà c'était plein de remarques euh.. pour me blesser, mais euh.. indirectement finalement on était pas non plus.. ennemis totalement, mais.. y avait des phases où on.. ils avaient besoin de..

De se défouler ?

De se défouler, voilà.. donc euh c'est tombé sur moi.. c'est tombé sur d'autres hein, y a pas eu que moi hein, y a pas eu que moi.. pour d'autres raisons..

Et pour mener la vie dure tu faisais quoi ?

Je touchais aux complexes.. Des complexes, voilà ils ont touché aux miens, je touche à leurs complexes.

Une fois au lycée, Pierre met donc un mois à se dévoiler, pour le plus grand bonheur de sa famille qui le voit auparavant sombrer dans une forme de dépression inhabituelle pour lui si joyeux. Ce dévoilement par le coming-out lui permet de s'assumer et les remarques glissent sur lui au point parfois de le faire rire. Il l'affirme, une fois assumé, plus rien ne l'atteint. L'Education Nationale reste un vivier propice à la stigmatisation et au harcèlement : lors de son mois de questionnement Pierre en fait l'amer constat en cours lorsqu'un de ses professeurs se met à proférer des propos homophobes. Lors d'une période comme l'adolescence où les jeunes lycéens sont plus que jamais concernés par des questionnements identitaires, entre le respect des adultes et la peur de les rejoindre en atteignant l'âge de la majorité qui pointe au loin, il est délicat de grandir et de se construire lorsque le discours de référents comme les enseignants est discriminant. Ce genre d'anecdote n'est malheureusement pas rare, comme je l'ai également constaté lors d'un entretien non exploité dans cette partie, où un jeune homme et son petit ami au lycée se voyaient affublés de prénoms féminins par leur professeur d'histoire.

Donc c'est un problème aussi euh des petites villes, des villages, c'est le problème du lycée.. Et plus particulièrement le problème des profs.. et je voulais te parler d'un truc que j'avais vécu.. euh je pense c'est la fois qui a été la plus spéciale pour moi, euh enfin.. je l'ai assez ma vécu en fait, même très mal vécu parce que j'en ai.. pleuré en rentrant, je m'en rappelle quand j'étais.. allé voir ma mère et tout ça, machin. Parce qu'en fait, on avait un prof qui était homophobe.. quand j'étais euh.. quand j'étais au lycée.. qui était homophobe et qui le disait à.. enfin, qui le revendiquait. (...) Et donc, un jour on a eu.. bon, y en a qui l'ont provoqué.. par la suite, parce que.. ils savaient qu'il était homophobe. Donc, il nous demandait en.. alors on faisait de la socio ou je sais plus trop quoi.. ouais en histoire géo y avait genre une heure par semaine de genre vie et citoyenneté un truc comme ça, et il nous avait demandé chaque fois de faire un diapo et de présenter un truc sur la société. Et y en a qui voulait présenter les homosexuels.. Donc déjà il a refusé le sujet.. mais euh ça c'est un autre problème,

c'était pas notre groupe qui l'avait, y avait un autre groupe, on était séparés en deux, y avait l'autre groupe qui avait proposé ce sujet par la suite.. de ce qui m'est arrivé, mais nous on l'avait pas spécialement proposé.. mais on est arrivés à un sujet une fois, ça je crois que c'était les deux Léa qui l'avaient présenté.. euh elles ont présenté un sujet je ne sais plus du tout sur quoi, parce que ça m'a pas marqué, euh.. et en fait, à un moment je ne sais plus pourquoi, non plus, mais.. c'est arrivé, à un moment le prof euh il a commencé à.. donner son avis.. et il a dit « Oui, de toute façon, pour moi les homosexuels ça ne devrait pas exister c'est des zoophiles » il l'a dit comme ça devant tout le monde, à nous euh jeunes, il a dit « c'est des zoophiles, c'est contre nature et euh.. et voilà, il faudrait les éradiquer quoi.. euh de la Terre » Mais ce qui m'a le plus choqué c'est « les homosexuels sont des zoophiles » Donc euh ça il l'a dit ouvertement, il l'a pas regretté du tout euh et donc là on était tous.. choqués. Moi le premier. Surtout que c'était ma phase juste où je me dévoilais, hein. C'était en seconde, donc cette année où je me dévoilais. Donc c'était déjà une phase euh un peu compliquée et quand t'as un prof qui te dit ça t'es.. d'accord.. tu te sens pas trop bien euh..

Finalement, Pierre sur le coup vit mal cette affirmation, mais assez anecdotiquement par la suite. Ce n'est qu'en terminale qu'il se décide à réagir, lorsque d'autres élèves viennent le voir en tant que délégué au Conseil de Vie Scolaire (CVL) pour se plaindre des propos de ce professeur, ne se contentant pas que d'être homophobe mais également raciste. Pierre alors affirmé et assumé décide de mener front contre ce professeur dont il estime avoir dépassé les limites. Comme souvent dans l'Education Nationale, ce genre de discours ne suffit pas à faire renvoyer un enseignant et c'est finalement la mère de Pierre, également enseignante dans le même établissement, qui n'hésite pas à agir afin dénoncer ce collègue mais surtout dédouaner son fils de toute représailles l'année de son baccalauréat. Par cet acte, sa mère signe le soutien inconditionnel qu'elle apporte à son fils, prête à risquer son poste pour le protéger. Cette épreuve bien que peu résolue (le professeur en question se voit conforter dans son poste par le chef d'établissement) les soude plus que jamais.

2.5.5 Un homme à la mère

Mais voilà, ma mère pour moi c'est une référence. C'est une référence parce que c'est quelqu'un où.. en fait quand j'étais petit je me disais ce que fait ma mère, c'est ce qu'il faut faire. Et ce que fait ma mère c'est.. c'est la moyenne, c'est la normale.. et c'est la.. la chose à faire en chaque situation. Et moi je me disais toujours.. plus je ressemble à ma mère, plus j'étais fier..

C'est au moment de son arrivée à l'Université et de ce fait en ville que Pierre se détache de la figure maternelle, malgré lui. Nous l'avons vu dans une première partie, Pierre affirme sa fusion totale avec une mère qualifiée d'exemple, repère, etc.

Submergé littéralement par une admiration sans faille pour cette mère fusionnelle, il n'hésite pas dans le même temps de parler d'*emprise* - retrouvée dans nombre de relations mère/fils de cette enquête-. Pendant toute son enfance et son adolescence, Pierre se construit par la vision qu'il a de sa mère, modèle par excellence : il veut lui ressembler, voire s'y lier dans une figure *Pierre-Catherine* déjà évoquée antérieurement. L'arrivée en ville de Pierre pour ses études l'enjoignent tout d'abord à développer sa vie sociale et sentimentale :

Même niveau homosexualité, pour euh.. s'épanouir dans son homosexualité c'est.. en venant à Strasbourg euh.. bon, c'est.. ça attire un peu vers le mal aussi Strasbourg, hein c'est.. t'as les deux euh penchants, parce que justement y a tellement de monde que.. c'est la porte ouverte à plein de choses.. Mais bon, c'est pas forcément mal hein.. mais bon.. voilà, la tentation est plus grande à Strasbourg, mais en même temps, y a.. je pense qu'on en a besoin quand on est jeune, quoi. Moi ça m'a vraiment fait du bien, de.. d'arriver à Strasbourg et.. et je la quitterais plus. Après, si, peut être pour changer de ville, mais euh.. mais pas pour changer euh.. pour retourner dans un village hein, ça c'est mort. Mort, mort, mort.

La ville revêt l'image d'un immense terrain de jeu et de rencontres pour les homosexuels, en particulier d'origine rurale et ce par bien des aspects : présence de boîtes de nuits strictement homosexuelles, voire gays (avec interdiction aux femmes d'y pénétrer), parcs, association militantes, Marche des Fiertés..., opposé de fait au milieu rural, à la réputation d'être aussi *mort* que l'envie d'y retourner pour Pierre. De nombreux auteurs insistent sur les conséquences parfois négatives de l'absence de réseaux de socialisation gay à la campagne en particulier (Vogel : 2011), tandis que d'autres soulignent la symbolique d'un lieu d'épanouissement que peut endosser le milieu citadin dans l'imaginaire de l'homosexuel qui s'y destine (Chauvin, Lerch : 2013 ; Eribon : 2014 ; Louis : 2014). Pierre découvre en ville une porte ouverte à une vie riche de croisements, de tentations également, par ces rencontres encouragées par la présence plus nombreuse qu'en village, d'individus qu'ils soient gays ou non. Outre ce vent de liberté qui souffle sur la vie citadine, la venue en ville est amorcée par la poursuite d'études en Université.

C'est-à-dire je prends les bases de ma mère et je rajoute ce qui me plaît et j'enlève ce qui me plaît pas. Et euh.. et ça je m'en suis vraiment rendu compte en arrivant à Strasbourg, je me suis dit ouahou là je me rends compte que voilà. Et je me rendais compte que ma mère s'en rendait compte (sourire) et qu'elle me.. pas qu'elle me perdait mais qu'elle commençait à avoir plus de.. d'emprise sur moi et.. et ça la stressait, c'est

pour ça qu'on a eu des phases un peu compliquées.. euh.. par exemple à la fin de la P1, où j'avais réussi ma P1.. c'est.. le plus beau jour de la vie de tout le monde.. et la semaine d'après c'est euh elle pleurait, elle était mal, elle m'en voulait énormément parce qu'elle trouvait que.. finalement je la remerciais pas assez.. En fait j'ai passé ma semaine avec mes amis à fêter.. et elle voulait que je sois avec elle.. et elle sentait que je commençais à prendre mes distances, mais euh.. Voilà elle était en manque d'amour quoi, clairement. Et euh.. et j'ai cru que je la perdais moi ma mère.. et en fait pas du tout, parce que je me suis rendu compte que.. finalement.. mais c'était vraiment une phase compliquée parce que juste après ma P1.. parce que je me rends compte que.. avec le temps elle sent que.. je commence à devenir très autonome et euh.. par rapport à ma soeur c'est quand même très différent.. ma soeur elle est quand même beaucoup plus encore parents, alors que moi.. moi je suis quand même encore.. y a quand même beaucoup de choses où j'ai besoin de mes parents, c'est pour ça que je dis il me faut encore trois ans et dans trois ans je suis complètement autonome parce que j'aurai mon salaire donc euh.. là y aura plus euh mes parents n'auront plus aucune emprise et là encore.. je pense que ma mère.. même payer mon appart encore elle est contente..

La réussite de Pierre engendre une situation de prime abord contradictoire, celle de la déception de sa mère. Alors qu'elle devrait se réjouir de voir son fils obtenir sa première année de médecine, la P1 ou PCEM 1 - à savoir la première année du premier cycle d'études médicales - réputée comme étant la plus difficile, et où le redoublement n'est autorisé qu'une fois, Catherine rend compte d'un stress, dû à ce que Pierre interprète comme une *perte d'emprise*. Sa mère est en effet en proie au stress de la séparation d'avec son fils devenant adulte, elle qui jusqu'alors avait été son alliée par excellence, soutien indéfectible quant à ses tourments identitaires (coming-out, amis communs, anecdote du professeur de lycée), mais également une confidente d'une proximité physique et mentale presque indiscreète :

Et tu pouvais te confier à ta mère sur ta sexualité ?

Ah oui ! Ah ben oui, ben moi j'ai donné même des détails sur ma première fois euh quand je l'ai fait à mes.. à ma mère. Parce que j'en avais besoin, ma mère c'était mon référent, même sexuel, j'avais besoin d'en parler avec quelqu'un.. et elle l'a accepté euh ouais, ça l'a pas plus choqué que ça.. Et même aujourd'hui euh le lien il est là euh..

Cette forte proximité engendre chez la mère de Pierre une sensation de lien symboliquement au-delà de tout autre. La rencontre de Pierre avec ses camarades étudiants, les « carabins », et sa réussite aux examens, l'entraîne dans une sociabilité de pairs à laquelle il n'avait jusqu'alors pas eu besoin de s'approcher, étant protégé par sa cellule familiale entière. Ici, le « projet parental » habituel est dévié de sa logique sociale, à savoir globalement l'autonomie et la responsabilisation. Nous entendons projet parental au sens de De Gaulejac : « l'ensemble des représentations que les parents

se font de l'avenir de leur enfant. (...) La notion de projet parental rend compte de ces deux aspects : d'un côté un but à atteindre, de l'autre une projection, c'est-à-dire le fait d'attribuer à l'autre ce qui vient de soi¹⁶³ ». Pierre entre d'abord dans cette logique, se saisissant des projections réciproques entre sa mère et lui, il veut lui ressembler, elle est un modèle à suivre. Lors de son passage en Université, le fait de se détacher progressivement de ce modèle, afin de s'émanciper en tant qu'étudiant, mais également adulte, engendre une tension qui va pourtant à l'encontre de l'idée du projet parental, qui de prime abord, consiste à souhaiter la meilleure orientation professionnelle possible (les études en médecine représentent dans l'idée générale les plus prestigieuses) ainsi qu'une vie sentimentale et familiale stable (couple hétérosexuel, marié, avec des enfants). Or, si pour elle, l'homosexualité de son fils est plus qu'acceptée et prise en compte dans ce projet, la réussite à l'Université, et l'autonomie qu'elle peut développer, l'angoissent, provoquant même un *manque d'amour*. Une forme de « projet parental » inversé en soi, en tant que les études symbolisent un point de rupture mal toléré, tandis que l'identité sexuelle renforce les liens familiaux. Il s'agit alors pour Pierre de se saisir de son envie d'indépendance pour réaliser l'emprise possible qu'a sa mère sur lui, et mieux s'émanciper par lui-même, dans une rencontre avec des pairs nécessaire à l'identification de soi en tant qu'individu, homme à part entière.

163 De Gaulejac V., *Op. Cit.*, 2016, p. 53

2.6 Mathieu

*Mais en fait la.. l'ensemble de mon enfance, enfin si il y avait un fil rouge, c'est ça.
C'est.. c'est une révolte systématique, un rejet systématique.*

Nous terminons cette partie consacrée aux récits de vie par celui de Mathieu. La particularité principale de cet interrogé est qu'il est le seul à faire partie de mes amis. Un entretien avait également été tenté avec un autre ami proche dont le cheminement identitaire avait été à l'origine de cette recherche, mais notre proximité avait biaisé nos deux manières d'aborder l'entretien en soi.

Mathieu a cette posture d'ami, mais ne nous connaissant pas depuis de nombreuses années, l'approche de sa vie a donc été complètement novatrice pour moi, tandis que j'avais en face de moi un des interrogés ayant le plus réfléchi aux questions de cette recherche. Agé de trente et un ans lors de la réalisation de l'entretien, il est également le seul à ne pas avoir grandi en Alsace, étant originaire de Moselle. Nous le verrons, cette spécificité engendre d'autres « originalités » dans son parcours. Actuellement résidant à Berlin avec son mari Evgeny, Mathieu a travaillé dans le milieu de la mode - il est aujourd'hui costumier - après avoir effectué une Licence d'histoire. Notre entretien à son domicile se révèle long et fourni, du fait de sa réflexion autour des questions de l'identité homosexuelle en amont, ce qui en fait l'un des entretiens les plus riches à ce jour, en terme de contenu mais également de contenant. Mathieu est également le premier et aussi le seul également à évoquer, nous le verrons, la question de la féminité non pour s'en détacher, mais bien comme constituante de son parcours identitaire. Les questions de rejet et de révolte sont au coeur également de ce parcours, tant ils se font écho(s) en permanence, entre rejet de son identité et révolte pour mieux l'affirmer : Mathieu, tout en étant pas militant en terme communautaire associatif, se bat pour une liberté totale, dans un refus d'affiliation tel qu'on a pu le voir pour Kerem ou encore Bastien, figures tout autant stigmatisées par leur culture, mais également au travers du rire, moyen d'évasion incorporé et choyé qu'il s'emploie à user et abuser tout au long de notre échange.

2.6.1 Verdict familial

C'est jamais un truc que j'ai entendu de mes parents hein « sale pédé » tout ça, machin.. Contre la féminité du corps masculin oui. Ça oui. Ca ma mère je l'ai déjà entendu avoir des propos extrêmement sexistes..

Mathieu grandit dans une famille où père et mère sont sportifs, ils se rencontrent d'ailleurs lors d'un match de basket. Très rapidement, je comprends que la mère de Mathieu occupe une place importante dans le déroulement du récit de ce dernier. Décrite justement dans des valeurs sportives, voire en termes « masculins », elle est dépeinte sous les traits d'une femme forte, battante, autour d'un physique imposant « je sais pas si t'imagines le morceau quoi », pour reprendre ses termes. Il défend malgré tout une part de féminité inhérente à sa mère, en employant l'expression de *performer la féminité*, ce qui indique d'emblée comment Mathieu a pu voir et ressentir l'existence de celle-ci dans une famille à priori hétéronormée à l'instar de la culture sportive qu'elle revendique comme identité familiale. La mère de Mathieu, dans le mouvement général de féminophobie dans lequel elle se meut - étant la seule fille d'une grande fratrie et pratiquant des sports genrés masculins tels que boxe ou athlétisme - ne peut s'empêcher de *performer* dans le même temps une masculinité :

J'ai subi de l'homophobie collatérale en fait, c'est de la misogynie et du machisme. Et ça ils l'ont toujours ce discours là.

Contre le féminin

Oui.. et contre le corps féminin. Ce que ma mère n'est pas puisqu'elle s'est toujours targuée d'être.. cet espèce de corps masculin euh « moi je sais bricoler, ton père il sait rien faire » euh.. enfin voilà.

Ces accès de masculinité et de revendication des femmes est assez typique des milieux ruraux, comme nous avons pu le voir précédemment avec par exemple ces femmes qui revendiquent « avoir des couilles » (Louis : 2009)

L'aspect viril et misogyne, voire ostentatoirement féminophobe (« contre la féminité du corps masculin ») décrit par Mathieu se redouble dans la pratique sportive. Celle-ci, déjà réputée pour son machisme inhérent et cet aspect du « contre le féminin » - ne se cantonnant pas exclusivement à la féminité du corps des hommes - encore constatés aujourd'hui avec les récents scandales liés au port

du voile dans l'athlétisme par exemple, ou également concernant la mise en doute de la féminité d'une sportive par rapport à son taux d'hormones et des réglementations à ce propos régissant les différences entre les genres dans la pratique sportive professionnelle¹⁶⁴.

« Par ailleurs, chez les hommes, l'homophobie est mobilisée pour construire et fédérer les identités masculines conquérantes. (...) Pour les hommes, l'homophobie sportive sert à affirmer une masculinité qui se construit sur une hiérarchie des sexualités.¹⁶⁵ »

Cette hiérarchie des sexualités est clairement à l'oeuvre dans le schéma familial, sous-tendue d'une éducation liée au sport, dans le « double processus » de transmission et l'incorporation d'une culture faite par corps. Ainsi, si le corps de la mère est représenté justement de manière « masculine », ce n'est que pour mieux discréditer ce qui pourrait s'apparenter au féminin dans le foyer, les femmes n'étant pas exclues du jeu de la féminophobie. Entre Mathieu et son frère aîné, c'est la joute permanente en renvoi de qui sera « le plus », où le verdict final est rendu par la mère.

Le rapport au corps aussi, enfin.. ça c'est absolument renversant, ma mère qui.. je sais pas aux alentours des douze-treize ans, qui.. évidemment se rend pas compte de ce qu'elle fait, mais qui est.. hyper violent, déjà j'ai hérité des fringues de mon frère quasiment jusqu'à mes quatorze ans... Forcément il est plus costaud, plus grand, il a une plus grosse bite tout ce que tu veux euh.. enfin bon, il fait du sport j'en fais pas, euh.. tout était trop grand pour moi, évidemment, d'ailleurs ma mère continue à m'acheter des fringues, elle continue à m'acheter du L, enfin je sais pas si t'imagines hein, enfin c'est.. (...) Mais tout ça.. et, un jour, je m'en souviens très bien, ma mère qui me dit euh « t'as pas de cul, t'as pas de cul », ça c'était son expression, c'est du « tu remplis pas tes fringues, t'as pas de cul.. Regarde ton frère il est plus costaud que toi, tu pourrais bouffer, tu pourrais faire du sport » tu vois, c'était vraiment le truc.

(...)

Et le fait d'incarner deux opposés en terme physique, ça a toujours été là aussi ?

Oui, oui. Toujours.. Mais ma mère l'a.. crée..

Héritage d'un corps en porte à faux permanent, les habits de son grand frère ne cesseront de rappeler à Mathieu le corps qu'il devrait avoir. Tout en son frère semble « mieux », « plus », et à juste titre, il remporte l'assentiment familial d'autant plus par la pratique du sport. A partir du discours maternel, qui *performe* même une opposition faite corps, Mathieu n'a de cesse de se comparer à son frère lors de sa prime jeunesse, avec un corps « en creux » de celui qu'il désire mais

164 https://www.lemonde.fr/sport-et-societe/article/2018/04/26/hyperandrogynie-le-nouveau-reglement-releve-d-un-controle-scandaleux-du-corps-des-femmes_5291059_1616888.html consulté le 19.03.2019

165 Liotard P., « Les fonctions éducatives de l'homophobie dans le sport », article [academia.eu](#), p. 10

n'incarne pas. Ici encore, nous sommes en présence d'une résurgence des discours d'expérience masculine dans la comparaison fraternelle, à l'instar d'Eribon ou encore Louis par exemple, dont les frères ne cessent de mettre en exergue l'affiliation populaire en sus qui leur fait défaut.

Ah, pour finir avec la question du sport, donc forcément la.. Je me suis aussi comparé à mes pairs et à mes frères dans ce sens là, puisque des mecs plus forts, des mecs plus costauds.. toujours. J'ai jamais connu plus chétif que moi en fait..

« Le corps performant est survalorisé et investi de valeurs perçues de manière stéréotypée comme des valeurs masculines¹⁶⁶. »

Et son frère de le renvoyer au corps par défaut qu'il évoque pour ceux où même la mère est un *morceau*, le corps de Mathieu est alors *le plus chétif* qu'il ai connu. Dans l'opposition systémique genrée, il est de fait renvoyé au corps féminin. Lorsque je demande à Mathieu s'il a une soeur, il me répond immédiatement *Y a une soeur, ça n'existe pas de pas avoir de soeur..* Cette affirmation péremptoire est là pour signifier la place symbolique qu'a occupé Mathieu au sein de sa cellule familiale pendant de nombreuses années et à grand renfort de catégorisation de la part de ses membres. Si il évoque la posture de la soeur en creux d'abord du point de vue de sa mère, qui formule explicitement toujours voulu avoir une fille, celle-ci semble bien plus présente et renforcée par Arnaud, qui joue à renvoyer son frère à une féminité distinctive.

Donc y a cette question de la soeur en fait qui n'existe pas.. Mon frère m'a longtemps.. attaqué là-dessus..

C'est-à-dire ?

Euh.. attaqué c'est un grand mot hein.. C'est soit pour me faire des blagues, pour se foutre de ma gueule.. soit clairement au lieu de me traiter de « tapette » me dire euh « j'ai une soeur » ou euh.. ou euh.. « j'ai une soeur elle s'appelle Mathieu » ça c'était euh.. enfin c'était pas l'insulte ultime mais c'était hyper, hyper, hyper récurrent.. enfin, mais c'est devenu presque un jeu entre nous..

« (Le rire) exploite le ridicule de chacun, l'aisance à travers laquelle tout individu est caricatural en exploitant certains de ses traits ou de ses comportements.¹⁶⁷ »

166 *Ibid.*, p. 9

167 Le Breton D., *Rire. Une anthropologie du rieur*, Métailié, Traversées, Paris, 2018, p. 89

La thématique du jeu, mais également du rire, est une récurrente dans le discours de Mathieu, nous le verrons au fil du chapitre. Ils apparaissent tout d'abord conjointement ici, c'est pour montrer comment la stigmatisation systématique dont Mathieu a été victime, s'est muée en jeu dans une forme de résilience active/passive. Si le point de départ a été de constater cet état de porte-à-faux identitaire et physique familial, nous verrons comment Mathieu s'est amusé à utiliser les registres de catégorisation dans lesquels on le mettait de force, afin de mieux incarner librement ce qu'il souhaitait, retournant le stigmate ou le malaise contre celui qui voulait l'y enfermer. Ce retournement du stigmate a été souvent abordé dans les chapitres qui précèdent, tentative d'*agency* pour celui qui désire se réapproprier son identité et ce même si elle est discréditée.

Mathieu insiste sur l'existence d'une forme de « transparence discursive » au sein de sa famille, de ce fait ils n'ont peu ou pas de tabous discursifs, tout se dit, tout se « balance » en pleine face, à l'instar d'un franc-parler évoqué dans le milieu rural (Bourdieu : 1979 ; Louis : 2014). Ainsi, de nombreux épisodes qu'il me relate semblent de prime abord d'une forte violence mais ressemblent tout autant à des joutes telles qu'on peut les voir lors d'un match ou d'une confrontation sportive, balancer ses vérités dans la face afin de mieux sauver la sienne. Si le premier à entrer dans ce jeu est son frère Arnaud, il se sert malgré tout d'une figure antérieure, celle de la mère « virile », pour justifier ses dires, elle qui renvoie justement le corps de Mathieu à un corps qui n'est pas familial. Le seul moyen de le retrouver dans une trame cohérente est alors celui de le placer comme *soeur*. Cette figure féminine poursuit ainsi Mathieu, dans les jeux de joute avec son frère, où il incarne toujours un personnage féminin.

Mon frère les pires insultes qu'il pouvait me donner, qu'il pouvait me balancer c'est euh.. « t'as l'air d'une femme violée » enfin.. ou il me mettait des baffes, je pleurais et il fait « arrête de faire ta violée », tu vois c'était de ce niveau là..

La femme violée représente ici la figure féminine de la victime absolue, peu éloignée également de l'idée de passivité, dans tous les cas, celle que n'est justement pas leur mère. La masculinité représente alors la seule voie vers la reconnaissance, et gare à celui qui ne l'incarne pas à juste titre, dans ce match de virilité joué tous les jours dans cette famille. Leur père n'échappe d'ailleurs pas à ces joutes, avec les années et une prise de poids, il est aujourd'hui sujet à quolibets par ses fils quant au fait que son ventre cache la vue de son pénis, le dépossédant alors toujours plus de sa masculinité passée. Dans cette famille, la virilité semble toujours à conquérir, et ce dans la jeunesse et l'affirmation. La féminité est globalement rejetée, moquée, même quand la femme de la famille l'incarne, tant elle est absente de reconnaissance et de validité au sein de la cellule familiale masculine :

(...) la première qu'on a vu ma mère avec une robe on s'est foutus de sa gueule avec mes frères (rires) on a fait « qu'est ce qu'il se passe ? » (rires) « t'es en chaleur ou quoi, c'est quoi le problème » (rires) et euh.. ma mère a pas beaucoup d'humour donc elle se vexe très vite (sourire) mon père on s'est toujours moqué de lui pour le rapport au corps parce qu'il était trop gros et depuis des années on lui dit qu'on voit plus sa bite, on lui dit qu'il a pas vu sa bite depuis 94 ou quelque chose comme ça (rires)

L'emprise parentale sur les corps s'est muée en un jugement total de tous les corps à travers la moquerie, le sarcasme. Cette forme de résistance est en particulier exercée par Mathieu dont le corps et les vêtements sont sans cesse remis en question par sa mère entre autres. Le rire est ici présent pour ressouder le groupe familial mis en porte-à-faux par la présence de Mathieu qui semble trahir une affiliation déçue. Si sa famille tente de le mettre à distance par le jugement ou la moquerie, cela ne l'empêche pas de reprendre à son compte cette forme d'humour pour justement railler ceux qui le jugent d'habitude. Ainsi à son humiliation d'être trop féminin, il oppose la féminité « performée » par sa mère pour justement l'en dépouiller, ou encore réduire l'impact de masculinité du père en se moquant de son sexe. Par rapport aux insultes quant à sa posture de soeur, Mathieu me raconte comment il met ensuite mal à l'aise son grand frère en retournant cette « blague » contre lui :

(...) cette question de la soeur en fait est devenue complètement okay pour moi en fait euh.. et je m'en foutais un peu royal parce qu'en fait c'était juste une revendication que lui avait et euh.. je pouvais très bien jouer avec en fait, c'était pas très très grave quoi.. et puis ça me permettait de me foutre de sa gueule et de foutre ses copains mal à l'aise aussi enfin, c'était euh..

Tu as vite retourné le truc..

Oui, oui, c'est très vite devenu un jeu.. Par contre je me souviens très bien, très jeune, autour de treize-quatorze ans, un.. d'avoir eu une petite crise et d'avoir dit à tout le monde « j'aime les hommes, j'aime les hommes, j'aime les hommes » et alors.. enfin, c'était déjà de la provoc, mais sans vraiment le penser en fait, c'est assez intéressant.

Le rire est là pour désamorcer une mise à mal dans un véritable « jeu », une joute qui s'échange sur plusieurs années. L'image de la soeur est un moyen de rabaisser Mathieu, et devient avec le temps et l'acceptation de cette part de lui-même, un moyen de se jouer des autres. Mettre mal à l'aise pour ostraciser le malaise. Celui-ci se mêle souvent à l'ironie dans le parcours et discours de Mathieu, les deux se lient dans une tentative de conjurer le jugement et le contrôle qu'il vit à travers sa posture familiale, entre le grand frère qui représente l'idéal mais également sa mère qui s'emploie à tenter de lui faire atteindre par tous les moyens intrusifs qu'ils soient. Si nous voyons plus haut qu'elle

exprime ostentatoirement, c'est-à-dire directement par le discours et indirectement par les habits disproportionnés qu'elle lui fournit, le fait que son corps ne soit pas à la hauteur de celui de son frère, Mathieu m'explique également que sa mère a longtemps jeté les vêtements qu'il s'achetait. Une forme de contrôle là aussi, où elle agit dans l'ombre, car jette ses effets lorsqu'il est absent du domicile, ce qui ne manque pas de violenter Mathieu à sa manière, en tant qu'il exprime clairement cela comme consistant en un « viol » de son intimité.

Euh.. et donc elle forcément, dès que.. que j'avais le dos tourné elle en profitait pour aller jeter ces fringues là à la poubelle et puis je continuais à les racheter. Oui, oui.. ma mère elle était.. Et elle l'a fait encore très longtemps après..

Mais donc c'était fait derrière ton dos en effet tu voyais le truc sur le fait accompli ?

Oui, oui. Ma mère a toujours violé notre intimité.. Enfin.. elle m'a pas violé physiquement (rire) mais elle a toujours violé notre intimité sans vergogne euh et avec des justifications pas possibles euh.. mes.. mes lettres d'amour que j'ai reçu de mes premiers copains, un jour elle les a sorties, elle les a lues, enfin..(...) Et elle a toujours fait ça, elle a fait ça avec mon père, elle a fait ça avec mon frère, ça va.. pour revenir un tout petit peu en arrière sur le corps, ça va aussi avec les points noirs et les boutons qu'elle prenait un malin plaisir à nous enlever tu vois, enfin c'est..

Cette idée du contrôle traverse la description de la mère de Mathieu, décrite telle une inspectrice de l'esprit et du corps familial. La mère ici entend bien régenter ce qui est dit, porté ou incarné par Mathieu entre autres. Cette surveillance accrue se double d'un contrôle hygiénique du corps, au travers de scènes d'injonction au lavage, dans une culture où la douche est incontournable des rituels quotidien du sportif. A cet impératif de se laver se greffe une inspection des corps, où le moindre bouton est examiné et éradiqué. Mathieu évoque un moment où il développe une forme de rejet du lavage et se lance à lui-même lors de son adolescence des formes de défi d'insalubrité corporelle, restant plusieurs jours sans se laver, pour n'y céder que lorsque lui-même ne supporte plus son odeur. Cette manière de se départir d'injonctions par la création d'autres est typique du parcours de Mathieu, dont justement l'injonction principale est la liberté d'être, et ce même en incarnant des postures de prime abord discréditées, du moment qu'elles sont siennes.

Dans ma famille, j'ai pas tellement subi. J'ai subi de l'homophobie collatérale en fait, c'est de la misogynie et du machisme. Et ça ils l'ont toujours ce discours là.

Contre le féminin

Oui.. et contre le corps féminin.

En effet, Mathieu met bien en exergue le fait qu'il ai plus entendu des discours machistes et misogynes qu'homophobes en soi, fait qui se retrouve également dans les discours liés aux pratiques sportives comme nous avons pu le voir plus haut. L'univers dans lequel grandit Mathieu est de prime abord détaché d'une quelconque homophobie, dans le sens où la figure féminine représentant déjà le discrédit, pour la femme elle-même, celle de l'homosexuel est de ce fait niée. Les premiers sursauts d'évocation de sa féminité se retrouvent d'emblée dénigrés, par exemple lorsque Mathieu m'évoque que dans le panel de sports que ses parents l'ont exhortés de pratiquer, il n'a exprimé de sa part que la danse, ce qu'il s'est évidemment vu refusé en bloc. A l'instar du héros du film *Billy Elliot* (1999), jeune danseur prodige venant d'un petit village minier du nord-est de l'Angleterre, dont le père refuse sa pratique et se montre même violent lorsqu'il apprend que son fils s'adonne à ce sport : « les garçons font du football, pas de la danse », ce à quoi répond son fils « c'est pas que des tapettes papa, y en a des musclés », incorporant le fait de corréler cette pratique à l'homosexualité masculine, la masculinité étant liée directement au football, figure incontournable nous le voyons dans cette recherche, du grandir masculin des milieux populaires. Le muscle étant là pour « rattraper » une virilité en fuite.

« Au début était le muscle, et à sa présence se reconnaissait l'autorité : premier verset de l'évangile de la virilité.¹⁶⁸ »

A défaut de muscles, Mathieu cherche à se détacher d'une culture familiale du physique et de ses catégorisations dans lesquelles il ne trouve pas reconnaissance, et comme bon nombre de transfuges identitaires, il se meut en transfuge de classe, encouragé tout d'abord par une figure familiale positive, sa tante. Elle lui est d'abord rattachée malgré lui, dès ses premiers questionnements sur son identité sexuelle, et dès l'expression de l'éventualité d'une homosexualité, ses parents lui font comprendre qu'il lui faudra partir vivre chez sa tante. Compagnons d'infortune, ils se voient associés dans le discours par leur marginalité quant au carcan hétéronormatif. Elle, décrite comme vieille fille, sans enfants, et lui, potentiellement homosexuel (associé d'ailleurs rapidement au SIDA comme dans bon nombre de discours, nous le verrons plus loin).

Mais je leur avais déjà posé la question « ouais qu'est ce qui se passe si maintenant je vous dis que je sors avec des mecs, que je suis pédé tout ça » bah eux.. avant, donc que je leur dise de manière très claire que c'est le cas, eux de manière très directe (rire étouffé) et très honnête « ça ira pas du tout, faudra que t'aïlles vivre chez ta tante euh.. c'est.. c'est pas possible, tu pourras pas rester à la maison »

168 Courtine J-J. in *Op. Cit.*, p. 485

La violence d'un verdict direct et sans compromis vient là encore inscrire une virulence des discours supposés « transparents ». La figure d'une personne de la famille plus encline à accepter la présence du stigmatisé que dans son cercle proche est régulièrement présente dans les récits des gays d'origine rurale. Un autre interrogé, Jérémie, l'ami absent de ces récits de vie, mais présent par brèves anecdotes significatives sur son parcours, a émis la même contrainte, sauf que dans son cas elle s'est révélée obligatoire. Une fois son homosexualité « outée » par son professeur d'histoire à travers un courrier directement adressé à ses parents, il se voit renvoyé de la cellule familiale et va vivre avec sa grand-mère pendant les années qui suivirent. Le renvoi vers une autre figure stigmatisée de la famille - ou du moins considérée comme plus tolérante - est un moyen d'exclure par analogie celui qui ne voudrait se normifier. Dans certaines familles, cela peut malheureusement aller jusqu'à souhaiter préférer voir son fils « mort qu'homosexuel¹⁶⁹ ».

« Les variations de la tolérance à l'égard de l'homosexualité selon les milieux professionnels sont à l'origine de stratégies spécifiques. Les homosexuels d'origine populaire tentent souvent d'échapper à un milieu qui leur est hostile par un investissement éducatif au-dessus de la moyenne.¹⁷⁰ »

La posture du transfuge de classe est en effet également une récurrente des parcours d'homosexuels (Louis 2014 ; Eribon : 2014), en particulier dans cette recherche, où elle représente plus de la moitié des interrogés. Mathieu se sert ainsi du rejet vers sa tante pour se saisir d'une affiliation plus chanceuse. Celle-ci lui permet de saisir le pouvoir du savoir, souvent très utile dans le questionnement sur soi.

Mais y a quelque chose de la marge, c'était autant que euh.. ma mère qui a jamais pu blairer ma tante parce que ma tante avait un espèce de rapport de belle-mère avec ma mère enfin, c'était très conflictuel et euh.. la mère de mon père est morte quand il était beaucoup plus jeune.. euh.. y a ce rapport là en fait qui est assez intéressant donc en fait ma mère a toujours été en conflit avec tout le monde, en particulier avec ma tante. Avec qui moi je suis très proche parce que j'ai un rapport intellectuel en fait avec elle, enfin c'est euh.. c'est euh.. elle ne l'a entretenu qu'avec moi, un peu avec Bruno (son petit frère) aussi mais.. beaucoup, beaucoup avec moi..

La mère de Mathieu estime par le biais de cette tante avec qui elle ne s'entend pas, le renvoyer à une figure marginale, conflictuelle, figure dont se saisit justement Mathieu afin de se construire une forme d'affiliation spirituelle, intellectuelle. Il précise à juste titre que leur relation se noue

169 Tamagne F. *in* *Homosexualité et parenté*, Courduries J., Fine A. (dir.), Armand, Sociétales, Paris, 2014, p. 51

170 Pollack M., *Une identité blessée*, Métailié, Seuil, Paris, 1993, p. 190

également par le fait que sa tante n'ayant pas d'enfant, il joue indirectement un rôle de projection filiale, le rôle du fils « intellectuel » qu'elle n'a jamais eu. Il lui attribue d'ailleurs sa volonté de poursuivre des études supérieures en Université après le lycée.

Mathieu intègre ainsi rapidement une posture de porte-à-faux filial, tant par son corps, que son genre, « ambigu » dans une famille se construisant sur des bases à la fois empruntées à une culture rurale du franc-parler entre autres, mais également à une culture sportive, de fait féminophobe et normalisatrice, dont sa mère incarne le « coach » par excellence.

2.6.2 Le jeu du genre et ses conséquences.

(...) déjà le jeu ça c'est hyper important, t'as toute la construction, toute l'identité autour du jeu, donc euh.. les poupées, les vêtements, le déguisement, ça c'est un truc en fait que j'ai toujours eu.. euh..

Les premiers instants de découverte de soi pour Mathieu à travers un corps de prime abord en porte-à-faux et avec lequel il s'agissait de construire une complicité, se sont faits dans le jeu, le déguisement particulièrement. La thématique du déguisement est évoquée en premier lieu lors d'échos de souvenirs de lui en train de se draper, en écoutant de la musique, dans sa chambre. Mathieu conserve un attachement à ces moments fugaces de lâcher prise, souvent associés au déguisement voire au travestissement, assumant revêtir une figure féminine dans ces moments particuliers et à travers ces jeux de drapements qu'il renvoie néanmoins à une forme de honte. Car si les jeux masculins viennent souvent confirmer l'injonction à la virilité, en retour les jeux féminins tendent à signifier son absence.

Alors, juste pour finir sur le déguisement, euh.. donc comme je te disais, y avait ce truc honteux jusqu'à mes quinze ans, après c'était fini en fait, à chaque fois qu'il y avait Carnaval.

Cet engouement au travestissement lui est ensuite facilité par une culture du carnaval encore très présente en Moselle, bien plus qu'en Alsace. Il faut le souligner, compte tenu du fait que les précédents interrogés ont tous grandi en Alsace où cette possibilité d'incarnation féminine est quasi

inexistante. Dans les traditions carnavalesques, les hommes travestis en femmes ont toujours été représentés. Dans le carnaval du XVIIIème siècle à Venise, on dénombre quatre catégories de travestis différentes : les *gangue*, les *tati*, les *bernardoni* et les *pittochi* (tous n'ayant pas forcément de lien direct avec la féminité, mais reconnus en tant qu'hommes travestis) (Caillois ; 2009). En Allemagne, en Moselle ou encore en Picardie cette figure récurrente subsiste aujourd'hui, mais Mathieu précise qu'à l'échelle de la ville déjà urbaine dans laquelle il grandit, le Carnaval est indirectement mais populairement lié à un aspect rural, voire « dégénéré », et que ses parents n'étaient pas de grands adeptes tandis qu'une autre partie de sa famille continuait à alimenter la tradition en étant présents sur des chars par exemple.

(...) et là Carnaval euh donc là, y a toute la culture rurale.. et y a (village), à Carnaval tu peux te déguiser en meuf, en pute, tout ce que tu veux.. et là je m'en souviens très bien d'une attaque de ma tante contre ma mère, c'était très direct, c'était pas contre moi, c'était vraiment pour faire chier ma mère « ah putain ton fils il te ressemble vachement quand il est maquillé, quand il met une robe léopard » (rires) (...) donc elles se renvoyaient comme ça des horreurs, ça, ça m'a.. et ça, ça m'a un peu marqué en fait et.. euh je.. je savais pas comment le prendre à l'époque mais je trouvais ça très.. et je me souviens, y avait une espèce de défiance, j'étais fier.. et en même temps euh.. un peu euh.. méfiant de montrer ça à mes parents, mais bon.. aucun problème ça les faisait marrer, c'était carnaval euh..

A cet occasion d'un *drapage* en public, Mathieu voit se renverser le stigmatisme filial qui lui était associé, par le biais de la réflexion de sa tante, et ce dans une formulation au ton « familial » et familial, où Mathieu revêt une féminité qui n'est pas à questionner pour une fois, mais plutôt met celle de sa mère en défaut. La tante, auparavant associée à Mathieu dans un double rejet les associant, le replace finalement dans une continuité corporelle filiale par cette injonction. Invoquant la figure maternelle sous les traits d'un Mathieu déguisé en femme, la honte se mue en fierté, la peur s'espérant dissolue dans le contexte du Carnaval.

« Le Carnaval, par ses origines, est une explosion de licence qui, plus encore que le bal costumé, exige le déguisement et repose sur la liberté qu'il entraîne. (...) Ce sont plaisanteries grossières, bousculades, rires provocants, attitudes débraillées, mimiques bouffonnes, incitation permanentes au chahut, à la ripaille à l'excès de paroles, de bruit, de mouvements. (...) Dans un temps et un espace définis, le Carnaval donne une issue à la démesure, à la violence, au cynisme et à l'avidité de l'instinct.¹⁷¹ »

171 Caillois R., *Op. Cit.*, p. 256

Une fois par an, à travers ce moment de jeu avec la liberté des incarnations, Mathieu découvre dès la première fois, la possibilité de transformer l'affiliation féminine honteuse, en fierté et rire.

Là.. oui, oui à partir de mes quinze ans, j'ai.. j'ai pu correctement euh.. pas m'émanciper mais en fait en riant, en.. et pratiquer autre chose.. et euh.. et jouer la folle en fait.

Toutefois dans ce jeu de la « folle », figure pourtant discréditée socialement et ce même par certains membres de la communauté homosexuelle elle-même, et temporairement autorisé sous le masque de la fête, il convient de faire attention à ne pas dépasser les limites des autres. Carnaval est malheureusement également un moment de l'année connu pour ses débordements tant alcooliques que violents.

« Révéléateur d'une « crise des catégories », le travesti ouvre un espace des possibles, et participe de la destabilisation des identités de sexe et de genre. Le travestisme ne se confond pas avec l'homosexualité. (...) Le travesti est d'ailleurs toléré dans des circonstances précises comme les carnivals ou les rituels d'initiation, ce qui ne va pas sans ambiguïté.¹⁷² »

(...) je me suis clairement fait péter la gueule parce que j'ai dit à un mec « va sucer ta mère » et parce que j'étais habillé en vieille folle..

Péter la gueule quand même..

Ah oui, oui, oui.. j'étais par terre, ils m'ont mis des coups de pieds dans la gueule à deux quoi, et.. c'est euh une copine à moi euh assez grosse, qui s'est assise sur moi en train de pleurer « arrêtez de le taper, arrêtez de le taper » j'ai fini dans une ambulance..

Ici, la violence est redoublée par l'ambiguïté sexuelle incarnée par Mathieu et l'insulte familiale et familière - *nique ta mère* - . Peu de gens tolèrent cette insulte, en tant qu'elle renvoie à l'acte oedipien par excellence et renvoie de ce fait à un dégoût systématique incluant la perversion et la folie supposée derrière l'acte : la réaction est tristement à la hauteur de la provocation. Mathieu est tout au long de sa jeunesse attaqué par des railleries d'abord familiales sur sa chétivité, la féminité liée à celle-ci, mais également dans le contexte scolaire ou encore sportif. Là aussi, les blagues et moqueries homosociales présentes dans les vestiaires ne sont que des formes de réassurance de virilité, au même titre que le travestissement carnavalesque, en réalité il ne faut pas que cela

172 Courtine J-J., *Op. Cit.*, p. 367

déborde. Mathieu a temporairement le droit d'incarner une femme, mais justifie aussi la violence à son égard parce qu'il a fait le choix de cette incarnation. Il garde une image des vestiaires de sport, où là aussi, invité malgré lui, il n'est pas totalement autorisé à participer pleinement au « jeu ».

*Par contre dans les vestiaires y a ce jeu où les garçons se.. draguouillent entre eux..
Donc ça j'avais pas le droit. La seule fois où je l'ai fait y a un mec qui a failli me mettre
une tarte par contre..*

Okay, donc eux avaient le droit ?

Eux, entre eux, c'est clair..

Parce que leur sexualité, leur virilité n'était pas à « prouver »?

*Ouais, c'est ça.. Moi j'avais pas le droit. Et en fait.. quand ça se faisait c'était moi qui
le faisais envers eux.. et pas eux envers moi, donc c'est parce qu'une fois moi je me suis
permis de le faire envers eux.. et euh.. que ça.. que ça a vrillé et qu'il y en a un qui a
failli me mettre une patate, enfin tellement il était euh attaqué quoi, au.. plus profond de
lui même, je m'en souviens très très bien..*

« Le club sportif est un lieu sans doute aussi anxiogène voire dangereux que l'école pour les adolescents qui se demandent si ce qu'ils éprouvent - tant au plan des désirs sexuels que des constructions identitaires - est normal.¹⁷³ »

Le vestiaire laisse une place à un jeu qui ne se fait qu'entre « normaux », et dans l'optique de justement renforcer cette normalité. Celui mis au ban du jeu est renvoyé également aux limites de sa normalité, puisqu'incarnant une figure ambiguë, il n'a le droit de participer au jeu de l'ambiguïté sexuelle, ses questionnements ici étant finalement moins importants que ceux qu'ils peuvent susciter chez ses pairs. Le sport lui donne encore plus l'occasion de se comparer à eux tout en s'y confrontant malgré lui. Les regroupements qui s'y font l'affilient à une amitié « par défaut », avec une fille décrite comme très masculine - voire ressemblant au chanteur Renaud - avec laquelle il forme un duo décrit comme *le garçon manqué et la fille manquée*, symbole du porte-à-faux que tous deux incarnaient aux yeux des autres, mais dont la catégorisation est incorporée.

*Et forcément après les gamins se mettent ensemble, ou les gamins regroupent des gens,
y avait une fille euh très.. masculine, donc j'avais le droit de me foutre avec elle et on se
foutait de.. les gens se foutaient de notre gueule quoi. Le.. garçon manqué avec la fille
manquée quoi.. D'ailleurs c'est une des rares nanas c'est assez bizarre, dont je me
souviens le prénom et le nom de famille, alors que j'étais qu'au collège avec elle tu*

173 Liotard P., *Ibid.*, p. 6

vois, (nom prénom), c'est assez drôle en fait, ça m'est resté. C'est quelqu'un avec qui je m'entendais bien d'ailleurs, elle était assez bourrin, elle était hyper drôle..

Mathieu décrit une jeunesse en proie à une grande stigmatisation du corps pleinement intégrée, celles que nous avons pu voir plus haut de son frère mais aussi celles de ses camarades de classe. Il situe clairement à ce propos un moment (ses quinze ans) comme étant celui où il accepte et commence à jouer de ses stigmatisations passées. Il n'en demeure pas moins que jusque là il subit de plein fouet le schéma social (qui lui est) imposé par la norme hétérosexuelle et la binarité de genre en découlant comme il l'explique à travers l'anecdote ci-dessous :

(Et quand) tu étais plus jeune comme au collègue ?

Euh.. ben si systématiquement hein, enfin.. c'est le pédé, c'est le.. Ah la blague, si, si, elle était géniale la blague, c'était un pote qui me l'avait euh qui me l'avait sorti, mais c'était méchant hein pour le coup, c'était pas gentil mais ça me faisait hyper rire en fait.. c'était euh.. les filles naissent dans les fleurs, les garçons dans les choux, toi Mathieu, t'es né dans un chou-fleur. (rires) C'était au collègue mais je trouvais ça génial en fait, bon ça m'avait fait mal à l'époque mais en fait je trouve ça hyper drôle.

Sur le coup ça t'avait fait mal ?

Oui, oui, oui, c'était assez violent. Parce qu'il y avait.. y avait encore cette idée là.. en fait, cet espèce de schéma existentiel il était tellement.. il était tellement vivant.

Le schéma évoqué par Mathieu est bien évidemment celui de l'hétérosexualité normative, mais aussi et surtout celui de la division binaire des genres, bien que fréquemment remise en question aujourd'hui, lorsque de récents sondages comme celui de YouGov pour le journal l'Obs recensent 14% de 18-44 ans se déclarant non-binaires¹⁷⁴. La binarité de genre enferme la société humaine dans un choix à deux variables que de plus en plus de personnes rejettent au nom de la liberté de genre mais aussi de sexe. Il n'est pourtant pas étonnant de voir cette conception dans des récits de vie de personnes qui n'ont pas vécu leur adolescence à l'heure actuelle. De plus, Mathieu est de ceux qui ont réfléchi, lu et argumenté à propos de leur identité sexuelle. Le schéma qu'il évoque et a subi pendant sa vie sociale enfantine ayant été doublé des attentes normatives genrées de sa famille, il lui a paru d'autant plus important de s'en saisir pour mieux le mettre à distance. Le fait d'ajouter que ce schéma était « tellement vivant » n'est pas sans rappeler l'analogie que nous pourrions y faire

174 Site Nouvel Obs : https://www.nouvelobs.com/societe/20190327.OBS2526/ni-homme-ni-femme-14-des-18-44-ans-se-disent-non-binaires.html?utm_medium=Social&utm_source=Facebook&fbclid=IwAR3hNZ1hOV1H_fTPHDP_bAGqkDWp8wMba_CXjoObftz7IUy7dwGkAP9F72g#Echobox=1553805155 consulté le 30/03/2019

avec une figure humaine, potentiellement tyrannique, et créé de toute pièces par la société pour mieux l'oppresser.

(...) donc, dans mon entourage et dans mes pairs, y avait toujours cette angoisse là, ces peurs là et euh finalement la.. même si tu performs la.. la.. mmh ton homosexualité ou ta féminité.. tu en arrives à.. comment dire, enfin.. tu essayes quand même de le cacher en fait.. évidemment tant que t'es.. au collège tu te dis « c'est pas bien les pédés », évidemment c'est dégueulasse..

Tu dis « évidemment ».. pourquoi ?

Oui, oui, oui..

Parce que tu l'as entendu autour de toi ?

Oui, oui, oui.. non, non et évidemment c'est ça. C'est parce que ton père et ton grand frère t'ont dit depuis que t'es gamin euh.. « il faut être un mec euh les filles c'est fait pour ça » euh.. Mais alors, à mon avis, c'est beaucoup plus de la misogynie, et du machisme.. que de l'homophobie. Alors, l'homophobie existe hein, moi je.. j'en ai pas subi de la même façon.. je l'ai toujours subi que dans des.. des choses très extérieures.. c'est-à-dire des insultes et des.. des actes gratuits.. dehors. Dans ma famille, j'ai pas tellement subi. J'ai subi de l'homophobie collatérale en fait, c'est de la misogynie et du machisme. Et ça ils l'ont toujours ce discours là.

Ce que Mathieu déclare avoir subi, c'est-à-dire la misogynie et le machisme, sont les deux pendants originels de l'homophobie. Ces deux rouages de la binarité de genre incorporée se retrouvent à la fois dans le milieu sportif et dans le milieu rural. Mathieu endure le cumul de ces deux milieux où sa situation de porte-à-faux de genre, de *chou-fleur*, le renvoient à une oppression terrible, bien plus vivante que son identité elle-même.

2.6.3 Envers et contre tout(s)

(...) c'est là où je te dis que je suis systématiquement dans le contre.

Le parcours de Mathieu se jalonne de rejets successifs de la part de ses parents, de ses pairs ensuite, en particulier envers son corps, trahissant le fait qu'il ne soit pas dans la norme du genre auquel on l'affilie. Tout le prédispose à encaisser un verdict systématique, et il utilise alors ce rejet doublé du franc-parler familial, sous couvert de « transparence », afin de construire le sien. Il l'exprime lorsqu'il évoque pour la première fois l'idée d'être avec quelqu'un devant sa mère : la réaction de

désaveu malheureusement assez « commune », doublée du sujet du Sida, demeure indéfectible dans la mémoire de Mathieu.

(...) la première fois que je lui ai dit de manière effective euh « je sors avec un garçon, je suis amoureux. Voilà, maintenant il va falloir faire avec » Euh.. elle m'a tout de suite dit euh.. un truc du genre euh « le jour où t'auras le Sida je viendrai pas te voir à l'hôpital » enfin, c'est.. (rires) Bon ça elle l'a oublié mais bon c'est pas grave.. Ca te marque un peu.. enfin, t'oublie pas ça (rire)

« Le sentiment d'un destin commun qui réunit les homosexuels au-delà des barrières qui séparent les classes sociales tendra à disparaître.¹⁷⁵ »

Ce verdict, lancé à la face de l'homosexuel qui se revendique - de son lien avec le Sida, tel une histoire communautaire et de ce fait un « destin commun » à tous - même en ayant sa persistance concrète, a tendance à se faire de plus en plus rare. Ici également, Mathieu précise que sa mère aujourd'hui n'assume plus son discours passé, prétendant même l'avoir *toujours soutenu* maintenant qu'il est marié, ce qu'il interprète comme une manière de se *faire valoir comme une bonne mère*. Ce jeu de l'hypocrisie ne le vexé pas, en échange il renchérit de vérité en lui soutenant que le mariage dans son cas n'équivaut pas à une fidélité systématique, manière de la renvoyer à une normalisation (le mariage) superficielle et ce toujours dans un jeu entre provocation et prétexte de vérité/*transparence*, pour reprendre ses termes.

Si Mathieu parle souvent de jeu lorsqu'il évoque les différentes étapes de sa construction identitaire, il ne quitte en effet jamais ce dernier. Plutôt que de subir, il décide de se saisir, de jouer, des catégorisations avec lesquelles on cherche à l'oppresser. Premier sursaut de ce jeu interdit et permis à l'occasion du Carnaval par le travestissement, Mathieu se joue alors de cette affiliation féminine qu'il rejette encore jusqu'alors. Le passage de l'adolescence sonne le glas progressif du rejet incorporé de sa féminité que Mathieu assume avoir jusque là et dont il ne fait que constater la stigmatisation de manière passive.

À partir du moment.. où j'ai commencé à.. comprendre, l'existence de mon homosexualité.. ça allait entre mes quinze et mes dix-sept ans on va dire, euh formelle d'ailleurs, et le désir quasi exclusif, parce que ça, ça m'énerve aussi.. le euh.. cette question de la soeur en fait est devenue complètement okay pour moi en fait euh.. et je m'en foutais un peu royal parce qu'en fait c'était juste une revendication que lui avait et euh.. je pouvais très bien jouer avec en fait, c'était pas très très grave quoi.. et puis

175 Pollack M., *Op. Cit.*, p. 198

ça me permettait de me foutre de sa gueule et de foutre ses copains mal à l'aise aussi enfin, c'était euh..

Tu as vite retourné le truc..

Oui, oui, c'est très vite devenu un jeu.. Par contre je me souviens très bien, très jeune, autour de treize-quatorze ans, un.. d'avoir eu une petite crise et d'avoir dit à tout le monde « j'aime les hommes, j'aime les hommes, j'aime les hommes » et alors.. enfin, c'était déjà de la provoc, mais sans vraiment le penser en fait, c'est assez intéressant.

« Au lieu de se faire tout petit, l'individu affligé d'un stigmate peut tenter d'aborder les contacts mixtes en affichant un air de bravade agressive, mais il risque ainsi de s'attirer tout un ensemble de représailles ennuyeuses.¹⁷⁶ »

Nous avons déjà pu constater plus haut quelques exemples des représailles dont Mathieu a pu être victime, et ce même lorsqu'il n'est pas dans la provocation. Mais le jeu de la provocation est une constante chez lui, il l'aide à se construire en muant le malaise que les autres cherchent à lui imposer à son corps défendant, en malaise à l'égard des autres, véritable *outil* de défense et d'affirmation, comme dans cette anecdote parlante :

(...) au lycée euh.. j'avais aucun problème à parler de sodomie, enfin aucun problème, bien sûr que j'avais un problème à en parler mais.. c'est très vite devenu un outil euh contre et un outil euh à la fois un outil d'affirmation et à la fois un outil de défense en fait, voire d'attaque..

De provocation ?

Ouais, ouais de provocation.. « ouais de toute manière moi je me prends des bites dans le cul » euh.. et puis je le fais à mon pote « tu t'es déjà pris une bite dans le cul ? » euh « tu veux pas ? » et ça c'est resté, par contre. Essayer de jouer avec les hétéros (rires) les faire chier là-dessus, ça c'est resté, ça vient du lycée et.. c'était hyper drôle quoi.

Là encore, la thématique du jeu apparaît de façon claire, et au lieu de se voir déjoué par l'hétérosexualité normative, Mathieu retourne le discrédit en provoquant par invocation du tabou typique, la question de la sodomie. Celle-ci, directement liée au sexe entre hommes dans l'imaginaire collectif, et possiblement problématique pour ceux chez qui elle pourrait susciter un désir dissimulé, ce que Mathieu tend à éveiller ironiquement chez ses amis de qui il exhorte une réponse.

176 Goffman E., *Op. Cit.*, 2007, p. 30

« L'ironie est une sorte de rire rentré qui transparait par instants sous le sérieux de la parole. Elle traduit d'ailleurs le mouvement de supériorité de celui qui en use, sûr de son bon droit. Elle entend en effet disqualifier un propos ou une attitude.¹⁷⁷ »

L'héritage familial de l'ironie permet à Mathieu d'user d'une forme bien connue de jeu avec le reste de la société qui tend à reproduire le schéma de mise au ban par corps. Une fois la période de doute et de honte quant à sa posture genrée jugée ambiguë, Mathieu choisit de répondre au malaise par le malaise. Ainsi, aux hétérosexuels qui tentent de le destabiliser, il ironise sur la possibilité de les destabiliser encore plus, retournant à la fois stigmaté, accusation, mais encore plus moquerie aux dépens de ses pairs auprès de qui il n'estime ne plus devoir (exprimer) d'affiliation identitaire.

« (...) la notion même de différence honteuse présuppose une similitude sur un point crucial : les croyances relatives à l'identité.¹⁷⁸ »

Les croyances relatives à l'identité chez Mathieu n'ont cessé de le soumettre à de nombreux questionnements sur lui-même et sur ce qu'il est « libre » de faire, d'incarner et de penser. Si la possibilité de se figurer en tant que femme est donnée lors du Carnaval, il demeure la question de l'amour et du sexe, qui pour Mathieu se divise aussi binaires que le genre.

(...) passé 13-14 ans, voire.. jusqu'à 15 ans, à partir de mes 15 ans, c'est euh.. j'ai déjà une forme de rejet de l'homosexualité, c'est-à-dire euh je sors avec des filles, je vais tomber amoureux des filles. J'avais cette idée par exemple d'avoir beaucoup d'enfants, c'était un truc qui m'est resté quasiment jusqu'à mes dix-sept ans.. après je me disais que c'était de la merde évidemment, euh.. Et l'homosexualité à ce moment là dans ma tête c'est.. euh non l'homosexualité c'est que euh c'est que pour le sexe, pour le plaisir.. c'est pour euh..

Et l'amour ?

Et l'amour c'est avec les femmes.

Cette division se présente à lui sans doute comme moyen de normifier un désir d'abord posé sur les deux sexes. Le fait de lier la procréation et l'amour au corps féminin reste dans une normativité sociale de voir le sexe « utile » et le sexe « plaisir », comme souvent divisé depuis longtemps justement quant aux clichés gouvernant l'homosexualité et l'hétérosexualité. Mais la confrontation

177 Le Breton D., *Op. Cit.*, 2018 p. 80

178 Goffman E., *Ibid.*, p 153

de Mathieu à des sentiments amoureux pour les hommes le met face à l'évidence d'un schéma normatif qui lui sert ensuite de base de contestation.

Puis un jour euh.. je rencontre un garçon et par.. par la force des choses ou par l'affect.. je pense même plus par la facilité pour le coup euh.. je me rends compte que ce désir vers le corps masculin il est euh.. il m'appelle quoi, c'est hyper euh.. Il est là euh, je veux que ça en fait et euh.. Et là, tout s'inverse, très vite.. Plus d'enfants, le mariage va te faire foutre.. et puis au même moment euh l'anarchisme se pose et la critique totale de toute la société se pose aussi. Euh.. je veux vivre avec des mecs c'est hyper important, l'homosexualité c'est trop bien et je me rends compte très vite aussi que l'homosexualité devient quelque chose de.. militant, devient quelque chose dans lequel tu te construis. Et j'ai pas eu toute cette étape de.. j'ai pas eu une étape de honte très très longue en fait, ce qui est assez intéressant. J'en ai eu une.. et euh.. mais pas si.. pas si horrible que ça finalement et euh.. je suis tout de suite passé dans un truc, presque militant en fait.

« La honte est au coeur de la rencontre entre un sujet qui s'affirme comme tel et la société qui sanctionne les tentatives mégalomaniaques, la transgression des normes et les conduites abjectes. (...) La honte donne envie de disparaître et, face à cette béance, au vide, à la négation de soi, émerge la nécessité de l'identité.¹⁷⁹ »

La nécessité de l'identité s'exprime donc petit à petit par les biais que Mathieu trouve sur son cheminement personnel, qu'il s'agisse d'une occasion, d'un prétexte, d'un ressenti ou d'une réaction. Le corps et l'esprit se joignent dans une idée d'élévation contre des normes incorporées mais qui ne font plus sens. Mathieu, bien qu'affilié territorialement à l'endroit dans lequel il grandit, commence donc petit à petit à s'en détacher, et comme souvent, par le biais de la posture de transfuge de classe, déjà évoquée plus haut à travers les projections de sa tante. De son parcours ressortent des tentatives antérieures de se conformer aux comportements ruraux, passant en particulier par l'impératif, à la fois masculin et communautaire de l'injonction au dépucelage. Une fois l'acte passé, qu'il décrit comme « *traumatisant* » mais « *normal* », et de ce fait interprété en quelque sorte comme un « mal nécessaire », le désir du corps masculin semble finalement être pressant et fait passer à la trappe la symbolique normative de l'acte sexuel avec une femme. Nous voyons à travers l'extrait ci-dessus, que la sensibilité à la militance l'encourage à s'interroger, lire et analyser les rouages de son identité sexuelle encore balbutiante mais de laquelle on lui renvoie finalement tant d'images. La rencontre au lycée avec une enseignante l'encourage dans cette voie, mais également dans celle, là aussi déjà entamée, de construction par la critique.

179 De Gaulejac V., *Op. Cit.*, 2015, p. 159

Parce que (...) là je vais venir sur autre chose, c'est.. un personnage que tu connais pas, dans mon histoire, c'est ma prof de théâtre, quand j'étais au lycée.. (sourire) C'est euh, c'est l'opposé féminin de tout ce que j'ai pu croiser dans ma vie, elle est juive.. une espèce d'intello de gauche euh mai 68 euh.. à fond.. enfin elle est insupportable, humanitariste, tout ce que tu veux.. anarchiste, euh.. ancienne prof de philo, euh.. bon je me suis rendu compte après bien des années qu'en fait elle était juste très conne, mais.. enfin bon, ça m'a quand même permis de.. de me construire et de faire beaucoup de choses.. et euh quand, ben quand t'es pédé.. y a un moment donné tu.. si t'es un petit peu intello, ou si tu es un petit peu euh.. j'aime pas le terme, mais si tu t'intéresses à des.. à un discours savant pour te rassurer, ben t'as l'échelle de Kinsey qui t'apparaît dans la gueule, soit dans le détour d'un film, soit euh.. ben ça t'apparaît dans la gueule et ça te rassure un peu.. Oui, y a des catégories et y a des gens qui ont un peu réfléchi à ça tu vois..

Le passage par le savoir est là encore une constante des parcours homosexuels quant à l'apprentissage de soi, par découverte, heureuse ou non, de toute une littérature, une « culture » sur ce sujet qui permet aux concernés de (juste) se construire par rapport aux (dé)considérations environnantes. Ici, la rencontre d'une enseignante au lycée avec laquelle Mathieu tisse des liens intellectuels forts, se trouve être de prime abord une rencontre qui lui permet de se « rassurer », de comprendre qu'il y a des moyens de se construire avec quelque chose et pas forcément *contre*. Se revendiquant amie avec des gays, Mathieu voit alors la réponse à ses questionnements à travers une relation privilégiée avec cette professeur de théâtre qu'il rencontre dans ce contexte. Ils ont continué à se fréquenter après le lycée, au cours des premières années d'études universitaires de Mathieu, dans le cadre de productions théâtrales qu'ils réalisent souvent tous deux, et cette relation grandit d'échanges toujours plus profond entre eux. Or, petit à petit, il dénoue du discours de sa professeur des postures finalement très hétéronormées, et en particulier par le biais de deux anecdotes dont Mathieu se souvient encore très bien. La première concerne le fait de renvoyer l'homosexualité dans le discours à une relation de miroir, là où Mathieu se bat pour une plus grande perception de la liberté de l'amour entre les sexes ; mais également lorsqu'elle parle de son fils qui est confronté au « harcèlement » et de ce fait, « traumatisé » par un autre garçon pendant sa scolarité. Mathieu encaisse deux jugements provenant de là où il s'y attendait le moins et cela ne manque évidemment pas là encore de forger son identité par la réflexion quant à l'image de lui-même qui lui est renvoyée dans ces discours.

Et donc j'ai du me construire avec ça, tu vois y a cette histoire du code, y a cette histoire de euh.. putain je reçois d'un universitaire, quelqu'un qu'est un espèce de modèle pour moi, je reçois cette espèce de grosse.. baffé. Qu'est-ce que je fais avec ça ?

Est-ce qu'un jour je vais réussir à me caser avec quelqu'un ? Est-ce que je vais réussir à construire une sexualité, une vie viable avec quelqu'un ?

(...)

Euh.. c'est un personnage assez particulier avec lequel je me suis construit euh et pour revenir aux histoires de.. de passivité, et de.. et d'actif, c'est un truc aussi avec lequel je me suis construit assez vite contre, et assez vite pour, c'est là où je te dis que je suis systématiquement dans le contre, même quand je me renvoie dans un milieu.. je me retrouve finalement à dire « ben non, non, c'est pas ma façon de penser, si j'ai une position passive, j'en suis pas moins actif » enfin, tu vois, c'est tout une idée..

« Si pour les uns, la communauté permet à la fois, de construire son identité en comprenant qu'on est pas seul au monde, d'être soi-même et de rencontrer des gens comme nulle part ailleurs, pour les autres, elle peut aller jusqu'à créer des problèmes identitaires, soit parce qu'on ne s'y reconnaît pas, soit parce qu'on y trouve pas sa place et qu'on s'y sent, par conséquent, déplacé ou, en tout cas, limité.¹⁸⁰ »

Les limites évoquées indirectement à travers le discours de cette femme de prime abord se présentant comme « sympathisante », renvoie Mathieu aux limites que semble lui imposer la vie en général. Pourra t'il vivre de manière viable son homosexualité qui paraît tant problématique pour lui-même et son entourage ? Les questionnements auxquels il est en proie s'accroissent mais trouvent bientôt leurs réponses à travers des lectures toujours plus spécialisées (fanzines divers, lectures homosexuelles, anarchistes, etc.) qui lui permettent de révéler une identification positive, toute une culture et un savoir-faire spécifique dont il use encore aujourd'hui. Concernant ses expériences sentimentales, les limites sont aussi présentes. S'il admet avoir d'abord séparé la sexualité des sentiments, une fois la rencontre avec son premier copain faite, il ne s'agit plus de compartimenter quoi que ce soit, mais bien de vivre intégralement comme il le sent. Ainsi, à grand renfort de découvertes, qu'elle soit spirituelles ou par (le) corps, Mathieu n'hésite alors pas à se maquiller, forme de déguisement ou de parure quotidienne, dont l'apposition sur le visage vient symboliquement souligner la revendication identitaire en creux. Là encore, Mathieu se confronte à une réaction de rejet, et de la part de celui dont il s'attend le moins.

(...) je me maquille depuis longtemps.. quasiment depuis que j'ai quinze, seize ans aussi.. et mon premier copain ça lui a toujours posé un problème, il me traitait de « pute », il me traitait de « femme », alors ça le faisait marrer quand on sortait quand on s'amusait mais y avait plein de moments où ça passait pas du tout. Quand j'ai commencé à le rendre quotidien, j'ai essayé, ça le bloquait mais totalement quoi. Et c'est resté jusqu'à très longtemps.

180 Verdrager P., *Op. Cit.*, 2007, p. 251

« Les hommes de la « race des tantes », c'est-à-dire ceux qui appartiennent au « troisième sexe », ne sont certainement pas attirés les uns par les autres - au contraire, ils se détestent les uns les autres, ne cesse de dire Proust, et ont horreur de l'efféminement chez les autres - mais la nécessité ou l'amour leur font oublier - réciproquement - que l'autre avec qui ils couchent n'est pas un vrai homme mais une « infâme tante ». (...) Malgré lui, malgré tout, l'inverti ne peut aimer son semblable en imaginant que celui-ci est différent.¹⁸¹ »

En se maquillant, Mathieu retrouve le rejet, et cette fois à travers les yeux de son semblable par excellence, son petit copain. A ses balbutiements de découverte identitaire et de revendications, le rejet constitutif qu'il subit, avant même celui de sa professeur évoqué plus haut, Mathieu réalise ainsi que même ses pairs peuvent aller à l'encontre de sa posture. Ces négations successives, issues du même « clan » culturel, viennent s'ajouter à celles déjà passées de sa communauté d'appartenance par défaut de laquelle il tente de se départir toujours plus. Le fait de ne pas rencontrer de reconnaissance chez les autres censés le faire ne fait que prolonger Mathieu dans un refus d'affiliation toujours plus grand. Ainsi, si il revendique plus haut déjà ne pas être militant, c'est bien parce que son désir d'affiliation s'est vu toujours plus déçu par les réactions de ceux qui devaient ou du moins étaient supposée le combler, à savoir son petit ami, puis sa professeur, censée être ouverte sur ces questions. Au contraire, il y trouve d'abord toujours le même renvoi genré à la posture féminine, puis celui à la posture d'une sexualité « contre nature » voire propre à une pathologie spécifique - le Sida - à l'instar de celle que sa mère avait pu évoquer aux débuts de ses affirmations en tant qu'homosexuel. Ces renvois successifs ne cessent alors de provoquer Mathieu à s'émanciper de toute affiliation négative par la critique, l'ironie, et ce faisant par la provocation par esprit et corps. Un esprit contestataire dans un corps qui cherche à ne plus être reconnu par sa prétendue normalité, mais accepté dans ses particularités.

2.6.4 Rejouer le rejet.

Mais putain change pas de sexe, juste, deviens radical ! Mais, tu comprends ce que je veux dire ?

181 Eribon D., *Op. Cit.*, 2012, p. 133

Les rejets qu'il encaisse, de la part d'abord de sa famille, puis de ses pairs, hétérosexuels comme homosexuels, et enfin l'affiliation intellectuelle déçue à sa professeur de lycée, ne font que conforter Mathieu dans l'idée d'une revendication non filiale, mais bien agrégée de tout ce qui a fait de lui qui il est aujourd'hui. Sur ces points, il est important de rappeler qu'il est l'interrogé ayant sans doute le plus réfléchi à la question de son identité, ce de manière globale et non circonscrite à la « simple » expérience de l'homosexualité. En effet, le fait pour lui d'être toujours entre deux genres lui permet d'expérimenter l'alternance des deux, sous forme, comme nous l'avons observé précédemment, de jeu avec les apparences.

Le premier et principal est celui du travestissement, allié au maquillage, symbolisé derrière la figure du jeu nommée « mimicry » (Caillois : 2009) où l'individu « oublie, déguise, dépouille passagèrement sa personnalité pour en feindre une autre. (...) Seulement cette fois, le masque, le travesti fait partie du corps, au lieu d'être un accessoire fabriqué. Mais, dans les deux cas, il sert exactement aux mêmes fins, changer l'apparence du porteur et faire peur aux autres.¹⁸² »

Le jeu contenu dans la mimicry ne consiste donc pas juste à changer son apparence, mais poursuit le but de « faire peur aux autres », et Mathieu se saisit bien de ces deux aspects, usant à la fois d'un corps paré d'ambiguïté (par le port de vêtements féminins parfois, mais également par l'usage de maquillage), ainsi que d'un esprit à la fois aiguisé et caustique (usant de la figure de l'ironie). Cette quête d'intensité d'être soi sous couvert de provocation va brutalement s'arrêter au début des années universitaires de Mathieu, où sa mimicry ne rentre plus en « jeu ».

Et jusqu'en fac où je me suis maquillé et je me suis rendu compte que ça posait aucun problème d'ailleurs, et là c'est devenu.. étrange.. par contre, que ça pose aucun problème. C'est devenu extrêmement bizarre pour moi et.. euh presque vertigineux en fait, ça m'a un peu mis mal à l'aise en fait. Je me suis dit « merde en fait je me suis toujours construit en opposition, on me met rien dans la tronche, qu'est ce qui se passe, c'est quoi ces gens ? » (rires)

La figure du vertige dans le jeu est nommée « ilinx », il est intéressant de constater que dans les classifications opérées par Caillois, mimicry et ilinx sont liées, en tant que « couple dans les sociétés à tohu-bohu », c'est-à-dire communautaires, à charivaris, dont les résurgences se trouvent dans le monde rural. Une fois en milieu citadin, qui plus est universitaire, la chute du mimicry, censé être « plus réel que le réel », plonge Mathieu dans une sensation *presque vertigineuse*, dûe au fait de confondre pour cet instant absence de réaction et possible disparition.

182 Caillois R., *Op. Cit.*, pp. 61-62

« (...) dans une société affranchie de l'envoûtement du couple mimicry-ilinx, le masque perd nécessairement sa vertu de métamorphose. (...) Le masque lui même a changé d'apparence. Il a aussi pour une large part, changé de destination. Il acquiert, en effet, un nouveau rôle, strictement utilitaire. Instrument de dissimulation dans le cas du malfaiteur qui cherche à cacher ses traits, il n'impose pas une présence : il protège une identité.¹⁸³ »

Cette expérience est d'ailleurs signifiante pour Mathieu qui radicalise ses points de vue une fois avoir découvert l'ivresse de ne pas avoir à s'imposer pour exister. Tout en affirmant son identité sexuelle comme sa norme :

y a une étape très particulière entre ma deuxième et ma troisième année, où vraiment, c'est devenu la norme euh mais.. y avait plus rien quoi, qui pouvait.. y avait même pas un mur quoi, c'était tellement.. évident, tellement limpide pour moi.

À partir de cette nouvelle redéfinition de lui-même, à laquelle s'ajoute avec son arrivée dans le monde du travail, dans le milieu de l'habillement, le maquillage et le déguisement n'auront plus le même sens pour lui, qui en usera alors comme instruments de dissimulation, puis de liberté :

Bizarrement je rentre chez (enseigne de chaussures), je me suis fait complètement formaté, complètement intégré. Alors j'aimais bien ça, parce que c'est comme le voile hein, chez les femmes euh chez les femmes de confession musulmane, t'es.. t'es protégé, t'as une espèce d'armure et puis euh..c'est quoi la plus belle armure, je veux dire c'est le costume quoi. C'est le costume, bien sapé, bien tiré, alors t'as le droit encore de mettre du fond de teint, hein évidemment, surtout quand t'as la gueule de merde, mais j'ai appris aussi à me maquiller pour avoir l'air malade par contre.. Rajouter des cernes. Ouais. (sourire) Ah ça je l'ai fait plein de fois hein, dire « ah je suis pas bien » et t'arrive un quart d'heure en retard tu vois (rire) Et à un moment donné ils voient ta gueule « ah ouais putain t'as vraiment l'air pas bien, putain t'es quand même venu » (rires)... Bref, le maquillage c'est hyper important, je vais finir là-dessus, parce que bon.. ça sert à rien de déblatérer plus que ça.. Et maintenant, j'ai un rapport beaucoup plus sain.. au maquillage. C'est quelque chose que j'aime faire de temps en temps, un peu le week-end, un peu de temps en temps.. et le métier dans lequel je suis j'ai une liberté totale.. de.. de ce que j'ai envie de faire, de ce que.. comment j'ai envie de me présenter, ce qui est beaucoup plus.. ce qui est à la fois intrigant et.. pas du tout angoissant, mais à la fois intrigant, à la fois.. rassurant. Et euh.. et c'est pas parce que j'ai cette liberté totale que je fais n'importe quoi tu vois, que je fais vraiment tout ce qui me passe par la tête, enfin c'est.. mais ça se libère tout doucement..

183 *Ibid.*, p. 254

La liberté est le fond de revendication du parcours de Mathieu, qui s'est toujours vu exhorté des conduites et attitudes auxquelles il ne croyait pas convenir. Une fois les expériences de rejet passées, la revendication derrière soi, Mathieu peut désormais jouer le jeu de la normalité, dont la part de déguisement revêt également une importance non négligeable, encore faut-il se sentir invité à participer. Une fois dans le monde du travail, « formaté » mais heureux d'être finalement enfin normalisé, Mathieu porte le costume comme sa *plus belle armure*, lui permettant à la fois de ne pas être questionné sur son genre et la possible désobéissance à celui-ci par le port de maquillage (paraître souffrant par exemple). Ce dernier est maintenant chargé de le servir à des fins bien plus utilitaristes et individualistes qu'auparavant, où il trahissait une ambiguïté sexuelle condamnée socialement.

« Feindre d'être un autre aliène et transporte. Porter un masque enivre et affranchit. ¹⁸⁴ »

Cette affirmation retranscrit les deux étapes successives par lesquelles Mathieu se construit. Il s'aliène par lui-même de sa culture d'appartenance, se transporte dans d'autres milieux, où finalement porter un masque lui permet de tout « survoler » et de se construire avec lui-même plutôt que pour/par les autres. A cet égard, il opère plusieurs distinctions discursives pour différencier le fait de s'habiller ou de se déguiser, mais également, comme nous l'avons vu, use du terme *performer* lorsqu'il parle de féminité, ou encore d'homosexualité, mais pas de masculinité, preuve ultime du fait de ne pas être encore dans une liberté totale d'être mais bien dans sa « performance » sans cesse rejouée.

(...) depuis, je pense, le lycée, je.. c'est une discipline que je m'impose, qui est pas automatique, qui est pas naturelle chez moi ça c'est clair, entre euh de dire je vais me déguiser et je m'habille, tu vois ? Euh.. et j'essaye systématiquement de m'imposer l'idée de.. je m'habille, là je vais en soirée, évidemment je vais mettre une tenue excentrique, un truc bizarre, mais en fait je m'habille, je suis pas en train de me déguiser.. et c'est, j'essaye de me convaincre moi-même, parce que je me rends compte que dans mon langage quotidien et automatique, je dis « je vais me déguiser » et pas « je m'habille », alors c'est.. et pour moi ça me semble important de m'imposer cette discipline là. C'est euh.. l'aspect disciplinaire du terme euh de l'imposition du terme, devient euh aussi automatique que le.. l'automatisme de base de dire euh « je me déguise » et euh... Pour aller sur le maquillage, y a des périodes où je me maquille, où je me maquille pas du tout. C'est-à-dire à un moment donné je me maquille quasiment tous les jours, fond de teint, mascara, tout ce que tu veux, même au boulot je m'assumais.. Je suis allé avec des trucs hyper moulants au euh au.. en RH.. et euh.. des trucs vraiment fofolle pour le coup avec mes coupes de cheveux..

184 *Ibid.*, p. 152

A travers la distinction qu'il va faire entre les termes du déguisement et de l'habit, Mathieu intègre la dichotomie constitutive avec laquelle il a grandi entre le fait de se vêtir pour le quotidien et pour des occasions particulières, n'hésitant pas d'ailleurs à utiliser le terme *fofolle* pour parler de ses accessoires ou encore de ses coupes de cheveux. Mathieu, intégré, se tente aux joies de la liberté sous couvert d'intégration communautaire, ici celle du monde du travail - qui finalement lui apporte tout ce qu'il cherchait auparavant - d'où un fort attachement pour un milieu pourtant à la réputation dure et machiste.

« (Maintenant,) la mimicry suppose de la part de qui s'y livre la conscience de la feinte et du simulacre, tandis que le propre du vertige et de l'extase est d'abolir toute conscience. »

Lors de ses expériences avec le maquillage, le vertige expérimenté par Mathieu est justement dû au fait d'oublier la conscience de lui-même en tant qu'individu « performant » une identité de genre ou une sexualité. L'univers étudiant réputé ouvert d'esprit mais également tellement fréquenté depuis la massification des études supérieures, qu'il est également un lieu d'invisibilisation et d'individualisme fort. Le fait de ne pas être reconnu comme il l'était auparavant, ne serait-ce qu'en une opposition qui attend, provoque, l'autre, le projette vers une autre réalité où cette reconnaissance est absente. La distinction des termes de déguisement et d'habillement renvoie à cette même conscience de la feinte et du simulacre se trouvant derrière l'idée de se déguiser. Il est intéressant de constater que Mathieu exerce également une distinction à l'égard de son origine géographique :

*(...) ça c'est pareil, je te parlais des mots que je modifiais, ça c'est un mot que j'ai beaucoup de mal à modifier et que j'essaye systématiquement de modifier, quoi que ce soit, quand ma mère ou mon père me le dit ou quand moi je le dis.. Je rentre pas à S*****, je vais.. à S*****. Et.. j'essaye vraiment me m'imposer une discipline mais tu vois bien que par automatisme, j'y arrive pas.. Et euh..*

Une fois départi de ses tourments identitaires physiques en particulier, Mathieu peut renouer avec sa culture d'origine, une culture rurale qu'il revendique et sur laquelle il réfléchit. Cette distinction discursive entre le fait d'« aller » et de « rentrer » est là également pour justifier de cette division de deux mondes. Avec le recul que lui donne cet entretien, il évoque ainsi une sexualité, outre les objets de désirs, encadrée par des goûts liés au contexte dans lequel il se meut. Ainsi, l'attrait des odeurs fortes de la nature, qu'il lie directement avec le fait d'avoir grandi à la campagne, mais également le fait d'avoir à se cacher, pour avoir des relations sexuelles en plein air. Il explique

combien l'espace est bien plus propice pour ce faire que la ville, dont les parcs recèlent autant d'excitation que de peur lorsqu'on sait les nombreux règlements de compte homophobes qui s'y déroulent. Néanmoins il décrit toutefois un milieu qu'il trouve triste pour les homosexuels, où le désir s'exacerbe face au manque, à l'invisibilisation contrainte du milieu rural.

C'est quoi justement, ce qui te dérange dans ce côté retour ?

Ah mais c'est horrible.. c'est, c'est la solitude, c'est ce que je te dis, c'est la tristesse.. Je sais que.. déjà je sais que j'ai plus mes copains sur place.. ou des gens avec qui je m'entends bien.. y a cette espèce de.. j'ai, j'ai.. ce corps en fait, il est pas accessible. Ce corps, ce désir euh.. pour l'autre, il est pas accessible parce qu'il est à dix kilomètres, parce que je peux pas prendre une caisse pour y aller et euh.. parce que je.. le fait de.. d'aller chez mes parents, et je me corrige (rire) à nouveau, le fait de retourner chez mes parents.. ça me ramène à une espèce de.. de position d'adolescence, chose sur lesquelles je me suis plus ou moins émancipé avec le temps évidemment mais.. euh.. c'est quand même très très complexe.. et euh, et c'est pas anodin pour moi quand je vais chez eux.. et y a toujours cette solitude, cette tristesse, qui m'apparaît, qui se révèle.. (...) Et c'est marrant que tu parles de l'invisibilisation et du.. et du euh suicide dans ce sens là.. parce qu'en fait pour le coup, moi.. si.. la façon dont je le suis construit dans ce milieu rural, c'est dans la visibilité.. sans avoir pour autant le discours militant à la con euh.. LGBT.. en poche.. ou comme outillage, et d'ailleurs qui m'aurait pas plu, parce qu'il me.. il me.. il me collait pas en fait, ça marchait pas.. pour moi. C'était pas de cette visibilité là dont on me parlait.. Mais cette visibilité là, c'est assez marrant, elle se confronte et elle se.. euh se complète, avec la question du carnaval dont je te parlais et du déguisement.. elle se confronte elle se complète, avec la question de la transparence euh familiale, avec la question du sport, qui est une autre façon aussi.. de.. présenter.. de.. tendre à la transparence, et c'est ça ce que je trouve intéressant finalement, c'est.. c'est d'arriver à ce rapport là à la solitude, ce qui fait que je ne pourrais, je pense, jamais de ma vie, j'aimerais bien, mais je ne pourrais jamais vivre dans un milieu ru.. je ne pourrais jamais vivre à nouveau dans un milieu rural, en tout cas pas tout de suite.. et c'est pas prévu pour euh c'est quelque chose qui m'angoisse terriblement quoi.. et je.. je tends même à trouver Strasbourg de nouveau.. à l'échelle de Strasbourg et en rencontrant d'autres villes, comme.. un gros village et de nouveau comme un milieu rural euh.. exacerbé. C'est-à-dire une ville avec euh dans son rapport euh donc dans les relations, tend plutôt à aller vers le village qu'à aller vers la ville.. Et ça commence à me débecter sévère.. j'ai vraiment beaucoup de mal.. Mais parce que les pédés aussi.. ont tendance à recréer ces comportements là.. Déjà dans des villes comme Strasbourg, à cette échelle là on est pas Paris.. mais en fait y a beaucoup de pédés de villages.. parce qu'en fait ils se rassemblent dans les capitales.

Mathieu lie ici de manière logique et analytique tous les aspects constitutifs de son identité, avec la question de sa construction. Se construire par la visibilité pour éviter justement l'invisibilité qui peut mener à l'anomie, telle a été l'agency de Mathieu. A la position d'adolescence qu'évoque

Mathieu, répond le besoin de s'affirmer. Ladite position, liée sans nul doute à la fois au fait d'avoir une identité en porte-à-faux qu'il faut conquérir, mais également le désir sexuel, incontrôlé et incontrôlable. Des explications qui justifient d'ailleurs le choix de Mathieu de vivre et d'avoir vécu dans quelques grandes villes (Londres, Strasbourg et maintenant Berlin), mais également retrouvés dans bon nombre de témoignages d'homosexuels, comme démontré dans la première partie de cette recherche, où la « fuite vers la ville » (Chauvin, Lerch : 2013 ; Verdrager : 2007 ; Louis : 2014 ; Eribon : 2010) est une récurrente des parcours homosexuels. L'expérience citadine pour Mathieu est l'occasion tout d'abord de se confronter à des pairs, ruraux ou non, et de faire possiblement fi du désir systématique qu'il attribue avec le recul à la solitude villageoise. Il rencontre ainsi plusieurs hommes avec lesquels il « règle » progressivement - là encore - des conceptions qu'il considérait en-dehors de la liberté d'être, et souvent rattachées à l'imaginaire collectif gay : tout d'abord le fait de ne pas être rabattu à un désir systématique, et ensuite, la conception de « tromperie », qu'il interprète comme une *conception bourgeoise*. Avec l'un de ses partenaires, il expérimente un nouveau rejet, à nouveau de la part de sa famille, celui d'être en couple avec quelqu'un de plus âgé, qui joue alors sur des clichés binaires où cela est plus souvent accepté populairement pour une femme. Mathieu ne répondant pas à cet impératif sexué, son grand frère, qui jusqu'alors ne disait rien de ses histoires sentimentales, semble s'opposer à l'idée. Cela permet alors à Mathieu de se statuer face à lui, en ne lui promettant pas *d'être objectivement agréable* si ce dernier refusait de faire un effort. Une posture de défiance et d'affirmation jusqu'alors jamais évoquée quant à ce frère qui avait pourtant toujours signé son porte-à-faux. Puis vient Evgeny, l'actuel mari de Mathieu, avec lequel il entretient une relation où *tout est évident*. Evgeny vient lui d'un milieu très citadin, à savoir le centre de Moscou, leur opposition sur ce point en fait une complémentarité. De ce fait, Mathieu est libre de revendiquer de plus en plus sa ruralité, presque militante, et entretient ainsi toujours le jeu, cette fois-ci avec son conjoint :

Et.. donc avec Evgeny, je fais comme tout le monde, enfin.. si j'ai une espèce d'urbain en face de moi, je me comporte comme un vieux paysan (rire étouffé) et c'est pas devenu conflictuel avec lui, c'est devenu un jeu, et c'est devenu quelque chose d'extrêmement euh enfin sur lequel on s'est construit aussi tous les deux, mais les deux espaces sont là, très clairement. Et euh, Evgeny qui.. pas en conflit, mais en complémentarité, en blague, en jeu, et en.. et euh.. et c'est resté. (...) et euh.. juste pour revenir avec Evgeny, y a un truc qu'il ma sorti très très vite, très très tôt quand on s'est rencontrés.. c'est une phrase en russe.. euh.. mais y a la même chez nous je pense, « tu peux sortir une fille de son village, mais tu peux pas sortir le village de la fille » (rires) c'est un truc qu'il me balançait tout le temps dans la gueule.. Par contre, ma féminité n'a jamais posé problème à Evgeny..

Le couple que Mathieu forme avec Evgeny lui autorise à la fois une source d'apaisement vis-à-vis de son identité, mais également à nouveau un terrain de jeu, de rire. A travers les blagues qu'ils s'envoient, dans les clichés d'eux-mêmes qu'ils jouent, les deux protagonistes se complètent dans leur sensation de porte-à-faux qui est désormais une revendication, Mathieu ayant par exemple réglé ses différends familiaux, le statut de marié change le discours de sa mère, qui le situe presque dans une normativité qui l'arrange - il évoque souvent le fait de s'être marié avant son grand frère - prétendant même l'avoir *toujours soutenu*, ce qui ne manque pas de le faire sourire quant à cette affirmation qu'il estime hypocrite au vu des injonctions que nous avons pu voir en ce début de chapitre. Mathieu cherche néanmoins clairement à se construire avec les outils qu'il connaît, à savoir la provocation, et Evgeny n'échappe pas à celle-ci.

(...) je pense que c'est assez intéressant, par exemple avec Evgeny, y a un truc qui me.. me revient régulièrement quand j'ai des espèces de moments de fragilité, je reviens à des comportements assez primaires, assez instinctifs, que j'attribue à ma mère d'ailleurs, par.. filiation.. (...) Bon alors, c'est aussi devenu un jeu, au départ ça me vexait, mais c'est devenu un jeu depuis, je demande à Evgeny comme ça de manière très solennelle « mais demain, si je me.. si je me fais euh si je me fais opérer si je me fais faire une vaginoplastie euh qu'est ce qui se passe ? » « ah ben je crois qu'on pourrait plus vivre ensemble » (rire) il en a rien à foutre euh, il me le met dans la gueule. J'ai fait « mais t'es dégueulasse je serais le même quoi, c'est juste mon corps qui va changer quoi, et puis de toute manière on baise pas, on baise tellement peu que ça que.. je vois pas ce que ça change » « ah non non, tu seras une femme quoi, c'est pas pareil, c'est tout. Je me suis pas construit avec toi comme avec une femme ».. C'est assez drôle, ça me vexait grave au début.. je lui faisais une crise euh je le balançais même devant les gens pour le faire chier.. et pour qu'il s'exprime clairement de manière euh grave là-dessus, et lui il le faisait, rien à foutre (rires) il s'assumait complètement..

Le jeu de la provocation par évocation de la vaginoplastie est une récurrente également chez Mathieu qui assume y avoir joué pendant *une dizaine de Noël*s où il balance la même proposition à ses parents - *maman, papa, j'ai très envie de me faire une vaginoplastie, qu'est ce que vous en pensez* - . *Eux*, en retour, rient (son père), ou s'insurgent (sa mère) face à cette énième provocation. Toutefois le risque du jeu est que l'autre en face joue « trop bien », et gagne. C'est justement ce qu'il se passe lorsqu'Evgeny lui répond aussi directement et franchement qu'il reçoit la provocation, Mathieu est désarçonné dans sa conquête de la peur qu'il suscite normalement avec ce genre d'injonction provocatrice, où l'aboutissement de toute confusion à propos de son genre aboutit dans la question de la *transexualité/transidentité*.

En fait cette identité là elle est très particulière, c'est une question que j'ai toujours pas réglé, mais ça on en avait déjà discuté mais euh.. ben je le répète pour la forme, alors, déjà y a.. tu découvres que t'es pédé, ou tu découvres en tout cas que tu désires le corps, sans forcément critiquer cet aspect là, tu découvres juste que t'es pédé, enfin que tu rentres dans une catégorie que la société t'a.. t'a promise. Euh.. et tu euh et ben forcément tu.. tu rencontres la transexualité, tu rencontres la sexualité marge, et la transexualité c'est toujours quelque chose qui m'a questionné pour le coup. Est-ce que.. je suis prêt, et aussi par le fait que j'ai découvert mon cul assez tôt, et le fait de pouvoir me faire pénétrer.. (prend sa respiration) Est-ce que en fait j'ai envie d'être une femme ?.. (...) c'est une question très profonde mais c'est une question qui se révélerait de manière plus évidente.. si la procédure actuellement était plus facile, ça c'est sûr.. Mais pourquoi.. C'est pas parce que je veux être une femme, à mon avis, au sens de j'ai pas envie d'être une femme hein, au sens de.. ce qu'elles subissent (rires) Faut vraiment être complètement con !

La question de la transidentité analysée par Mathieu le renvoie finalement à nouveau à une forme de binarité, passif/actif, incarné par la dualité pénétré/pénétrant, qui ne va pas de soi pour lui. Il revendique tout au long de l'entretien pouvoir jouer « activement » de ces considérations binaires, physiquement renvoyé à la figure du passif, il n'en demeure pas moins perpétuellement actif identitairement. Pourquoi refuser son statut d'homme pour celui de femme, en sachant le fonctionnement sociétal patriarcal, et de ce fait, refuser la masculinité par rabatement à une catégorie stigmatisée en raison d'une masculinité stigmatisée.

« (...) on posera ici le genre de questions suivantes : dans quelle mesure les pratiques régulatrices de formation et de division du genre constituent-elles l'identité, la cohérence interne du sujet et, même l'identité de la personne ? Dans quelle mesure l'identité est-elle un idéal normatif plutôt qu'un fait descriptif de l'expérience ?¹⁸⁵ »

La provocation et le refus de Mathieu contre toute forme d'affiliation et d'assignation le renvoie à une posture bien plus radicale, celle qu'il évoque d'ailleurs en début de ce sous-chapitre - *Mais putain change pas de sexe, juste, deviens radical !* -. Le militantisme finalement propre à chacun de défendre ce qu'il est et qui il est tel qu'il est en ne cédant pas aux catégorisations oppressantes et au renvoi systématique à celles-ci. Mathieu se joue justement des codes et des catégories, pour le meilleur et le pire de son expérimentation, mais qui font de lui quelqu'un d'entier et d'assumé, préférant ainsi incarner le malaise que de le subir, où la figure de jeu idéale de revendications a été sans conteste la mimicry.

185 Butler J., *Op. Cit.*, 2005, p. 84

« Nous avons donc à nous acharner à devenir homosexuels et non pas à nous obstiner à reconnaître que nous le sommes.¹⁸⁶ »

186 Foucault M., *Dits et écrits, De l'amitié comme mode de vie*, Tome IV, Gallimard, 1994, p. 982

3 HOMOSEXUALITÉ ET RURALITÉ : ESSAI DE BILAN

Nous avons pu voir tout au long des chapitres précédents des parcours de vie d'hommes ayant expérimenté, vécu l'homosexualité dans un contexte communautaire du grandir en village. Que peut-on retenir de ces récits de vie ? Comment interpréter les différences d'identifications et de schémas de construction personnelle à l'aune de la théorisation actuelle existant autour de l'identité homosexuelle ? Il est évident que mon intérêt ici ne réside pas dans la constitution de catégories interprétatives de ce que représente l'expérience de la masculinité homosexuelle en général (d'autant plus au vu de la représentativité relative de mon échantillon), mais bien d'observer différentes stratégies à l'oeuvre dans un processus d'évolution identitaire.

Les études sur l'homosexualité - l'homosexualité masculine en particulier - recouvrent énormément de points sur lesquels elles ont tenté d'approcher à la fois une compréhension, mais également une forme de catégorisation de ce qui pouvait constituer l'identité homosexuelle pour ceux qui la vivent. La plus notoire à ce sujet est celle de Verdrager, dans son ouvrage *L'homosexualité dans tous ses états*, ouvrage déjà présenté rapidement dans la partie consacrée à la méthodologie. Pour rappel, l'auteur, à partir d'une enquête aux fondements qualitatifs, vient étayer ce qu'il appelle des « régimes d'homosexualité » (Verdrager : 2007). Ces régimes consistent chacun en un positionnement vis-à-vis de son identité homosexuelle, elle-même décrite en plusieurs phases successives d'identifications, dite de « montée en identité ». Pour résumer les conclusions de sa recherche, nous pouvons décliner les deux concepts principaux ainsi : tout d'abord, les *régimes identitaires*, concernent l'identité homosexuelle, et comment elle est vécue par l'individu qui s'y reconnaît, à travers la *montée en identité*. Il convient alors de préciser ici ces deux concepts afin d'en revoir la lecture en la mettant en balance avec nos chapitres précédents.

Ces régimes se déclinent en trois manières d'interpréter son homosexualité : le premier est ce qu'il appelle « postural », il représente une façon de situer son homosexualité dans un brouillage de genre (masculin/féminin) ; le deuxième est le régime « actanciel », il désigne le fait de considérer son homosexualité comme une activité, à différencier ou au moins mettre à distance de son identité ; enfin, le troisième, est « relationnel », il évoque le fait de lier au contraire activité homosexuelle et identité homosexuelle. Avec ces trois régimes, que l'auteur nuance et critique, est établie une distinction entre les différents positionnements vis-à-vis de son identité sexuelle. Verdrager complète cet essai de catégorisation avec les trois phases, dites de *montée en identité*, censées

accompagner et cristalliser ces positionnements : « sensation », « nomination » et « expression ». Pour rappel ici, elles consistent respectivement en une réalisation du désir pour une personne de même sexe, puis son adhésion plus ou moins globale à la catégorie « homosexuel-le », pour enfin s'affirmer socialement comme tel-le. Il faut donc reconnaître à cette étude le fait d'avoir tenté un regroupement, par enquête qualitative, de tentatives d'identifications qui se couplent plus ou moins judicieusement avec les catégories homosexuelles (homme et femme). Les limites pointées par l'auteur quant à sa recherche résident dans la difficulté certaine à obtenir une bonne partie d'entretiens de la campagne française, les témoins éventuels étant plus dispersés géographiquement qu'en ville, mais également le fait que le silence sur sa condition ralentisse voire empêche les phases susnommées de se réaliser pleinement.

La présente recherche s'inscrit dans cette continuité, elle propose justement de donner la parole à des individus provenant d'une ruralité souvent absente des recherches - tant sur l'homosexualité que sur la jeunesse par exemple - de par son morcellement géographique, et en terme de représentativité de certaines formes de sociabilités spécifiques. De plus, la question du silence traverse les chapitres précédents, mais également celle de la honte. Cette thèse s'intéresse à la manière dont ces deux invariants viennent prendre place dans la construction identitaire homosexuelle, et de ce fait comment ils influent sur ce que Verdrager a établi comme « phases ». Son travail croise celui de Giraud, sociologue également spécialiste des questions d'homosexualité, en particulier masculine. Il a récemment réalisé une enquête sur la vie homosexuelle à la campagne, dans la Drôme plus précisément. La conjonction de son enquête avec les phases précédentes constituent une base solide de données de terrain utilisables voire identifiables dans cette recherche. Si ses résultats montrent une homosexualité plutôt assumée et visible, il nuance les conclusions de son article avec la nécessité d'établir une enquête plus profonde, sur la base de récits de vie, à propos de cette question d'identité et de ruralité. J'ajouterai d'ailleurs que ma recherche, bien qu'elle tente d'approcher une lecture croisée de ces deux questions, se distingue de la sienne en tant qu'elle interroge des âges de la vie différents, qui entraînent indubitablement des manières de se positionner différentes. En effet, l'enquête de Giraud, se situe d'un point de vue adulte, et montre comment, une fois établis professionnellement et/ou en couple, des gays « majeurs » vivent leur vie en villages de France. Dans cette thèse, les individus distinguent nettement l'expérience du grandir en campagne qu'à celle d'y vivre de manière indépendante, et ce justement parce qu'une bonne partie s'installe à nouveau dans des villages après une période plus ou moins longue en ville - souvent liée aux études.

Cette recherche tend donc à affiner les précédentes, mais également les compléter si nécessaire. La complémentarité proposée ici souhaite tout d'abord dépasser les schématisations proposées plus haut en nuancant leur manière d'apparaître à l'aune de ce que le silence ou la honte représentent comme facteurs spécifiques quant à la construction identitaire individuelle. Par les récits de vie, mais également le fait de situer d'autres biais d'identifications ou de contre-identifications que ceux liés directement à l'homosexualité, nous pouvons affiner les grandes tendances théoriques quant à l'identité gay comme imbriquée dans un ensemble de constituants identitaires plus larges et surplombant la seule expérience de la sexualité. Nous l'avons vu dans les précédents chapitres, l'identité sexuelle constitue une part et non le tout de l'expérience individuelle, et celle-ci représente même souvent de ce que Pollack appelle à juste titre une « identité indicible » (Pollack : 1993). Car si l'homosexualité tend de plus en plus à être reconnue, dans ses versants légaux en particulier avec le PACS ou encore le mariage et l'adoption pour tous, les récents chiffres concernant l'homophobie et ses actes de violence sont en hausse (sans compter les actes transphobes). Un récent article sur ces faits de montée d'actes de haine homophobes et transphobes laisse entendre de la part de ses victimes une attente aujourd'hui de « droit à l'indifférence¹⁸⁷ ». Cette revendication semble également être une contradiction après des années de lutte pour une reconnaissance de cette différence, afin qu'elle ne soit plus honteuse. Malheureusement elle tend à s'effondrer devant un mouvement social parallèle (jeunesse catholique, un papa une maman, Bastion Social) qui n'hésite plus à revendiquer en retour une « intolérance » assumée.

3.1 Identification et contre-identification :

Les parcours observés par les six récits de vie que nous venons d'exposer ont amené des particularités propres à une approche qualitative. La richesse des informations données quant à l'expérience de grandir en tant qu'homosexuel dans une communauté villageoise affinent les différentes catégorisations et cheminements précédemment exposés par les auteurs cités plus haut. Ainsi, selon l'âge, divers biais d'ajustements, de techniques de dissimulation ou de paraître, viennent jalonner les parcours de ces jeunes hommes, ce que nous avons déjà identifiés dans la première partie de cette recherche comme étant des « survival strategies », ici s'appliquant au-delà de la problématique homosexuelle. Ces moyens d'identifications, tout autant que de contre-identifications, voire les refus « d'identifications obligées » (pour reprendre le terme de Levi-Strauss : 1997) confirment toujours plus la présence d'une agency et ce même dans un milieu réputé oppressant.

187 Les Dossiers de l'Express, L'Express, novembre 2018, p. 36

Ainsi, dans la quête de la masculinité idéale, les jeunes hommes ont plusieurs moyens d'accéder à la reconnaissance de leurs pairs, le plus présent d'entre tous étant le sport. La pratique du football en particulier, une constante des parcours d'hommes (gays ou non) en particulier dans le milieu rural (Rehany : 2012). Pour la majorité des jeunes hommes présents dans cette recherche, le sport est un porte-à-faux permanent. Si Mathieu est le seul à grandir dans une famille sportive, il est aussi le seul à afficher un rejet ostentatoire à son égard, et ce beaucoup par provocation. A l'instar de Louis, il cherche à pratiquer un sport - assimilé féminin - la danse, à laquelle il encaisse un refus catégorique. Le sport et ses différentes déclinaisons, offre alors une division là aussi de ce qu'il convient de faire selon son genre. Pour la plupart, c'est la pratique du football qui est fortement encouragée. Certains (Marc et Fred), tentent l'inscription en club, et ce dans le but non dissimulé de justement se rapprocher de leur père. Aucun n'ira finalement embrasser une carrière sportive, leurs essais - aux rôles à la fois de sportif et de fils idéal - se révèlent infructueux. Kerem également, tente le biais du football pour se rapprocher de son père et de ses pairs. En surpoids, affichant de ce fait une incapacité à réaliser des prouesses sur un terrain, il se force néanmoins à regarder les matchs en famille. Pour ces trois protagonistes, le sport est une *tentative d'ajustement à la masculinité* attendue du fils par le père, et de fait par extension, la famille.

Pour ce qui est de Bastien et de Pierre, leur relation à cette *instance d'identification masculine* est bien différente. Si Pierre n'évoque ni la question de la pratique d'activité sportive, ni du sport en général, ce qui constitue en soi une exception assez forte pour être soulignée, Bastien, quant à lui, est directement discrédité sur sa virilité par un professeur de sport au collège. Un geste silencieux qui l'entraîne dans une honte encore inexplicable. Ce choc l'amène d'abord à demander auprès de sa mère une dispense, mais face à son refus, il adopte un corps obèse afin de justifier sa difficulté à l'éducation physique par son poids. La question du surpoids est plusieurs fois évoquée dans cette recherche. Véritable *stratégie de dissimulation par corps*, le surpoids permet pour Bastien par exemple de justifier par autre chose qu'un statut supposé sa difficulté en sport. Pour Kerem, l'adoption d'un corps rebondi entraîne une reconnexion culturelle, la culture turque étant réputée grasse, le bon appétit lié à l'embonpoint y est symbole de bonne santé et de bonne vie. Le surpoids est souvent associé à un laisser-aller et une culture de la « bouffe » propre également aux mentalités villageoises. Marc ainsi que Pierre se plaignent d'être gros pendant leur adolescence, et ce, comme Louis, par le fait de grandir dans une famille où les repas ne sont pas forcément diététiques mais copieux. Mais le poids ici est également évoqué comme « protection », la figure du gros est toujours

vue de manière plus « sympathique » mais est également moins mise à l'épreuve que celle du chétif.

Cette mise à l'épreuve sociale par corps est également présente dans le discours familial, la famille est et reste ainsi le lieu privilégié des enfants/adolescents pour jauger de ce qui se passe en eux en terme de changement, mais également ce qui est attendu de soi en terme de devenir (Diasio : 2013). Ce processus de comparaison se heurte parfois alors à un jugement, voire une stigmatisation lorsqu'il y a opposition ou contradiction. C'est le cas en particulier pour Mathieu dont la chétivité se voit en permanence opposée au corps sportif de son grand frère via le discours de sa mère. Et le discours du frère vient supplanter ce corps par défaut lorsqu'il l'assimile à celui d'une éventuelle soeur. Les frères et soeurs peuvent ainsi revêtir un rôle d'exemple ou de contre exemple de ce qu'il convient d'incarner physiquement et/ou mentalement, ainsi pour Fred et Pierre leur soeur représente dans le discours parental, ce qu'ils auraient dû incarner en tant qu'hommes, en affirmant de concert : *ma soeur aurait dû être moi*. La figure de la soeur est un renvoi au féminin d'une virilité décevante, ici assimilée par les protagonistes en tant que leur discours incorpore cette situation de porte-à-faux de genre. L'apparence chétive, une certaine sensibilité, et une comparaison systématique aux pairs masculins, que cela soit physiquement ou mentalement (frère : Kerem, Marc, Mathieu), voire féminins (soeur : Pierre, Fred, mère : Pierre, Mathieu), sont des moyens pour l'environnement de statuer sur ce qui fait « homme » ou pas. Marc évoque de son côté le fait d'être admiré parce qu'il à l'air « baraque », étant en surpoids. Le surpoids fait finalement regagner une virilité jusque là remise en cause, ici sublimée artificiellement, feintée par l'aspect « impressionnant » de l'obésité. D'une manière assez contradictoire, il a pourtant été médicalement prouvé que l'obésité chez les jeunes hommes ralentissait la pousse des poils, mais également le développement du pénis (on parle alors de « diminution de la taille fonctionnelle de la verge en raison du coussin graisseux pubien »¹⁸⁸), bref, les principaux repères « virils » du corps masculin en faisant dans le même mouvement apparaître une poitrine qui n'a parfois rien à envier à celle des jeunes filles du même âge.

La période du collège et du lycée est aussi celle des premiers émois amoureux, il n'est pas rare alors dans les parcours d'homosexuel-le-s en général de trouver ça et là des anecdotes relatant une expérience sentimentale hétérosexuelle. Cette recherche n'en est pas exempte, en effet, si Kerem et Pierre se livrent tous deux à un « essai » de couple avec une fille, le moment du rapprochement physique est révélateur pour eux d'une fin de non recevoir. Bastien quant à lui, le plus âgé de notre enquête, sans doute en raison d'une période où la mentalité était bien plus tranchée sur

188 Lucca I., Vaucher L., Pralong F., Paduch D.A, "Troubles sexuels masculins et obésité", in *Rev Med Suisse*, 2012; volume 8. 2327-2330

L'homosexualité, a vécu un couple pendant plusieurs années avec une fille lors de son lycée. Ils restent ensemble trois ans et ont des relations sexuelles dont il ne se souvient que de la rareté. Mathieu, après avoir distingué mentalement et de façon binaire vers ses 14 ans l'amour avec les filles et le sexe avec les garçons, se radicalise une fois avoir découvert qu'il lui était possible d'avoir des sentiments amoureux également avec un garçon quelques années plus tard. Son insatiable curiosité l'amène néanmoins à coucher avec une fille encore lors de ses années universitaires. La mise en couple avec une personne d'un autre sexe se révèle dans le cas des jeunes hommes présentés ici une véritable *improvisation* (Kerem, Pierre, Mathieu) voire une *performance* (Bastien) *de la norme amoureuse*. La figure de la femme est ici un *biais d'improvisation*, la récurrente amitié et le lien fort évoqué par nombre de ces gays avec les femmes offre la possibilité d'évacuer le malentendu. Ainsi, proches des femmes ne seraient-ils pas également de bons maris ? L'évocation à plusieurs reprises d'une dichotomie mentale entre amour et sexe dans la même opposition binaire femme et homme permet jusqu'au bout pour certains de croire que leur désir n'est finalement pas définitif.

L'improvisation se joue également dans le cas où certaines femmes endossent parfois un rôle de véritable « couverture » pour certaines familles de gays. Ce cas là, même si il n'a pas été exprimé dans cette recherche, est pourtant courant dans les différentes *stratégies de dissimulation* qu'empruntent les homosexuel-le-s. Il m'est même personnellement arrivé de voir un ami gay et une amie lesbienne passer pour un couple hétérosexuel aux yeux de leurs parents, ravis, et pourtant bien naïfs. La figure féminine est mainte fois évoquée, en particulier sous les traits de la mère, présente dans tous les récits, tantôt en alliée (Kerem, Marc), tantôt décrite sous les termes de *l'emprise* (Mathieu, Pierre, Bastien). La féminité est indubitablement liée à l'homosexualité masculine, il suffit pour exemplifier cette affirmation de penser au terme « inverti » qui entendait revêtir une signification liée à une inversion des genres. Ainsi l'homme homosexuel n'était il finalement qu'un homme à la féminité exacerbée dans l'imaginaire collectif. La féminophobie précédemment citée dans le cas particulier du sport par exemple - comme y supplantant l'homophobie - se trouve conjointement associée aux femmes et aux hommes présumés de pas remplir le contrat de la virilité induite par leur masculinité physique. La question de la féminité dans la construction masculine gay est néanmoins peu présente dans cette étude. Il est à se demander si le fait d'avoir grandi dans une spécificité collective à forte résonance patriarcale a enjoint les hommes présents ici à toujours performer la masculinité aux dépens de tout ce qui pourrait être apparenté justement à une inversion. Ce questionnement tient sa pertinence lorsque l'on voit que certains témoins n'hésitent pas à afficher, à revendiquer une virilité dans un sexisme à peine caché. De plus,

nous observons que le seul à se positionner vis-à-vis de cette question d'entre-deux genres est celui qui bénéficie d'un moyen, d'une *stratégie d'affirmation par corps*, le Carnaval. Mathieu, seul Mosellan, semble se saisir de cette *tradition qui devient « pré-texte »* à l'expérimentation d'une féminité, la performant le temps d'une soirée où elle est collectivement autorisée. Une normativité temporairement subvertie, ou absente, laisse alors place à un *agrandissement du champ des possibilités d'être*.

Dans le même esprit, Internet est également un outil présent pour certains interrogés plus jeunes pour se construire en marge des exigences de normalisation en vigueur dans la famille ou l'école par exemple. Pour Pierre en particulier, son apprentissage vers l'acceptation d'une identité homosexuelle passe positivement par ce biais. Alors que pour ceux, plus âgés, relatant d'avoir eu à chercher dans des ouvrages, leur découverte sur le sujet est souvent liée à de la déception, entraînant la honte, voire la peur, en raison du lien quasi systématique entre homosexualité et SIDA en particulier. La catégorie « homosexuel » est une découverte, heureuse ou non, de ce qui fait sens pour celui qui pense s'y retrouver. Internet permet alors à Pierre de renouer avec ce qu'il connaissait de ses pairs afin de mieux s'y affilier lors d'une période de sa vie où il est en proie à de nombreux tourments identitaires. Si Internet fournit souvent une continuité malheureuse aux brimades de cours de récréation lorsqu'elles se perpétuent sur les réseaux sociaux, il peut également revêtir une forme d'*extraction* via écran.

L'école reste indubitablement pour chaque jeune un lieu d'expression individuelle, dans le sens où le jeune est détaché de son affiliation familiale première, une individualité extraite du tout familial. Or, sa place individuelle se joue dans un environnement qui reste communautaire, hiérarchisé sur les mêmes bases générationnelles et genrées que dans la société globale. Elle est alors autant le lieu de luttes d'oppression entre jeunes que la possibilité d'émancipation évoquée par la figure du *transfuge de classe*. Cette posture, maintes fois évoquée dans divers parcours, homosexuels ou non, est la voie d'extraction par excellence d'une classe qui ne fait plus sens identitairement. Dans cette recherche, c'est Marc qui incarne le plus cette posture, dénigrant sa culture d'origine et cherchant à s'émanciper par le biais des études réussies, mais également par la fuite dans des grandes villes, des capitales (Paris, Berlin). Dans le même mouvement, une nouvelle posture apparaît, celle du *transfuge culturel* incarnée par Kerem. Pour le jeune homme, il ne s'agit pas tant de dépasser une classe sociale mais plutôt une culture toute entière. La catégorie socio-professionnelle de provenance ou accédée par la suite importe peu au vu de l'oppression traditionnelle d'une culture où la masculinité est dictée tout autant que la féminité dans une binarité considérée par le principal concerné comme oppressante et stigmatisante. L'échappatoire ne consiste pas à accéder à un statut

enviable, mais bien à une nouvelle culture d'appartenance, soulignée par le changement de prénom de Kerem vers un prénom à connotation française, mais également par le discours qu'il tient sur les Turcs en général. La posture du *transfuge* permet ainsi dans toutes ses acceptions - culturel, de classe - un processus de retournement de la honte.

Enfin, la culture homosexuelle comporte également ses « obligations ». Comme précisé ci-avant, la rencontre avec ses pairs gays implique une adhésion plus ou moins partielle à certains traits qui rassemblent des identités de prime abord discréditées dans un but de reconnaissance. Le coming-out implique une volonté sous-jacente à l'acte une forme de double performativité. L'acte en soi est une affirmation publique ou sociale qui concerne celui qui l'émet, mais sa forme, « le coming-out », reste une constante propre à la communauté LGBTI. Les hétérosexuels n'effectuent en effet aucun coming-out pour annoncer qu'ils désirent et aiment les personnes du sexe opposé à eux. Il n'est donc pas étonnant de constater que dans la majorité des témoignages ici présents, une grande partie le refuse tout simplement. La même proportion est pourtant mariée. Ici, coming-out et mariage ne revêtent pas la même symbolique. En effet, si le coming-out est un acte proprement homosexuel, et replace tout autant qu'exclue finalement, le mariage, lui, représente une continuité avec l'hétérosexualité. La rupture précédemment comprise dans le coming-out - l'acte implique de surcroît pour quasiment tous les protagonistes un impossible « retour en arrière » - avec l'hétérosexualité, par le fait de se dire « différent », n'est possible qu'à condition d'embrasser la cause homosexuelle entièrement. Pour ces jeunes hommes ayant grandi dans une homosexualité statutaire principalement (le désir et les sentiments vers le même sexe n'interfèrent pas dans les principales activités de leur « identité réelle » Goffman), le refus du coming-out s'inscrit dans une forme de *réajustement statutaire*. Un silence assumé sur une part de leur identité, plutôt revendiquée comme n'étant pas le tout. Le mariage peut donc y être compris comme une *reconnaissance légale traditionnelle* du couple - et de fait de l'identité sexuelle induite - assurant dans le même temps une *protection* légale et communautaire (le mariage impliquant des droits et des devoirs), sans le réduire au statut particulier d'homosexuels. L'ouverture aux homosexuels du mariage par le décret du « Mariage pour tous » engendre une possibilité d'accès à une normalité par *débrouillardise*, ce dernier impliquant dans l'esprit de tous, sérieux et fidélité - censées être des valeurs absentes des clichés concernant les relations homosexuelles.

Enfin, la fuite vers la ville, ou encore les voyages peuvent être souvent évoqués en premier lieu d'une forme de sursaut identitaire vers une libération individuelle quant à un statut oppressant, ou simplement un carcan culturel ou familial (Pollack : 1993 ; Chauvin-Lerch : 2013 ; Eribon : 2014 ;

Louis : 2014). Ces derniers représentent alors pour ceux qui en usent tout autant de *fuites* et d'*exil* - bien souvent de la honte, d'eux-mêmes ou des autres -, que de libération, mais également de peur. Il n'est pas étonnant dans ces considérations de voir qu'une certaine partie des interrogés ici présents retournent une fois l'âge adulte vers une vie à la campagne. Cette vie au calme de la nature est inscrite en eux, incorporée. Même pour ceux qui n'y habitent plus, le « retour » à la campagne est la plupart du temps synonyme de quiétude, voire de prise de recul (Pierre, Marc, Bastien). Ce qui constituait pour eux par le passé une stigmatisation par le discours, l'alsacien en particulier, et les mots qu'il renvoie, entraînant jusqu'alors un *espace d'être restreint*, devient alors un moyen de *reconnexion communautaire* (Bastien) lorsque son usage est reconnu et valorisé. L'expérience villageoise devient sensiblement différente pour ceux qui la vivent en tant qu'adultes. Même pour ceux qui ne désirent plus retourner vivre dans ce contexte rural, en particulier Mathieu, le fait de se « sentir rural » est maintes fois évoqué (orientation en ville, rapport aux odeurs). L'accès à une citoyenneté citadine n'est jamais évident, elle présente de nombreuses reformulations de soi et renvoie bien souvent à la réalité de n'y être jamais totalement intégré comme Marc en a pu faire l'amère expérience. Dans les discours de manière générale, l'arrivée en ville, par prétexte des études majoritairement, est une libération pour l'apprentissage de son identité homosexuelle : la binarité de genre ne fait souvent plus sens - en particulier dans le cadre d'études universitaires -, les apparences peuvent être diverses - perdus dans la masse d'individualités -, les rencontres sont beaucoup plus présentes - par la profusion de lieux absents de la ruralité, mais également par la sociabilité plus forte dans des lieux où se croisent beaucoup plus de personnes différentes qu'en village par exemple. Ces éléments constituent alors des arguments citadins à la bonne poursuite de son identité homosexuelle, tant parce qu'on choisit de se dire, ou de rester silencieux, sans être inquiété. Pourtant, les témoignages et l'étude de Giraud présentent des couples homosexuels (adultes) venant de plus en plus s'installer à la campagne. Cela vient nous confirmer qu'une fois les expérimentations quant à son identification réalisées, la culture rurale vient se rappeler au bon souvenir de ceux qui y ont grandi et trouvé, mine de rien, des repères d'une stabilité d'environnement qui leur fait finalement désormais sens.

L'homosexualité requiert un certain ajustement en terme d'identité et d'identifications, nous l'avons vu avec les différents biais présentés ci-dessus. Les rencontres éventuelles, voire successives, avec des épisodes de honte, ou encore la dureté du silence, laissent l'individu en proie à des doutes à travers un cheminement toujours plus sinueux dans une société qui laisse place difficile à ceux qui ne font pas le « bon choix ». La constitution de son identité contraint toujours à comprendre où celle-ci se décline, selon le milieu et l'appartenance dans laquelle on se meut. Nous voyons bien à

travers les identifications ci-dessus que l'apprentissage de son identité homosexuelle passe également par une connaissance plus ou moins approfondie de ce qu'il convient d'abord de faire en tant que fils et donc en tant que représentant de la masculinité au sein d'une famille. L'identité individuelle se constitue à plusieurs niveaux, et lorsque celle-ci est mise à mal, survient l'agency, disponible pour tout un chacun.

« Tous ces phénomènes de constitution d'une identité renvoient à la transformation d'un attribut réprouvé en identité assumée et revendiquée, problème auquel chaque homosexuel pris individuellement est confronté et auquel il doit trouver des réponses. La signification de toutes ces tensions et contradictions qui traversent les homosexuels et qui, dans une enquête, prennent forme dans les corrélations et dans les pôles dégagés dans l'analyse factorielle, ne peut apparaître que si on étudie par ailleurs leur genèse en la reconstituant par d'autres méthodes d'investigation plus qualitatives.¹⁸⁹ »

La genèse évoquée par l'auteur est ici mise en avant à travers les corrélations exposées plus haut: le sport comme biais d'accès à la masculinité, le corps comme moyen de revendication (viril/féminin) au sein de traditions culturelles variées (culinaires, festives..), les moyens d'évasion (transfuge, exil citadin, voyages), voire de conformité (couple hétérosexuel, puis plus tard avec le mariage ou le PACS). Ces stratégies sont tout autant de réponses à des interrogations sur soi que des moyens d'affirmation. Chacun de nos interrogés a su habilement se jouer du contexte environnant afin de trouver des moyens d'identifications ou de contre-identifications positives, tout du moins qui permettaient de re-trouver chez chacun un sens, une réelle signification, sur ce qu'ils ressentaient justement à certains moments de leur vie. Nos six jeunes hommes dépassent dans la richesse de leurs récits l'identification homosexuelle, pivot central des agency à l'oeuvre chez eux, tout en rendant compte d'une oppression genrée masculine.

3.2 Retour sur nos six interrogés

Dans la veine de ces biais d'identifications, il s'agit maintenant de reprendre les parcours des hommes de cette recherche de manière plus individuelle et ainsi observer des postures que chacun a su adopter au fil de leur rencontre avec eux-mêmes. Je propose de présenter chaque participant - suivant l'ordre des chapitres - et ainsi livrer un portrait d'identification plus personnel, tout en le faisant résonner avec les concepts liés à l'identification homosexuelle présentés ci-dessus, que nous pouvons observer en recentrant ainsi leurs différents cheminements.

189 Pollack M., *Op. Cit.*, p. 222

Kerem, jeune gay d'origine Turque grandit en proie à une honte liée à ses sensations d'attirance homosexuelle. Cette honte, exprimée silencieusement par la masculinité en ceux qu'elle représente, le submerge tant il essaye d'y correspondre en vain, jusqu'à avoir envie de mettre fin à ses jours. Dans une tentative ultime de survie, il retourne cette honte à l'égard de sa culture d'appartenance, rejetant ainsi ses valeurs dans le lien direct avec la virilité plus particulièrement. Aujourd'hui, sa posture de *transfuge culturel*, incarnée le plus symboliquement par son nouveau prénom, Mathéo, doublée de son statut d'homme marié, qui lui confèrent ainsi une reconnaissance légale dans une possible volonté d'intégration à la France, plus qu'à n'importe quelle autre communauté d'ailleurs (Kerem refuse le coming-out par exemple). Cette nouvelle identification lui permet d'afficher aujourd'hui un régime « relationnel ».

Pour ce qui est de Bastien, c'est bel et bien le silence qui cristallise l'expérience de son identification homosexuelle. A partir d'un discours relativement radical reçu sur l'homosexualité de la part de ses pères et pairs (famille, école), auquel il mêle irrémédiablement la honte, il choisit alors de ne jamais s'exprimer sur celle-ci dans une forme d'existence double. Oscillant entre identité réelle et virtuelle - que ce soit aujourd'hui par son statut de professeur qu'il revendique au-delà de tout autre, ou par son passé à travers le couple hétérosexuel qu'il a formé pendant quelques années - c'est finalement le voyage qui l'autorise à se saisir de son identification individuelle, et ce sans avoir la peur permanente d'être stigmatisé. *Exilé volontaire*, il accepte enfin sa part d'homosexualité, sans en revendiquer le tout - refusant en bloc le coming-out par exemple - et demeure de ce fait dans un dit régime « actanciel ».

Fred quant à lui, évolue au sein d'une problématique particulière, celle d'une *quête d'affiliation*. Sa place d'entre-deux familial, il la rejoue en permanence dans sa vie en général. Accepté dans son homosexualité par ses amis, il n'a de cesse de s'interroger sur ses désirs, et c'est par une relation sexuelle avec son cousin qu'il en obtient la validité individuelle et intime. La honte qui se joue pour lui dans ce processus se lie au souci de reconnaissance en un sens plus large, et limite malgré tout la nomination. L'expérience de la ville n'épargne pas d'autres expériences de stigmatisations. Le mariage avec son conjoint actuel lui offre ainsi cette reconnaissance et une place assurée au sein de ses pairs, son régime est aujourd'hui « relationnel ».

Marc, nous l'avons vu, est le *transfuge de classe* par excellence. Ses points communs avec d'autres transfuges (Louis et Eribon) l'attestent, en particulier de par le silence qu'il encaisse sur lui-même aux débuts de ses questionnements, puis le retournement vers un dédain de ses origines, une honte qui l'amène à vouloir dépasser son statut culturel et lui permet alors d'accepter son statut sexuel. Les expériences de sa « fuite » vers une sociabilité « bourgeoise » lui ouvrent les yeux sur les valeurs de sa classe d'origine, avec laquelle il entretient désormais une forme de nostalgie bienveillante. Sa nomination est relative, le silence lié à la culture masculine et rurale dans laquelle il a grandi étant encore incorporé, mais également par son parcours qui se distingue d'une éventuelle « arrogance transfuge » (Louis : 2014) observée dans les écrits cités précédemment. Son régime est de fait, « actanciel ».

Pierre présente des particularités de parcours liées à son âge, aux changements propres à sa génération, mais également à sa constitution familiale qui lui donne à la fois des référents homosexuels à qui s'identifier positivement, et dans le même temps un projet parental des plus ambigus. Au final, il semble avant tout autre chose être *en quête d'individualité*, « au-delà » de son homosexualité. En effet, à la différence de bon nombre d'interrogés, son identité homosexuelle est assurée dans la reconnaissance familiale, et ce, même avant qu'il la nomme, sa mère ayant anticipé cette dite nomination. L'appréhension de Pierre vis-à-vis de son coming-out est pourtant vive, alourdie par la honte ressentie à l'égard du jugement sociétal de l'homosexualité. Internet est l'ouverture vers soi afin de s'exprimer librement. Il est aujourd'hui dans un régime « relationnel » et n'hésite plus à revendiquer haut et fort son identité sexuelle.

Enfin, Mathieu est l'exception en ce qui concerne justement le régime identitaire qu'il adopte, à savoir le « postural », dont il est seul représentant dans cette recherche. La honte survient tout du long de sa vie, tant sur son identité sexuelle que son genre, et Mathieu s'en saisit pour en jouer, souvent de manière cynique, afin de la détourner. Un jeu qu'il perpétue, et entretient presque de manière « traditionnelle » - la tradition symbolisant pour lui un lieu d'agency par excellence. Bien que marié, son expression n'est pas tout à fait réalisée et elle s'accompagne parfois lors de repas familiaux comme celui de Noël de la revendication d'une identité féminine (à travers la requête de la vaginoplastie, qu'il dit soumettre régulièrement à ses parents mais également à son mari). Mathieu est indéniablement le joueur de cette recherche, *joueur culturel*, mais également *de classe*, n'ayant pas trouvé dans la posture du transfuge la subversion nécessaire à sa revendication provocatrice.

Les schémas d'identifications présentés plus haut affinent donc la vision que nous pouvons avoir de telle ou telle posture ou « régime identitaire » d'un individu par rapport à son homosexualité. Ces régimes identitaires se superposent au cours du cheminement identitaire, et jalonnés des phases de montée en identité. Celles-ci vont alors être ralenties, voire avortées selon certaines particularités de l'instant vécu. La réalité de tout un chacun ne revêt pas une seule acception, ainsi la justesse des postures ne peut s'apprécier qu'en « fin de parcours ». Le positionnement actuel des six interrogés de cette thèse est explicable en terme de « régimes », mais ceux-ci réduisent en quelque sorte les différents agrégats d'identifications et de contre-identifications qui dépassent alors la seule question de l'homosexualité. L'homosexualité traverse les vies, les corps, le désir, mais ne constitue jamais la seule identité. Le parcours des hommes présentés ici le confirme, chacun aboutit à un régime postural propre à un cheminement particulier qui dépend d'une pluralité de facteurs ne se réduisant pas strictement qu'à l'identité sexuelle. Ces postures sont finalement « virtuelles » au vu du vécu « réel » de ces individus, dont la grande partie ne revendique pas son identité sexuelle, mais la vit et l'éprouve, tout simplement.

Le contexte rural est ainsi ici pour nous apporter une vision renouvelée de l'expérience homosexuelle dans ce cadre. En effet, pour une majeure partie des récits relatant une telle expérience, c'est la posture obtenue du transfuge de classe qui ouvre la possibilité de revenir sur celle de son appartenance antérieure, à la fois de manière surplombante voire « dominée » (Gauchet : 2002), mais dans le même temps dépeignant souvent un discrédit incorporé par l'auteur de cette origine. Si les postures de transfuges sont bien évidemment également présentes dans cette recherche, elles ne sont pas prégnantes. Différents positionnements identitaires se succèdent, dépendant de l'âge mais aussi de l'agency de chacun selon les données qui lui étaient accessibles alors. Cette agency permet à nos six hommes de se saisir d'éléments de leur environnement afin de se formuler ou reformuler de façon heureuse - ils sont tous aujourd'hui dans un épanouissement vis-à-vis de leur homosexualité, dont la preuve ultime réside dans la confiance de leur vie que nous venons d'analyser dans les chapitres précédents - chaque identification passant par une « désidentification » (Goffman : 2007) antérieure (familiale, masculine, homosexuelle..). La particularité du milieu villageois réside donc dans le fait de faire resurgir des logiques communautaires, observables d'ailleurs dans d'autres communautés (ici les Turcs). Lorsque nous faisons un état des lieux, ces logiques recouvrent deux points particuliers : le discours (patois/langage) ainsi que les considérations quant aux genres et les valeurs qui en découlent. Ces deux biais de normalisation (par le discours et des règles incorporées, liées à une intrication entre

sexe et génération) fonctionnent dans une constante se retrouvant de notre interrogé le plus âgé au plus jeune. Les épisodes de discrédit, discrimination, incarnés par la honte et le silence qu'ils encaissent régulièrement dans les aléas de leurs pérégrinations identitaires les laisse d'ailleurs souvent plus dans une analyse de leur histoire, relative au manque de reconnaissance demeurant constant des expériences relatées dans les chapitres ci-avant, à l'instar de ce que Pollack avait d'ailleurs également remarqué concernant les homosexuels séropositifs (Pollack : 1993). Le milieu normatif dans lequel ils évoluent ne fournit pas de réelle marge de manoeuvre en terme d'instances de reconnaissance comme il en existe dans la vie citadine (associations par exemple), il leur faut donc pour en quelque sorte « survivre » à leur propre récit, le justifier par un rejet de ceux qui ne le reconnaissent pas, ou encore chercher des moyens de reconnaissance ailleurs. Le milieu rural demeure donc particulier quant au renvoi qu'il exerce sur ses habitants qui ne seraient pas dans le cadre de ce qui y est toléré. Il s'agit pour eux de se battre seuls afin d'obtenir une reconnaissance par eux-mêmes, se saisir des moyens d'identifications exposés ci-avant (sport, traditions, famille, ...) afin d'y trouver une redéfinition bienheureuse de soi, même si jamais assurée, tant celle-ci finit généralement souvent par revenir à sa source (à savoir les valeurs villageoises). Ainsi, entre ceux qui retournent y vivre, et ceux qui perpétuent une forme de virilité culturelle, nous avons alors pu remarquer dans cette thèse - pour reprendre l'affirmation, non sans humour, d'un des maris (citadin) d'un participant à cette recherche - que « *tu peux sortir la fille du village, mais tu ne peux pas sortir le village de la fille* ».

BIBLIOGRAPHIE

B

- Bally C., *Le langage et la vie*, Paris, Payot, 1952
- Beaud S., *80% ... et après*, éd. La Découverte, 2002
- Beck U., *Société du risque - Sur la voie d'une autre modernité*. Flammarion, Champs, 2003
- Becker H., *L'enquête de terrain : quelques ficelles du métier*, Sociétés contemporaines, n° 40, 2000
- Outsiders*, Paris, Métailié, Seuil, 2005
- Berger P., Luckmann T., *La construction sociale de la réalité*, Paris, Sociétés, 1996
- Bertaux D., *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*, Paris, 2005
- Bonnet M-J., *Les relations amoureuses entre les femmes*, Paris, Odile Jacob, 2001
- Bourdieu P., *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Les Éditions de Minuit, 1979
- Ce que parler veut dire, L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982
- La domination masculine*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 1998
- Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Seuil, coll. « Points Essais », 2002
- Bourdieu P., PASSERON J-C., *Les héritiers : les étudiants et la culture*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Grands documents » (n° 18), 1964
- Breton P., Le Breton D., *Le silence et la parole*, Erès, Arcanes, 2017
- Butler J., *La Vie psychique du pouvoir. L'Assujettissement en théories*, Leo Scheer, 2002.
- Marché au sexe*, (avec Gayle S. Rubin), EPEL, Paris, 2002
- Antigone. La Parenté entre vie et mort*, EPEL, Paris, 2003
- Le Pouvoir des mots. Politique du performatif*, Paris, Éditions Amsterdam, 2004
- Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005
- Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006
- Le Récit de soi*, Paris, Puf, 2007
- Ces corps qui comptent ; de la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009
- Sexualités, genres et mélancolie*, Campagne Première, mai 2009
- Sois mon corps*, Paris, Bayard, 2010
- Ce qui fait une vie*, Paris, Zone/La Découverte, 2010

C

- Cacouault M., Oeuvrard F., *Sociologie de l'éducation*, Repères, La découverte, 2005

- Caillois R., *Les jeux et les hommes*, Folio Essais, 2009
- Cavailhes J., Dutey P., Ignasse G., *Enquête: "Rapport gai, Enquête sur les modes de vie homosexuels"*, Paris, Persona, 1984
- Chauvin S., Lerch A., *Sociologie de l'homosexualité*, coll. Repères, éd. La découverte, 2013
- Coulangeon P., *Sociologie des pratiques culturelles*, La découverte, Repères, 2010
- Courduries J., Fine A. (dir.), *Homosexualité et parenté*, Paris, Armand , Sociétales, 2014
- Courtine J-J. (dir.), *Histoire de la virilité III*, Points, Histoire, 2015

D

- Defert D., Ewald F. (dir.), *Foucault : dits et écrits II, 1976-1988*, Quarto, Gallimard, 2008
- De Gaulejac V., *Les sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000
- La névrose de classe*, Payot, Rivages, 2016
- Delcroix C., *Ombres et lumières de la famille Nour*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2005
- Transmission de l'histoire familiale et de la mémoire historique face à la précarité*, Migrations et société, volume 21 n° 123-124, mai-août 2009
- De Singly F., *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, éditions A. , 2007
- Diasio N., « Alimentation, corps et transmission familiale à l'adolescence », *Recherches familiales*, 2014/1, (n°11), p. 31 à 41
- Dorais M., *Mort ou fif, la face cachée du suicide chez les garçons*, VLB éditeurs, coll. Des hommes et des femmes en changement, 2001
- Etre homosexuel aujourd'hui en France*, H&O Essai, enquête Le Refuge, 2012
- Dubar C., *La crise des identités; L'interprétation d'une mutation*, Paris, PUF, Le lien social, 2010
- Dubet F., *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 1994
- La galère : jeunes en survie*, Paris, Seuil, 2003
- L'école des chances, Qu'est ce qu'une école juste ?*, Paris, Seuil, 2004

E

- Elias N., *La civilisation des mœurs*, Agora, 2005
- Ehrenberg A., *La fatigue d'être soi*, Odile Jacob, 1998
- Eribon D., *Réflexions sur la question gay*, coll. Champs Essais, Flammarion, 2012
- Retour à Reims*, coll. Champs Essais, Flammarion, 2014
- Ernaux A., *La Place*, Paris, Gallimard, 1983
- Une femme*, Paris, Gallimard, 1988

F

- Falconnet G., Lefaucheur N., *La fabrication des mâles*, Paris, Points, Actuels, 1977
- Foucault M., *Histoire de la sexualité Vol. I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976

Histoire de la sexualité Vol.II : L'usage des plaisirs, Paris, Gallimard, 1984

Histoire de la sexualité Vol.III : Le souci de soi, Paris, Gallimard, 1984

Dits et écrits, De l'amitié comme mode de vie, Tome IV, Gallimard, 1994

Herculine Barbin, dite Alexina B., Paris, Gallimard, 2014

Fraissé C. (dir.), *L'homophobie et les expressions de l'ordre hétérosexiste*, PUR, Psychologies, 2011

G

Galia, *Quand j'étais petit garçon*, Plon, 2017

Galland O., *Les jeunes*, Repères, La découverte, 2009

Gauchet M., *La démocratie contre elle-même*, Tel, 2002

Geertz C., « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », in CÉFAI D. (dir.), *L'enquête de terrain*, La découverte, M.A.U.S.S, Paris, 2003

Giral M., *Les adolescents, Enquête sur les nouveaux comportements de la génération Casimir*, Paris, Le pré aux clercs, 2002

Giraud C., *Quartiers gays*, PUF, Le lien social, 2014

La vie homosexuelle à l'écart de la visibilité urbaine, Tracés, 30/2016

Goffman E., *Stigmate, les usages sociaux du handicap*, éd. De minuit, 2007

La mise en scène de la vie quotidienne, 1. La présentation de soi, Le sens commun, Minuit, 2015

Goguel D'allondans T., *Rites de passage, rites d'initiation*, Les presses de l'Université Laval, 2002

Sexualités initiatiques, la révolution sexuelle n'a pas eu lieu, coll. Nouveaux Mondes, Belin, 2005

Ados LGBTI, Chronique sociale, Adologies, PUL, 2017

Gutton P. et al. (dir.) *Revue Adolescence T. 19 n°1 : Homosexualités 2*, 2001

H

Honneth A., *La lutte pour la reconnaissance*, CERF, 2000.

Hoggart R., *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970

Hunkeler T., Soulet M-H. (éds), *Annie Ernaux. Se mettre en gage pour dire le monde*, Voltiges, 2012

J

Jamouille P., *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte, 2008

K

Kammerer P., *Adolescents dans la violence*, Paris, Gallimard « Sur le champ », 2000

L

- Le Bitoux J., Chevaux H., Proth B., *Citoyen de seconde zone, Trente ans de lutte pour la reconnaissance de l'homosexualité en France (1971-2002)*, Hachette, 2003
- Le Breton D., *Passions du risque*, Paris, Métailié, 2000
- L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, 2004
- La peau et la trace, Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2005
- Conduites à risque*, Paris, Puf, 2007
- En souffrance, adolescences et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007
- Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 2008.
- Expériences de la douleur, Entre destruction et renaissance*, Paris, Métailié, 2010
- Rites de virilité à l'adolescence*, Temps d'arrêt, Yapaka, 2015
- Du silence*, Paris, Métailié, 2015
- Rire. Une anthropologie du rieur*, Paris, Métailié, 2018
- Le Breton D., Marcelli D. (dir.), *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, Paris, PUF, 2010
- Lerch A. "Normes amoureuses et pratiques relationnelles dans les couples gays. Héritage et inventivité ?" in *Informations sociales* 2007/8 (n° 144), pp. 108 -117
- Liotard P., « Les fonctions éducatives de l'homophobie dans le sport », article academia.edu
- Louis E., *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014
- Histoire de la violence*, Paris, Seuil 2016
- Qui a tué mon père*, Paris, Seuil, 2018
- Lucca I., Vaucher L., Pralong F., Paduch D.A., "Troubles sexuels masculins et obésité", in *Rev Med Suisse*, 2012; volume 8. pp. 2327-2330

M

- Mead G. H., *L'esprit, le soi, la société*, Paris, PUF, 1963
- Merle P., *La démocratisation de l'enseignement*, Paris, Repère, La découverte, 2002
- Mendès-Leite R., *Des mots, des pratiques et des risques. Etudes sur le genre, la sexualité et le sida*, PUL, SXS, 2016
- Mendès-Leite R. et Proth B., « D'une norme à l'autre ? De quelques conséquences de l'assignation sexuelle », *Journal des anthropologues* (En ligne), 82-83 2000, mis en ligne le 01 décembre 2001, consulté le 29 septembre 2016
- Morhain Y., Rousillon R (dir.), *Revue Adolescence*, 2010 T. 28 n°2 : "Et la mort ?"
- Mossuz-Lanau J., *Les lois de l'amour*, Paris, Payot, 1991

N

- Nizet J., Rigaux N., *La sociologie de Erving Goffman*, Repères, La découverte, 2009

P

- Paugam S., Duvoux N., *La régulation des pauvres. Du RMI au RSA*, Coll. Quadrige, Ed. PUF, 2008
- Peretti-Wattel P., *La société du risque*, Repères, La découverte, 2010
- Perez M., Perez S., Héas S., « Séropositifs et (em)prises biotechnologiques. Les homosexuels récemment diagnostiqués. », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, Eros et Thanatos, mis en ligne le 13 novembre 2017
- Pollack M., *Une identité blessée*, Métailié, Seuil, 1993

R

- Raffy A., *La pédofolie, de l'infantilisme des grandes personnes*, Bruxelles, De Boeck, « L'oxalis », 2004
- Réhany N., *Les gars du coin : enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La découverte, 2012
- Ricoeur P., *Soi-même comme un autre*, Le Seuil, 1990, coll. « Points », 1996

S

- Schehr S., *La vie quotidienne des jeunes chômeurs*, Paris, PUF, 1999
- Segalen M., *Mari et femme dans la société paysanne*, Flammarion, Paris, 1980
- Sennett R., *Le travail sans qualités*, éd. 10/18, 2004
- Stroh F., *Justice et homosexualité sous le national-socialisme : étude comparée du pays de Bade et de l'Alsace*, thèse de doctorat en Histoire contemporaine, Université de Strasbourg, 2018

T

- Tönnies F., *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*. Paris, PUF, 1977

V

- Verdrager P., *Le sens critique*, Paris, L'Harmattan, 2000
- L'homosexualité dans tous ses états*, Paris, Seuil, Les empêcheurs de tourner en rond, 2007
- Vogel B., *Homosexualité le tabou rural*, Paris, Témoignage, Société des écrivains, 2011

W

- Welzer-Lang D., *La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, Montréal, ULB, 1994
- Welzer-Lang D., Ignasse G., *Genre et sexualités*, Paris, l'Harmattan, 2003
- Wurst C., *Moi, Conchita*, Archipel, 2015

Virginie LE CORRE
**SMALL TOWN BOYS :
HOMOSEXUALITÉ ET RURALITÉ**

Résumé

Ce travail de recherche propose d'analyser la question de l'homosexualité masculine en contexte rural. L'identification homosexuelle, ici décrite à partir de récits de vie individuels, constitue un point d'investigation socio-anthropologique dans lequel traverse la question de l'identification à la culture d'appartenance - ici les villages du Grand Est - ainsi que son incorporation, en particulier à travers le prisme du discours.

mots-clefs : identité masculine - ruralité - homosexualité - déviance - sport - culture - discours.

Résumé en anglais

This research paper proposes to analyse the issue of male homosexuality in a rural context. Homosexual identification, described here on the basis of individual life stories, constitutes a socio-anthropological point of investigation with the culture of belonging - here/in this context the villages of the "Grand Est", the french eastern region - as well as its incorporation, in particular through the prism of discourse, also crosses.

keywords : male identity - rurality - homosexuality - deviance - sport - culture - discourse.